

LA REVUE MODERNE

NOUVEAU
PRIX 15^c

ROMAN:

La dame aux yeux baissés

par Emmanuel Soy

*Un siècle de littérature
canadienne*

par LOUIS DANTIN

Le mois artistique et littéraire

par Albert Pelletier et Henri Girard

Critiques

Sciences

Voyages

Pages féminines illustrées

10^e Année

MONTREAL, CANADA

JUILLET 1929 — No 9

PEARLES



Le Nouveau SIX-61

\$1795 Entièrement équipé
et livré à Montréal

Pour ceux qui sont avides de voyages!

Voici l'auto idéal pour ceux qui ont un vif désir d'aller quelque part. Gros, spacieux, aussi confortable qu'un vieux fauteuil, il possède puissance, vitesse, élan, fougue. Lui aussi il est avide de randonnées — et il en a l'air.

Faites l'essai de cet auto. Si vous n'avez pas la nostalgie des voyages, vous l'aurez et... rapidement. Et cet auto ne coûte que \$1795

Routière et coupé Six-61...	\$1795
Victoria	\$1795
Sedan	\$1795
Six-81	\$2495
Six-91	\$2995
Huit-en-ligne-125	\$3795

Roues en broche moyennant
un léger supplément.
(Livré à Montréal).

MODERN MOTOR SALES LIMITED

1400 Dorchester Ouest, au pied de la rue Bishop. Tél. Uptown 6920

SUCCESSALES:

4076, rue Sainte-Catherine Est, angle Boulevard Pie IX, Montréal. 6384-90 Saint-Laurent, Montréal.
Valleyfield, P. Q. Saint-Jean, P. Q.

VENDEURS ASSOCIES:

ROBERT MOTOR SALES,
3448, rue Saint-Denis, Montréal.

SHERBROOKE OLDSMOBILE
LIMITED,
Sherbrooke, P. Q.

QUEBEC DONNACONA
AUTO SALES LTD,
381, rue St-Paul, Québec, P. Q.

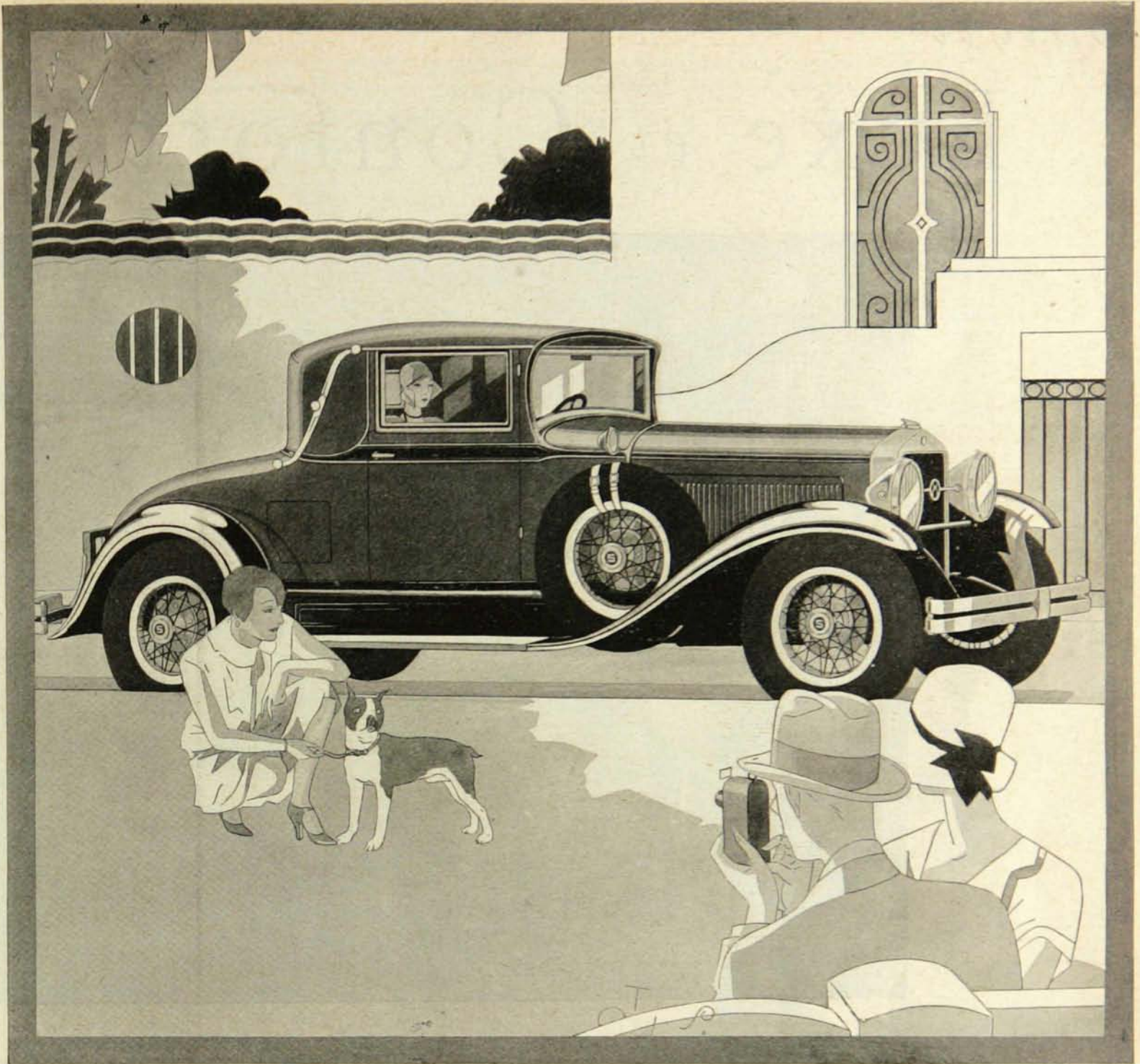
MICHAUD AUTOMOBILE,
Trois Pistoles, P. Q.

PHIL. LALONDE,
4280 St-Antoine, Montréal.

H. GUILLEMETTE,
Trois-Rivières, P.Q.

H. ROBERT,
Saint-Hyacinthe, P.Q.

Nous avons besoin de bons agents pour quelques territoires excellents où nous ne sommes pas représentés.



Le Nouveau Cabriolet Président Huit convertible pour quatre — six roues en broche et porte-malle standardisé.

L'ARTISTE et l'artisan — le dessinateur et l'ingénieur — ont obtenu cette note rare et vive d'heureuse harmonie des grands nouveaux huit et six Studebaker. Performance de championnat, qui a gagné et détient **chaque record** officiel de vitesse et d'endurance, a été alliée à un style juvénile et pimpant. La puissance douce et délicate est égale à la facilité du voyage. La vigueur héroïquement prouvée est alliée à des manières parfaites — obéissant à un signe. Ainsi chaque phase interprète brillamment toutes les autres de ces champions. Ils paraissent des champions — et ils agissent en champions.

STUDEBAKER

Constructeur de Champions

Soleil

Luxe et Confort



LE grand salon des nouveaux wagons-observatoire-solarium récemment mis en service par le Pacifique Canadien offre le summum du confort en chemin de fer.

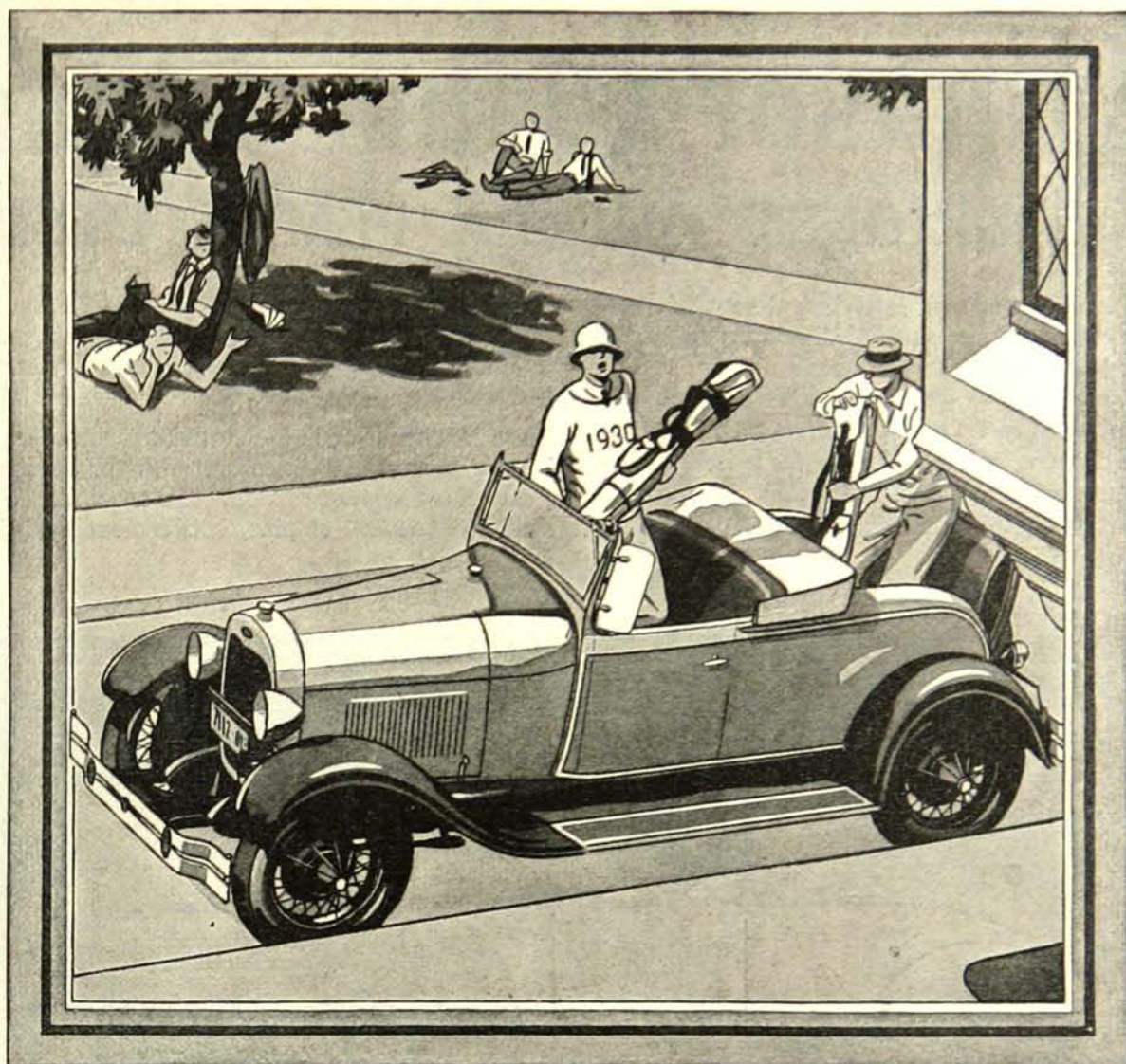
Vous y trouvez de moelleux divans et de souples fauteuils capitonnés de superbe velours multicolore... les lampes diffusent une lumière douce... d'épais tapis couvrent les planchers... les boiseries sont d'une grande richesse. Quel plaisir que de voyager entouré d'un tel luxe!

Dans ce même wagon, vous avez encore l'avantage de pouvoir, le matin, prendre une douche rafraîchissante et, après le déjeuner, d'aller faire la sieste dans l'observatoire-solarium, à l'arrière. Vous pouvez griller une cigarette au fumoir... emprunter un roman ou un magazine à la bibliothèque... faire une partie de bridge avec de charmants compagnons... converser et admirer les panoramas. Et c'est ainsi que les heures s'écoulent agréablement... que la journée se passe... pendant que vous roulez de ville en ville, d'un océan à l'autre.

PACIFIQUE CANADIEN



P A C I F I Q U E C A N A D I E N



Bon rendement avec économie

LE Ford est plus qu'un nouvel auto. C'est l'expression d'un idéal—un idéal dont le but est de procurer à tout le monde les bénéfices du transport moderne.

Pour atteindre ce but, on a fixé un prix bas et on a pris grand soin d'assurer l'économie d'opération et d'entretien. Peu de caractéristiques ont une importance plus grande pour des millions d'automobilistes.

Des chiffres, provenant de sources nombreuses, démontrent que le Ford fait en moyenne 20 milles par gallon de gazoline, et des milliers de Fordistes rapportent un millage plus considérable sur de longs parcours. La dépense d'huile est également minime. On épargne grandement aussi sur les pneus par suite de la stabilité de la voiture, de l'aisance de la direction et du dessin parfait des roues.

Tous les pneus employés sur le Ford, ou recommandés pour renouvellement, sont fabriqués spécialement par les principaux manufacturiers de pneus selon les spécifications établies par la compagnie.

L'entretien mécanique est peu coûteux à cause de la simplicité du dessin et de la qualité d'endurance qui se trouvent incorporées dans chaque pièce.

L'économie d'opération et d'entretien du Ford est démontrée d'une façon évidente par les achats toujours plus nombreux et répétés par les conseils municipaux, les gouvernements fédéral et provincial, la Sûreté et les grandes compagnies industrielles qui tiennent un compte exact des



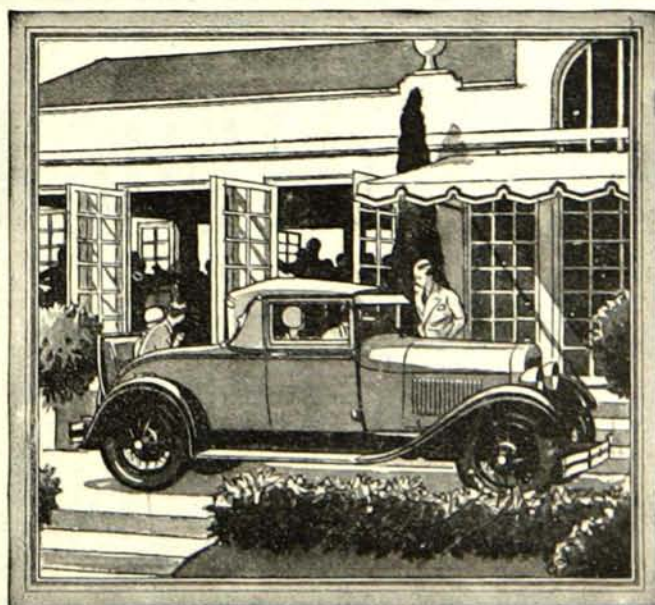
FORD MOTOR COMPANY
OF CANADA, LIMITED

dépenses d'auto. Ford n'a été choisi qu'après des essais rigoureux de toutes les caractéristiques de valeur et de rendement d'un auto.

Un autre avantage est le fait que la compagnie Ford ne fait pas de changements radicaux à chaque année; ce qui a pour conséquence de maintenir la valeur de votre placement. En autant que possible, les améliorations apportées au Ford sont faites de façon à ce que les Fordistes actuels puissent en bénéficier promptement et à très peu de frais.

Le grand nombre de distributeurs du Ford dans le monde entier et l'attention vigilante que l'usine donne au service sont des facteurs additionnels d'économie. Ce service commence par les instructions nécessaires lorsque vous achetez l'auto et comprend une inspection gratuite à 500, 1,000 et 1500 milles.

Où que vous résidiez et où que vous alliez, vous n'êtes jamais bien loin d'un distributeur de Ford qui a été spécialement formé et outillé pour vous aider à obtenir des milliers de milles de tourisme plaisant et agréable avec le moins d'ennuis et à meilleur marché possible.



Illustré ci-dessus, au milieu d'une scène collégiale, vous voyez le magnifique Ford. A gauche, le Coupé Sport. L'achat de tout Ford comporte le choix de la couleur.

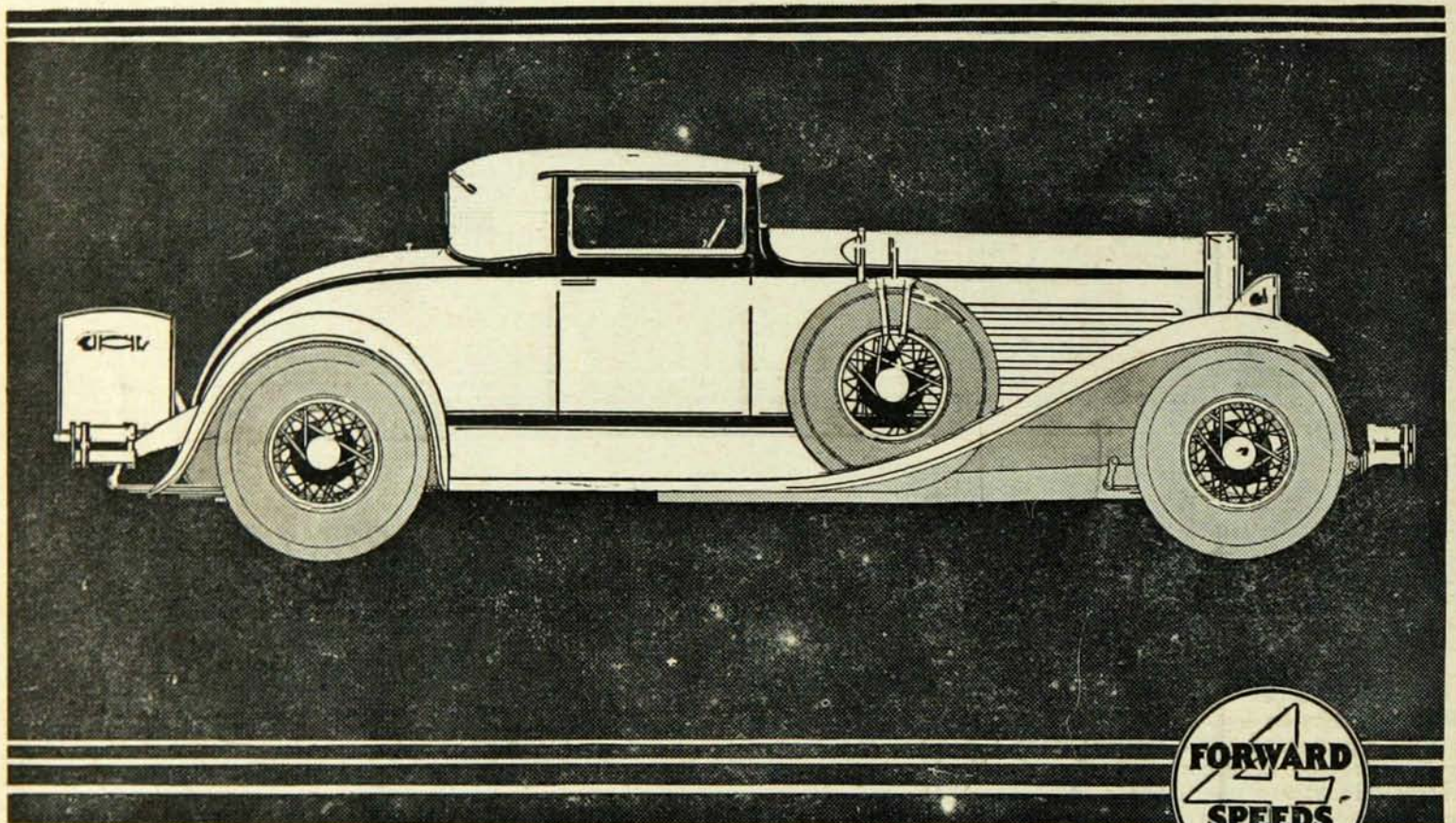
Windsor White Prince

LE CABRIOLET QUE LA FEMME DESIRE

LES femmes qui suivent le style, qui sont fières de leur connaissance très définie et positive de *ce qu'est le style* ne peuvent résister à cette Nouvelle Mode d'Auto apparue pour la première fois dans le Cabriolet Windsor White Prince de 1930. Elles ne peuvent fermer les yeux à l'appel de ces nouvelles lignes individuelles, ne peuvent dédaigner cet équilibre nouveau, l'individualité, l'élégance.

Mécaniquement, le Windsor est la perfection même, un monde de puissance, grande souplesse, facilité de direction et de manutention, et les Fameuses Quatre Vitesses Avant avec Deux Grandes Vitesses.

Cette Nouvelle Mode d'Auto peut être obtenue dans les *Six* et les *Huit*. Prenez rendez-vous aujourd'hui pour *votre* démonstration. Les prix du Windsor sont de \$1,795.00 et plus, entièrement équipé, livré à Montréal.



Windsor White Prince

MODERN MOTOR SALES LIMITED

1400 Dorchester Ouest, au pied de la rue Bishop. Tél. Uptown 6920-21

SUCCESSALES:

5004 Sherbrooke Ouest, Westmount

4076, rue Sainte-Catherine Est, angle Boulevard Pie IX, Montréal. 6384-90 Saint-Laurent, Montréal.
Valleyfield, P. Q. Saint-Jean, P. Q.

Nous avons besoin de bons agents pour quelques territoires excellents où nous ne sommes pas représentés.

La Revue Moderne

320 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, CANADA

TEL: HARBOUR 6195

NOEL E. LANOIX
Président et Directeur

ROBERT CHOQUETTE
Directeur Littéraire

GEORGINE C. LEMAIRE
Secrétaire de la Rédaction

LA REVUE NE REPOND PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUÉS

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.

Chèques, mandats, bons de poste doivent être faits payable à ordre de "La Revue Moderne".
Prière d'adresser toute communication à —
"LA REVUE MODERNE"
Montréal

106 Année—No 9

"S'Unir pour Grandir"

Juillet 1929

Notre jeune poésie féminine

3.—SIMONE ROUTIER

Par Robert CHOQUETTE

La poésie de mademoiselle Simone Routier est un intérieur moderne où la fumée bleue de la cigarette remue en vous des réminiscences aiguës, des sensations rares, si peu bourgeoises...

**

Mademoiselle Routier s'est cherchée d'abord à travers la peinture, la sculpture, la musique. C'est à la poésie qu'elle demande aujourd'hui d'exprimer son âme. Elle cultive le vers depuis trois ou quatre ans à peine. L'on peut se demander s'il n'eût pas mieux valu qu'elle attendît quelque temps encore avant de se présenter devant le public. Mais puisqu'elle-même a cru bon de le faire, doit-on la juger d'après les seuls mérites de son recueil *L'Immortel Adolescent*? ou plutôt, devant les promesses aveuglantes de ces vers, ne faut-il pas fermer les yeux sur l'exécution hâtive, la langue imparfaite, la syntaxe entortillée dont souffre ce jeune livre? Pour ma part, je crois avec ferveur aux dons littéraires de Mlle Routier, je m'en voudrais, toutefois, de tomber dans l'admiration béate et irraisonnée. Aussi je veux faire le partage des bonnes et des mauvaises qualités. Si je dis les méchancetés d'abord, nous nous trouverons, Mlle Routier et moi, à manger notre pain noir le premier. Il nous sera ensuite beaucoup plus agréable, à moi de dire, à elle d'entendre, les compliments.

Il pourra sembler que j'insiste sur le défaut auquel on se heurte le plus volontiers dans la lecture de *L'Immortel Adolescent*, je veux dire l'obscurité. C'est que ce défaut est étroitement lié aux qualités les plus marquantes de cette poésie. Il gêne parfois des passages qui paraissent d'une allure magnifique.

Je crois voir chez Mlle Routier deux causes à ce mal: une qui me paraît essentielle, une autre qui ne tient qu'à l'imperfection de la forme et qui n'est souvent, nous y reviendrons tantôt, que le défaut d'une qualité.

D'abord la première cause: si Mlle Routier en est venue à la poésie, c'est qu'il lui fallait un moyen d'expression plus immatériel que la peinture qui émeut les sens, plus intellectif que la musique qui traduit des sentiments,



Mlle Simone ROUTIER

un moyen d'expression direct, rapide, et qui mit à nu les rouages de la pensée. Elle veut donc prêter la vie des mots à ces impressions fugitives qui s'agitent au plus subtil de nous-mêmes. Elle veut donc promener dans la pénombre du subconscient, telle une lanterne, sa remarquable lucidité. Mais pour rendre ces impressions infinitésimales, extrêmement fra-

giles il faut, en plus d'une analyse aiguë, le contrôle absolu des mots, il faut être rompu à toutes les traîtrises du verbe. Aussi est-il très rare qu'un poète de vingt ans réussisse à cristalliser dans un poème tant de subtilité. Mlle Routier y arrive pourtant, quelquefois, souvent même, et c'est assez pour nous obliger, en toute justice, de croire en ses dons littéraires.

J'écrivais tout à l'heure que l'obscurité, dans certains vers de notre poétesse, me semblait avoir une seconde cause. Elle tient à la forme — à la syntaxe, à la construction de la phrase, à des inversions fréquentes, parfois même à la ponctuation. Tout cela se corrigera par le travail. J'ajoutais: Le défaut d'une qualité. Voici: s'il est une tendance, j'allais dire une plaie d'Egypte, qui dévaste les œuvres jeunes, c'est bien le verbiage. Chez Mlle Routier c'est tout le contraire. Dans la crainte de diluer sa pensée, elle la condense outre mesure. Elle nous plonge parfois dans les désespoirs que nous éprouvions, au collège, sur une page de Tacite. Mais rien n'empêche que le manque de clarté, quand on le doit à cette cause, part d'un effort méritoire pour atteindre à la concision, et c'est là-dessus que Mlle Routier mérite nos félicitations.

Le vers de Mlle Routier est la parfaite image de son tempérament: pressé, nerveux, véhément, incisif, un vers qui joue du stylet.

J'ai senti sourdre en moi le flot gagnant du verbe,

dit-elle dans la première pièce de son recueil. C'est bien là l'impression que nous donne la lecture de ses poèmes. Ce n'est pas la ligne harmonieuse et pure, comme chez Mlle Lemieux. C'est un halètement, c'est la rivière dévalant des montagnes, déchirant sa robe contre les roches, dont les vagues, pressées sur d'autres vagues, se hâtent.

(Suite à la page 56)

SOMMAIRE

Simone Routier, Robert Choquette.....	7
Jardin du Poète, Claude Robillard.....	8
"Mélanges historiques", Antonin Proulx	8
Budapest, Armand Yon.....	9
Un siècle de littérature canadienne, Louis Dantin	10-11
La vie artistique et littéraire.....	12-13
La Dona e mobile, M.-R. Turcot.....	47

Votre écriture révèle votre état de santé,
Dr Legrain

48

ROMAN

La Dame aux yeux baissés (au complet),
par Emmanuel Soy.....

17

FEMINA

Madame reçoit.....	14
Eve au miroir.....	16
Le charme féminin.....	30-31
Les Modes.....	32
La Garde-robe d'été.....	43
La Cuisine Moderne.....	45
Le Courrier du mois.....	49
Les Conseils de Manette.....	51

LE JARDIN DU POÈTE

Claude Robillard
(du Cerele Crémazie)

NOSTALGIE

Oh! les cheveux dorés, les beaux cheveux des femmes!
Cheveux lustrés, soyeux, tresses d'or fauve et brun,
Cheveux épars qui ruissellent comme des gammes,
— Nimbe indécis qui flotte ainsi qu'un ciel d'embrun —

O cheveux de lumière, auréoles de flamme,
O boucles parfumés d'ineffables parfums,
Cheveux souples et fous, si vivants qu'en chacun
On croirait voir vibrer et palpiter une âme,

Je vous aime! vos plis châtoyants et discrets
Me disent le Passé, la douceur des regrets...
Car parfois dans votre or où meurt la Nostalgie,

Je revois, d'un éclat que rien n'a pu ternir,
Ses chers cheveux tout pleins de rêve et d'élégie
Qui frissonnent, très doux, au vent du souvenir...



“DREAM OF LOVE”

On entendrait chanter l'eau claire dans les vasques,
Et la brise éternelle emplirait la ramée,
Dans le beau jardin bleu que mon âme fantasque
A dessiné cent fois pour nous, ma bien-aimée.

Tout serait doux et calme, et jamais la bourrasque
Ne viendrait nous ravir notre nuit embaumée...
On entendrait chanter l'eau claire dans les vasques
Et la brise éternelle emplirait la ramée.

L'eau noire reluirait comme l'acier d'un casque.
Vous seriez près de moi sous l'yeuse accoutumée,
M'abandonnant vos mains aux merveilleux camées...
La lune bleuirait tout ce que l'ombre masque...
On entendrait chanter l'eau claire dans les vasques.

“Mélanges historiques”

de Benjamin Sulte

Par Antonin Proulx

On peut parler avec légèreté, avec amusement, si on est malin, du talent d'écrivain de Benjamin Sulte, lui refuser toute espèce de style — il a pourtant le sien — il n'y a pas un lecteur qui saurait échapper à l'intérêt que cet écrivain d'hier inspirait dans ses ouvrages d'histoire, ouvrages un peu baelés, un peu improvisés, mais pleins à croquer de faits, de renseignements, de dates, de noms — des plus célèbres aux plus obscurs. — Et l'on a la sensation, après les avoir lus, que l'on vient de prendre connaissance d'une histoire du pays merveilleusement résumée et contenant en même temps ce qui s'est passé au cours de cette histoire — des plus grandes choses aux plus petits détails. C'est ce qu'on appelle de “la petite histoire”. Il ne faut pas en dire du mal, ni en nier la valeur, l'intérêt, la nécessité. On ne fait guère que de celle-là aujourd'hui en France — toutes grandes œuvres mises à part. C'est le docteur Cabanès, Lucan-Dubreton, André Praviel, Mre Henri-Robert et d'autres et d'autres. Tel détail intime nous en dit plus sur un personnage historique, un événement, un fait qu'une page à la Michelet, par exemple, et autres historiens à longue haleine, aux ouvrages “magistraux” que les lecteurs modernes — à part quelques-uns — ne liront jamais jusqu'au bout. Avec Benjamin Sulte on n'a pas à craindre l'ennui. Ce conteur a le don de ne pas faire de la littérature ennuyeuse. Et c'est Boileau qui le dit:

Tous les genres sont bons hors le genre ennuyeux.

Benjamin Sulte, je l'ai déjà dit, écrivait comme il parlait. Sûr — peut-être l'était-il trop — de ses connaissances en histoire, de ses dates et de ses faits, il avait toujours l'air d'improviser. C'est sans doute pourquoi Taché lui reprochait jadis ses “histoires”. Mais cette facilité de parler et d'écrire cachait réellement un travail formidable d'information, une connaissance étendue de l'histoire, et l'on pouvait se laisser aller au plaisir de lire l'auteur sans crainte, pourvu qu'on sût “l'art de vérifier les dates”. Ce plaisir a doublé avec la venue de M. Gérard Malchelosse. Chargé de publier et de rééditer les ouvrages de Benjamin Sulte, il le fait avec un beau zèle, un souci rare de corriger, de rectifier, d'annoter son auteur, et rien ne reste plus de l'inquiétude que nous avions de lire une page d'histoire, un fait, une date tombés de la seule plume de Benjamin Sulte.

Voici donc les volumes XIV et XV des “Mélanges Historiques”. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas encore ces publications, voici ce qu'en dit, dans sa note au lecteur, volume XIV, M. Malchelosse:

“Les *Mélanges Historiques* étant une sorte de revue paraissant à intervalles plus ou moins rapprochée, la variété des études en fait le principal mérite. La tâche de M. Sulte a été de faire la lumière sur mille points mal compris ou inconnus de notre histoire. Ses écrits ont été publiés à mesure que se présentait une question à éclaircir, et non pour en faire une suite.”

On pourrait comparer Benjamin Sulte et sa manière d'écrire l'histoire à l'astronome à la recherche d'un fait nouveau dans le monde des étoiles. Une lecture éveillait-il son intérêt, sa curiosité, sa colère, vite il sautait sur sa plume et créait une page nouvelle pour ses mélanges futurs, prévoyant peut-être un Gérard Malchelosse pour relever, rectifier, rendre sûrs ses affirmations, ses faits, ses dates... N'allons pas nous plaindre de cette improvisation puisque cela nous procure de l'inédit, du nouveau, de menus faits succulents donnés par la plume comme “par la bouche”, comme vous le verrez en lisant ces deux volumes — choses que nombre d'écrivains au beau style ne peuvent pas toujours nous donner.

Voici, par exemple, dans le volume XIV, une brève biographie d'Etienne Parent. Nous avons ici, non seulement un portrait vivant, pittoresque, typique de ce grand patriote, mais encore tout un résumé heureux de l'histoire de l'époque, une des plus passionnantes pour nous, Canadiens-français. C'est la vie d'un grand homme, c'est encore l'histoire politique, journalistique avec quelques tableaux de mœurs qui font vaguement penser à Saint-Simon, toutes qualités littéraires mises à part. Etienne Parent n'est pas un inconnu pour nous. S'il l'était, ce serait à désespérer de nous. Mais l'est-il comme il mériterait de l'être? Qui oserait l'affirmer? Pour un grand nombre des nôtres, le nom seulement est connu. Un petit nombre savent tout ce que nous devons à ce lutteur providentiel, ce patriote sans peur et sans reproche, cet écrivain dont les écrits politiques étaient remarquables même en France, ce digne compagnon de Lafontaine et des autres “mousquetaires de notre histoire”. Eh bien, il est impossible de lire cette courte biographie d'Etienne Parent par Sulte, sans éprouver la satisfaction profonde d'avoir enfin fait la connaissance adéquate d'un être d'élite, d'un vrai grand homme et d'un écrivain solide et plein de sens, sinon d'un grand écrivain. C'est un portrait qui surgira devant nous chaque fois que le nom de Parent sera prononcé, un tableau d'histoire, une leçon d'énergie, de courage moral et d'activité intellectuelle à tenir constamment devant nos yeux.

Un autre excellent portrait — ou fusain, fait de “chic”, à grands traits, dans ce même volume, c'est celui de sir Wilfrid Laurier. On trouve dans notre littérature des ouvrages plus complets sur l'homme d'Etat ainsi qu'un grand nombre d'articles biographiques tels que celui-ci. Plusieurs sont plus littéraires que celui de Benjamin Sulte, plus fins, plus fouillés; très peu se lisent avec autant d'agrément, d'intérêt. Sulte, je

l'ai déjà dit, n'est jamais ennuyeux. Il écrivait comme il parlait, c'est-à-dire d'abondance, et cela donne à son style, à sa manière — ce qui est la même chose — un brio, un pittoresque un peu “peuple” parfois, mais un pittoresque qu'on ne trouve pas toujours ailleurs. Pour le lecteur désireux de connaître Laurier par ses côtés intimes, négligés des autres biographes plus ambitieux ou plus collets montés, cette étude est faite de petits traits typiques, caractéristiques où se dessine bien la belle, souriante et courtoise figure d'homme du grand chef libéral, l'une de nos plus pures gloires.

L'étude sur la prétendue lettre de Montcalm au Gouvernement français, à la veille de la bataille des plaines d'Abraham, est un peu spéciale et intéressera surtout les historiens ou les curieux d'histoire. Il en est de même de l'article sur Reiffenstein, le libraire de Québec. Evidemment il intéressera quelqu'un — et c'est déjà quelque chose...

Nous trouvons encore dans ce tome une liste, avec des commentaires et des renseignements très fouillés, très intimes, des gouverneurs français des Trois-Rivières. C'est donc plus et mieux qu'une simple liste. Il y a là des faits historiques, biographiques d'un intérêt réel et qui serviront certainement un jour à l'élaboration de toute une littérature, comme vous le comprendrez mieux en lisant ces pages sans prétention, mais intéressantes.

Avec le tome XV, nous en venons à une étude élaborée, complète de l'origine de la Saint-Jean-Baptiste, avant saint Jean-Baptiste lui-même, nous dit Sulte, preuves à l'appui, au temps du paganisme, en France, puis au Canada. Benjamin Sulte a semblé vouloir montré ici qu'il ne faisait pas toujours de l'improvisation en histoire, mais qu'il pouvait, à l'occasion, étaler toute l'érudition du monde... Sans avoir à passer au déluge, comme l'avocat de l'Intimé des “Plaideurs”, il se contente de remonter aux jeux et aux feux des anciens Grecs, de la Saint-Jean, en France, pour en venir au Canada, du temps des Français à nos jours. Nous retrouvons ici Ludger Duvernay, les fondateurs de la société, l'historique de l'organisation, des détails biographiques importants, de première main, sur les fondateurs, sur Duvernay surtout, et voilà bien un des volumes les plus précieux de la collection. Comme le dit le savant préfacer, M. Victor Morin, ex-président de la grande Société nationale, “toute la genèse de notre société nationale et des causes qui ont déterminé sa fondation se trouve dans ces pages où Sulte nous décrit l'état des esprits à la suite de l'adoption des Quatre-vingt-douze Résolutions et la sûreté de jugement dont Duvernay fit preuve en faisant servir un usage ancien à la création d'une organisation destinée à réchauffer le sentiment national, à soutenir l'effort des chefs et à jouer éventuellement un rôle considérable dans les destinées de notre race.”

On ne peut mieux dire pour attirer l'attention du public sur cette étude de réelle valeur.

Impressions
d'un touriste

Budapest, cité royale

Par
Armand YON

DANS un article précédent, j'ai laissé mes lecteurs à Vienne (1), mais je leur conseille de se rembarquer aujourd'hui avec moi pour descendre le Danube jusqu'à Budapest, la somptueuse capitale de la Hongrie.

C'est un simple petit bateau-poste autrichien qui nous attend: la *Sophie*, aussi démodée que son nom romantique. Le vapeur-express qui part deux fois par semaine est plus confortable, plus rapide; mais le nôtre, par contre, observe tous les arrêts et nous permettra de mieux voir les curiosités de la côte et les allées et venues de la population.

Coup de sifflet prolongé... Les roues à aubes se mettent à tourner. La *Sophie* s'ébranle, pleine à craquer... Par cette belle matinée du mois d'août, le fleuve est étalé comme un miroir et nous renvoie l'éclat et la chaleur du soleil. Ce n'est plus la Wachau aux rives resserrées, couvertes de forêts. De plus en plus, les bords divergent et s'abaissent.

Après quelques stations autrichiennes sans intérêt, Bratislava, l'ancien Fribourg, point stratégique de premier ordre, vraie forme de discorde, placée aux confins de l'Autriche, la Tchécoslovaquie et la Hongrie... Remous dans la foule bigarrée qui débarque ou embarque, le verbe haut, les gestes abondants. Beaucoup de fils d'Israël, reconnaissables sous toutes les latitudes. Les douaniers tchécoslovaques et les douaniers hongrois, obligés de se coudoyer, se considèrent sans aménité. J'imagine qu'ils ne doivent s'entendre que sur un point: la "radiographie" des bagages.

Puis la brave *Sophie* repart, les flancs rebondis. Le fleuve s'élargit encore. Tout l'après-midi, nous aurons à gauche la Tchécoslovaquie et à droite la Hongrie; ainsi en décida le traité de Trianon. Les deux rives ne deviendront définitivement hongroises qu'aux environs d'Esztogom (Gran), où l'on aperçoit au passage la cathédrale et la résidence de l'archevêque catholique, prince-primat de Hongrie.

Dans l'intervalle, le crépuscule est venu. D'ailleurs, aurait-on le loisir de contempler le paysage? Il faut faire queue chez le commissaire pour réclamer les permis de débarquement. Un à un, les voyageurs sont examinés, interrogés, leurs passeports étudiés au microscope. La Hongrie veut filtrer l'immigration, laisser à la porte les indésirables. Elle redoute surtout le spectre du communisme, dont elle a déjà eu à souffrir. C'est assez d'un Béla Kun. Et puis, comme j'aurai l'occasion de le montrer, les Hongrois sont par nature des aristocrates.

Le débarquement à Vienne m'avait un peu déçu; mais l'arrivée à Budapest, par cette belle soirée, est une féerie. C'est qu'on accoste au centre même de l'immense ville bicéphale: à tribord, les hauteurs de Bude, criblées de lumières, à bâbord, les quartiers plus modernes de Pest, sous leur éclairage *a giorno*. La masse fantastique du Parlement mire dans les eaux noires du Danube sa coupole, ses tours, ses aiguilles...

Nous stoppons au quai Petöfi, nommé en l'honneur du poète national. Et quel réconfort d'être attendu là par un ami influent et débrouillard, qui vous rendra accessible jusqu'à l'âme de son pays!

..

L'été est très chaud, à Budapest, surtout dans les quartiers peu élevés de Pest; mais la ville est bien entretenue, et l'on arrose les rues à grands jets, pour combattre la poussière.

Beaucoup d'échanges d'une rive à l'autre. Des ponts lancés sur le Danube sont comme autant de mains qu'on se tend... Il y en a deux du type "suspendu", dont l'un, imaginé par l'ingénieur hongrois Szechenyi, remonte à 1840, alors qu'il était le seul en son genre. Passons plutôt le pont Elisabeth, également suspendu, qui a eu pour marraine l'infortunée impératrice Elisabeth d'Autriche, reine de Hongrie, dont le souvenir reste ici impérissable. Nous arrivons ainsi en plein quartier historique de Bude; mais hélas! les plus vieilles choses ont disparu au cours des longues luttes que les Hongrois eurent à soutenir jadis contre les Tartares et

les Turcs. Cependant, la piété populaire a souvent remplacé les originaux par des répliques fidèles, dont le Bastion du Pêcheur, avec ses murs percés de meurtrières et ses tours coniques, est un bel exemple. C'est en même temps un superbe point de vue.

Le Palais Royal couronne les hauteurs de Bude. Les parties les plus anciennes et les plus intéressantes datent du règne de Marie Thérèse. Le reste fut ajouté à diverses époques par François-Joseph, qui ne faisait pourtant à Budapest que de rares et brèves apparitions, au grand dépit de ses sujets hongrois.

Non loin du palais, pointe la flèche gothique de la basilique du Sacre, élevée sur l'emplacement d'une ancienne église du XIV^e siècle, dédiée ensuite à saint Mathias et devenue dans le cours des âges le Reims des souverains hongrois, et parfois même leur Saint-Denis, car plus d'un y dort son dernier sommeil.

Pest, au contraire, présente l'aspect d'une ville neuve, qui s'est développée surtout pendant les cinquante dernières années. Sauf aux environs immédiats du fleuve

les artères sont de larges avenues tirées au cordeau et qui s'épanouissent en de vastes parcs publics. Ici se trouvent le Jardin zoologique et les Musées des Beaux-Arts, riche en œuvres remarquables de maîtres hongrois et étrangers, anciens et modernes; la cathédrale de Saint-Etienne, où, parmi les statues, j'ai

breux et de très beaux: par exemple, Saint-Géllert, ou Gérard, et l'immense organisation balnéaire installée dans la charmante Ile Sainte-Marguerite, sur le Danube.

Les proportions de la capitale hongroise, son site unique, la splendeur de ses parcs et de ses monuments, en font déjà une "cité royale", voire impériale. Et ce ne sont pas ses habitants ni les Hongrois en général qui se formaliseront de l'épithète, car on est ici foncièrement monarchiste. Après avoir compté, depuis saint Etienne, une glorieuse lignée de souverains, la Hongrie connut à partir du XVII^e siècle des temps troubles: devenue la proie des Turcs, elle ne leur échappa que pour tomber entre les mains des Habsbourgs. Mais, vers 1848, grâce à l'intervention énergique de Kossuth, la situation s'améliora. La sage administration de François Deak, le Washington hongrois, amena le Compromis de 1867, en vertu duquel le royaume de Hongrie, tout en restant uni à la couronne impériale d'Autriche, recouvrait une quasi-indépendance.



Le Parlement sur le Danube.



Fiancés "Matyo" (Cliché de l'auteur)

reconnu la figure universellement populaire de sainte Elisabeth; enfin, le Parlement, terminé en... 1902, vraie macédoine de tous les styles, où le moderne, le renaissance, le gothique se coudoient sans trop se heurter et constituent en tout cas un ensemble des plus imposants.

La Hongrie est renommée pour ses eaux minérales. Ceux qui ont goûté une fois l'*Hunjadi Janos* n'ont pas dû l'oublier... Il y a des établissements thermaux par tout le pays, mais la capitale même en compte de nom-

Et le traité de Trianon, qui a brutalement arraché au pays les sept dixièmes de son territoire, n'a fait qu'aspérer les aspirations de ce peuple chevaleresque. La fierté du Hongrois, sa conversation, sa politesse obligeante, ses moindres gestes, sont d'un grand seigneur. On sent la race, dans les divers types d'hommes, les uns d'une carrure athlétique, les autres plus délicats, mais gardant plus d'un trait asiatique, à commencer par les yeux fendus en amande, et relevant volontiers les pointes de leurs moustaches en deux crocs menaçants. Et il faut voir avec quelle crâne désinvolture on jette sur ses épaules, sans passer les manches, veston ou paletot, comme les hussards portaient jadis le *menté*.

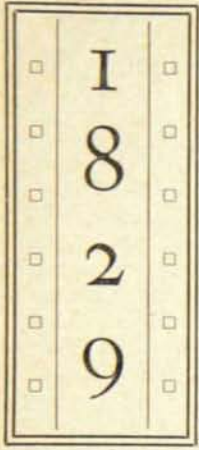
Le chef de l'Etat, ou *kormányzo*, jouit de prérogatives quasi royales. Il a droit au titre d'"Altesse Sérénissime". On voit un peu partout, et même sur les timbres-poste, la fameuse couronne magyare, reconnaissable à sa croix légèrement inclinée... Sur quelle tête finira-t-elle par se poser? Parmi les catholiques, qui sont en majorité, d'aucuns citent le nom du jeune prince Otto, fils aîné de feu l'empereur Charles; mais les protestants ne voudraient pas d'un Habsbourg. Un patriote me disait:

— Pourquoi aller chercher toujours à l'étranger? N'avons-nous pas parmi nous assez de fronts dignes de ceindre la couronne de saint Etienne? Et les descendants des Andrassy, des Apponyi, des Karolyi, et de tant d'autres familles illustres?

D'ailleurs, les Habsbourgs semblent avoir perdu à jamais leur prestige. Depuis la guerre, on réagit contre les tentatives de germanisations entreprises sous François-Joseph. Les plaques indicatrices des gares et des rues, les panneaux-réclames, les affiches, sont rédigés dans la seule langue magyare, langue agglutinante, apparentée au basque et au finnois, qui n'a rien de commun avec les langues latines ou l'anglo-saxon, et

(Suite à la page 50)

(1) Voir, No de janvier, *L'Autriche d'aujourd'hui*.



CE pourrait être, en un sens large, un centenaire de la littérature canadienne que fêterait cette réunion (1). Un centenaire dont le point de départ serait encore voisin du néant, montrerait seulement des germes actifs et définis; dont les limites resteraient vagues, mais cadreraient pourtant avec la ligne majeure des faits. Le bilan d'un siècle, en tout cas, prête à des retours imprévus, à des comparaisons piquantes, et il sera instructif de le tenter. Revivons un instant l'an de grâce 1829. C'est

79 ans après Wolfe, 70 après le traité de Paris. La vie de notre peuple, depuis la catastrophe qui l'a séparé de la France, a été pénible et obscure. Il a fallu s'assouplir au joug étranger, s'adapter à des conditions périlleuses, louvoyer prudemment entre les soumissions permises et les résistances nécessaires. Période brouillée, incertaine, où la conscience nationale se consulte et cherche sa voie; où le vainqueur lui-même hésite, essayant de méthodes contraires, ne sachant s'il doit nous gagner ou nous persécuter. Période, en tout cas, trop prise par les dangers présents pour faire une place bien large aux recherches, aux jeux de l'esprit. Où en sommes nous en 1829? Le Canada français possède-t-il une littérature? Il faut bien répondre que non; — mais c'est juste l'instant où les forces s'agitent qui vont en susciter l'éveil. Jusqu'alors, il est vrai, des tentatives se sont produites. Dès l'année après la conquête, nos ancêtres ont senti d'instinct que la langue française ne serait sauvée chez leurs fils que par l'écriture; — et ce que tout le régime français n'avait pu produire, une gazette française, surgit, par un singulier phénomène, presque en même temps que l'égide britannique. Durant les 60 ans qui suivent, d'autres feuilles se succèdent au jour: les unes simples boîtes à nouvelles, d'autres timidement politiques, très peu, comme la *Gazette Littéraire* et le *Magasin de Québec*, avec un but littéraire prédominant. Efforts remarquables sans doute comme notant l'éveil racial, l'âme soudainement consciente d'une colonie conquise; mais pourtant mesquins en eux-mêmes, maintenus tels par une culture insuffisante et par le désarroi, l'ahurissement de la défaite. D'ailleurs, la moindre audace amène leur suppression: ce que Craig fit bien voir au *Canadien* de Pierre Bédard, coupable d'avoir eu des idées sur les questions de l'heure.

Mais 1829, flanqué, si on le veut, des deux années les plus voisines, c'est une étape, un point tournant. On dirait que les mêmes fermentations qui produisent à cette heure en France un renouveau des idées et de l'esthétique sont en œuvre chez nous pour une poussée mentale. C'est l'année où Etienne Parent est admis au barreau, et le *Canadien*, mal défunt, s'agit déjà dans sa tombe; — l'année où Isidore Bédard écrit son *Hymne National*, qui, toute littérature à part, est un cri sincère et fervent, prélude de tous nos chants patriotiques; — celle où Michel Bibaud complète et met en ordre les *Épîtres, Satires et Chansons* qu'il va porter à l'imprimeur, ce premier des volumes de vers publiés chez nous — celle où le journal *La Minerve*, que vient de fonder Duvernay, montre une entreprise toute moderne en étalant *in extenso* le discours d'ouverture de l'assemblée de Québec le lendemain même de son prononcé, exploite jusqu'alors inouï; — celle où Norbert Morin prépare sa candidature et entreprend sa lutte active en défense de nos libertés. Avec Parent, Morin, Lafontaine, Papineau, celles-ci désormais, au lieu de balbutiements débiles, auront des voix articulées et fermes. 1829, c'est l'année où François-Xavier Garneau achève ses études de droit et, libre enfin pour son grand projet, médite ce voyage de recherches en Angleterre, en France, d'où sortira l'*Histoire du Canada*. A

Un siècle de littérature

LOUIS

Nos lettres sont, à l'heure présente, Elles ont produit, depuis trente seraient remarqués sur n'importe quel point de vue du travail effort splendide, unique des races. Il a sauvé Notre littérature avancée

l'exception de Quesnel et Mermet, tous les pionniers de nos lettres sont d'ailleurs vivants et prennent part à cette renaissance. *La Gazette de Québec*, le *Spectateur*, la *Bibliothèque Canadienne*, impriment des dissertations de Bibaud, des essais poétiques de V. er, de Turcotte, même des études critiques de Charles Mondelet sur Milton, et des nouvelles de F.-R. Auger et de Pierre Laviolette. Ebauches encore frustes, presque négligeables, mais qui pourtant atteignent un but, protègent un idéal, entretiennent le feu menacé de leur toute petite étincelle. Enfin, rappelons-nous qu'en 1829, Octave Crémazie a deux ans.

Il nous est bon de revenir à ces origines pour admirer le courage, la foi obstinée de ces gardiens de l'âme française. Comptez tous les obstacles qui s'opposaient alors à notre développement mental, artistique surtout: l'éducation restreinte, la rareté des livres, les soucis politiques et matériels, les relations coupées avec la France. Alors ces élans empêtrés de 1829 vous paraîtront gestes de géants. Vous serez étonné que notre culture, au lieu de sombrer tout à fait, ait survécu à un degré quelconque, soutenue par ces luttes et guidée par ces hommes. Sans tous ces bouts-rimés, sans cette prose pâle, à peine correcte, où pourtant surnageait le verbe de France, que fût devenue notre langue? Qui l'eût sauvée des forces qui s'acharnaient à la détruire, ou de la désagrégation qui s'impose à toute chose inerte? Mondelet, Petitclair, Turcotte, pauvres poètes: mais c'est pourtant à vous que je dois d'entendre à cette heure tout un peuple parlant français, un français plus complet et plus affiné que le vôtre, et, en vous dédaignant un peu, de savourer les strophes habiles de Beauchemin, de Beaugard, de Chopin, d'Alfred Desrochers. Morin, Viger, même Papineau, vous pouviez n'avoir pas l'éloquence classique, mais c'est grâce à vous qu'appuyé sur des banquettes universitaires, je déguste un discours attique de Mgr Camille Roy ou de M. Edouard Montpetit.

Et si notre moisson littéraire est, malgré tout, restée un peu grêle, si elle n'a pas atteint une pleine et riche maturité, on se l'explique sans peine à la lumière de ces cent ans. Comment se fait-il, nous demandons-nous, que notre sol n'ait encore produit aucune œuvre de tout premier ordre, aucun de ces jets transcendants qui datent et qui s'imposent? Comment est-ce que notre pensée, notre style, se meuvent le plus souvent dans une zone moyenne, semblent trop faibles ou trop timides pour en sortir? qu'un rayon de nos livres, assemblé au hasard, soit rarement aussi vivant, aussi ferme d'idées, aussi neuf d'aperçus, aussi achevé de facture, qu'un rayon de livres de France? Mais songez bien que la littérature française évolue depuis mille années, portée par le talent, l'effort, la vision nouvelle de chaque âge, guidée par la lueur intermittente des génies; et que nous n'avons, nous, que cet humble siècle pour asseoir notre tradition. Le passé ne nous aide que peu: il nous faut porter tout le poids de nos conceptions, de nos aventures esthétiques. N'est-ce pas beaucoup que cette époque ait sauvé la langue du naufrage, l'ait gardée des attaques ouvertes et des corruptions latentes, l'ait graduellement épurée malgré cent causes de bâtardise, nous l'ait léguée enfin plus fine, plus souple, plus adéquate à la pensée qu'elle ne l'avait elle-même reçue?

D'AILLEURS, nous n'en sommes plus au point de n'avoir à offrir pour nos lettres que de bonnes excuses. Elles sont, à l'heure présente, en pleine énergie, en plein progrès. Leur horizon, si court en 1829, s'est graduellement élargi jusqu'à enclore tous les domaines de l'activité intellectuelle. Poursuivant leur essor de 1860, elles ont produit, depuis 30 ans, des écrivains, des parleurs, des livres, estimables

sans restriction, dont plusieurs seraient remarqués sur n'importe quelle scène. Si Chapleau, Mercier ou Laurier nous paraissent jadis le symbole même de l'éloquence, nous n'avons rien à craindre pour notre bon nom oratoire quand Raoul Dandurand préside une séance de la Ligue des Nations, ou que Rodolphe Lemieux débite son cours à la Sorbonne. Un discours d'Henri Bourassa, d'Athanase David, serait écouté avec respect dans une chambre française.

Notre journalisme est bien loin d'avoir atteint les colonnes d'Hercule. Il n'a pas encore tout le soin, la tenue, la distinction littéraire qui lui conviendraient; son reportage surtout reste entre des mains malhabiles. Mais pourtant comparez un numéro d'hier du *Canada* ou du *Devoir* avec un numéro de l'ancienne *Minerve*. Non seulement les polémiques ont gagné en sérieux, en dignité, mais les idées s'expriment en un français plus aisé, plus ample; les nouvelles elles-mêmes témoignent d'un effort pour évacuer l'anglicisme et pour traduire en langue technique tout cette machinerie qui encombre la vie moderne. Et si un article est signé Jules-Edouard Prévost, Charles Harvey, Harry Bernard, Omer Héroux, Jean Bruchési, je suis certain d'avance que les opinions, quelles qu'elles soient, auront un vocabulaire et une phrase. Olivar Asselin n'en signe plus, et je le regrette: c'était, comme Jules Fournier, un mousquetaire bien pittoresque.

En 1829, notre histoire n'était qu'un projet dans le cerveau d'un homme. Mais ce projet réalisé en a fait fleurir d'autres et, complétant Garneau, nous avons eu Ferland, Chapais, Benjamin Sulte, en des œuvres sérieuses et fouillées. Puis la monographie et la biographie ont repris la tâche en sous-main, ont fait un jour plus vif sur certaines phases de nos annales, sur la vie et l'action de nos grands hommes; et il serait très long d'énumérer tous les chapitres ainsi élucidés par des travailleurs attentifs. Dans ces dernières années, L.-O. David, Narcisse Dionne, Alfred Decelles, Ernest Myrand, Gustave Lanctot, Henri d'Arles, M. l'abbé Gosselin, l'abbé Groulx, ont, en particulier, ajouté des pages de valeur à notre richesse historique. Des études, par exemple, comme *La Naissance d'une Race*, sont des modèles d'histoire documentée, puisée aux sources, écrite en une langue sans reproche, qui nous montrent d'un coup le chemin parcouru depuis le vieux Michel Bibaud. Affirmons-le très carrément, la collection de nos œuvres historiques forme un monument important et intrinsèquement remarquable.

L'étude scientifique, il y a cent ans, était chez nous à peu près nulle. On en avait pourtant le goût, la curiosité, et le *Répertoire de Huston* contient des pages rudimentaires sur les volcans et sur les astres. Mais nous comptons en ce moment des professeurs experts dans toutes les branches de la science qui, en plus d'enseigner avec sûreté et méthode, savent écrire sur ce qu'ils enseignent: — des naturalistes comme V.-A. Huard, C.-E. Dionne, l'abbé Ovide Brunet et le frère Marie-Victorin,

(1) Convention des Auteurs canadiens, à Halifax.

canadienne-française

DANTIN

en pleine énergie, en plein progrès.
ans, des écrivains dont plusieurs
te quelle scène. — Jugé au
dépensé, ce siècle offre un
peut-être dans l'histoire
la langue nationale.
canadienne est plus
que jamais.

dont l'érudition imposante se fond avec l'art de bien dire.

Le roman, la nouvelle, n'avaient guère attiré nos placides ancêtres, voués surtout à des pensées sérieuses. Ce n'est qu'en 1860, avec la fondation du *Foyer*, des *Soirées*, de la *Revue Canadienne*, que ces formes commencèrent à poindre en des essais d'inégal mérite. On admire à bon endroit *Les Anciens Canadiens* pour la simplicité des traits, la fidélité des peintures; il y a dans *Jacques et Marie*, dans les récits de Laure Conan, des touches vécues et délicates; mais on ne peut s'extasier, au point de vue de l'art, devant *L'intendant Bigot*, *Jean Rivard*, *Picouac le Maudit*, *Une de perdue, deux de trouvées*, les *Légendes* de Taché ou de l'abbé Casgrain. Ce furent pourtant les seules envolées imaginaires dont s'exaltèrent nos jeunes années. La carrière du roman chez nous ayant été si courte, il n'est pas surprenant qu'il en soit encore à peu près à l'état d'enfance. C'est une des provinces de nos lettres où il reste le plus à faire, où le talent trouve à creuser sur des champs presque neufs. Mais, chose étrange, nos meilleures revues n'encouragent plus, comme autrefois, la production d'œuvres indigènes; elles sont exclusivement remplies des plus insipides spécimens de la fantaisie d'outre-mer. Ces dernières années, malgré tout, ont produit des romans où se constate un plus haut degré d'observation, de vérité humaine, avec des qualités meilleures d'agencement et d'expression. Harry Bernard, Jean-Charles Harvey, Ernest Choquette, Jules Tremblay, Robert de Roquebrune, sont des conteurs captivants, habiles. Ubald Paquin, Eugène Achard, Armand Yon, Damase Potvin, Claude Melançon, Olivier Carignan, sont des jeunes qui font leur trouée avec un entrain méritoire. Deux œuvres me semble-t-il, ont tranché dans cette liste de fiction récente:— l'une, *La Pension Leblanc*, de Robert Choquette, où les recettes du roman moderne, le détail réaliste, l'analyse freudienne, la couleur, l'atmosphère, sont appliqués avec un art vivant;— l'autre, tout aux antipodes, qui nous ramène plus loin que Philippe de Gaspé, qui touche aux veillées des trappeurs pour la donnée, à Mme de Genlis pour le style, qui semble un manuscrit tiré d'une armoire du XVIII^e siècle, mais qui pourtant donne à tel point l'illusion du vrai, montre une connaissance si complète des lieux, des mœurs, des types décrits, qui est si attachante dans le déroulement de ses gestes, que c'est, en son genre, un tour de force: je veux dire cet ouvrage peu remarqué, oublié déjà, *Les Chasseurs de Noix*, d'Arthur Bouchard.

Et remarquons que notre terroir, s'il n'a encore créé aucun chef-d'œuvre à son image, en a du moins inspiré un, et que *Maria Chapdelaine* est le plus canadien des romans, même écrit par un Canadien de France.

Notre champ littéraire le plus négligé, c'est assurément le théâtre. En 1829, notre avoir théâtral se composait de trois vaudevilles de Joseph Quesnel, amusants comme peuvent l'être des comédies de troisième ordre. En

1860, il s'était enrichi d'une demi-douzaine d'autres pièces où F.-G. Marchand, L.-O. David, Gérin-Lajoie, Fréchette, Pamphile Lemay, s'étaient évertués avec un succès médiocre. Que nous offre ici l'ère présente? On voudrait parler de croissance magique, d'expansion vigoureuse; mais il faut s'en tenir à des constatations modestes. Nous avons quelques drames témoignant d'une dose de talent, d'une certaine entente de la scène: *Charles Lemoine*, *Peuple sans Histoire*, par le frère Marie-Victorin; *Madeleine, la Bouée*, de M. Ernest Choquette. Faut-il y joindre *Véronique*, par l'auteur assagi de *Félix Poutré*? Nous avons d'aimables saynètes, des levers de rideau, des comédies de genre, tentatives espacées de Germain Beaulieu, de Louvigny de Montigny, d'Henri Letondal, de Léopold Houllé et d'autres:— mais la grande œuvre dramatique reste encore à faire, et personne, semble-t-il, ne s'empresse fort à s'y atteler. Indolence regrettable alors que le théâtre s'implante de plus en plus dans nos mœurs et trouverait pour des tableaux de la vie, de l'âme canadiennes, des auditeurs avides et des interprètes exercés. Avouons qu'en ce point nous n'avons guère marché au pas et restons encore trop voisins de nos origines.

Nous avons un motif d'espoir: la critique littéraire, cette mesure du bon goût, du raffinement d'un public, ce guide qu'exigent surtout les littératures novices, a récemment élargi ses cadres, révisé ses méthodes et raffermi ses principes essentiels. Elle n'avait autrefois que deux tons alternants: la louange à outrance, et la diatribe sans merci;— elle cherche maintenant la note juste dans le discernement et la mesure. Elle s'attachait surtout à l'écorce verbale des œuvres, à leur conformité à certains étalons admis ou à des règles inflexibles;— elle questionne à présent leur but, leur sens intime, elle les juge d'après leurs rapports avec l'univers et la vie. L'art qu'elle exige dans les ouvrages n'est plus une simple affaire de correction, de symétrie; elle y veut voir l'empreinte directe de l'idée ordonnée et forte. Elle cesse d'être, en un mot, grammaticale, pédagogique, pour devenir psychologique, intime, faisant mieux ressortir, en même temps que la personnalité de l'écrivain, celle du critique lui-même. *L'Histoire de la Littérature canadienne* et les autres études de Mgr Camille Roy, les *Pages de Critique* de Jean-Charles Harvey, certains chapitres du R. P. Lamarche et de l'abbé Olivier Maurault; les chroniques littéraires de Harry Bernard, de Nemo, de Valdombre, d'Albert Pelletier, sont des pas dans cette direction, pèsent et mesurent les œuvres d'un esprit pondéré, ouvert. La critique acérée, qui survit avec Asselin, avec Turc, préférant aux sondes de Sainte-Beuve le poinçon de Barbey ou de Léon Daudet, garde quand même une fonction utile, celle de couper court aux admirations déréglées, de dégonfler les bulles sans substances. Ces railleurs, même sans trop de miséricorde, restent justes à leur manière, frappent d'ordinaire à bon escient, et, s'ils n'encouragent guère l'effort, enraient au moins la décadence.

Plus jeune encore chez nous que la critique de lettres, la critique d'art s'est développée, semble-t-il, plus vite et en des avances plus brillantes. Surgie avec Ernest Gagnon, Octave Pelletier, Guillaume Couture, elle a fourni dès le début des guides sûrs et de fins modèles. Nos artistes, depuis lors, ont eu le goût de creuser les théories, les évolutions des écoles, ont su en discourir avec intérêt et intelligence. Sous la plume d'Arthur Letondal, de Frédéric Pelletier, de Léo Pol Morin et d'autres, la critique musicale s'ébat avec une belle aisance, n'a rien à envier aux verdicts parisiens en fait d'érudition, de tact et de style. Et des recueils comme les *Ateliers* de Jean Chauvin, en commentant les créations de nos sculpteurs et de nos peintres, dénotent une entente sûre des techniques de

l'art et un sens délicat de ses éléments esthétiques.

Mais c'est en poésie surtout que nous avons marché, suivi le siècle et affirmé notre mentalité française. Ni nos luttes absorbantes, ni notre immersion dans un monde tout pratique, dominé par l'argent et activé par la machine, n'ont pu éteindre en nous l'idéal latin, le culte du symbole, l'aspiration vers la Beauté pure. Aucun des moments de ce siècle n'a été sans ses troubadours rythmant le charme du pays de Québec, ses hauts faits, ses épreuves, ses gloires patriotiques, les tâches vigoureuses de ses hommes et la grâce de ses femmes. Sans espoir de retour, ou même de renom, ils ont chanté pour s'exprimer, apaisant un instinct, fidèles à une tradition profonde. Leurs voix, éclatantes ou moyennes, ont toujours été spontanées, et par cela même éloquentes. Même les plus timides ont aidé à transmettre un message, à garder continue la chaîne des hautes pensées parmi le flot des soucis vulgaires. Et maintenant plus que jamais la poésie tente nos esprits, se réalise en formes variées et nouvelles. Après les couplets en grisaille de nos premiers bardes, qui d'ailleurs imitaient les modes fades de leur temps, après la floraison plus vive des strophes de Crémazie, Fréchette, Lemay, Beauchemin, Désaulniers, ces dernières années ont vu monter de jeunes talents, apparentés aux récentes écoles, qui ont mis dans notre chanson des notes personnelles et hardies. Pour ne parler que des vivants, et sans les nommer tous, Paul Morin a le don brillant d'une modernité qui serait classique, et d'une lyre apte à rendre tous les sons;— René Chopin a l'éclat cinglant de l'image, la mélodie d'un rythme emporté et audacieux;— Benjamin Michaud, le mirage d'une fantaisie chatoyante avec la grâce d'une forme aiguisée et experte;— Louis-Joseph Doucet emprisonne dans son vers naïf les senteurs des moissons et le profil grave des ancêtres;— Albert Ferland dessine avec des touches soigneuses la ramure des érables et des bouleaux;— Guy Delahaye retrace en algèbre mystique des extases rituelles et transcendantes;— Jean Charbonneau, esprit chercheur, erre à travers les âges, prenant à chacun ses symboles;— Edouard Chauvin fait tinter le rire d'une bohème agitée, bruyante, secrètement mélancolique;— Albert Dreux, en plaintes lancinantes, boude la vie tout en l'appelant;— Ernest et Jules Tremblay cueillent l'arôme des réalités humbles et le transmuient en philosophie humaine;— Lionel Léveillé élève le refrain, le folklore, à la hauteur d'une leçon morale;— Jean Nolin avait commencé d'exploiter une veine délicate qu'il néglige, à notre regret;— Robert Choquette, âme cosmique et chaude, aspire les effluves du grand Pan et les émane en tempêtes lyriques;— Alfred Desrochers ambitionne la 'poésie brutale' et s'en tient à propos à l'inspiration mâle et forte.

Et je n'ai rien soufflé d'un cortège de muses féminines qui ont récemment envahi nos cœurs réservés avec des allures conquérantes, et forcé l'attention par leur psychologie subtile et par les nuances fines dont elles font miroiter l'amour. Pour deviner qu'elles sont très jeunes, il suffit de savoir qu'elles ont pour doyenne Blanche Lamontagne, l'auteur connue d'hier d'estampes si fraîchement terriennes. Et elles sont jeunes avec ardeur, avec une belle naïveté; et elles creusent sans repos leur cœur, certaines d'un exhuberant ruissellement de trésors. Jovette-Alice Bernier, Simone Routier, Alice Lemieux, Hélène Charbonneau, Eva Sénécal, Marie-Rose Turcot, Marie Ratté et d'autres, ont toutes ce caractère commun, mais elles gardent d'ailleurs leurs atomes individuels qui rendent leurs confidences distinctes et diverses. Elles s'ébattent comme elles peuvent dans l'alexandrin, dans la strophe, pas toujours avec sûreté mais du moins avec grâce,



"LES PIERRES DE MON CHAMP"

de Marguerite Taschereau

Les pierres ne sont pas toutes "pratiques, solides et dures", et l'on aurait tort de leur attribuer, sans examen, une valeur de tout repos.

De cela, il n'y a pas lieu de s'étonner. Pendant que la science cherche encore, une à une, et à tâtons, les lois qui déterminent la transformation des corps les plus facilement observables et les moins complexes, est-il vraiment possible que des théorèmes inattaquables et définitifs naissent par centaines touchant les mécanismes extrêmement compliqués, et où la simplicité ne s'observe guère, des phénomènes moraux, éducationnels et sociaux ?

Un ami à qui je disais cette opinion a voulu gagner sur moi un pari facile, dont j'ai accepté le risque. Il lui appartenait de trouver dans ces pierres celle qui lui paraissait la plus dure; et il m'incombait, pour ne pas être le perdant, d'effriter, du moins en partie, ce minerai primé.

"Le caractère est le résultat du travail de la volonté sur un tempérament": c'est le choix de mon contradicteur, choix qui aurait pu être moins judicieux. L'auteur étant une femme, c'est sans doute le jardin de l'éducation qu'elle a cultivé avec le plus d'amour dans le champ assez étendu de sa vision. Et ce théorème, qui contient plusieurs mots à l'emporte-pièce, est de plus très catégorique, très affirmatif, et très classique.

Mais est-il bien vrai ?

Constatons d'abord cette évidence: aucun être humain n'a la souplesse inimaginable d'esprit ni l'exactitude impossible de discernement qu'il faut pour trier et soupeser le crédit infinitésimal de la volonté, ni sur l'ensemble des actes de ses compatriotes, ni même sur le total des actions d'une seule personne. Et à plus forte raison, nul ne peut mesurer l'impondérable part d'influence de la volonté sur les couches héréditaires d'événements, grands et petits, qui depuis des siècles se superposent, pèsent successivement sur chaque génération, et façonnent les mœurs des peuples comme les habitudes des individus, c'est-à-dire leur caractère.

Mais l'expérience de chacun de nous dispose avec abondance d'observations plus facilement accessibles. Que nous enseignent-elles? Justement que, dans la formation du caractère, le rôle de la volonté est de se faire duper.

En effet, quel barrage la première enfance peut-elle bien volontairement opposer aux coutumes, aux préjugés, aux usages de la famille, qui fondent les premières et les plus durables assises du caractère? Pouvons-nous ensuite imaginer un seul adolescent ou jeune adulte qui, par l'unique force de sa volonté, empêche de laisser s'opérer en lui la fusion d'aucune parcelle des mondes de sentiments et d'intérêts renfermés dans les mots famille, société, religion, patrie? Et, après s'être tenu déraciné de la force de leur sève et de la puissance de leurs sources d'activité, s'arc-boute contre les pressions et les contraintes de toutes leurs conventions et de tous leurs codes? Et enfin, à cet âge où l'éducation pétrit à sa fantaisie l'argile humaine encore tendre, depuis quand la liberté absolue des écoliers est-elle l'artisan suprême de toutes choses? depuis quand leur propre volonté est-elle le grand régulateur du caractère qui dirigera toute leur vie?

Ceux qui ne se sont jamais préoccupés de former le caractère de la jeunesse qui leur est confiée et qui ont l'habitude de faire ensuite leur mea-culpa sur la poitrine des autres, sont maintenant fort à leur aise, j'espère, pour changer leur fusil d'épaule, découvrir que je fais une singulière confusion, et déclarer que, précisément, ce n'est pas de la volonté des enfants qu'il s'agit, mais bien au contraire de la volonté de leurs parents et de leurs maîtres.

Eh bien, ceci est presque aussi faux que cela. Les volontés individuelles extérieures étant, par leur nature même, intermittentes, contredisantes et contradictoires, soumises aux caprices, variant avec chaque individu, de l'humeur, des sentiments, des passions, des intérêts, et de "la folle du logis", et même de la mode, les effets de ces volontés individuelles seraient plus néfastes que bienfaisantes, et sont heureusement fort minimes ou à peu près nuls pour la formation du caractère.

Mais l'on pourrait bien s'aviser, par exemple, que le tempérament du jeune âge est particulièrement apte à subir le moulage d'un régime éducationnel sensément élaboré (ce qui est du ressort de l'expérience et de l'intelligence, et non pas de la volonté), et nettement imposé (c'est une affaire de psychologie et de tact infiniment plus que de volonté), d'un régime éducationnel, dis-je, préparé et exécuté en vue de la formation du caractère.

Puisqu'on ne craint pas d'employer de longues années de cette période de notre vie à nous faire pratiquer des règles de grammaires, latines ou grecques, qui nous seront à jamais inutiles, il devrait être possible de nous apprendre l'exercice de ces décrets impératifs: "Soyez des hommes de volonté! Soyez des hommes de caractère!" jusqu'à ce que des répétitions d'actes, propres naturellement à nous former le caractère, soient devenues chez nous des habitudes inconscientes, c'est-à-dire fassent partie intégrante de notre caractère.

C'est là une besogne assez utile et pratique dans l'éducation, la seule même qui importe, puisque c'est avec ces habitudes, leurs analogies et leurs réflexes, qu'on se conduit ensuite tout le reste de la vie. Pensons-y donc un peu: la "bonne" éducation ne consiste pas à séquestrer la jeunesse, à l'isoler de toutes les réalités de l'existence et des forces héréditaires, familiales, sociales qui lui ont donné sa première formation, à détruire chez les jeunes toutes les habitudes et toutes les règles de pratique acquises, et puis — pour remplacer tout cela

La vie littéraire

— à planter quotidiennement dans la mémoire, au cours de plusieurs années, des théories, des formules, des principes, c'est-à-dire à gaver le cerveau de nourriture pour l'imagination. Je veux bien croire que ce remplissage très attentif est excellent pour former des dilettantes à la conscience plus ou moins embrouillée; mais il me semble que c'est là une tâche assez vaine, puisque la notion du bien et du mal n'a jamais manqué à personne; il me paraît même que c'est là une besogne assez dangereuse, puisqu'elle consiste à chauffer l'esprit à blanc et à multiplier les illusions qui, dans la vie, mèneront ensuite la jeune fille ou le jeune homme, on ne sait comment, sans savoir où.

Que reste-t-il de cette sentence: "Le caractère est le résultat du travail de la volonté sur un tempérament?" Ne vous semble-t-il pas que c'est un préjugé faux, stérile, et même néfaste?

Le caractère étant une règle pratique de conduite, dont la conscience est la règle théorique, il serait peut-être plus juste d'écrire: Le caractère est le résultat, sur un tempérament, d'innombrables influences, dont les plus dépendantes des facultés humaines sont les forces héréditaires, les mœurs de l'ambiance, et les habitudes imposées par l'éducation.



Albert
PELLETIER

notre
critique littéraire

Qui ne voit maintenant que les quelques notes qu'on vient de lire sont un schéma réduit aux plus minimes proportions d'un sujet qui pourrait être le thème fertile de plusieurs volumes? Eh bien, chacune des pensées détachées que publie mademoiselle Taschereau ouvre à l'esprit des horizons aussi vastes que l'unique ligne de son livre que j'ai analysée. Est-ce assez dire que l'auteur de ce volume est une bienfaitrice de l'intelligence?

Vraies ou fausses, les "chefs de chambres mystérieuses" qu'elles nous abandonne sont fort utiles à nos curiosités. C'est cette impression que j'ai essayé de mettre en relief.

"AU SERVICE DE LA FAMILLE"

de R. P. Louis Lalande, S.J.

Je connais une critique qui n'aurait pas manqué de proclamer que le titre de ce livre, avec le nom de l'auteur, cela fait une page splendide.

La famille, voilà en effet un mot qui évoque la plus attrayante et la plus captivante des réalités, celle qui, de l'enfance jusqu'à la vieillesse et tout le long de nos jours et de nos heures, tient au cœur de chacun de nous par les liens les plus chers et les plus durables; c'est aussi un mot qui fait émerger des voiles de l'oubli la base qui soutient et le cadre qui protège le faisceau des droits et des bonheurs les plus sains, les plus importants, les plus sûrs de l'individu; c'est encore un mot qui rappelle les principes fondamentaux de la sociologie, et qui représente la cellule créatrice d'où résulte la principale richesse et la force primordiale des nations.

Des influences désagrégeantes, nous affirme-t-on, menacent la famille. Comment la famille québécoise, dressée par une éducation séculaire de tout notre peuple à un rôle purement passif et routinier, peut-elle devenir du jour au lendemain pour les individus qui la composent, un agent actif de sauvegarde, de protection, de transition, de préparation et d'entraînement au milieu d'une société saturée de toutes parts des surprises et des dangers que nous ont apportés des progrès matériels trop subits, progrès que nous n'avons ni créés, ni préparés, ni voulus, ni même désirés? Inapte à répondre soudainement à ces tâches nouvelles, la famille subit elle-même les contre-coups et les répercussions des conditions sociales et économiques qui, au dehors, nous sont imposées.

Les révolutions qui se sont opérées dans les moyens de transport, et les attractions sans nombre qui sollicitent à tout instant le père, la mère, ou les enfants hors de la vie domestique; les réglemens d'ascètes qui tendent à faire du foyer un autel de sacrifices ou une cellule de monastère, et qui éloignent de l'atmosphère familiale tous ceux-là qui ne se sentent pas un corps d'impotent et une âme d'anachorète; les concurrences contemporaines qui, de toutes façons et en dépit des plus beaux discours, travaillent dans le champ clos des réalités à la poussée des sentiments d'intérêt personnel et d'égoïsme; les déversements en masse et continus dans les villes des

jeunes gens et des jeunes filles de la campagne; et surtout le travail des femmes qui, plus que toutes les autres influences réunies, développe, fertilise et exploite les germes de rachitisme éducationnel et de dégénérescence familiale: voilà autant d'agents modernes et il y en a bien d'autres, qui contribuent à la dislocation de la famille, à son démembrement physique, à sa décomposition morale.

Or, il y a des médecins pour tous les maux, et le R. P. Louis Lalande est un homme qui dispose d'une réputation très solidement accréditée, s'il n'est déjà illustre, dans notre province. Il vient après une armée entière de sociologues qui, depuis de longues années, accumulent avec beaucoup de complaisance et d'exhubérance les tableaux ultra-modernes des symptômes de notre dérèglement familial, mais qui hélas, lorsqu'il s'agit de remèdes, perdent beaucoup de leur esprit, de leur psychologie, de leur expérience d'hommes modernes, et se contentent infailliblement d'ignorer, de façon complète et absolue, toutes les évolutions qui se sont accomplies dans le monde et qui ont fait du XXe siècle ce qu'il est; moyennant quoi, semblent-ils croire, il nous est désormais facile de vivre le régime social, les conditions économiques et les mœurs du temps de saint Bernard.

Mais en l'an de grâce mil neuf cent vingt-neuf, désireux de livrer à ses compatriotes un traitement efficace, ou approprié, ou à tout le moins applicable, aux maladies diverses qui tendent à désagréger le foyer moderne, le R. P. Louis Lalande veut bien prendre l'engagement, sur le premier feuillet d'un livre supérieurement recommandé, de mettre ses méditations mûries par l'expérience, sa psychologie longuement éprouvée d'éducateur, et son zèle éclairé d'apôtre, au service de la famille.

Ce sont là quelques-unes seulement des pensées que me suggère la couverture de son livre, couverture que je trouve très belle et très éloquente. Il est facile maintenant de concevoir la valeur des pages qu'elle abrite, à ceux qui savent que la vaillance humaine et l'esprit de sacrifice ne connaissent guère de limites dans la Compagnie de Jésus.

"LES LEÇONS DE NOTRE HISTOIRE"

de Mgr Camille Roy

C'est un recueil de sermons et de discours religieux. Je suis passé sans transition à cette lecture en refermant le volume du R. P. Lalande. Eh bien, je vous affirme qu'il m'est très difficile de parler sans enthousiasme du livre de monseigneur Roy.

C'est que voici un auteur qui se refuse à nous donner l'impression qu'il parade dans des comices de petits nègres; c'est qu'il ne compte pas produire son effet par des clins d'œil, des coups de coude familiers, de petites tapes sur l'épaule; c'est qu'il ne gaspille pas son esprit en vue d'applaudissements à bon marché à recueillir; c'est qu'il ne fait jamais parade d'émotion factice et de virtuosité importune; c'est qu'au lieu de parler et d'écrire sans un atome de conviction apparente et sans une parcelle de sincérité visible, il s'intéresse à la thèse qu'il prétend défendre et au but qu'il déclare poursuivre; c'est qu'il ne nous prêché pas une doctrine propre à nous élever du jour au lendemain au-dessus des anges, dans un style qui nous enchaîne à toutes les broussailles du sol et nous fasse trébucher à tous les cailloux; c'est, en un mot, que ce livre est écrit en français, que la grammaire et la syntaxe françaises y sont respectées, que la mesure, le goût et l'art français n'y sont pas absents.

Et cependant, c'est un recueil de sermons et de discours religieux. Cela signifie que, tout le long du livre, qu'il s'agisse de panégyriques, de bénédictions de cloches ou de fêtes anniversaires, l'on aperçoit l'uniformité du plan toujours rigoureusement défini, avec sa disposition calculée, son exorde et ses trois points et sa périphrase bien équilibrés, ses transitions prévues. Ce déploiement de symétrie nous rappelle assiduellement l'élaboration pénible et sans cesse recommencée d'un grand problème d'algèbre dont tout le monde connaît d'avance et les facteurs et la solution.

Il faut bien reconnaître aussi que le talent oratoire consiste à développer, analyser, expliquer à l'infini, pendant un temps donné, une seule pensée, servie par — ni plus ni moins — trois arguments. Il nous faut de plus constater que le style oratoire appauvrit encore le discours, puisqu'il délaye et finit par évaporer l'idée dans la longue phrase périodique.

Le sermon endort parfois les fidèles qui l'entendent. Alors, qui ne m'excuserait d'écrire que la lecture de plusieurs sermons peut devenir fastidieuse? Eh bien, j'ai lu d'un seul trait les dix-neuf pièces d'éloquence religieuse que monseigneur Roy a réunies dans ce volume, et je vous prie de croire que je ne m'en plains pas, et qu'il m'est arrivé de faire des lectures moins agréables que celle-ci.

Puisque je n'ignore point que le genre oratoire permet l'usage de figures oratoires, je pourrais bien ne pas reprocher à l'auteur certaines antithèses qui émoussent la vérité. Mais je ne veux pas ici donner l'impression que je ménage un confrère dans la critique. Monseigneur Roy écrit donc: "Elle (la jeunesse) veut se dévouer à l'Eglise qui est sa mère, à la Patrie qui est son foyer".

La vie artistique

Voilà une de ces oppositions qui plaisent à l'auditeur comme une image imprévue plaît au lecteur. Seulement, l'Église n'y perdrait assurément rien si l'on reconnaissait que la Patrie est autre chose encore que le foyer. Il me semble que le foyer n'est qu'une unité dans l'innombrable faisceau d'éléments que représente ce qu'on est convenu d'appeler la patrie. J'espère bien que si l'auteur transporte pour six mois sa valise dans la république voisine, il ne viendra pas nous apprendre qu'il a changé de patrie. Soutiendra-t-il quand même que les mots patrie et foyer ont une signification identique? Eh bien, je déplorerais qu'il faille beaucoup plus de leçons d'histoire qu'il n'en pourra jamais écrire pour contrebalancer l'effet de semblables enseignements chez un peuple qui a déjà des tendances trop marquées à l'émigration.

Si je me permets de relever ce simple jeu de mots (au fait, ce n'est pas une figure oratoire, car je le trouve dans la dédicace du livre), c'est que dans les leçons de monseigneur Roy, il y a quelques autres métaphores de même calibre, tendant au même effet; et c'est aussi qu'il n'y a pas autre chose que de minimes détails à critiquer dans ce recueil de discours dont la plupart sont de parfaits modèles d'éloquence religieuse.

ALBERT PELLETIER

A L'ECOLE DES BEAUX-ARTS

L'EXPOSITION des œuvres des élèves à l'École des Beaux-Arts ne révèle pas de fortes personnalités. Exceptons M. Frank Iacurto que nous connaissons déjà, mesdemoiselles Sylvia Daoust, Dinah Lautermann et M. Emile Daoust. D'autres font preuves d'un goût sûr et produiront probablement des œuvres intéressantes, mais ils n'ont pas encore été touchés du feu sacré.

Un fait inquiétant? En aucune manière. Certains enthousiastes des premiers temps sont devenus sombres et pessimistes. Dans leur esprit, l'École devait être une espèce d'usine à fabriquer les artistes. Ils espéraient en voir sortir des peintres, des sculpteurs, des architectes, des graveurs, en série, mis à point et prêts à fonctionner, comme les voitures automobiles des établissements Ford. J'exagère à dessein leur pensée, mais, peut-être moins qu'on est porté à le croire. Il est bon de rappeler à ces gens que l'École des Beaux-Arts n'a pas la prétention de faire des artistes. Elle veut seulement donner à ceux qui ont la sensibilité requise une maîtrise rigoureuse de leur métier. C'est tout ce qui importe. Les jeunes gens de talent qui auront su acquiescer à l'école une connaissance suffisante de leur métier se trouveront bien, par la suite, un art unique. Tant pis pour les autres. Il ne faut demander à l'école que ce qu'elle peut donner: le métier, un certain développement du goût, l'esprit d'observation. Le reste, on doit le porter en soi-même. *Nascuntur poetae*... Il ne s'agit donc pas de se demander si l'École des Beaux-Arts de Montréal produit ou non des artistes, mais seulement si l'enseignement qu'on y donne est susceptible de développer l'habileté technique des élèves qui peuvent devenir artistes.

D'autre part il ne semble pas vrai, ainsi que je l'ai entendu dire, que le goût des élèves, à l'École des Beaux-Arts, soit violenté par une conception trop exclusive de la beauté. L'exposition des œuvres des élèves me laisserait plutôt croire qu'on leur donne assez d'initiative pour manifester leur personnalité, trop peu pour leur permettre de s'égarer. Si l'école n'arrête pas leur élan, tout est pour le mieux. Un artiste sur mille devient quelqu'un sans le secours d'un enseignement méthodique. Il s'est mis à peindre, comme d'autres à chanter. C'est un génie en puissance. Pour lui, le séjour à l'école, avec ses contraintes nécessaires, s'affirme insupportable. Il n'y reste pas longtemps et fait quand même sa marque. Mais nombre de jeunes gens, connaissant l'histoire de cet homme exceptionnel, se croient obligés de la revivre. Ils n'ont malheureusement pas le bon inné de leur idéal et, sans le secours de l'école, au lieu de devenir des artistes consciencieux, ils ne sont jamais que des barbouilleurs.

Une autre considération qui me rend l'École des Beaux-Arts sympathique, c'est que son enseignement tend à replacer l'homme dans la nature. Il est pénible de constater que les artistes de Québec ont presque tous adopté le paysage comme unique expression de leurs sensibilités. Et pourtant l'homme est tellement plus varié que la nature. Bien des jeunes apprendront cette vérité à l'école et ne l'oublieront pas.

SCULPTORS SOCIETY OF CANADA

L'AMATEUR d'art qui n'a pas vu l'exposition de la *Sculptors Society of Canada* s'est certainement privé d'un plaisir de choix. C'est, à mon sens, la plus belle exposition de sculpture jamais présentée à Montréal. Il s'agissait en réalité d'une rétrospective qui donnait une juste idée de l'effort canadien en fait de sculpture.

Le sculpteur partage avec l'architecte l'honneur de soumettre la matière à l'esprit. La matière, que l'homme

domine par ses industries et ses machines, ne se trouve jamais aussi humble devant lui qu'une fois ennoblie par la sculpture. Dans la machine, c'est la matière qui agit sous la direction de l'homme. Dans l'œuvre du sculpteur, la matière n'a fourni qu'un substratum dont s'est servi l'artiste pour immortaliser la belle forme, création de son esprit.

Les œuvres exposées avaient été choisies avec beaucoup de goût et il faut en louer les promoteurs. Elles affirmaient l'existence, au Canada, d'une sculpture moderne. Au premier plan, les œuvres de M. Emmanuel Hahn, vrai poète. L'art d'exprimer l'essentiel des êtres, et la probité artistique. Nulle tricherie dans ses œuvres. Les plus beaux effets, rendus avec sincérité; et la maîtrise de soi-même. Une œuvre comme *Le Destin ou Homme et Femme*, quoique un peu littéraire, n'en est pas moins éminemment poétique. Et l'oiseau bleu, intitulé *Émol*? Ah! cet oiseau bleu! Tout l'élan de l'âme vers un je-ne-sais-quoi de grandiose, l'envolée pour un incertain magnifique! Ainsi l'esprit se délivre du concret, fuit le matériel. L'art de M. Emmanuel Hahn m'a vivement impressionné.

Les œuvres de Mlle Florence Wile ne sont pas de moindre importance. Surtout le haut relief, *Salomé*. Une femme, gracieusement drapée d'un manteau qui porte en ses plis la tête de Jean-Baptiste. Elle n'ose la regarder franchement et jette un oeil craintif, le bras replié devant sa figure. Une femme exquise, d'ailleurs, et si belle que vous ne voudriez pas la croire méchante. De la même artiste, *Renaissance* et une tête de *Judas*.

Mademoiselle Frances Loring est aussi fort bien douée. J'ai particulièrement aimé d'elle cette *Girl with Squirrel*, épanouissement de jeunesse et la plus charmante fantaisie. Je citerai encore cette tête d'aveugle de M. Alfred Howell, si humaine et si vraie: les traits essentiels et la douleur de l'homme.

Enfin les œuvres de M. Henri Hébert et celles de M. Alfred Laliberté. Du premier, trois reliefs, *la Femme, l'Amour et Chloé*. Aussi la *Danseuse d'Oslo* et la *Flapper*. De belles œuvres, qui placent notre sculpteur parmi les plus délicats. L'art de M. Henri Hébert est souple et varié: la fantaisie créatrice. De M. Alfred Laliberté, je louerais sans cette réserve tête de femme qu'il intitule une *Fleur*, si le sculpteur avait pris soin de terminer son œuvre.

La rétrospective de la *Sculptors Society of Canada*, fort intéressante et instructive, n'était toutefois pas complète. Il aurait fallu certaines œuvres de M. Elzéar Soucy et de Mlle Alice Nolin.

EXPOSITION DES ARTISTES DE QUEBEC

Il y a l'initiative d'Eaton. Les arts en profitent chez nous. Qui nous révéla le meuble moderne? Ce portrait de Rembrandt?... Et voici la seconde exposition des artistes de Québec. Heureux les commerçants qui savent ainsi se préparer un public d'élite!

Henri GIRARD

notre critique d'art



Cette seconde exposition offrait un ensemble d'œuvres variées qui appellent de nombreuses distinctions; mais l'amateur d'art y pouvait faire un choix intéressant. Sans doute, comme à l'exposition du printemps, les œuvres remarquables se faisaient rares. Il y avait le coin des élèves qui trouveront leur voie d'ici cinq ou six ans, celui des copistes impénitents, celui des faux modernes, celui des incapables. Mais parmi ces ombres, quelques flambeaux.

Adrien Hébert, le premier. Il nous découvre la poésie des paquebots. A l'instar de Le Corbusier, il "désille les yeux qui ne voient pas". Le paquebot n'est pas seulement "un outil de transport". Il est un bel être puissant, dont les formes simples chantent sous le soleil... Et M. Adrien Hébert de nous dire leur chant, en poète moderne.

Mais voici une surprise: *Un Vieux* de M. André Bieler. Je me suis montré sévère pour le *S. Sauveur* de M. Bieler. Je ne me dédirai pas: sa toile me semble toujours mauvaise. Cependant j'aurais eu tort de juger le talent de l'artiste sur cette seule œuvre et je m'en suis bien gardé: *Un Vieux* m'apparaît comme une toile fort remarquable, dont je ne craindrai pas de dire qu'elle est une de celles qui sauvent l'exposition du néant. Le cas de M. Bieler devient donc supérieurement intéressant. Quel est cet artiste qui peut flirter avec la laideur et qui soudain vous met sous les yeux une de ces œuvres énergiques dont le souvenir marche en profon-

deur dans l'âme? Quel est l'artiste qui peignait, hier, *S. Sauveur* et qui nous donne, aujourd'hui, *Un Vieux*? Voilà un de ces beaux mystères qui rend l'Art suspect aux esprits mathématiques. L'esthète les chérit; car ils participent au rythme normal de la vie.

Les œuvres les plus modernes, les plus joliment fantaisistes, étaient fournies par Mlle Sarah-M. Robertson: *Tulips* et *Afternoon in January*. Art violent, certes, mais très décoratif et absolument hors les sentiers battus. Ce n'est pas à dire qu'il suffit à un peintre de faire différent pour vraiment créer. Loin de là. Mais il faut quand même, comme Mlle Robertson, quitter résolument le sentier de Pierre et celui de Paul pour battre le sien propre. Il faut trouver autre chose, n'importe quoi, pourvu que ce soit beau, c'est-à-dire harmonieux, simple, émouvant et sincère.

Trois œuvres de M. Marc-Aurèle Fortin. Si j'étais un de ses bons amis: "J'aime ton art, mon vieux. Tu es simple et sincère. Mais je prévois pour toi un danger. Ne t'immobilise pas en ta manière blanche, bleue et jaune. Gare au poncif! Il est temps de trouver autre chose"... Je ne suis pas, hélas! l'ami de M. Fortin...

Il fallait aussi remarquer quelques toiles de M. Paul Caron, réminiscences de choses anciennes, notées avec goût, d'un dessin ferme et coloris discret. *Low Tide* et *The Quarry Pool* de Mlle Nan-Lawson Cheney, délicatesse de touche, volonté d'être simple. *Miss Nini* et *Sun Effect* de M. Frank Iacurto, vision enthousiaste de la vie. M. M. Emile Lemieux: *Les Adirondacks*, sensibilité exquise, l'art d'opposer les tons et des rouges superbes. Enfin les toiles de Mlle Marguerite Lemieux, dont on n'avait dit beaucoup de bien. J'avouerai qu'elles m'ont un peu déçu. Joli talent, si l'on veut, mais l'artiste est trop esclave de ses modèles.

Parmi les gravures, les bois de M. F.-H. Holgate et les eau-forte de M. Herbert Raine.

Et les sculptures de Mlle Alice Nolin, qui s'imposent par la seule grâce du modelé, sans recours à la littérature.

M. RODOLPHE DUGUAY

L'ART de M. Duguay est fait de distinction. Il affirme une vie intérieure. Il démontre que l'artiste contemple la nature avec sagesse, d'un esprit bien équilibré. Il n'est pas lyrisme, mais intelligence émue. C'est un art de réflexion.

Il semble, cependant, que M. Duguay n'ait pas encore trouvé sa voie. Il hésite entre l'art du graveur et celui du peintre. Je crois que le graveur est mieux préparé, en tous cas, plus certain de son métier. Car, à mon sens la peinture de l'artiste ne se montre pas à la hauteur de son dessin. Je comprends difficilement qu'une toile comme *La vieille Maison de briques* vienne de la même main que tel dessin extrêmement vrai et délicat: *Maison de Lisieux*, portrait de Nérée Beauchemin, ou *Etude de Mains*.

Peut-être est-il temps que nos artistes délaissent un peu le paysage. Je ne dis pas cela pour peiner les bons esprits qui veulent à tous prix "un peintre national", une sorte de Crémazie de la peinture. Je pense en toute sincérité, que trop d'artistes de talent s'obstinent à représenter des paysages, qui ne sont évidemment pas paysagistes. Bien des peintres, simples copistes devant les arbres et les prés, se montreraient supérieurs dans le portrait, les études de nu ou la nature-morte, comme le prouve cette œuvre d'exception.

Monsieur Duguay sera-t-il une autre victime du paysage? Souhaitons qu'il méconnaisse le zèle patriotique de certains nationalistes. Une œuvre comme le portrait mentionné tantôt, ou mieux encore cette exquise nature-morte représentant une tige de pommier japonais, laisse entrevoir des œuvres de haute valeur et absolument originales. J'ai confiance que M. Duguay écouterait uniquement la voix de son art. Il sera créateur avant tout. Il se souviendra que l'artiste est aussi un *clerc*, selon le mot de Julien Benda. Son art, de lui-même, doit humaniser l'âme des siens, bien loin d'exalter le sentiment national. L'Art est essentiellement désintéressé.

LES CHARS ALLEGORIQUES

Il s'agit, sans doute, d'un art populaire, mais conçu sur ce qu'il a fallu de goût et de fine intelligence pour imaginer ces trente-deux chars allégoriques avec une telle variété de motifs et de façon que le peuple comprenne parfaitement le sujet de chaque char, mais reçoive, à son insu, une véritable initiation artistique.

En exécutant ces dessins, M. J.-B. Lagacé n'est pas sorti du cercle de ses activités coutumières. Voici vingt-cinq ans qu'il prêche l'amour du Beau; c'est une autre façon de continuer son œuvre.

Le cas de M. Lagacé me laisse songeur. Voici vingt-cinq ans qu'il prêche l'amour du Beau et le désintéressement de l'Art. Je lui dois beaucoup de mon initiation aux Beaux-Arts... Et bien d'autres l'ont reçu de lui, qui n'en ont jamais parlé. Je suis heureux de trouver ici l'occasion de lui dire: La Beauté n'eût jamais, au Canada, de serviteur plus actif, ni plus dévoué que vous-même. Que de gens, sans vous, n'auraient de leur vie connu son existence. D'autres, plus chanceux, et qui aimaient les livres, reçurent d'eux l'élan vers Elle, mais c'est vous qui en avez fait des disciples. Ils en gardent le souvenir vibrant.

HENRI GIRARD

LES CHOSES FEMININES

MADAME RECOIT

"Les menus sans reproches de la saison estivales"

(Par Soeur Marthe)

L'AGE d'or de la gastronomie nous reviendrait-il?... Et dans notre siècle du "tout à la course" réapprendrions-nous à donner plus de temps, non-seulement au service, mais surtout comme autrefois, aux conversations spirituelles et enjouées qui étaient vraiment le plus délicieux des piments au repas lui-même? Les jeux de l'esprit, réparties et bons mots, jetaient leur éclat sur la réunion, comme les candélabres attachaient des étincelles aux mille facettes des argenteries et des cristaux. Tout cet art de la conversation accompagnerait-il dorénavant la gentillesse et la grâce de l'hôtesse pour ses invités?... Alors le traditionnel: "Madame est servie" redeviendrait synonyme de "Réception récréative". Le repas deviendra donc pour les convives l'oubli total de toute autre distraction. On ne pensera plus à s'esquiver au plus tôt pour ne pas manquer, l'un, le théâtre; l'autre, la danse, ou le club. Nos convives remettront spontanément à demain... les affaires sérieuses et oublieront dans les délices combinées des conversations et des mets tous leurs tracasseries. Ils oublieront l'heure à la mélodie douce des conversations et le café leur paraîtra si bon qu'ils céderont à l'irrésistible désir d'en savourer une deuxième tasse; s'oubliant vraiment chez leur hôtesse, prisonniers volontaires de sa grâce.

Pour que le menu soit vraiment sans reproche, il lui faut quatre qualités incontestables. Voilà: agréable à regarder, d'abord, puis, présenté de façon à enchanter l'imagination; ensuite, propre à flatter le palais le plus difficile... et enfin doit avoir assez de qualités pour n'être jamais oublié par vos invités. Les mets les plus simples peuvent répondre à ces diverses nécessités, est-ce assez consolant pour l'hôtesse? Il suffit de mettre tout son art et tous ses soins à les bien préparer, à les bien présenter et tout son goût à leur arrangement. Comme l'article de Paris, la toilette la plus simple, le plus simple mets doit révéler de la finesse. Etre invité à de telles agapes, quel délicieux intermède aux ennuis quotidiens; c'est vraiment vivre une heure d'une époque romantique... et pour tirer d'embarras la maîtresse de maison qui doit recevoir, voilà ce que nous lui suggérons au déjeuner de midi ou au dîner du soir.

Nous joignons à ces menus bien élaborés, les recettes appropriées.

DEJEUNER

*"Cocktail de Pamplemousses et d'Ananas
Amandes Salées Gelée de Raisins
Poitrine de Poulet Sauce Crème de Champignons
Tomates au Four Riz en Croquettes
Petits Pains (Rolls)
Endives et Cresson Céleri Farci
Crème à l'Orange Café*

POITRINE DE POULET... SAUCE CREME DE CHAMPIGNONS

Cuisez à la vapeur des poulets à rôtir jusqu'à ce qu'ils soient tout à fait tendres. Enlevez les poitrines en en séparant les filets et sautez légèrement, au beurre, assaisonné d'un peu de poivre blanc. Servez chaque poitrine sous le morceau de filet que vous recouvrez de la sauce crème de champignons. Garnissez de cresson et de quelques fruits délicats et frais. De gros raisins farcis conviennent aussi comme garniture.

Sauce: Pour la sauce aux champignons: Ebouillantez une tasse de lait avec une tasse de crème ou de lait évaporé et laissez tiédir. Epaissez avec deux cuillerées à table de beurre délayées avec deux cuillerées à table de farine. Assaisonnez d'une cuillerée à thé de sel fin, d'un peu de poivre et d'un quart de cuillerée à thé de Paprika. Ajoutez un piment émincé et une demi-livre de champignons sautés. Cuisez jusqu'à parfaite consistance de crème.

CROQUETTES DE RIZ

Faites bouillir une tasse de riz, rincez et passez à la fine passoire, l'asséchant bien. Ajoutez 2 cuillerées à table de crème, 2 également de beurre. ½ cuillerée à thé de sel, une cuillerée à table de sucre à pâtisserie (en poudre) et introduisez en les battant bien le jaune de deux oeufs. Versez sur la planche... pour laisser refroidir. Faites de petites croquettes rondes légèrement aplaties au sommet, roulez dans les croûtons, et faites frire dans une très chaude friture (380° F.) Asséchez et couvrez vos sommets aplatés d'une gelée de Corinthe. Servez chaud.

TOMATES AU FOUR

Mettez six (6) tomates pelées dans un plat en verre allant au four. Saupoudrez légèrement de sel et de



Des plats simples, comme les robes de Paris, sont preuve de raffinement.

poivre. Ajoutez une tasse et demi de sucre et mettez entre les tomates avec de la mie de pain tirée du centre de votre pain. Mêlez avec la fourchette une tasse de mie de pain avec un quart de tasse de beurre fondu et recouvrez-en vos tomates. Cuisez à four modéré (375° F.) en une heure et demie. Servez dans le plat de cuisson.

SALADE D'ENDIVES ET DE CRESSON

On le garnit de marrons, de noix ou d'aspics et on nappe le tout d'une mayonnaise. Les petites branches de céleri sont farcies de fromage râpé dans un peu de crème et assaisonnées d'une bonne dose de paprika.

CREME A L'ORANGE

Faites tremper 2 cuillerées à table de gélatine dans un quart de tasse d'eau fraîche. Ajoutez ½ tasse de sucre que vous aurez fait dissoudre dans ½ tasse de jus d'orange chaud; laissez refroidir. Amalgamez avec 1½ tasse de crème fouettée et ½ tasse de la pulpe de l'orange émincée. Moulez et faites congeler. Servez avec une marinade de fruits dans le sirop.

DEJEUNER (autre menu)

*Soupe Glacée à l'Orange
Fruits aux épices Noix assorties
Truite de Ruisseaux Grillée Sauce Tartare
Asperges au Beurre Fondu
Croquettes de Pommes de Terre en Crème (Rolls)
Aspics d'Ananas
Sandwiches au Fromage (chaud)
Crème à la Vanille aux Marrons Café*

SOUPE GLACEE A L'ORANGE

Trempez 2 cuillerées à table de gélatine dans deux cuillerées à table d'eau froide et amalgamez-y une tasse de jus d'orange chaud. Ajoutez ¾ de tasse de sucre, passez et refroidissez. Ajoutez 2 tasses de jus d'orange et 2 cuillerées à table de jus de pamplemousses. Laissez refroidir, et quand la gélatine commence à prendre un peu fouettez avec le fouet aux oeufs, renouvelant ce procédé plusieurs fois en différents temps pour empêcher la gélatine de prendre. Coupez ensuite six oranges en petits morceaux et ajoutez au mélange avec tout le jus pour obtenir une consistance convenable. Ajoutez en dernier 2 cuillerées à table renversantes d'un cordial à votre goût. Au moment de servir battez le mélange parfaitement, à fond.

TRUITE DE RUISSEAUX GRILLEE

Nettoyez d'abord et assaisonnez d'un peu de poivre. Grillez 5 à 6 minutes ou encore faites frire dans du gras de bacon jusqu'à ce que vous ayez obtenu une couleur d'un brun délicat. Faites aussi frire et friser en vous aidant d'une fourchette quelques tranches minces de bacon, rendez-le croustillant. Placez la truite sur un canapé de cresson et garnissez de tranches de citrons en croix et de quelques fruits... prunes ou apricots. Servez avec le bacon et une sauce tartare.

ASPICS D'ANANAS

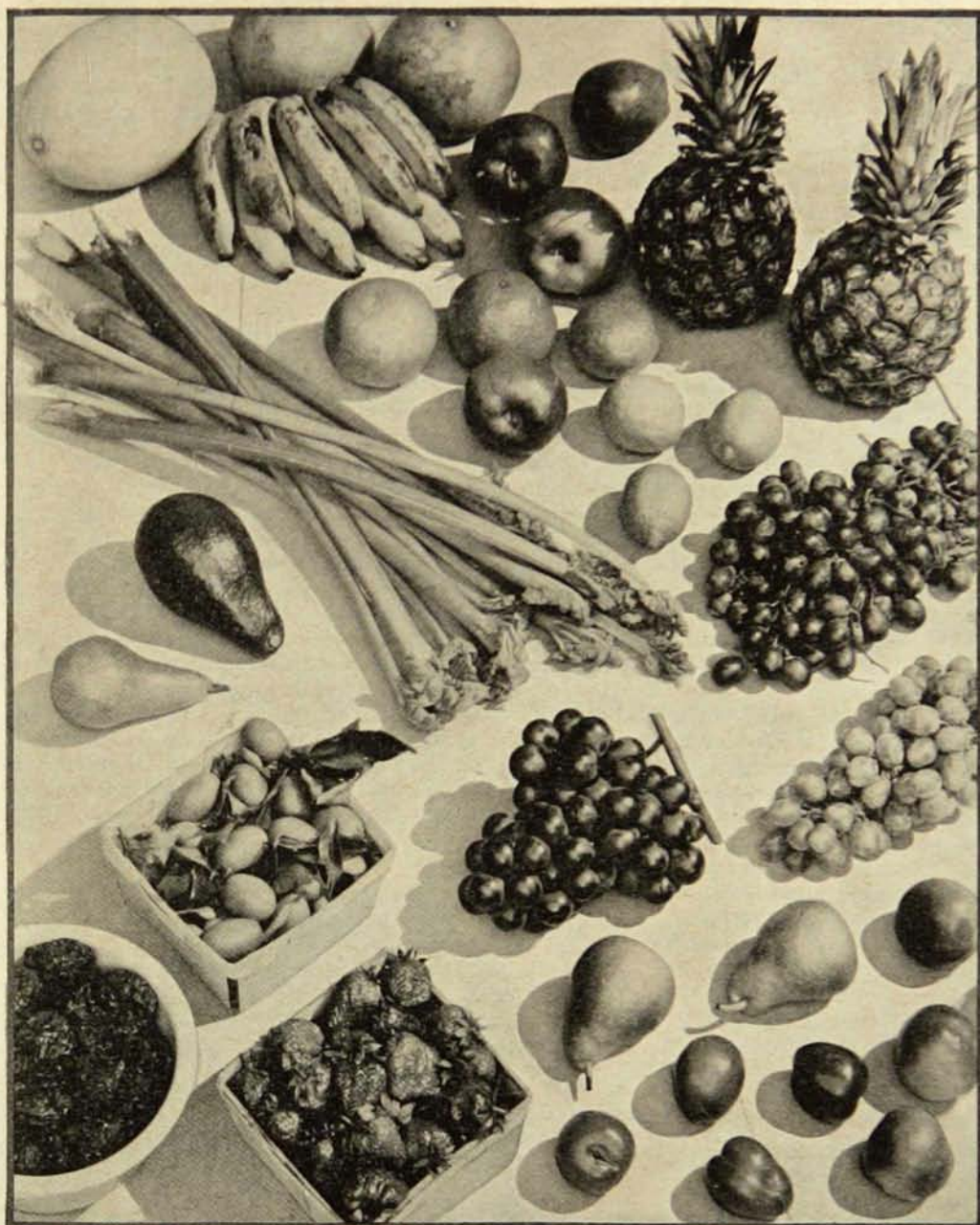
Chauffez le jus d'une boîte d'ananas en conserve avec assez de jus d'orange pour obtenir en tout une chopine de jus. Ajoutez ¼ de tasse de sucre et le jus entier d'un citron. Trempez 1½ cuillerée à table de gélatine dans ¼ de tasse d'eau fraîche, amalgamez aux jus de fruits chaud puis passez. Coupez l'ananas en tout petits morceaux et couvrez-les de l'aspic. Refroidissez. Servez en cubes sur de la laitue et du cresson, nappés de mayonnaise amalgamée avec ½ tasse de crème pour ¾ de tasse de mayonnaise. Ajoutez-y des pistaches râpées. Servez avec des sandwiches au fromage sauté.

(Suite à la page 51)

POUR LES FERVENTS DE LA CUISINE DE CHOIX...

Les amateurs de pâtes italiennes feraient bien d'essayer les nouvelles "Nouilles aux Oeufs" que la Maison Catelli... vient de mettre sur le marché. Les produits de cette Maison se recommandent par eux-mêmes, tant par leur saveur que par leur fabrication qui nous garantit un aliment sain et hygiénique.

Aux fruits, frais ou en conserve, tous les honneurs de la table



Profitez de la saveur des fruits... réalisation pleine et entière des promesses de la Nature.

DANS les contrées riches en fruits, les conserves ont une place de choix. Règlementés comme le sont aujourd'hui tous les produits, rien n'est à craindre. Les procédés perfectionnés permettent au consommateur de compter sur l'"honnêteté du fabricant". Ils l'assurent de la qualité supérieure des fruits, des sirops et de la perfection de la mise en conserve. Fruits frais ou conservés tous ont leur place assurée sur le marché et sur le menu du consommateur.

Dans la saison d'abondance, les fruits frais doivent être en honneur. Leur saveur est supérieure à cause de leur fraîcheur. Quant aux autres ils sont toujours de saison et ont cet avantage qu'ils ne sauraient se détériorer, qu'on n'a pas à se presser de s'en servir, qu'ils sont toujours au point ni trop verts, ni trop mûrs et que rien ne les peut gâter.

Ces conserves vous apportent des raretés; venus à maturité sous les caresses de leur soleil respectif, ces fruits sont vraiment désirables.

Au milieu de l'été alors que Cérès vous verse à pleines mains ses richesses, une maîtresse de maison n'aura pas d'inquiétude pour combiner ses menus, mais que cela ne l'empêche pas de garder sur ses tablettes sa provision de

conserves. Pour les minutes où il faut se hâter.

En conserves ou frais, les fruits sont tout indiqués pour la garniture d'un plat d'été. Les mets les plus simples: omelette ou œufs brouillés ont tout de suite une délicatesse autre, si on les accompagne de marmelade ou de gelée de corinthe, etc. Souvent tout l'intérêt d'un mets réside dans la façon de l'accompagner. Quand l'omelette est prête à être pliée, enfermez-y quelques fruits en conserve et garnissez-en aussi le plat, et c'est d'un fini peu banal. Des figues farcies sont une bien agréable suggestion. Ou encore combinons nos figues avec des tranches minces d'oranges ou de citrons. Voilà une touche délicate et savoureuse.

Les fruits apprêtés à la friture forment de délicieuses entrées ou même de gracieux entremets. On peut traiter ainsi les pommes, les poires, les pêches, les bananes, les ananas, les oranges, etc. Saupoudrés de sucre en poudre ou recouverts d'une sauce aux fruits, à laquelle on ajoute un soupçon de cognac à la manière italienne.

Les pêches en conserve réussissent très bien à la friture. Elles sont particulièrement succulentes marinées dans un sirop auquel

on a mêlé un peu de sirop de gingembre. Les fruits en conserve n'ont qu'à être passés à la passoire et un peu asséchés pour servir à la friture. Leur jus peut être employé pour la sauce en y ajoutant un peu de sucre et de jus de citron et en l'épaississant d'une cuillerée à thé de fécule de blé d'Inde (*Corn Starch*).

Les bananes sont de toutes les heures, on se les procure à peu de frais et elles ont le mérite d'être très nourrissantes. Elles sont aimées de tous et peuvent servir à tant d'usages en cuisine qu'elles méritent une mention spéciale parmi tous les autres fruits. La banane a dit quelqu'un est l'orange du pauvre. Une banane légèrement sucrée et tournée dans la farine puis frite au beurre tout doucement et servie avec une sauce au citron est un bel et bon accompagnement pour le jambon, le bifteck ou le gibier.

L'été tire du fruit bien des avantages, car le fruit est rafraîchissant et l'été est l'été, quoiqu'on dise!

Les fraises, parmi les fruits, ont tant de délicatesse et tant de perfection que nous sentons le besoin de les mettre en évidence. Servies nature, sans même en enlever la petite tige verte, bien nettoyées et très froides, avec un petit mont de sucre en poudre ou on les plonge avant de les manger, quel ravissement pour le palais!

Que dire du melon... fils du soleil et la gloire des fruits! A servir sur un canapé de glace pilée. C'est rafraîchissant et à la fois appétitif et entremets. Il ne faut jamais mettre la glace à l'intérieur: on risquerait de détruire en partie la saveur du fruit. Refroidis dans le frigidaire et coupés au dernier moment, ils sont alors à point. On peut traiter ainsi le cantaloup. Couper une mince tranche, introduire à l'intérieur un peu de *Rhum* ou de *Sherry* replacer la tranche, et le fruit s'en trouve amélioré. Pour les *Cocktails*, aux fruits, deux sortes de melons sont conseillés. Ils améliorent et la saveur et la couleur.

Les tropiques nous fournissent l'ananas, qui sous son air rébarbatif, nous ravit d'aise par sa saveur délicieuse. Ce fruit n'a pas le désir d'être à lui seul un mets, mais il rêve de rehausser tant d'autres choses. Le gibier, les volailles, les salades, les desserts. Pour cela il ne saurait être égalé.

Souvent pour certains usages l'ananas en conserve est supérieur au frais. Puis le jus de la conserve peut servir à confectionner des aspics ou à assaisonner un dessert ou un *Cocktail*.

Enfin, que de fruits dont nous avons jusqu'ici parlé dans toutes nos recettes et dans tous nos menus, vous laissent seulement l'embarras du choix pour les utiliser.

Les fruits sont à eux seuls la réalisation pleine et entière des promesses de la Nature si féconde et si bonne pour nous. Jouissons de leur saveur et pensons à remercier le Ciel qui nous en accorde la profusion.

BREUVAGE D'ETE

Petite bière d'épinette

Une cuillerée à soupe de gingembre, une forte pincée de soda à pâte, 1/2 cuillerée à soupe d'essence d'épinette et une tasse de sucre granulé. Jetez le tout dans dix à douze pintes d'eau et brassez en ajoutant trois ou quatre cuillerées à soupe de levure (yeast). Laissez reposer et servez froide après quelques heures de fermentation à la chaleur.

* * *

Plus on fait de parts de son coeur, plus il en reste.

* * *

Il faut adoucir l'éclat de sa supériorité: tout mérite blesse l'égalité.

EVE AU MIROIR

LA BEAUTÉ INACHEVÉE

Un guide à la beauté des jours d'été

Par CELIA CAROLINE COLE

(Courtoisie du Delineator)

QUAND on s'arrête à penser aux nombreux édifices dispersés sur la surface du globe terrestre, et où se manufacturent tant de cosmétiques de toutes sortes, puis aux salons de beauté de plus en plus nombreux, et enfin, aux vitrines des pharmaciens où s'étalent en rangs superposés les flocons divers, les bouteilles et les boîtes attrayantes en formes et en couleurs, on a lieu d'être étonné de la vente sans cesse accrue de tous ces objets divers destinés à passer dans les mains de tant de jolies femmes (et ils y passent). C'est à se demander si notre visage avait reçu sa dernière touche, quand il est sorti des mains de son Créateur... et s'il était destiné à rester ainsi jusqu'à la fin des temps. Ou si le Créateur comptait sur la propre évolution de sa création pour arriver à la perfection?



Sommes-nous vraiment sur la voie? et toutes ses aides de la beauté seront-elles choses passagères?... Répondant à un besoin temporaire?... ou si elles sont destinées à vivre en faisant vivre la beauté éternellement?

Nous ne voyons rien de bien agréable à passer à travers la vie avec un visage qui semble incomplet comme si la nature n'avait pas trouvé qu'il valait la peine d'être fini. Nous ignorions peut-être jadis comment améliorer la beauté mais maintenant nous n'avons plus d'excuse car nous savons.

Pour obtenir de bons résultats en beauté il ne suffit pas de travailler sa figure seulement dans les grandes circonstances: dîners, réceptions, etc. Il faut le travail patient de chaque jour, un travail soigné et intelligent.

Commencez par chasser loin de vous les soucis et par vivre à votre goût. Ce qui vieillit le plus n'est pas le travail qu'on aime, si dur soit-il, mais celui qu'on accomplit contre son goût ou contre son gré. Cet été, probablement, toutes les femmes paraîtront avoir une beauté inachevée si elles ne sont entièrement brunies, dorées pour le moins, par la morsure du soleil. Toutes devront être filles du soleil et du vent.

La peau tannée peut s'obtenir par voie de la nature tout simplement, aidée de lotions spéciales, ou encore peut s'appliquer le matin et s'enlever par des ablutions appropriées, le soir. Mais tout d'abord, avant de se faire une peau chaude d'été: mer du Sud ou Caucase... il convient de ne faire usage d'aucun cosmétique trop lourd.

Il existe des astringents légers, parfaits, pour toutes les peaux en été, et parfaits surtout pour les peaux sèches tout le long de l'année. C'est frais comme la brise d'une forêt de pins. Rafraîchissant... délicieux. Commencez par une crème légère et propre à nettoyer la peau puis finissez par un astringent léger ou une lotion teintée. Appuyez surtout aux endroits trop luisants.

Si vous habitez la ville presque tout l'été, alors vous pouvez vous faire des ablutions: vous pouvez... avec un savon parfait dans une eau tiède et un rinçage froid. Il se vend des composés spéciaux si vous craignez qu'après

ce bain, votre peau ne soit un peu sèche, et qui l'adouciront sans la rendre huileuse.

Avant de vous livrer au soleil, frottez votre visage, votre cou, vos épaules, vos bras et jambes d'une lotion protectrice. Il y en a tout plein dans le commerce. Car il arrive que le soleil dans son ardeur à vous caresser fait de votre peau un cuir... Ceci protège la peau intérieure et seul l'épiderme est tanné. Les lotions laiteuses sont merveilleuses et le résultat de plusieurs années d'expérience, elles protègent contre la brûlure.

Si vous allez nager, il faudra recommencer l'application de la lotion protectrice après le bain.

Si vous préférez garder votre teint naturel, alors, vous trouverez pour vous mettre dans la note des jours d'été, des lotions, huiles ou poudres liquides qui seront une très bonne imitation de la morsure du soleil. Il se vend des produits pour tanner ainsi la peau que l'eau n'enlève même pas. Vous pouvez aussi obtenir la nuance qui vous plaît, plus ou moins claire... plus ou moins foncée. Essayez-en sur votre bras en les achetant, car sûrement, vous ne désirez pas être couleur moutarde!... Il est souvent préférable pour réussir de mettre d'abord une crème de fondation.

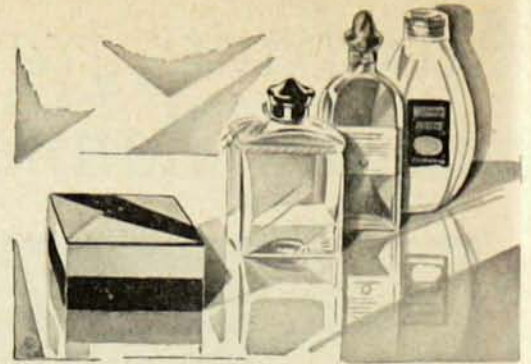
Alors sur cette crème ou lotion bronzée vous poudrez... votre poudre habituelle, car les poudres dites *Sun-Tan* sont trop lourdes... et vous donneraient l'air d'un indien des îles Fidji, prêt à affronter l'ennemi! Qu'il y ait beaucoup de rose dans votre poudre et peu de brun moutarde: prenez une nuance intermédiaire.

Méfiez-vous, essayez les poudres sur le bras avant d'acheter... puis attendez l'effet au moins dix minutes, car certaines poudres tournent au jaune après quelques minutes de contact avec la peau.

Ne mettez qu'un rouge très léger sur une peau tannée, sans quoi l'artifice percera. De même pour le rouge des lèvres.

Si votre aspect n'est pas assez égal pour vous donner satisfaction, recommencez votre travail, vous finirez par réussir et n'oubliez pas votre poitrine, ni votre cou, pas même derrière les oreilles.

Nous sommes nées artistes créateurs... c'est cela sans doute qui donne tant de goût à la femme moderne de se



refaire un visage suivant sa conception de la beauté.

Naturellement, il faut s'étudier. Cette transformation ne convient pas à tous les teints. Elle ira aux yeux bruns, aux cheveux et aux teints dorés, mais les pâles devront s'en garder. Même les autres auront à se faire un peu les yeux, car tout ce *Tan* les pâlit et les rapetisse. Il faudra donc foncer les sourcils et les cils et les ombrer.

Quant à vos cheveux laissez en cette saison le soleil et l'air les pénétrer en les vivifiant. Adoucissez le regard en ne poudrant les yeux qu'après y avoir mis une crème de fondation, de même pour le menton, surtout s'il devient un peu lâche. Ayez de la douceur dans l'esprit en faisant votre visage... vous le lui communiquerez.

Un peu de rouge au menton l'arrondit, une simple touche également sur le lobe des oreilles ajoute du charme au visage.

Rien n'est plus mystérieux qu'un visage... et souvent rien ne vous livre davantage. L'un se racontant ouvertement, l'autre gardant jalousement son secret. Regardez bien votre visage dans ce radieux été. Que vous dit-il?



Cette jolie femme a ce charme spécial que Bacon dit être: "l'apanage d'une exquisite beauté".

ROMAN COMPLET

LA DAME AUX YEUX BAISSÉS

I

Par EMMANUEL SOY

L'HÔTEL DE BLANCHE-CROIX — un vieil hôtel ayant appartenu à la branche cadette des seigneurs de Villechesnel — avait sa façade principale dans l'ancienne et assez étroite rue des Dames, jadis la rue la plus aristocratique de la cité de Villechesnel-en-Bourgogne.

Cette demeure, vaste et profonde, était habitée, depuis des années par M. et Mme Handerley et leurs deux filles. Mlles Handerley — lors de leur arrivée à Villechesnel — étaient, l'aînée, une grave fillette, la cadette, un joli bébé, menu et fin.

La famille Handerley, riche et honorable, possédait la considération générale. Et il fallait bien reconnaître que ces bourgeois de vieille souche ne détonnaient point dans cet aristocratique décor.

L'éclatante lumière de cet après-midi de juin emplissait le grand salon d'une sorte de pénombre dorée, mélancolique reflet de la splendeur du dehors. Ainsi, malgré ses belles dimensions, ses précieuses boiseries, son plafond à poutrelles, sa haute cheminée, blasonnée de la croix blanche, cette pièce majestueuse restait incurablement morose.

Près d'une des fenêtres, — car il fallait s'approcher des fenêtres pour y voir suffisamment, — Mme Handerley écrivait.

Jeune encore, malgré la cinquantaine atteinte, et vêtue de noir, comme presque toujours, cette femme distinguée plaisait aux regards, avec son visage blanc, arrondi et calme, avec son sourire aimable, ses manières réservées, ses yeux clairs, impenétrables et doux.

En ce moment, un pli était creusé entre les fins sourcils de Mme Handerley. Sans aucun doute, sa lettre était de celles qui s'élaborent difficilement.

Tout à coup, les mains soignées, ornées de très belles bagues, froissèrent le papier et le rejetèrent, avec une vivacité inaccoutumée.

"Ah! mon Dieu! mes soucis ne sont pas encore finis, avec ces deux enfants!" soupira la songeuse, dans l'excès de sa préoccupation.

Elle s'aperçut, en même temps qu'elle avait parlé tout haut. Elle tressaillit.

"Ce serait une bien fâcheuse habitude!" pensa-t-elle, en portant, instinctivement une main à ses lèvres, comme pour les clore.

Elle réfléchit encore durant quelques minutes. Elle tapota, d'un doigt distrait, ses cheveux blonds grisonnants. Puis, se penchant, elle se mit à recommencer sa lettre.

Soudain, la maison vibra, d'un bruit sourd qui était celui de la porte d'entrée. Des pas se firent entendre dans le vestibule.

"Les voilà!" se dit Mme Handerley, résumant dans ces brèves syllabes l'idée de l'apparition de deux jeunes filles... ses filles.

Effectivement, au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit et les jeunes filles entrèrent, déjà décoiffées, toutes deux blondes et cependant ne se ressemblant pas du tout. Elles n'étaient point vêtues de même, les dix ou onze ans de différence existant entre elles ne leur ayant pas donné cette habitude.

Madame Handerley, tout en échangeant avec elles quelques paroles, regarda les deux sœurs, avec une attention plus grande que de coutume. Et, suivant ses pensées, elle se dit, avec une secrète surprise:

"Stéphanie est pourtant plus jolie... Et voilà que tout le monde se met à remarquer cette petite!"

Stéphanie s'assit, dans une embrasure de fenêtre, auprès d'une élégante petite table à ouvrage. Son fin profil se découpait, avec netteté, contre la lumière. D'épais cheveux, d'un blond cendré, entouraient ce visage pâle et grave, dont la beauté, très réelle, ne frappait pas tout de suite les regards.

"Pourquoi donc Yseult?..."
La pensée de Mme Handerley poursuivait un problème inattendu.

"Pourquoi donc Yseult ne peut-elle passer inaperçue?"

Yseult Handerley était souple et élancée comme un jonc. Ses traits, fins et charmants, n'avaient pas la beauté achevée, un peu altière, de ceux de Stéphanie. Ses cheveux, d'un blond plus clair, ne formaient, sur sa nuque, qu'un nœud léger, tandis que, parfois, la tête, de sa sœur semblait ployer sous le poids de ses torsades.

Yseult avait une grâce changeante et brillante, des airs d'enfant et des airs de femme, des instants de gaieté folle et des minutes rêveuses, pendant lesquels, jamais, elle ne donnait l'impression d'une pose quelconque. Elle était elle-même, toujours, jusqu'en les plus inexplicables changements de sa nature, qui n'était compliquée qu'en apparence.

Le plus souvent, ce fin visage allongé, aux grands yeux vite voilés d'un songe, revêtait une douceur pensive, un attrait idéal, presque mystérieux.

"Cette petite a pour elle quelque chose qu'on ne peut définir!" se dit Mme Handerley, impartiale observatrice.

J'ai reçu une invitation, fort pressante de ton parrain, qui désire te connaître Yseult... Nous irons donc passer plusieurs semaines chez lui, en son château de Sallinges... dans ce charmant Bugey que vous ne connaissez pas."

— Oh! quel bonheur! s'écria Yseult, en esquissant un pas de danse.

Le contentement visible de la jeune fille parut causer, à Mme Handerley et à la grave Stéphanie, une satisfaction mystérieuse.

— Alors, tu es enchantée, petite fille?... Tu ne regretteras pas Villechesnel, si, par exemple, nous passons deux, trois ou même quatre mois chez ton parrain?

— Moi?... Mais non... Je ne crois pas! répondit Yseult, un peu étonnée.

Aller dans le Bugey, pour un si long séjour?

Puis Yseult réfléchit que son parrain était très riche, seul au monde... et que, dans ce cas-là, l'indiscrétion n'existerait pas, si M. Jouffroy désirait vraiment garder auprès de lui la famille Handerley.

Nulle pensée avide, dans l'esprit de la jeune fille. Rien qu'une curiosité

Et puis, Maurice, déjà un jeune homme, avait joué avec Yseult, encore petite. Il était très bon, très patient, très doux, pour l'enfant un peu gâtée.

— Votre oncle viendra sans doute avec nous, répondit Mme Handerley, en s'adressant surtout à sa fille aînée. M. Jouffroy connaît sa prochaine venue et le recevra avec plaisir... Le château est très grand, à ce qu'il paraît... M. Jouffroy estime beaucoup Maurice...

— Il le connaît donc? s'écria Yseult, surprise.

Mais Mme Handerley n'entendit point cette dernière question. Elle se retira, en causant avec Stéphanie.

Yseult s'en alla, à son tour, emportant machinalement, une boule de papier froissé, avec laquelle elle avait amusé son angora.

Elle prit le chemin de sa chambre, car Mme Handerley avait prié ses filles de commencer immédiatement leurs préparatifs de départ.

La jeune fille s'aperçut, tout à coup, qu'elle gardait quelque chose dans sa main. Elle déplaça, machinalement, ce papier très froissé, sur lequel elle lut des mots un peu sans suite, au hasard des déchirures.

— Ma fille cadette... beaucoup trop jeune... je regrette d'avoir à vous communiquer...

La jeune fille resta confondue. Une vive rougeur monta à ses joues. Un peu plus loin, d'autres mots étranges la troublèrent encore:

— "...Yseult n'est qu'une enfant... Cette différence d'âge entraîne la différence des goûts... sans parler de..."

Yseult Handerley demeura immobile... Qu'est-ce que cela pouvait bien signifier? On eût dit... oui, un refus à une demande en mariage. Mais ce n'était pas possible! La principale intéressée eût été avertie.

Yseult resta perdue dans un abîme de pensées et de suppositions. Malgré elle, elle revoyait, au concert Malgrand, l'air empressé, les yeux troublés d'Henri de Villechesnel, le bel Henri, pâle et chauve, penchant, disait-on, du mauvais côté de la quarantaine. Comme la jeune fille songeait ainsi, une voix l'appela, d'une pièce voisine. Elle tressaillit et, répondant à cet appel, elle entra chez sa sœur Stéphanie.

Stéphanie était assise auprès d'une des fenêtres. Elle mettait, dans de petits écrans, ses bijoux de jeune fille.

Yseult regarda sa sœur avec une admiration secrète, car Stéphanie était belle. Yseult s'avisait, aujourd'hui, de remarquer son air fermé, le pli un peu triste et mystérieux de sa petite bouche.

— Que veux-tu, Stéphanie?

— Viens causer avec moi... tout en m'aidant, si tu veux... Je suis sûre que tu n'as pas commencé tes préparatifs! dit Stéphanie, qui elle-même, semblait lasse. Et d'abord, pour les toilettes... écoute!

Yseult écouta, docilement. Elle avait l'habitude d'obéir à sa sœur aînée, qui la traitait toujours en petite fille. Parfois, cette attitude froissait la cadette, mais elle reconnaissait la sagesse parfaite de Stéphanie et elle avait, en elle, une confiance presque sans bornes.

Elle savait que Stéphanie l'aimait beaucoup, et elle-même aimait beaucoup Stéphanie. Mais celle-ci était un peu maternelle à son égard. La différence d'âge qui existait entre ces deux sœurs avait, peut-être, contribué à laisser un fossé entre leur vie intérieure, car Stéphanie avait été une jeune fille quand Yseult n'était encore qu'une enfant.

Tout en parlant, son menton fin appuyé sur sa jolie main un peu maigre, Stéphanie Handerley examinait sa sœur et semblait discerner, dans ses yeux bruns, une sorte de trouble.

— A quoi penses-tu donc, Yseult?... finit-elle par dire, avec un peu d'impatience. Et que tiens-tu dans ta main, de serré si précieusement.

Mademoiselle Handerley prit le papier, qu'elle parcourut d'un regard rapide. Un peu de sang colora la matité de ses joues. Puis, elle regarda sa cadette, d'un air de sévérité indignée.

Au complet dans notre numéro d'août
le délicieux roman d'amour

MON CYGNE

de Emmanuel SOY

Puis, elle poussa un soupir et conclut, en elle-même, suivant le cours secret de ses pensées:

"Pauvre enfant! C'est bien dommage, mais je n'y puis rien!"

Yseult, qui caressait maternellement son angora enfin conquis, laissa tomber un regard distrait sur l'enveloppe close, où l'écriture de sa mère avait jeté une magistrale adresse:

"Madame la comtesse de Villechesnel."

— Tiens, maman, vous avez des relations avec la Comtesse?... C'est du nouveau, remarqua la jeune fille, rieuse. Est-ce que, par hasard, elle vous demanderait, pour son fils, la main d'une de vos filles?

Madame Handerley tressaillit et regarda fixement sa cadette. Au bout d'un instant, elle dit, d'une voix un peu changée:

— Quelle idée, Yseult!... Pourquoi veux-tu qu'Henri de Villechesnel, ce parisien enragé, vienne chercher une modeste petite provinciale comme ta sœur ou toi?

— Je plaisantais, maman! répliqua Yseult, un peu rouge. D'ailleurs, ce bel Henri ne me plaît pas beaucoup... Et je n'en ferai pas mon Prince Charmant, bien sûr.

Dans cet austère salon, attristé par l'ombre des murailles voisines, il y eut un court silence, auquel Yseult, absorbée par son chat, ne prit garde.

— A propos, dit lentement Mme Handerley, j'ai quelque chose à vous dire... j'ai reçu, tantôt, diverses nouvelles...

"D'abord votre oncle Maurice nous a envoyé un télégramme de Marseille... Il sera ici incessamment..."

"Ce qui tombe très mal, car nous devons partir, dans trois jours, au plus tard..."

apitoyée, à l'égard de ce parrain inconnu, qui, voyageur lointain, triste et meurtri par la vie, s'était toujours souvenu de sa petite filleule et l'avait comblée de présents.

Yseult ne savait pas grand'chose de lui, sinon qu'il avait perdu toute sa famille et qu'il avait couru le monde pour oublier l'atroce cruauté du sort, qui ne lui avait laissé que la fortune. Depuis quelques mois, cet éternel voyageur était rentré en France. Il avait acheté, dans l'Ain, le domaine de Sallinges. Rien, du reste, ne rattachait M. Jouffroy à Sallinges et au Bugey. Mais nombre d'hommes ne tiennent pas à revoir les lieux où ils ont souffert, où ils ont perdu leurs raisons d'aimer la vie.

— C'est très bien!... Mais que ferons-nous de Maurice? demanda, pratiquement, Stéphanie Handerley, pensant à un autre voyageur, qui, lui, s'appropriait à rentrer à Villechesnel.

— C'est vrai! fit Yseult, avec un petit remords. Pauvre oncle, il tombe bien mal!... Comment faire?

Maurice Handerley, le représentant en Orient d'une des plus riches maisons lyonnaises de soieries, était le demi-frère, beaucoup plus jeune, de M. Handerley.

Il n'avait guère que cinq ou six ans de plus que sa nièce Stéphanie, laquelle ne l'avait jamais décoré du titre d'oncle et l'appelait, tout fraternellement, par son prénom.

Pour les dix-neuf ans d'Yseult, Maurice Handerley était un oncle déjà respectable... Et puis, toutes sortes de choses vagues, confusément apprises ou comprises par elle, impressionnaient la jeune fille, au sujet d'oncle Maurice, mettant, au front de celui-ci, une auréole un peu romanesque de vie manquée, de mélancolie secrète, de peine d'amour.

La Dame aux Yeux Baissés

— Où as-tu trouvé cela, Yseult?... Tu vas fouiller la correspondance de maman?... Je te félicite!
 — Je n'ai rien fouillé! répliqua Yseult, avec une certaine révolte... Ce n'est pas ma faute si maman laisse traîner ses secrets... Mic-Mac s'amusa avec ce papier en boule... Je l'ai emporté, sans y prendre garde... puis, je l'ai retrouvé dans ma chambre.
 — Mais... est-ce que cela... ne me concerne pas quelque peu, dis, Stéphanie?
 — Oui, répondit Mlle Handerley, en regardant sa sœur en face. Comme tu l'as deviné, c'est Henri de Villechesnel qui fait demander ta main, par sa mère!
 — Pourquoi me l'a-t-on caché? fit Yseult, en rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux blonds.

Elle avait fait un pas en arrière. Elle considérait son aînée avec une immense stupeur.
 — Chut! murmura Stéphanie, avec un geste de lassitude. Ne dis rien à maman, qui te gronderait de ton indiscrétion!... Ne dis rien, entends-tu!... Maman a assez de soucis comme cela!... Oui, le comte t'a demandée en mariage... Mais... pour des raisons que je ne puis te dire, et qu'une très jeune fille n'a pas besoin de connaître... entends-tu, Yseult!... ce mariage est impossible... Nos parents qui t'aiment et veulent ton bonheur, en ont jugé ainsi... Tu as confiance en eux, je suppose?

Ces explications étaient données à voix basse par Stéphanie, assise devant Yseult, qui, debout, frémissante, les mains croisées, écoutait.

— Yseult, regretterais-tu M. de Villechesnel?... Dis-le-moi, franchement!... Il est, pourtant, peu sympathique... et bien trop âgé pour toi!

Yseult sortit enfin de son mutisme et secoua la tête.

— Oh! non, non!... Je ne le regrette pas... J'ai confiance en nos parents... Je ne dirai rien... Mais j'aime mieux savoir, tout de même, vois-tu, Stéphanie.

La jeune fille n'osa pas dire à sa sœur la stupeur triomphante que lui causait cette demande inattendue. Elle ne s'attarda pas à creuser les motifs du refus catégorique de M. et Mme Handerley... "Des raisons qu'une très jeune fille n'a pas besoin de connaître."

Yseult sourit et pensa, simplement:
 "La belle malice!... Cela veut dire, je suppose, que M. de Villechesnel n'a pas vécu comme un saint... et qu'on craint un manque de ferme propos."

— En tout cas, raison de plus pour que je ne regrette point ce monsieur... tout gentilhomme qu'il soit."

Elle ne jugea pas à propos de communiquer à sa sœur ces réflexions irrévérencieuses. Elle conclut seulement, presque à voix basse:

— Sois tranquille, Stéphanie!... Je n'ai aucun regret et je ne dirai rien.

Il y eut un petit silence, pendant lequel Yseult parut toute songeuse, maniant les objets, les déplaçant avec des mains distraites.

Puis, Stéphanie la rappela à elle, en lui donnant du travail. La cadette secoua son rêve, et, sans plus parler de l'incident précédent, repoussant à plus tard une méditation plus approfondie

sur ce sujet, elle obéit à la prière de sa sœur.
 Les yeux d'Yseult tombèrent sur un coffret de bois précieux, incrusté d'argent et de nacre. Là, depuis toujours, Stéphanie enfermait ses souvenirs et ses petits secrets. A ce titre, elle s'était inlassablement refusée à le montrer à sa cadette.

Par surprise cependant, Yseult, petite encore, avait pu voir, encastrée à l'intérieur du couvercle, une ravissante miniature, représentant avec une exquise finesse, une jeune femme blonde, aux traits délicats, aux yeux baissés, avec, sur ses lèvres souples, un léger, un presque insaisissable sourire.

— Qui est cette dame? avait demandé la petite fille, intriguée.

— Ce n'est personne... C'est une peinture, tu comprends! répondit Stéphanie, d'un ton d'humeur.

Et elle avait refermé promptement le coffret, au nez de la curieuse. Elle n'aimait point qu'on touchât sa boîte à secrets.

Par la suite, à plusieurs reprises, Yseult avait pu, en contrebande, revoir la dame aux yeux baissés. Une déception lui était venue en apprenant que la belle dame n'avait jamais vécu... Mais l'expression de vie donnée par l'artiste était si grande, que l'imaginative Yseult, parfois, prêtait une âme à ce visage énigmatique et charmant.

Yseult, jeune fille, souriait aujourd'hui de ce rappel de certains incidents de son enfance.

Elle dit à sa sœur:
 — Stéphanie, je vois un objet dont la vue me fait sourire... Ce coffret brun, que j'appelais ta boîte à secrets... et que ma curiosité taquine chercha, plus d'une fois, à violer... attrait du fruit défendu, sans doute!... C'est aussi pour cela que je trouvais si belle, si séduisante, une certaine peinture sur ivoire, qui se trouvait à l'intérieur du couvercle.

"Je l'appelais: La Dame aux yeux baissés. Mon amour pour elle me valut même, une fois, un soufflet assez sec, de la part d'une certaine demoiselle qui avait la main leste, alors..."

"Dis, Stéphanie, tiens-tu toujours autant à tes importants secrets?... Ils ne sont pas en danger, je te le jure... Mais veux-tu me permettre de revoir la peinture qui est là-dedans?... Il y a des années que je ne l'ai vue..."

La demande d'Yseult était trop naturelle pour que Stéphanie n'y accédât point. Mais elle le fit d'assez mauvaise grâce, sans pouvoir dissimuler le déplaisir que cela lui causait.

Yseult se hâta de profiter de cet acquiescement et ouvrit le coffret. La Dame aux yeux baissés était toujours là, attirante et mystérieuse.

Yseult la regarda, plus attentivement encore qu'autrefois.

— Est-elle belle?... Je n'en suis pas bien sûre... En tout cas, elle est finie, jolie... j'aime la délicatesse de ses traits.

"Elle vous inquiète et vous attire... Elle est si vivante ici, que j'ai de la peine à me persuader qu'elle n'ait pas vécu... Après tout, Stéphanie, tu n'en es pas sûre... Qui te dit que ce n'est point un portrait?... D'où le vient cette boîte?... Ah! oui, de maman... qui la tient d'une amie... je ne m'en souvenais plus... Et, à l'instant, je m'imaginai que c'était là

le portrait d'une personne de notre famille... Et même, c'est drôle, on dirait qu'"elle" et moi, nous nous ressemblons... Stéphanie, regarde, ne trouves-tu pas?
 Mademoiselle Handerley haussa les épaules, ne regarda point et répondit, d'un ton mesuré:

— Tu as toujours eu le don de trouver partout des ressemblances... pour le moins inattendues... N'as-tu pas découvert que papa ressemblait au Virgile de la cheminée du salon des Grey... Et le juge de paix au gros chien du jardinier Jean-Pierre...

Yseult rit, mais sans démoder de son idée.

— Je t'assure, Stéphanie, viens voir!
 — Et ta poule blanche, qui avait la démarche et l'expression de Mme Henriot.

— Oui, Stéphanie... Mais, cette fois, je t'assure.

Mademoiselle Handerley se leva, jeta à peine un regard à la Dame aux yeux baissés, et un peu nerveusement, ferma le petit coffret.

Yseult, confuse de son enfantillage, se hâta de suivre les indications de sa sœur.

II

LA cadette des demoiselles Handerley poussa un soupir de soulagement, heureuse qu'elle était de se retrouver seule dans sa chambre, pour réunir ses pensées et savourer un agréable sentiment de triomphe, causé par l'histoire de mariage.

Oui, une minute, son cœur battit d'orgueil, en pensant que ce raffiné, ce blasé qu'était le comte, l'avait choisie entre toutes, elle, Yseult Handerley, la petite... qu'elle avait, sans l'avoir voulu, décidé au mariage ce brillant réfractaire, elle, Yseult, traitée encore en enfant par les siens...

"Maintenant, papa, maman et Stéphanie seront forcés d'admettre que je suis une jeune fille..."

Yseult Handerley se souleva sur son coude et jeta un regard avide au grand miroir placé en face d'elle... Puis, une expression plus douce voila ses yeux sombres. Un sourire mystérieux et tendre entr'ouvrit ses lèvres.

Car le vertige étourdissant des succès mondains ne pouvait longtemps troubler ce jeune cœur, très aimant et très profond. Elle pensait surtout à la floraison secrète de ses songes. Elle se disait, avec une palpitante joie:

"Je puis être aimée... On m'aimera!"

Elle faisait hommage de ce premier triomphe à celui qu'attendait toute jeune fille... à celui qu'elle attendait et qu'elle ne connaissait pas encore...

"Je suis bien décoiffée!" pensa-t-elle, au bout de sa souriante songerie.

Avec ses doigts menus et agiles, elle défit promptement ses cheveux blonds qui, au lieu d'être longs et lisses comme ceux de Stéphanie, étaient assez courts et vaporeux autour de son visage.

Presque sans y penser, la jeune fille arrangea autrement sa coiffure... à la façon charmante et désuète de la Dame aux yeux baissés.

Quand elle eut fini, elle se regarda avec stupeur.

Comment Stéphanie pouvait-elle nier une pareille ressemblance?... Etait-il possible que cette inconnue mystérieuse n'eût pas vécu?... Non, c'était une autre Yseult, jeune fille ou jeune femme d'une autre époque... à présent âgée ou morte...

Une idée drôle germa dans la cervelle d'Yseult. Elle alla prendre, dans un tiroir, un long morceau de tulle blanc, qu'elle se drapa sur les épaules.

Toujours pour imiter la miniature, elle échançra légèrement son corsage et le replia.

"A présent, il me manque une rose!" se dit-elle, en riant tout haut, tant elle s'amusa.

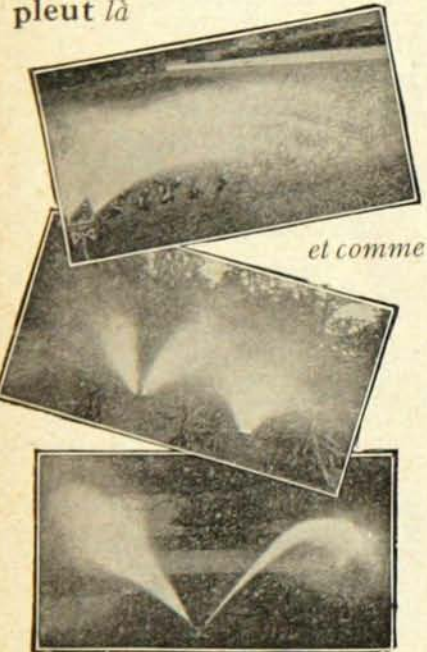
Aucune rose autour d'elle. Tant pis! Elle n'allait point, pour cela, descendre au jardin. Elle saisit un papier d'un rose vif, dont elle avait, précédemment, enveloppé un paquet. Elle le chiffonna et le fixa au creux de son soi-disant fichu.

Elle rit beaucoup, en s'examinant dans son miroir. Impossible de juger de la totale ressemblance! Comment se voir et baisser les yeux?

"Je me ferai photographier!" décida-t-elle, en se hâtant de descendre, pressée qu'elle était d'aller surprendre Stéphanie et ses parents.

Rain King

Ajustable pleut là



et comme

et quand la pluie est nécessaire Remarquez les illustrations:—

En haut. Arrosage par le Roi de la Pluie stationnaire. Deux jets à angle large répandent l'eau dans la même direction.
 Au centre. Deux jets Roi de la Pluie — un stationnaire — l'autre à révolution.
 En bas. Le Roi de la Pluie stationnaire. Belle gerbe large d'une lance et jet compacte de l'autre.



Roi de la Pluie Standardisé
 Prix: \$4.75. Winnipeg et l'Ouest: \$5.00.

aussi
Roi de la Pluie Majestic
 Arrosoir d'ornementation avec base Bird Bath.
 15 pouces de haut..... \$6.25
 Winnipeg et l'Ouest..... \$6.75
 24 pouces de haut..... \$7.25
 Winnipeg et l'Ouest..... \$7.75

et
Roi de la Pluie Géant
 4 pieds de haut, bras de 20 pouces. Quatre lances ajustables. Pour Terrains de Golf, Grandes Propriétés, Parks, etc.
 Prix..... \$16.50
 Winnipeg et l'Ouest..... \$17.50

Chez votre fournisseur ou écrivez à la manufacture.
FLEXIBLE SHAFT CO., LTD
 843 CARLAW AVE. TORONTO 8.

Pour le Bain du Bébé

On ne doit pas courir le risque d'un savon inconnu. Cinq générations de mamans canadiennes ont fait usage du Savon Baby's Own dont la mousse abondante adoucit la peau, prévient les échauffaisons et laisse à la peau un arôme de roses.

Se vend 10c

"Le meilleur pour Bébé et pour Vous"



NOTRE NOUVEAU VERRE ORTHOGONE

offre un plus grand champ visuel, quelle que soit la direction du regard.

C'est un verre spécial "Bausch & Lomb" de haute qualité fabriqué par nous.

CARRIERE & SENECHAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

271, RUE STE-CATHERINE EST

TELEPHONE: LANCASTER 7070

La Dame aux Yeux Baissés

D'une main impatiente, elle ouvrit la porte et elle se trouva, en pleine lumière, au seuil du salon.

Pendant une seconde, elle se tint là, les yeux baissés, l'air grave, souriant à peine... et s'efforçant de ne pas éclater de rire. Mais un cri et des exclamations la firent sursauter et regarder devant elle.

— Alors... Horreur!... ce fut comme un tableau de cauchemar... Elle entrevit la noire silhouette de M. le curé de Saint-Jacques... la figure majestueuse de sa sœur, Mlle Aimée... et la mine suffoquée de Mme Handerley.

— Que signifie... cette mascarade? s'écria la mère de famille, d'un ton indigné.

Dans sa stupeur, Yseult restait muette et figée, le sang lui brûlant les joues. Mais elle n'eut pas le temps de s'excuser. Stéphanie — qui, tout à l'heure avait crié de surprise — Stéphanie, l'impeccable Stéphanie, horrifiée par l'inconvenance de sa sœur, se dressa devant elle, toute pâle, les yeux durs. Elle lui fit signe de sortir, la poussa même et sortit avec elle.

— Es-tu folle?... Va-t'en ôter cela!... Et ne reviens pas! Je ferai tes excuses.

Elle abandonna Yseult, et la porte se ferma sur elle. La coupable arracha son tulle, le froissa, avec la rose de papier. Et elle courut s'enfermer dans sa chambre.

— En voilà une aventure!... Que va dire M. le curé?... Et sa sœur, qui est si austère!... Quelle algarade je vais recevoir, ce soir!

Rentrée chez elle, elle était à peine recoiffée — car, naturellement, elle voulait effacer jusqu'à la moindre trace de l'incident — lorsque la femme de chambre frappa à sa porte pour lui dire, en trois mots... que M. Maurice venait d'arriver.

Yseult entrevit immédiatement l'heureux résultat probable de cette arrivée si opportune. L'oncle Maurice représentait... la diversion. Béni soit l'oncle Maurice! sa nièce ne sera peut-être pas grondée!

La jeune fille descendit en hâte, pour recevoir le cher voyageur... lequel s'était introduit fort discrètement et attendait dans la salle à manger. Très gaie et quelque peu petite fille, Yseult se jeta à son cou.

— Oncle Maurice, quelle bonne surprise! On ne vous attendait que demain!

Maurice Handerley parut à demi suffoqué par l'élan joyeux de sa nièce. Sans rien dire, en respirant très fort — peut-être s'était-il beaucoup hâté pour arriver plus vite! — il effleura de ses lèvres les joues veloutées d'Yseult.

Puis, il dénoua doucement les mains croisées autour de son cou; et il se dégagea, avec une sorte de nervosité.

— Bonjour, petite Yseult!... C'est donc toi qui viens, la première, me souhaiter la bienvenue?... Assieds-toi et donne-moi les dernières nouvelles de la maison... Tout le monde va bien?...

Maurice Handerley avait trente-quatre ou trente-cinq ans, une taille souple, un air de jeunesse, et, vu de très près, les marques de la vie: de fines rides sur les tempes et quelques reflets d'argent à travers ses cheveux noirs. Ses traits étaient fins et agréables. Ses yeux, très beaux, d'un bleu un peu vert, couleur de mer changeante, exprimaient l'attention observatrice, nuancée tantôt de bonté, tantôt d'ironie.

Quoique si souvent au loin, et n'écrivant guère, le jeune oncle inspirait toujours, à Yseult, une confiance presque sans bornes. Elle estimait très haut la bonté et même la sagesse de celui que Mme Handerley considérait un peu comme un cerveau brûlé.

Mais Yseult avait souvent, comme cela, des idées qui ne ressemblaient pas à celles de sa mère. Naturellement, elle n'en disait rien.

— Le voyageur, discrètement, et d'un air pensif, examinait sa nièce.

— Oncle, fit celle-ci, gaîment, vous ne savez pas comme vous arrivez à propos... j'ai fait, tout à l'heure, une grosse sottise... Et vous allez me servir de paratonnerre.

— Ah! fit Maurice, railleur. C'est pour cela que tu m'as souhaité si gentiment la bienvenue?... Je comprends. Et je ne suis pas très flatté.

— Je vous aime bien, oncle Maurice, vous le savez! protesta Yseult, d'un ton tout à coup sérieux et sincère.

— Oui, petite, je le sais!

Le visage du voyageur prit une expression de tristesse dont la jeune fille se demanda la cause.

C'était, sans doute, l'effet de la fatigue, car il ne rit pas et se contenta de sourire au récit de la sottise de sa nièce.

— Un conseil, Yseult... Garde-toi d'en parler... Laisse oublier cette peinture et ta ressemblance possible avec elle... et ton travestissement... De la sorte, tu éviteras les semonces... Mon arrivée ici et le départ proche vont occuper les esprits... Es-tu contente d'aller dans le Bugey?

— L'oncle Maurice fut bon prophète. Personne ne parut songer à tancer Yseult de son inconvenante entrée devant M. le curé de Saint-Jacques.

Au dîner, toute cette paisible famille se trouva réunie. Le voyageur causait avec animation. On l'écoutait. Sa verve intéressait chacun.

Monsieur Handerley, son frère très aîné, ne lui ressemblait nullement. Son visage fin, d'une pâleur malade, exprimait de la bonté et de la passivité. Il était distingué et banal. Un homme bien élevé, d'intelligence moyenne, de caractère insignifiant, qui tenait honorablement une place sociale demandant ni luttes, ni efforts.

Un observateur eût vite deviné que l'âme véritable de cette maison était Mme Handerley et que le chef de famille avait pris la commodité habituelle de s'appuyer beaucoup sur sa femme.

Ce soir-là, Yseult, qui, d'ordinaire, était assez gaie, se tint bien sagement dans la réserve.

Elle eut une nuit un peu agitée, coupée de songes bizarres.

Yseult rêva — en une atmosphère étrange, impressionnante — que la Dame aux yeux baissés relevait soudain ses longs cils et lui montrait de grands yeux sombres, pareils aux siens.

III

Le lendemain était un samedi.

En rentrant d'une visite d'adieu, faite à une amie malade, Yseult Handerley descendit au jardin charmant, qui appartenait à la façade intérieure de l'hôtel de Blanche-Croix.

Le jardin n'était pas absolument désert, comme on l'eût cru d'abord.

Là, dans le rond-point assombri par les grands arbres, elle aperçut Maurice et Stéphanie, assis sur des sièges de jardin. D'un air d'intimité grave — Maurice et Stéphanie s'étaient toujours bien entendus — ils causaient tout bas... et s'interrompirent, en apercevant Yseult, "la petite".

Maurice se leva. — Si nous sortions, voulez-vous, Stéphanie? J'aurais plaisir à revoir un peu la ville.

Stéphanie se leva, mais pour rentrer à la maison. Elle avait encore deux lettres à écrire, et puis elle se sentait lasse.

— J'imagine que nul ne sera scandalisé de te voir seule avec ton vieil oncle, n'est-ce pas? fit Maurice, en se dirigeant vers la porte.

— Oh! non, répondit la jeune fille, avec une conviction inconsciemment cruelle.

L'oncle et la nièce sortirent par la grande porte et s'en allèrent, d'un pas de promenade, le long d'un quai, planté de grands arbres. La rivière, assez large, montrait beaucoup de cailloux. La ville était paisible et même somnolente. Les rails d'un tramway se dessinaient, cependant, sur la large voie poussiéreuse.

Discrètement, Maurice Handerley observait le fin profil d'Yseult, l'allure élégante et souple de celle qui marchait auprès de lui.

— Eh bien, petite fille, que deviens-tu, ici, ces derniers temps?

— C'est bizarre, Yseult se sentait disposée à faire des confidences à cet oncle infidèle, qui revenait si rarement et écrivait si peu. A cause de la grande place affectueuse tenue, jadis, par lui, dans la vie de l'enfant, il rentrait d'emblée, et le plus naturellement du monde, dans la vie de la jeune fille.

Un oncle... et un oncle pas très vieux, n'est-ce pas bien compréhensible?

Yseult lui parla du départ proche... de M. Jouffroy, "que vous connaissez, oncle Maurice, à ce qu'il paraît?"

— Oui, confirma-t-il, brièvement. Je l'ai rencontré durant un de mes voyages... Mais ne m'en parle pas, petite!... A

cette rencontre sont liés de pénibles souvenirs... Cependant, j'irai à Sallinges, puisque M. Jouffroy veut bien me comprendre dans son invitation... M. Jouffroy?... Que veux-tu que je t'en dise?... C'est un vieillard... un malade... Tu le verras dans peu de jours... Non, il ne me déplaît pas... au contraire.

— Et, naturellement, tu es enchantée de partir... petite reine Yseult... Yseult aux blonds cheveux..."

Les noms caressants qu'il donnait, jadis, à sa nièce enfant, revenaient, d'eux-mêmes, sur les lèvres du voyageur.

La jeune fille sourit, rêveusement. — Oncle Maurice, c'est la Bretagne que j'aimerais encore mieux connaître. Pourquoi donc nos parents ont-ils quitté la Bretagne?

— Ta mère n'est pas bretonne... Le climat ne lui était pas favorable... Des amis l'ont attirée dans ces régions! expliqua, hâtivement, Maurice Handerley, dont les yeux clairs enveloppèrent la jeune fille... d'un regard aigu, scrutateur.

— Enfin, Yseult, tu as été heureuse, ici?"

Les beaux yeux bruns candides parurent sourire.

— Certes, j'aime notre vieille ville... quoique la vie y soit, parfois, bien monotone... Cependant, vous ne vous figurez point combien je désire connaître la Bretagne...

Maurice Handerley haussa les épaules.

— Oh! la Bretagne!... Tu seras peut-être déçue, petite imaginative... Tu iras en voyages de noces, s'il plaît à ton mari. Curieuse de connaître l'avis de son oncle au sujet de la demande si promptement repoussée par Mme Handerley, la jeune fille conta la scène de la veille.

Maurice l'écouta en silence, l'air grave et fermé. Il dit enfin:

— Ta mère a eu raison, enfant... Ce mariage était impossible... Pas de regrets, au moins?... Regarde-moi, Yseult,

Rieuse, elle supporta le regard pénétrant.

— Non, pas de regrets... Je vois cela... tout juste un petit regret de vanité, en songeant au nom et au titre...

— Et puis, ce n'est pas tout... Il y a les soi-disant petites amies, à tort ou à raison orgueilleuses d'elles-mêmes et qui disent, ou à peu près: "Yseult Handerley... oui, elle est gentille, mais insignifiante... Elle n'est pas jolie... elle n'a rien de remarquable..."

— Et qui seraient furieusement dépitées et jalouses, si l'homme chic, à qui elles font toutes, plus ou moins, les yeux doux, épousait cette petite Handerley... qui n'a rien pour attirer l'attention..."

La jeune fille souriait, amusée par la verve maligne de son oncle.

— Vous êtes presque amer, oncle Maurice!

— Hélas! enfant... c'est que je connais la vie!

— Oncle... La vie est donc une si méchante chose?... J'espère, pourtant, qu'elle ne sera pas trop dure pour moi.

Maurice la regarda, d'un air sombre. — Pauvre enfant!... Espère-le... sans trop l'espérer!

L'âme confiante d'Yseult se troubla. Elle se débattit contre le pessimisme de son compagnon.

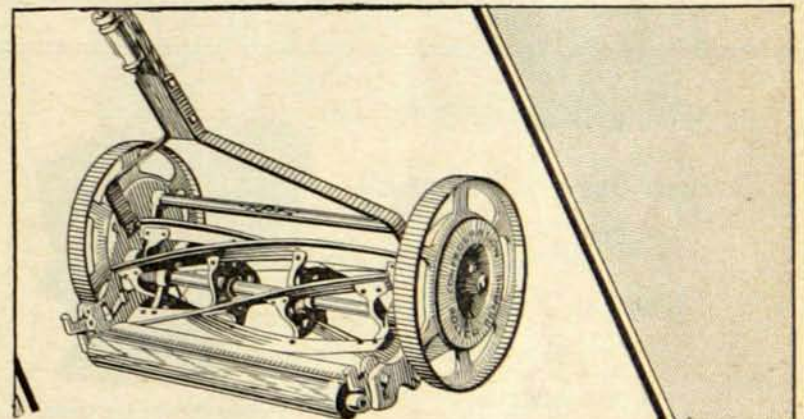
— Vous croyez donc qu'on ne peut pas être heureux?

— Hélas! petite... le plus sage, c'est de se contenter de peu de chose.

Yseult songea que cet homme, jeune encore, avait perdu ses espérances d'amour. Elle eut pitié de lui; mais elle se rasséréna en se disant que cette perte l'avait révolté contre la vie. Elle, Yseult, espérait bien aimer et être aimée, dans la paix, dans la joie.

IV

On arriva, un soir, au château de Sallinges, un château d'aspect simple, assez ancien, dont les larges tours carrées se profilaient en gris rougeâtre, contre le fond sombre des sapins de la montagne... Le site, un de ces paysages pittoresques et nobles,



Cette Tondeuse coupe ras et égal et vous donne de belles pelouses

Voici la tondeuse à gazon qui vous permet de toujours avoir de belles pelouses unies. Fabriquée par Smart, c'est vraiment la meilleure au monde.

Munie de lames bien tranchantes — fonctionnant avec souplesse et facilité — durable et efficace — peinte de couleurs fraîches et gaies — voilà les principales caractéristiques de la Tondeuse à Gazon Smart.

Le nom "Smart-Canada", qui apparaît sur chaque machine, est votre protection et notre garantie. Exigez la Smart authentique.

Choix de modèles, à différents prix — dans tous les bons magasins de ferronneries.

**SMART'S
MOWERS**

**JAMES SMART PLANT
BROCKVILLE . ONT.**

La Dame aux Yeux Baissés

du Haut-Bugey, avec des rochers, des bois, des prés en pente, un petit lac, dans le bas-fond, où se blottit, assez loin du château le vieux bourg de Sallinges.

Tout avait enchanté Yseult... La fin du voyage, dans un tramway montagnard, dont la trompe rauque sonnait sans cesse, au cours des rudes montées... l'ombre verte des bois de sapin... la splendeur du ciel au-dessus des cimes... le soufflet de l'air vif, quand la jeune voyageuse mettait la tête à la portière, une source claire tombant en cascade au fond d'un ravin, tous les mille détails d'une nature vierge, un peu farouche, dans la splendeur de l'été.

Une voiture attendait les voyageurs, à la station du tramway. Ce fut alors l'enchantement d'une agreste promenade, dans un chemin montant, ombragé de grands arbres, parmi lesquels d'énormes hêtres. A droite, se creusait un ravin étroit et profond, d'où montait un bruit d'eau courante. Des senteurs, tantôt parfumées, tantôt un peu âcres et humides, s'exhalaient des plantes, des talus, des bois, du sol même.

Ce chemin montant était tracé à travers le parc de Sallinges. Jusqu'à la fin, avec ses grands arbres, il entourait de mystère la course des voyageurs et, lorsque, tout à coup, la voiture déboucha sur le plateau, dans la magnificence dorée d'un soir sans voiles, le château de Sallinges se dressa contre le ciel, avec la soudaineté d'une vision.

Sur le vaste et lourd perron, verdi par les temps, une vieille femme, vêtue de noir, et maigre, ridée, parcheminée, accueillit les arrivants.

Yseult savait que cette femme, vêtue en chambrière, était vaguement apparentée au châtelain et remplissait ici le rôle d'intendante, presque de maîtresse de maison.

Tout en se montrant, non point gracieuse — cela ne semblait pas être dans sa nature — mais strictement polie, Mlle Valérie regarda particulièrement les jeunes filles. Son attention parut, à Yseult, assez peu bienveillante.

Célibataire et plus âgée que lui, Mlle Valérie nourrissait-elle l'espoir d'hériter de M. Jouffroy, et regardait-elle avec colère ces jeunes intruses?

Un quart d'heure après, un valet de chambre vint annoncer que le châtelain attendait ses visiteurs. Ceux-ci furent

emmenés dans une grande chambre du premier étage, toute tapissée de bibliothèques et de rayons de livres. On devinait, rien qu'en entrant ici, que le maître de céans avait arrangé ce lieu pour y passer, plus commodément et selon ses goûts, de longs jours de souffrance et de maladie.

Monsieur Jouffroy, un homme extrêmement maigre, aux rudes cheveux gris de fer, aux grands traits accentués, était étendu sur une chaise longue. Saisissant une béquille, il essaya de se redresser et retomba lourdement en arrière. Cet effort dut l'épuiser, car il montra aux arrivants un visage subitement défatigué, couvert d'une pâleur grise.

Ses lèvres remuèrent, mais il ne dit rien. Alors Mme Handerley, toujours prête à toutes les situations, s'empressa, parlant plus vite et plus haut que de coutume.

— Cher monsieur, ne vous dérangez pas! Nous vous en prions!... Nous sommes bien heureux de vous revoir, quoique fâchés de vous trouver ainsi souffrant!... Ah! ces douleurs!

— Mon mari en sait quelque chose... J'espère que vous reconnaissez mon mari? A présent, voilà nos deux filles, que je vous présente. Voilà Stéphanie, voilà Yseult!... Oui, c'est celle-ci, votre petite filleule... quoique vous ayez bien voulu les adopter toutes deux comme telles...

Monsieur Jouffroy étendit les mains, de maigres mains nerveuses, secouées d'un tremblement sénile. Il regardait les jeunes filles, avec des yeux très grands, d'un gris d'eau froide... Peut-être pensait-il aux joies familiales, qui lui avaient été enlevées si vite... Son regard s'embua. Il murmura, d'une voix enrouée:

— Stéphanie... Yseult...

Il toussa et reprit d'une voix plus claire:

— Approchez, mes enfants... si, toutefois, le triste spectacle de la maladie et de la vieillesse ne vous fait pas trop peur...

— Oh! non, mon cher parrain! s'écria Yseult, touchée de compassion jusqu'au fond de son cœur généreux. Elle s'inclina et tendit au châtelain ses joues fraîches. Quand il les eut baisées affectueusement, la jeune fille, par un élan spontané, lui rendit son baiser.

— Oh! la bonne, la charmante petite fille! murmura M. Jouffroy... Et vous, Stéphanie, ne m'embrasserez-vous pas aussi?

Stéphanie s'approcha, un peu pâle, les yeux à demi baissés. Elle tendit son front en silence. M. Jouffroy l'embrassa sans rien dire. Puis, il tendit les deux mains à M. et Mme Handerley.

— Chers amis... je vous remercie... de m'avoir amené ces enfants... Heureux parents que vous êtes, moi, je suis seul...

Sa voix s'étouffa dans une sorte de sanglot. Il se domina et reprit:

— Non, je ne suis pas tout à fait seul, j'ai ma vieille Valérie, que je vous présente. C'est la seule parente qui me reste... Elle est bien dévouée et vous pouvez avoir en elle toute confiance, n'est-ce pas, cousine Valérie?... Nous nous entendons bien... Nous avons tous deux des rhumatismes et un exécrable caractère. Nous nous brouillons parfois et nous raccommodeons ensuite... Cela nous distrait.

Mademoiselle Valérie s'inclina, d'un air revêche, sans riposter.

Après quelques instants de causerie, comme le châtelain paraissait accablé de fatigue, M. et Mme Handerley parlèrent de se retirer. La vieille demoiselle conduisit aussitôt les voyageurs aux chambres qui leur avaient été préparées.

Yseult fut légèrement déçue de se trouver dans une chambre un peu éloignée de celle de sa sœur. Elle n'en fit pas la remarque à la peu gracieuse intendante.

La pièce était vaste, d'aspect ancien, avec de vieilles tentures de soie d'un vert brouillé, semé de bouquets roses, esquissés à peine.

Yseult se trouva satisfaite du genre de confortable compatible avec ces vieux meubles charmants et l'ancienneté de cette partie du château. Une seule fenêtre, à petits carreaux, trop haut placée, éclairait la chambre.

Cette originalité assez moyenâgeuse plût à la jeune fille qui n'aurait pas à travailler ici.

Après quelques menus soins, Yseult songea enfin à rejoindre sa famille. Elle faillit s'égarer à travers les méandres des corridors tronqués, l'intérieur du château étant d'une irrégularité aussi pittoresque que déconcertante.

Elle crut avoir retrouvé le véritable escalier et descendit. Il faisait sombre. Elle avait presque peur.

Cette impression d'effroi s'accrut, lorsqu'elle se trouva dans une pièce immense, soutenue par de monstrueux et frustes piliers de pierre.

Une crypte?... Une cave?... Elle pencha pour cette dernière hypothèse, en entrevoyant, dans l'ombre, d'énormes fûts. Des soupiraux, placés à la naissance de la voûte, répandaient des lueurs lugubres dans ces lieux ténébreux.

Yseult remonta, quatre à quatre, l'escalier qu'elle venait de descendre. Avec soulagement, elle revit des régions plus civilisées. Sans bien savoir comment cela se fit, elle se trouva, presque aussitôt, dans une longue galerie vitrée, sur laquelle ouvraient les pièces du côté de l'ouest... et qu'elle avait remarquée, parce que se trouvaient orientées ainsi les chambres de ses parents et de Stéphanie.

En noir contre l'or du couchant, il y avait là plusieurs personnes... M. Jouffroy, Stéphanie elle-même... Tout émue encore de son aventure, Yseult crut entendre le châtelain tutoyer Stéphanie,

avec qui il causait d'un air grave, confidentiel.

Il avait, peut-être dit: "Valérie", car Mlle Valérie était là, à quelques pas, ou bien il avait prononcé des syllabes à consonnance équivalente.

Yseult ne s'arrêta point à cette aberration de ses oreilles troublées. Elle poussa une exclamation joyeuse et bondit près de sa sœur.

Tous sursautèrent et la regardèrent, avec étonnement.

— Figurez-vous que je m'étais perdue, mon parrain! dit-elle. Je ne sais comment cela s'est fait... Mais je suis descendue dans vos caves...

Après une seconde, comme s'il revenait de très loin, et qu'il eût de la peine à comprendre, M. Jouffroy se mit à rire, d'un rire bas, saccadé, de vieillard et de malade.

— Et elle a eu peur, ma petite filleule?"

M. Jouffroy se montra très tendre pour cette filleule inconnue, qu'il avait gâtée de loin. Mais, tout en parlant, il regardait la sœur aînée et semblait poursuivre encore, par regards, un entretien interrompu qui devait avoir été grave.

V

Le lendemain, debout devant sa fenêtre, Yseult, éveillée de bonne heure, assista à l'éblouissant spectacle du lever du soleil sur les cimes.

L'aurore, c'était la beauté de l'heure et du ciel. C'était aussi la grâce physique de la jeune fille à sa fenêtre... et peut-être plus encore la fraîcheur intacte de son âme. Yseult sentait confusément cela, en ce matin d'été.

Elle se hâta de rejoindre sa sœur. Et toutes deux, enveloppées de légers vêtements de laine blanche, à cause du vent du nord un peu vif, descendirent et firent, dans le parc, une longue promenade.

Simple était le château de Sallinges, simple son parc. Mais la beauté du paysage lui formait un incomparable cadre.

Après la visite en détail, que les jeunes filles firent dans l'intérieur du château, Yseult déclara spontanément:

— Il me semble que j'habiterais ici très volontiers.

Monsieur Jouffroy, qui l'écoutait, eut un demi-sourire, empreint de tristesse et de scepticisme.

— Ici, pauvre petite?... Vous ne savez pas ce que c'est qu'un long séjour à la campagne... Les femmes, généralement... les jeunes femmes comme vous, ont vite la nostalgie du monde.

— Oh! mais, protesta Yseult, c'est que je ne voudrais pas être absolument ermite. Il faudrait que j'eusse autour de moi, ma famille, c'est-à-dire...

— C'est-à-dire?... insista le châtelain, tandis que son visage fermé d'énigmatique vieillard exprimait une fugitive curiosité, mêlée de malice.

Yseult rougit, hésita... et prit le parti de rire, en répondant, drôlement, la vérité:

— Mon mari et mes enfants... Voilà!

Tout le monde rit... sauf M. Jouffroy. On passait sur la terrasse. Le châtelain était resté assis dans son fauteuil. Câlînement, Yseult vint s'asseoir à côté de lui, sur un siège bas.

— Cher parrain, commença-t-elle... Et elle s'arrêta, interdite, en voyant que les yeux de M. Jouffroy étaient pleins de larmes.

— Oh mon parrain, si je pouvais faire quelque chose pour vous consoler!

Monsieur Jouffroy la regarda, avec une émue douceur.

— Aimez un peu votre vieux parrain, chère petite fille... Vous me rappelez quelqu'un que j'ai beaucoup aimé... trop

Pour un chez-soi confortable:

Charbon Rogers "Scranton"

Charbon Welsh

Charbon Ecossais

et

Coke Lasalle



Toujours 2000 lbs à la tonne

The ELIAS ROGERS Company Limited

ALFRED ROGERS, Président

Edifice CANADA CEMENT

LAncaster 4252

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres

W. A. WAYLAND, Gérant

CAPITAL	\$100,000.00
ACTIF au 31 déc. 1927	521,732.96
RESERVE au 31 déc. 1927	378,867.56

Prospectus envoyé sur demande

Bureau Général, Tél. HArbour 5555
Bureau du Gérant, Tél. HArbour 5374

302 Est, rue Ste-Catherine, Montréal

Chambres mortuaires, HArbour 3656
Bureau du comptable, HArbour 4688

La Dame aux Yeux Baissés

peut-être... Mais vous, vous êtes bonne, franche et loyale... Heureux celui qui sera, un jour, votre mari...

"Quant à moi, si la vie ne m'avait été si dure, j'aurais aujourd'hui une fille de votre âge... tout à fait de votre âge et blonde comme vous... O ma petite Yseult!"

Par un brusque effort, le vieux solitaire parvint à dompter son émotion. Il conclut, d'une voix enrouée:

— Enfin, c'était écrit.

Il parut regarder dans le vague. Le voyant profondément absorbé, Yseult, après quelques mots qu'il n'eut pas l'air d'entendre, jugea à propos de se retirer et d'aller rejoindre sa famille.

..

La vie de la famille Handerley s'organisait, au château de Sallinges.

Le châtelain restait distant, souvent invisible. Quand il était là, il se montrait aimable pour tous, à sa manière taciturne, empreinte de bonté triste.

Il n'était point gênant pour ses hôtes et s'efforçait de leur rendre agréable le séjour à Sallinges. Quoique le personnel du château fût très réduit, tout n'en marchait pas moins avec une belle régularité, sous les ordres de l'habile Mlle Valérie.

Les environs offraient des buts charmants de promenades. A peu près tous les jours, Mlles Handerley s'en allaient à travers les chemins de la montagne, escortées, suivant la distance, par M. Handerley quelquefois, par Mme Handerley plus souvent, mais toujours par l'oncle Maurice.

..

Une personne, au château, n'aimait pas Yseult Handerley. Et c'était Mlle Valérie.

La jeune fille s'aperçut très vite de cette antipathie muette, mais très prononcée, de la vieille demoiselle. Et elle en éprouva une surprise, mêlée de révolte et d'indignation.

"Que lui ai-je fait?" se demandait-elle, parfois, devant le regard hostile, vite détourné, de la peu aimable intendante.

A vrai dire, Yseult, assez dédaigneusement, ne se serait pas attardée à creuser le pourquoi de cette attitude, sans un incident déplaisant.

Un jour, rêvant, immobile, sur une des petites terrasses du parc, elle surprit un fragment de conversation, qui la laissa songeuse et désagréablement impressionnée.

Une allée passait au pied de la terrasse. Les feuillages empêchaient le regard d'y plonger. Yseult entendit d'abord les pas de deux personnes et un murmure indistinct de voix, parmi lequel elle reconnut, bien vite, la voix sèche de Mlle Valérie.

— L'ainée... oui, sans doute... l'air sérieux... très charmante... très bien élevée...

Yseult comprit que l'irascible demoiselle parlait d'elle et de sa sœur. Les mots se firent plus distincts.

— Mais la cadette ne me plaît guère... je n'aime pas son sourire, ni ses yeux... Tout à fait le regard et le port de tête de sa mère!

"Entre nous, elle était bien un peu folle, cette pauvre femme, quand elle appela cette petite d'un nom pareil!... Tout à la pose, cette femme!... Peu de cœur et beaucoup d'orgueil!... Le jour de son mariage, je sais un homme qui n'a pas fait une fameuse journée..."

"Aussi, à votre place, j'aurais peur..." L'allée d'en bas avait un tournant brusque. Yseult n'entendit plus rien de distinct. Puis, ce fut le grand silence bruissant du parc.

La jeune fille était stupéfaite et indignée. Elle n'éprouvait aucune surprise à l'affirmation si nette de l'antipathie de la vieille demoiselle à son égard. Mais pourquoi celle-ci avait-elle parlé de Mme Handerley avec tant de mépris?... Le ton était encore plus méprisant que les mots.

"Et pourtant, comme, à sa manière, elle est aimable pour maman, cette vieille hypocrite!" pensa Yseult, irritée.

Elle savait bien qu'il ne faut pas trop s'inquiéter des dispositions méchantes, des récriminations envieuses de certaines personnes à qui pèse un rôle trop modeste ou subalterne et dont l'âme n'est pas assez haute pour dominer la fortune. Mais, pourtant, la jeune fille eût voulu

savoir avec qui s'entretenait Mlle Valérie. L'autre personne n'avait pas dit un mot, ou du moins, Yseult n'avait pas distingué la voix.

Pensive, la jeune fille se leva et reprit le chemin du château.

A son indignation furieuse, elle aperçut Mlle Valérie causant, au pied du perron, avec Mme Handerley, qu'elle avait, sans doute, rencontrée là.

Madame Handerley abritait, sous un chapeau de dentelle noire, son visage aimable, d'un air d'intérêt marqué et même de déférence.

"Que c'est dégoûtant, l'hypocrisie!" pensa Yseult, qui feignit de ne pas voir Mlle Valérie, et, après quelques mots adressés à sa mère, rentra dans le château, à la recherche de sa sœur.

Elle ne la trouva point. En revanche, elle fut rejointe par Mme Handerley, qui lui adressa des reproches au sujet de son attitude peu respectueuse, peu polie, envers une femme âgée et pauvre.

— Je croyais t'avoir mieux élevée, Yseult!

Yseult, piquée, conta à sa mère l'incident de tout à l'heure.

Le blâme injuste de la vieille demoiselle parut, naturellement, fort désagréable à Mme Handerley, qui rougit. Elle fronça les sourcils et garda, un instant, le silence. Puis elle haussa les épaules.

— Propos de femme aigrie, qui n'a jamais eu de chances! N'y prenons pas garde, Yseult!... Nous sommes ici chez M. Jouffroy, à qui cette personne est fort dévouée. Ayons au contraire, une attitude telle que Mlle Valérie n'ait aucun reproche à nous faire et finisse par en être désarmée... Promets-moi, Yseult, que tu agiras, envers elle, comme auparavant!

Madame Handerley semblait, cependant très contrariée. Aussi sa mansuétude, sa miséricordieuse sagesse, en imposèrent-elles à la jeune fille, qui fit la promesse demandée.

D'ailleurs, presque aussitôt après, Mlle Valérie se montra, sinon aimable, du moins plus correcte. D'hostile, son attitude devint simplement froide et polie. On eût dit qu'un bon avertissement lui avait été adressé. Par qui? Par M. Jouffroy, peut-être?

Cela était bien égal à Yseult, qui ne s'en préoccupa pas davantage.

VI

LES jours suivants, le châtelain de Sallinges se trouva plus souffrant et demeura tout à fait invisible. Sa santé se trouvait passagèrement affaiblie, par suite d'une mauvaise grippe, à laquelle il avait failli succomber cet hiver.

Pendant ces jours, le château parut plus silencieux. Yseult n'osait se livrer à sa gaieté naturelle. Le vieux piano droit, trouvé dans le salon, resta muet.

Enfin, M. Jouffroy, amaigri, un peu courbé, se montra, de nouveau, à ses hôtes.

Un après-midi, il commença à se faire transporter sur la terrasse de l'ouest, abritée des vents, et même du grand soleil.

Tout naturellement, M. et Mme Handerley s'installèrent auprès de lui, sur de confortables sièges d'osier, garnis de coussins.

Stéphanie, dans le salon, préparait son sac à ouvrage, et s'appêtait à aller rejoindre ses parents.

Ce que voyant, Yseult, déçue, lui dit: — Quel dommage, Stéphanie!... Et notre petite excursion projetée, à la Fontaine des Trois-Cailloux?

Stéphanie tressaillit... Elle avait d'ailleurs, ces jours-ci, un air singulièrement absorbé, cette blonde Stéphanie. Elle jeta, à sa cadette, un regard un peu étrange.

— Oh! quelle moue, pour une promenade manquée! fit-elle, du bout des lèvres... Ce n'est que partie remise... Tu comprends, Yseult, que nous ne pouvons laisser ton parrain se morfondre, seul, sur la terrasse...

"Mais ne crains rien!... Nous irons, sans doute, aux Trois-Cailloux, la semaine prochaine."

Sans attendre Yseult, elle sortit. La cadette dut s'exécuter et s'en aller, à son tour, sur la terrasse.

Au bout de quelques instants, elle s'y trouva parfaitement bien. Les branches, qui formaient comme une voûte légère, frémissaient doucement, et faisaient courir, sur les dalles, de vagues reflets de soleil, dans des ombres mouvantes de feuilles.

Yseult se sentait gagnée par une bienheureuse torpeur. Elle n'écoutait pas la conversation de ces messieurs, peu intéressante pour elle. Mme Handerley, qui crochetait avec application, disait, de loin en loin, quelques mots.

Stéphanie, qui, le front incliné, brodait une bande de filet couleur d'ocre, gardait le silence.

L'oncle Maurice manquait au petit cercle. Préoccupé d'une affaire embarrassante, il avait tenu à aller, lui-même, à la poste du bourg. De toutes façons, la promenade aux Trois-Cailloux eût été manquée pour ce jour-là.

Tout à coup, les chiens aboyèrent. Yseult soupira, troublée dans sa quiétude. Un souffle d'attention passa sur la petite assemblée. Les têtes se dressèrent, mais la conversation n'en fut pas interrompue.

Au bout d'un instant, Mlle Valérie apparut dans l'embrasure de la vieille porte ogivale. Elle vint dire quelques mots au châtelain.

Celui-ci s'adressa alors à M. et Mme Handerley.

— Verriez-vous quelque inconvénient à ce que je reçoive ici des amis?... La

famille Bruyas... Mtre Bruyas est le notaire de Sallinges...

"Il y a une jeune fille, mesdemoiselles..."

Madame Handerley, spécialement interrogée, sourit et répondit, de bonne grâce: "Nous ferons très volontiers connaissance avec vos amis, cher monsieur Jouffroy."

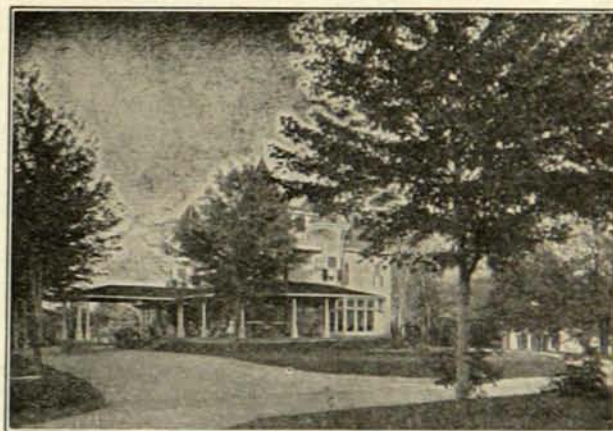
Du coup, Yseult fut tout à fait réveillée. La terrasse fut alors envahie par la famille Bruyas. Envahie est le mot qui vint à l'esprit d'Yseult, car les visiteurs en tenue de promenade, n'étaient que quatre, et ils se présentèrent fort correctement. Mais, chose singulière, ce quatuor parut emplir la paisible terrasse.

Était-ce à cause de la très haute taille de M. Bruyas fils?... A cause de la vivacité et de la rondeur physique de la mère de famille?... Ou à cause du bleu osé de la robe de Mlle Bruyas?

En tout cas, Mtre Bruyas, le notaire de Sallinges, n'était assurément pour rien dans cette impression bizarre éprouvée par Yseult. Vieux, maigre, ratatiné, effacé de visage et de manières, il paraissait bien être l'antithèse de sa femme, celle-ci, jeune encore, épanouie, bien portante et gaie, agréable de visage et attirante de visible bonté.

La mise de Mme Bruyas était infiniment plus commode qu'élégante. Cette assez singulière personne ne déplut point à Yseult.

Mademoiselle Henriette Bruyas, vingt-quatre ans, ni laide, ni jolie, avec un long visage rose plutôt fin et des yeux



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à

CARTIERVILLE, P.Q.

(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le

Docteur ALBERT PREVOST

Ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge:

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint:

Dr CHAS. A. LANGLOIS

Radiologiste.

Ecole de gardes-malades dirigée par

Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES
Téléphone: BYwater 1240 Ecrivez pour prospectus.

La Dame aux Yeux Baissés

gris plutôt durs, laissa l'observatrice Yseult assez perplexe.

Avec un sourire à la fois aimable et légèrement dédaigneux de personne très satisfaite d'elle-même, Mlle Henriette répondit volontiers aux avances curieuses d'Yseult, qui l'examinait, en dessous, avec une certaine malice.

"Décidément, c'est une poseuse et elle me déplaît!" fut la conclusion de cet examen.

Et, au même instant, Mme Bruyas, se tournant vers les trois jeunes filles, leur dit, avec effusion:

— Voilà, il me semble, un trio d'amies en train de se fonder!... Je crois que ces jeunes filles vont bien s'entendre... N'est-il pas vrai, mesdemoiselles?

Madame Handerley se chargea de répondre à la pressante invitation qui suivit. Elle le fit aimablement et avec mesure.

Yseult, qui ne pouvait s'empêcher d'observer les faits et gestes de son entourage, remarqua alors — comme elle ne l'avait jamais fait — combien Mme Handerley était grande dame.

Le Notaire causait, d'un air morne, avec MM. Handerley et Jouffroy. Peut-être donnait-il des nouvelles de sa santé, car Yseult apprit bientôt que M. Bruyas souffrait d'une incurable maladie d'estomac et d'un non moins incurable penchant aux idées tristes.

Le personnage le plus silencieux de la bande était, en ce moment, M. Francis Bruyas.

Ce grand garçon bien découpé, au visage agréable, paraissait légèrement intimidé par la présence de Mmes Handerley. Cependant, son air résolu, un peu froid, s'accordait mal avec ce soupçon d'embarras qui semblait percer dans ses manières. Peut-être avait-il été, simplement, incommodé par la grande chaleur, et jouissait-il, à présent, de l'ombre reposante de ces lieux?

Mademoiselle Valérie réapparut, avec deux domestiques, dont l'un était chargé d'un immense plateau. Promptement, une nappe brodée de couleurs vives fut étendue sur la table qui se trouvait là et qui supporta bientôt, aux yeux charmés

des visiteurs, tous les éléments d'un confortable goûter.

Sur un signe de sa mère, Stéphanie se leva et vint aider Mlle Valérie. Un sourire aux lèvres, avec une grâce et une aisance incomparables, la jeune fille circula sur la terrasse, suivie par tous les regards.

Lorsqu'elle revint s'asseoir, sa place avait été prise par Mme Bruyas. Mais M. Francis lui offrit un siège, auprès de lui, et Stéphanie répondit par son charmant petit sourire à l'offre aimable du jeune homme.

Ils échangèrent quelques mots, d'un air assez sérieux. M. Francis ne paraissait pas partager la gaieté exubérante de sa mère; mais son évidente belle santé reniait bien davantage la neurasthénie paternelle.

A plusieurs reprises, Yseult sentit peser sur elle ses yeux clairs, observateurs. Elle causa fort gaîment avec Mmes Bruyas, sans s'amuser outre mesure... Puis les visiteurs s'éclipsèrent.

Mademoiselle Valérie appela le valet de chambre. M. Jouffroy, pris subitement de frissons, désirait rentrer.

— Tout de même, parrain, pour une fois que vous vous décidez à descendre, vous avez de la chance! lui fit observer sa petite filleule.

Monsieur Jouffroy sourit. De sa main maigre, il caressa légèrement la joue d'Yseult. Et il se laissa emmener vers le château.

— Est-ce que nous irons vraiment voir ces gens? demanda Yseult à sa sœur.

Celle-ci resta silencieuse, l'air absorbé. Mais Mme Handerley répondit à sa place:

— Pourquoi pas?... Puisque cela fait plaisir à ton parrain... D'ailleurs, les Bruyas sont bien considérés ici... Sallinges n'abonde pas en distractions... Et Mme Bruyas est, à ce qu'il paraît, une excellente personne... Sa fille sera, pour vous, une amie... En tout cas, vous aurez plaisir à faire quelques promenades ensemble.

Yseult fit la moue.

— Elle ne me plaît pas beaucoup, Mlle Bruyas!... Elle semble vaniteuse et jalouse... J'aime mieux la mère que la fille...

Madame Handerley parut mécontente. — Je te fais mes compliments, Yseult... En quelques instants, tu juges ton prochain.

Stéphanie prit aussitôt la défense de sa sœur, en disant qu'elle, non plus, n'avait pas été charmée par Mlle Bruyas. Mais l'ensemble de la famille était plutôt sympathique... Et, les distractions n'abondaient pas ici, on aurait tort de froisser M. Jouffroy, en lui laissant voir que l'on dédaignait ses amis.

VII

EN effet, quelques jours plus tard, comme Mme Handerley et ses filles, escortées de Maurice, traversaient le bourg, la visite fut brusquement décidée.

Yseult qui, distraite par les courses en forêt, avait déjà oublié les Bruyas, se vit devant une vaste maison, à l'immense toit montagnard, entourée de bouquets de sapins, et d'un jardin précédé d'une haute grille.

On avait franchi la grille, qui était grande ouverte, et l'on arrivait à la maison.

A l'instant même, surgissant de derrière les bâtiments, Mme Bruyas parut, dans une tenue plutôt singulière, dont les visiteurs ne semblèrent point s'apercevoir.

La maîtresse de céans avait ceint d'un tablier bleu, sa taille rebondie, et ses manches étaient relevées jusqu'aux coudes sur ses bras vigoureux, brunis par le grand air.

— Ah! mesdames... monsieur... quelle bonne surprise! fit-elle, avec sa simplicité cordiale et joyeuse.

Sans s'émouvoir outre mesure d'être surprise ainsi accourée, elle ôta son tablier, auquel elle essuya ses mains humides; elle abaissa ses manches et reçut aimablement ses visiteurs.

Ceux-ci furent introduits dans un salon aux beaux vieux meubles, assez agréable

d'aspect, dont tout un côté formait une vaste bibliothèque, arrangée à même les boiseries de la pièce.

Les titres rébarbatifs de nombre de ces volumes firent faire la moue à Yseult, qui regardait curieusement autour d'elle.

Elle remarqua une petite collection minérale, étiquetée soigneusement. Mme Bruyas s'aperçut de son attention et dit, avec un mélange amusant de respect et de dédain:

— La collection de mon mari... pierres des Alpes... minéraux de tous genres... Je ne sais trop... Mon mari et mes enfants vous en feraient les honneurs mieux que moi... Ah! voici ma fille Henriette...

Mademoiselle Henriette, elle, était tirée à quatre épingles: robe élégante, chaussures fines, coiffure ondulée et compliquée. Elle jeta un coup d'œil honteux et irrité sur la tenue de sa mère.

Elle se montra assez aimable pour ces dames. A vrai dire, on ne pouvait qu'être aimable avec Mme Handerley.

Madame Bruyas, elle-même, parut flattée d'entendre louer son habitation sur un ton si convaincu. Mais la grande fierté de cette femme était visiblement sa fille.

A part cette aberration maternelle, Mme Bruyas était une femme agréable, pleine de bon sens et même d'esprit... beaucoup plus agréable et intelligente que cette fille dont elle se montrait si fière.

Sur ces entrefaites, Francis Bruyas entra.

La conversation prit un autre cours. Le jeune homme semblait plus sympathique et plus intelligent que sa sœur. C'était un garçon sérieux, bien équilibré, instruit et point sot, ainsi qu'en convint, le même jour, Maurice Handerley.

— Où donc est l'étude? demanda Mme Handerley, intriguée.

— Au fond du jardin, madame... Et, s'il vous plaît de la voir, je vous y conduirai... Nous avons ainsi deux issues sur les deux rues principales de Sallinges... Et cela est bien plus commode d'avoir notre habitation absolument séparée de l'étude.

A quoi Francis Bruyas ajouta, d'un air détaché:

Garanties...

de la Compagnie d'Assurance sur la Vie

"La Sauvegarde"

Vingt-huit Millions d'Assurances

Vingt Mille Assurés

6.03%

50%

économie
sur mortalité

Quatre Millions d'Actif

Trois Millions et Quart de Réserves

Un Million Cent Mille de Revenu Annuel

Cinq Cent Mille Dollars Versés aux Assurés dans l'Année

Conseil d'Administration

HON. NARCISSE PERODEAU, N.P.,
Président.

L. M. LYMBURNER
ALPHONSE MILETTE

Administrateurs Adjointes

HON. N. A. BELCOURT, C.R.

TANCREDE BIENVENU,
2e Vice-Président.

NARCISSE DUCHARME
ROBERT BACHAND, N.P.

HON. JOS. BERNIER

Dr E. P. BENOIT, Directeur Médical.

JEAN PASQUIN, Secrétaire.

Dr J. E. DESROCHERS, Sous-Directeur Médical.
PIERRE CAMU, Actuaire.

NARCISSE DUCHARME, Directeur-Gérant.

La Dame aux Yeux Baissés

— Il n'y a pas d'autre notaire à Sallinges... Le poste est important... N'en soyez pas étonnés! Sallinges est un petit centre où convergent nombre de bourgs et de villages de la montagne.

Madame Handerley se leva pour partir. Elle accepta de traverser le jardin et la maison qui y faisait suite. Les visiteurs se trouvèrent, en effet, dans une des plus larges voies de Sallinges.

..

Quelques jours plus tard, une jolie petite voiture légère s'arrêta devant le château de Sallinges. Mlle Bruyas et son frère en descendirent.

— Tiens! Ils n'ont pas envie de laisser tomber les relations! fit remarquer Yseult à sa sœur, derrière le rideau où elles se tenaient toutes deux.

Stéphanie rougit imperceptiblement: — Nous n'avons qu'eux à voir, ici, répondit-elle, en s'éloignant de la fenêtre.

Madame Handerley était là, pour recevoir les visiteurs. La petite Bruyas parut un peu émue et intimidée devant cette femme, pourtant si aimable. Mais la conscience de la très grande valeur de sa personne la soutint, en cette redoutable occurrence. Elle reprit bien vite son aplomb.

Son frère présenta ses hommages à ces dames, déclara qu'il était obligé de se rendre à Envermont, pour une affaire de l'étude, mais qu'au retour, il viendrait chercher Henriette, laquelle, pendant ce temps, aurait eu l'agrément d'être avec Mmes Handerley.

— Plaisir bien partagé! dit Yseult, souriante.

La mère lui jeta un regard inquiet et sévère. Francis Bruyas se retira bientôt. Et les trois jeunes filles demeurèrent ensemble, sous l'œil bienveillant de Mme Handerley.

Madame Handerley et Stéphanie prirent à tâche de faire causer la jeune fille, de la mettre en valeur. Deux femmes bien élevées et spirituelles tiraient des étincelles d'un caillou. La froide jeune personne s'anima, parut gaie, eut quelques saillies amusantes.

La mission de M. Francis Bruyas ne fut pas de très longue durée. Le jeune homme reparut, assez tôt pour prendre part à un charmant goûter et jouer, lui aussi, de la compagnie de ces dames.

Maurice Handerley fit, également, son apparition. Et la conversation devint intéressante et animée. On parla de la beauté des environs, des traditions locales. Le jeune notaire plaisait décidément à Maurice, car, ayant proposé une excursion au sommet appelé la Croix-des-Sapins, Francis Bruyas vit sa proposition agréée aussitôt par l'autre jeune homme. Il est vrai que, d'un regard rapide, celui-ci avait consulté Mme Handerley.

— Vous y trouverez, monsieur, des tableaux pittoresques pour votre crayon. Et ces dames pourront, là-haut, prendre une idée de la flore de la montagne.

— Ce serait charmant! approuva Mme Handerley, qui, pourtant, ne prenait jamais part aux excursions un peu lointaines. Nous reparlerons de cela, au premier jour favorable.

Les visiteurs s'en allèrent, visiblement enchantés de l'aimable accueil de Mme Handerley.

Eux partis, Maurice ne put s'empêcher de rire du "ouf" poussé par Yseult. Toutefois, il ne fit aucune réflexion.

..

Le châtelain — dont les jeunes Bruyas s'étaient informés, avec la plus grande déférence, — n'avait point paru, quoiqu'il allât maintenant assez bien. Mais nul ne s'étonnait, vu ses bizarreries et son amour farouche de la solitude. On disait, dans le pays, que le monsieur de Sallinges était un grand savant, un peu toqué. Mais on le respectait beaucoup, à cause de sa fortune, très grande, disait la renommée.

A quelles études s'adonnait donc M. Jouffroy? Yseult, qui, durant la maladie de celui-ci, avait pu pénétrer, parfois, dans l'immense chambre, avait vu, sur la table du vieillard, de gros livres austères de philosophie religieuse, dont quelques-uns en latin... les écrits des Pères de l'Eglise, ou ceux des grands écrivains modernes.

Monsieur Jouffroy recevait, très souvent, la visite du Curé de Sallinges, et causait avec lui, des heures durant. Enfin Yseult découvrit que, depuis qu'il

était redevenu mieux portant, le châtelain faisait, chaque jour, à l'aube, atteler une petite voiture qui l'emmenait à l'église de Sallinges, où il assistait à la messe matinale.

Monsieur Jouffroy semblait tout pénétré de pensées profondes et éternelles. Yseult, touchée, pensait que cet homme, ayant tout perdu ci-bas, n'attendait plus rien de ce monde, se tournait résolument, impatientement, vers l'autre, prêt à s'ouvrir pour lui... vers cet au-delà, où il jouirait enfin de la vision de Dieu même et retrouverait, à la lumière éternelle, les êtres chers dont la mort l'avait séparé.

Ces disparus, dont il ne parlait jamais, ne cessaient point de hanter la pensée du vieillard. Même au milieu de la paix mélancolique de sa dernière étape, il gardait leur vivant souvenir.

Yseult le comprenait à des mots vagues, à des regards.

Un jour, Yseult, rencontrant le vieillard dans un carrefour du parc, vint s'asseoir auprès de lui, sur un banc rustique.

Et, ce jour-là, M. Jouffroy qui l'avait regardée venir avec une émotion visible, lui dit, presque à voix basse:

— Il y a des heures où... je ne puis supporter cette ressemblance que vous avez avec... une morte de mon passé... Mais votre âme n'est pas semblable à la sienne... Vous avez un regard si franc, si loyal. Vous ne serez pas de celles qui se jouent de la douleur des autres... Ne soyez jamais ni capricieuse, ni coquette, mon enfant!

Yseult demeurait tout interdite de ces demi-confidences.

— O mon parrain, dois-je comprendre que... cette ressemblance dont vous parlez vous est pénible?

Monsieur Jouffroy s'aperçut, peut-être, de la surprise de la jeune fille. Il se calma et répondit, avec une affectueuse douceur:

— Elle m'émeut... Mais, ma petite Yseult, je suis toujours heureux de vous voir... Votre jeunesse et votre gaieté me réjouissent... Et vous ne savez pas combien votre vieux parrain vous aime.

XIII

Il flottait, dans l'air de Sallinges, quelque chose de nouveau, qu'Yseult pressentait, sans pouvoir le définir.

Le châtelain et ses hôtes avaient de longs conciliabules, dont, seule, la cadette des demoiselles Handerley était exclue. On se taisait à son approche, ou l'on parlait de choses banales, pour dire quelque chose. Et les attitudes encore animées démentaient cette banalité d'entretien.

Mais Yseult n'était pas excessivement curieuse. Et le fait d'être traitée en enfant entrainé encore dans l'ordinaire de sa vie. Elle se livra tranquillement à ses distractions et occupations préférées, sans se tourmenter des soucis dont on ne voulait point lui faire part.

Du reste, elle commençait à se faire quelque idée de ce dont il s'agissait. Un jour, elle entendit Stéphanie dire à M. Jouffroy, d'un ton fort sérieux:

— Je crois que j'habiterai volontiers ce pays... Je n'avais pas pressenti cela, le jour de notre arrivée...

Yseult n'en entendit pas davantage. Un peu froissée de ces cachotteries, elle ne questionna point.

Deux ou trois jours plus tard, comme Mmes Handerley revenaient de la poste du bourg, elles rencontrèrent sur la route Francis Bruyas et sa sœur, installés dans leur petite voiture légère.

Le visage, ordinairement mat, du jeune homme, était empourpré. Il faisait si chaud, il est vrai! Mais quelque chose de bizarre, dans son attitude et celle de sa sœur, étonna Yseult.

Francis arrêta la voiture. Sa sœur, l'air troublé et curieux, se mit à causer avec plus de vivacité que d'habitude.

— Nous allons à la Fontaine-de-Forest chercher des broderies chez la femme du gardien, qui est une si bonne ouvrière, expliqua-t-elle. Et Francis a bien voulu m'y conduire. Malheureusement, je ne me doutais pas qu'il fit si chaud... Sans quoi, nous serions partis plus tard... Stéphanie se redressa un peu et dit, d'une voix changée:

— Vous allez passer tout près du château... Vous nous feriez plaisir en vous y arrêtant un peu... Le temps de laisser la chaleur diminuer... Les journées sont si longues, à présent!

Tout singulier que cela parût, Yseult crut voir que Francis Bruyas pâlisait.

Henriette ouvrit la bouche et se tut. Ce fut lui qui dit:

— Ne risquerions-nous pas d'être importuns, mademoiselle?

Mademoiselle Handerley eut un léger, un indéfinissable sourire.

— Vous nous ferez plaisir! prononça-t-elle, avec un rapide regard.

Francis Bruyas rougit de nouveau, et violemment, comme si, au lieu de se dire des choses insignifiantes, ils s'étaient dit d'émotionnantes paroles.

Après cette courte promenade, et la visite non moins brève qui suivit, Yseult, d'abord perplexe et songeuse, dit enfin à sa sœur:

— Stéphanie, que se passe-t-il?

Elles étaient seules sur la terrasse, où, tout à l'heure, on avait servi des rafraîchissements. Mme Handerley, un peu lasse, venait de rentrer.

Etendue dans un fauteuil de jardin, Stéphanie, elle aussi, semblait lasse. A la question d'Yseult, elle fit un léger mouvement et répondit, avec lenteur:

— Il se passe, Yseult... que je vais me marier!

La cadette jeta un cri:

— Quoi! Stéphanie!

— Eh! oui! Je vais me marier... N'as-tu jamais pensé que cela pourrait m'arriver un jour?... Me trouves-tu trop vieille ou trop laide, petite fille dédaigneuse?

— Oh! Stéphanie, que dis-tu?... protesta Yseult, prête à pleurer, dans l'émotion de cette révélation.

Elle comprenait, à présent, que là était le mystère de ces jours derniers. Pas une minute, elle n'eut l'idée d'une plaisanterie. Immédiatement, elle admit cette vérité, si inattendue qu'elle fût.

— Je comprends... Et c'est M. Bruyas que tu épouses?

— Oui, Yseult... Te déplaît-il pour beau-frère?

— Je... Non... C'est-à-dire. Enfin, non, il ne me déplaît pas... Si tu crois pouvoir être heureuse avec lui!

Yseult balbutiait, prise au dépourvu par cette grande nouvelle et par l'assurance de sa sœur.

Non, Francis Bruyas ne lui déplaisait point. Mais la jeune fille n'eût pu dire

Pour vous tenir au courant du mouvement scientifique contemporain,

Lisez "LA SCIENCE MODERNE"

Et ses chroniques de radio, nouvelles, bibliographie, etc...

Prix de l'abonnement \$3.00 par an, 0.25 le numéro.

Publiée en France, Belgique, Suisse et Canada

Adresse à Montréal, B. P. 132, Station N.

Pour
 Introduire
 le Nouveau flacon
 de PARFUM
 Le Dandy



aussi
 POUDRE
 COMPRIMÉE

Prix du détail
 Parfum. \$ 2.00
 Poudre \$ 1.00
 Comprimée.

parfums d'orsay
 17, Rue de la Paix Paris
 SEULS DISTRIBUTEURS POUR LE CANADA
 J. B. RENAUD & CIE, INC. - QUÉBEC

La Dame aux Yeux Baissés

pourquoi elle était si surprise... pourquoi elle n'aurait jamais pensé au fils du notaire pour en faire le compagnon de Stéphanie Handerley.

Elle n'osa point dire ceci à sa sœur aînée. Cette grave et mystérieuse Stéphanie l'intimidait secrètement.

D'ailleurs, la future fiancée se leva, et, souple, charmante, regagna le salon.

Un peu plus tard, après une profonde méditation, Yseult chercha à se trouver en tête à tête avec sa mère.

— Alors, maman, c'est bien vrai, Stéphanie est sur le point de se fiancer? ... Je suis très étonnée... Je n'aurais jamais prévu cela... Croyez-vous...

Yseult hésita, en rougissant beaucoup. "Croyez-vous que ce mariage soit digne de Stéphanie?"

Madame Handerley jeta à sa fille un rapide regard.

— Quelle idée, petite!... Tu ne peux juger de ces choses... Oui, les Bruyas sont très honorables et ne manquent pas de fortune... Francis est bien élevé, bon, sérieux... Sans doute, il y a des partis plus brillants, mais celui-ci est de tout repos... La vie à la campagne plaît à ta sœur. Elle accepte le jeune Bruyas... Nous l'approuvons et sommes heureux de sa sagesse.

"Quand ton tour viendra, Yseult, imite ta sœur... Et songe bien que la vie n'est pas un roman."

De plus en plus déconcertée, la jeune fille ne trouva plus rien à dire... D'ailleurs, qu'eût-elle pu reprocher à Francis Bruyas?... Mais, obstinément, elle gardait, au fond d'elle-même, l'idée que, malgré toutes ses qualités, tous ses mérites, le jeune homme était inférieur à Stéphanie, moralement, et aussi socialement parlant.

Elle murmura, en rougissant encore: — Croyez-vous qu'il... qu'il aime Stéphanie?

Un léger sourire entr'ouvrit les lèvres fines de Mme Handerley.

— Petite fille romanesque... Eh bien, oui! Je crois qu'il l'aime pour de bon... Le contraire m'aurait étonnée... Ta sœur est jolie, élégante, très femme du monde... Elle l'a ébloui et il sera fier d'elle.

Madame Handerley parlait d'un ton net et détaché, comme constatant une chose de toute évidence. Et elle semblait si impartiale, sa voix était si mesurée, que nul n'eût songé à la taxer de naïveté vaniteuse maternelle et que, dans sa bouche, ces mots de louange, au sujet de sa fille, n'eussent choqué personne.

Quelques jours se passèrent. Stéphanie avait l'air serein et tranquille, en personne qui n'a pas de doutes sur ce qu'elle doit faire et dont la résolution est irrévocable.

Yseult, silencieuse, se souvenait de certains salons de Villechesnel, où, quelques années auparavant, l'on rencontrait un séduisant officier, le beau lieutenant Rodez, doué de toutes les qualités physiques et morales.

Il faisait à Stéphanie Handerley une cour discrète et assidue. Un beau jour, on ne le revit plus. Il avait permuté et s'en était allé dans le nord de la France.

Yseult était presque sûre qu'il avait demandé Stéphanie en mariage. Pourtant, précédemment, la jeune fille semblait l'accueillir avec faveur... O mystérieuse et charmante Stéphanie, à la petite bouche grave et close, Stéphanie incompréhensible et cruelle, comme vous gardez bien vos secrets!

D'autres jeunes gens avaient entouré cette jolie jeune fille, bien dotée, assurait la chronique. Elle passait, indifférente et douce.

Aujourd'hui, toujours douce et à peine moins indifférente, elle acceptait un jeune notaire de campagne, très honorable et plein de qualités sérieuses, mais n'ayant vraiment rien d'assez remarquable pour séduire la dédaigneuse Mlle Handerley.

Non, décidément, Yseult ne comprenait pas.

Elle reçut une lettre apaisante de l'oncle Maurice. Le jeune homme répondait aux doutes exprimés, en louant la parfaite sagesse de Stéphanie et les mérites du futur époux.

"Sois bien tranquille, ma petite Yseult! concluait-il, affectueusement. Dès les premiers jours, j'ai étudié ton futur beau-frère, et je crois que la destinée de Stéphanie est en d'excellentes mains.

"D'ailleurs, ta sœur est assez énergique, sous son apparente douceur, pour dominer la vie et prendre, sur son mari, la plus salutaire ascendance."

Yseult médita sur cette lettre et crut comprendre que le mariage Handerley-Bruyas avait été arrangé, soigneusement, à l'avance. Elle n'osa s'informer de ceci. Mais elle éprouva une impression redoublée de mélancolie et de révolte.

"Moi, quand je me marierai, ce sera par amour!" se promit-elle, avec toute la ferveur de sa jeunesse.

..

Comme on arrivait à la mi-septembre et que Mme Handerley désirait rentrer sans retard à Villechesnel pour les préparatifs du mariage de sa fille aînée, les événements en furent précipités.

Au bout de peu de jours, on fiança les jeunes gens, au château de Sallings, devant M. Jouffroy.

Madame Bruyas était ravie et ne le cachait point. Mre Bruyas lui-même, à sa manière taciturne, se montrait heureux du mariage de son fils. La jeune Henriette éprouvait, à la fois, de la satisfaction et de la jalousie, satisfaction vaniteuse de voir son frère se marier si brillamment et jalousie secrète envers une belle-sœur si élégante et si jolie.

On parla de contrat. Et, quoique fort distraite, Yseult apprit alors le chiffre considérable de la dot de sa sœur. Elle ouvrit de grands yeux, en s'étonnant de la fortune des siens, qu'elle ne croyait pas telle. Décidément, les Bruyas pouvaient jubiler. Ils n'avaient, sans doute, jamais espéré, pour leur fils, un si riche mariage.

La veille du départ, on alla déjeuner chez les Bruyas. Le repas fut magnifique, un peu trop même. Mais l'argenterie était belle; et cette grande salle à manger, aux nobles lignes, faisait un cadre savoureusement désuet à ce repas à la mode de nos pères.

Ensuite, l'on visita la maison, jusqu'aux greniers. Les Bruyas s'effaçaient, décidément, devant leur riche belle-fille. Ils promettaient d'abandonner aux jeunes gens toute l'habitation et de s'installer au-dessus de l'étude.

Yseult pensa que sa sœur ferait facilement un bijou de cette maison Nicolle, vaste et originale, avec son cachet d'ancienneté bourgeoise. Les arbres qui la précédaient étaient superbes. Et, par les éclaircies des frondaisons, on apercevait le lac et le fond majestueux des montagnes.

Néanmoins, tout cela lui produisait l'effet d'un rêve.

IX

LES hôtes du château de Sallings rentrèrent enfin dans leur paisible ville bourguignonne. De ce séjour dans le Bugey, Mlle Handerley, l'aînée, rapportait une bague de grand prix, rubis et diamants, qui était une bague de fiançailles.

Madame Handerley fit quelques visites, avec sa fille, pour annoncer à des amis la bonne nouvelle, dont le bruit se répandit par la ville comme l'explosion d'une trainée de poudre.

On en parla beaucoup, sans rien savoir de précis. Puis, comme les Handerley avaient toujours vécu d'une façon très réservée et en quelque sorte à l'écart, on n'apprit rien de nouveau. La curiosité publique se lassa peu à peu, se réservant pour le spectacle du mariage et des toilettes des invités.

Et, parmi les préparatifs précipités, il vint un jour qui était la veille du grand jour.

..

Yseult dormait depuis près d'une heure, lorsque, tout à coup, elle s'éveilla, avec l'impression qu'il y avait quelqu'un dans la chambre.

Elle vit un grand rayon de lune tomber des hautes fenêtres, dont les persiennes n'étaient pas closes. Et, dans ce rayon, une forme blanche demeurait immobile. Yseult jeta un cri étouffé et se cacha le visage sous ses draps... Un pas glissa dans la chambre.

— N'aie pas peur, Yseult!... C'est moi!

Stéphanie ne s'approcha pas du lit. Elle répéta, d'une voix un peu changée:

— N'aie pas peur!... C'est moi!

— Tu n'es pas malade? murmura Yseult, dont le cœur battait encore à coups redoublés.

— Non, un peu énervée seulement... je n'ai pas sommeil, voilà tout!... N'a-t-on pas déposé ici mon missel?... Il n'est pas dans ma chambre.

Stéphanie était debout au milieu de la clarté. Ses cheveux blonds défaits tombaient, en une épaisse tresse, sur son peignoir de piqué blanc.

— Ton missel est sur ma commode, expliqua Yseult, qui ajouta, en hésitant: — Stéphanie... tu n'es pas... triste?

La fiancée laissa retomber lentement ses deux bras.

— Triste? répondit-elle, enfin, d'une voix lasse. Pourquoi veux-tu que je sois triste?

Stéphanie n'ajouta pas un mot de plus. Yseult, craignant de blesser sa sœur, n'osa l'interroger davantage. La forme blanche glissa et disparut comme une vision.

Une immense tristesse écrasa le jeune cœur d'Yseult. Cette fois, à n'en pouvoir douter, elle sentait que sa sœur n'était pas très heureuse et n'épousait Francis Bruyas que par raison.

Par raison?

Des larmes glissèrent en pluie sur l'oreiller d'Yseult. Elle ne comprenait pas bien ce qui se passait autour d'elle. Elle comprenait seulement qu'à la veille d'aliéner pour toujours sa liberté, la mystérieuse fiancée souffrait dans son cœur et frissonnait d'angoisse... sans, pour cela, renoncer à ce mariage qu'elle avait accepté si résolument.

La vie est donc si méchante, si compliquée, qu'on ne puisse donner son cœur avec joie?

Non, Yseult ne pouvait comprendre. Et cette énigme oppressait sa jeunesse.

A la fin, elle sécha ses larmes. Et dans le grand silence de la nuit sur ce quartier aristocratique, à demi désert, elle prit son chapelet, suspendu au chevet de son lit. Elle se mit à prier tout bas.

Le mariage de Stéphanie Handerley fut célébré par une splendissante journée, dont les reflets pénétrèrent jusque dans la sombre vieille église Saint-Jacques, ornée de verdure.

Yseult, en robe rose, regardait sa sœur, avec des sentiments complexes d'admiration, d'étonnement et de crainte.

"Quand je me marierai, pensait-elle, je serai moins jolie, sûrement... Mais j'aurai, peut-être, un air plus heureux... Car je ne veux pas... non, je ne veux pas faire un mariage de raison!"

Francis Bruyas était superbe, en sa tenue de gala. Les regards, plus ou moins bienveillants, qui s'attachèrent sur le marié, durent constater que, physiquement, celui-ci échappait aux critiques. Comme le bruit courait, depuis peu, que ces notaires de Sallings étaient très riches, on se chuchota que Mlle Handerley faisait, après tout, un fort bon mariage.

Madame Handerley était délicateuse, en moire gris et fer. Elle semblait toute jeune et sereine.

A aucun moment elle ne trahit d'anxiété au sujet de sa fille, qui, aujourd'hui, se liait pour la vie entière. Pendant le sermon seulement, tandis que le bon Curé de Saint-Jacques parlait de son maternel dévouement, elle porta à ses yeux son riche mouchoir de dentelle. Mais cet instant d'émotion fut bref.

Yseult, émue et tremblante, jetait à son futur beau-frère des regards furtifs, scrutateurs. A côté de la jolie mariée, pâle et recueillie, il se profilait très calme, l'air correct, mais assez dédaigneux de toutes ces cérémonies religieuses. Chez les Bruyas — gens dits bien pensants — les femmes pratiquaient leur religion et les hommes leur laissaient la liberté de le faire.

A un moment donné, Yseult remarqua, sous la fine moustache du jeune homme, un léger sourire d'ironie. Et Francis, alors, lui déglutit; et elle eut envie de crier à sa sœur:

"Arrête! Arrête, Stéphanie! J'ai peur, peur pour toi!... Cet homme ne te comprendra jamais!"



Prompt soulagement à la douleur contre **ENTORSES et CONTUSIONS**

Frictionnez-vous avec **Absorbine Jr.**
LE LINIMENT ANTISEPTIQUE

le Tonique Pulmo

VOUS REFAIT

La bonne santé est un droit de naissance. De ce que vos nerfs sont faibles, votre sang appauvri et vos poumons affectés, il ne s'ensuit pas que vous ne puissiez recouvrer votre vitalité.

LE TONIQUE PULMO est le meilleur reconstituant du sang, des nerfs, des poumons et des muscles. Il régénère les tissus et refait la vigueur compromise par le rhume, la bronchite, la grippe et les maux de cette nature.

Pour vous en convaincre, demandez le Tonique Pulmo à votre fournisseur, ou votre pharmacien

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited.

Succursales à Montréal: 927 rue Calumet.

pour toute personne faible

Dr Hervay

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST

Ex-élève des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

VOIES GENITO-URINAIRES

Maladies des reins, de la vessie et des organes génitaux

Maladies vénériennes et maladies de la peau

3440, rue Hutchison, Montréal Tél. PLateau 6347

La Dame aux Yeux Baissés

Hélas! dans une minute, il allait être trop tard... Le prêtre commençait déjà la solennelle question, adressée aux époux...

Yseult eut envie de sangloter tout haut. Mais l'attitude tranquille de sa mère, l'air pensif et résolu de la mariée, la sensation de la présence d'une foule dans l'église, voire l'œil sévère du Suisse (fixé tout à coup sur elle, comme s'il eût deviné que cette petite demoiselle d'honneur, en robe rose, avait l'idée de causer un scandale dans le temple), tout enfin imposa à la jeune fille et la pénétra de l'inanité de sa révolte contre ce qui était presque le fait accompli.

Elle entendit le "oui" distinctement prononcé par la voix douce de Stéphanie. Et, pour elle, la cérémonie s'acheva comme dans un rêve.

X

DEPUIS le départ de la mariée, l'hôtel de Blanche-Croix semblait singulièrement vide et silencieux. C'est que la gaîté d'Yseult était, elle aussi, partie.

La jeune fille pâlisait, s'étiolait, en dépit des efforts de la mère de famille pour l'entraîner en des réunions joyeuses, en des visites intéressantes ou jugées telles.

Octobre... Des vus et, parfois, des lettres, forcément écourtées, arrivaient incessamment à l'hôtel. Les nouveaux époux étaient en voyage de noces et ne devaient rentrer qu'en décembre.

Yseult éprouvait le besoin éperdu de se raccrocher à quelqu'un ou à quelque chose. La lecture, cependant sa distraction favorite, l'importunait.

Aussi fut-elle toute joyeuse, le jour où sa mère lui annonça l'arrivée de Philippe de Saint-Georges.

Celui-ci était le fils d'une demi-sœur de Mme Handerley, qui, jadis, avait épousé un noble diplomate, de beaucoup plus âgé qu'elle.

Les relations entre les deux sœurs étaient assez rares, quoiqu'elles fussent restées en bons termes.

Le diplomate, un homme de haute taille, aux cheveux gris, à l'air sec et méprisant, n'était venu qu'une fois à Villechesnel.

Mais Mme de Saint-Georges, élégante et jolie, aimable et un peu moqueuse, fort dédaigneuse de ce milieu de petite ville où végétait sa sœur, avait fait à l'hôtel de Blanche-Croix, plusieurs brefs séjours.

Madame de Saint-Georges était venue, les premières fois, avec son fils unique, ravissant garçonnet, blond et hautain, qui condescendait, pourtant, à jouer avec sa petite cousine. Puis, pour diverses raisons, tenant en partie à ses études et à ses voyages, le jeune Philippe n'avait plus accompagné sa mère.

Aussi l'annonce de sa très prochaine arrivée fut-elle, pour les Handerley, un événement.

Philippe de Saint-Georges arriva, un soir. Comme il l'avait annoncé, il était seul.

Avec beaucoup d'aisance et de cordialité, il secoua la main de son oncle à faire mal à celui-ci, qui avait des rhumatismes; il embrassa sa tante sur les deux joues... et regarda, une seconde, d'un air étonné et perplexe, le visage charmant, un peu rougissant, de sa jeune cousine.

— Quoi!... C'est la petite Yseult?... Ma parole, elle m'intimide, à présent.

Philippe de Saint-Georges était suprêmement beau. Avec un sourire à la fois caressant et un peu moqueur, il prit la petite main d'Yseult, la porta à ses lèvres. Ce qui fut fait d'un geste si naturel que la jeune fille, déconcertée, n'eût pu taxer de trop cérémonieux l'accueil de ce cousin, d'ailleurs si peu connu.

Mais cette première entrevue lui causa une émotion indicible. Pauvre petite Yseult, tournée vers le rêve et vers l'amour! Songeuse Yseult, attendant le Passant, qui doit devenir le compagnon de toute la vie!

Ce furent de beaux jours, en dépit du brouillard glacé qui s'abattait alors sur Villechesnel. Yseult ne s'ennuyait plus.

De beaux feux clairs brûlaient dans les cheminées de l'hôtel. Et il faisait bon

broder en causant, l'après-midi... et, le soir, jouer du piano, chanter, causer encore...

Madame Handerley semblait très fière de ce brillant neveu... fière comme jamais elle ne l'avait été de ses filles. A vrai dire, elle était trop intelligente pour laisser voir cette sottise maternelle, souvent si peu justifiée, qu'éprouvent tant de femmes vulgaires.

Et pourtant, Yseult ne devait pas humilier Mme Handerley, puisqu'elle semblait intéresser le beau Saint-Georges lui-même.

Un jour, Maurice Handerley arriva à l'improviste.

"Triste et sombre, comme le temps!" constata Yseult, un peu fâchée tout de même de l'arrivée de son oncle, parce que celui-ci causerait avec Philippe, l'accaparerait un peu, rarefierait les têtes-à-tête des jeunes gens.

Mais Maurice ne demeura ici que deux jours. De pressantes affaires le rappelaient à Lyon. Et encore, pendant ces deux jours, il n'accapara nullement le neveu de sa belle-sœur, comme s'il n'éprouvait aucun plaisir en sa compagnie.

Une fois seulement, il l'emmena pour une rapide promenade dans les environs. Et ce fut pendant cette absence que M. et Mme Francis Bruyas arrivèrent sans être attendus.

Maitre Bruyas était malade, et, pour les soins de l'étude, avait, d'urgence, rappelé son fils.

Les deux époux restèrent à Villechesnel une heure à peine, afin de ne pas manquer leur train, ce qui les eût obligés à attendre au lendemain.

Cette rapidité forcée attristait visiblement Stéphanie. Mais les soucis de son installation l'attendaient à Sallings et elle ne pouvait laisser son mari rentrer seul.

La jeune femme était fort élégante dans sa toilette de voyage. La finesse de ses traits et la blancheur nacrée de son teint transparaisaient plus agréablement sous sa voilette brodée.

Son mari prêtait une visible attention à tous ses gestes, à tous ses mots.

Une heure est un bien court laps de temps, quand on a une foule de choses à se dire. Ayant invité chaleureusement leurs parents, et, en particulier, Yseult, à venir sans plus tarder voir leur installation, M. et Mme Bruyas disparurent.

Yseult resta tout abasourdie de cette visite si brève. Peu après, Maurice et Philippe, ignorant leur malchance, rentrèrent à l'hôtel.

Le lendemain, l'oncle partit, lui aussi.

— Quel drôle d'homme! confia Saint-Georges à sa petite cousine. Il a une façon de vous regarder! Et il a l'air de quelqu'un qui médite un crime!

— Ou qui en a commis un! acheva Yseult, en riant... Pauvre oncle Maurice! Lui qui est la bonté même!... Il était, sans doute, dans un de ses jours de spleen. Mais ne le jugez pas mal, je vous prie!

— Je vous le promets... Désormais, je ne verrai que par vos yeux.

Et Saint-Georges murmura, très bas:

— De si beaux yeux!

Yseult devint pourpre et baissa les paupières.

Le jeune homme trouvait, vraiment, un grand charme à cette petite cousine de Bourgogne... Une princesse, avec sa grâce souple, ses cheveux blonds, son brillant sourire.

Au fond de lui-même, il s'étonnait naïvement de trouver cette jeune bourgeoise plus aristocratique que bien des grandes dames.

Enfin, pour intéresser Saint-Georges, plus sérieusement même qu'il ne l'eût voulu, Yseult Handerley avait un attrait de vraie jeune fille, de jeune fille simple et franche.

"De vraies jeunes filles, il y en a si peu, aujourd'hui!" se disait le visiteur, pénétré de respect pour une candeur si sincère.

La proche parenté des jeunes gens rassurait, sans doute, Mme Handerley, car elle ne parut pas tout de suite s'apercevoir de l'idylle.

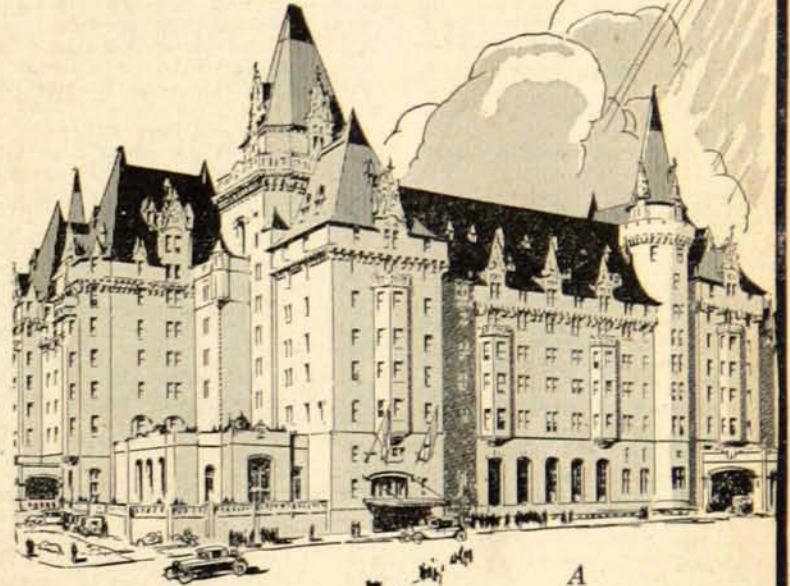
Yseult, d'ailleurs, cachait sa joie, avec une pudeur jalouse. Elle sentait l'amour venir à elle.

Un soir qu'elle s'était plainte du chagrin éprouvé à la suite du mariage de sa sœur

LES HOTELS DISTINGUES DU CANADA

Le Nouveau

CHATEAU
LAURIER



A

OTTAWA

COEUR de la Capitale canadienne... foyer d'une somptueuse vie sociale... le nouveau Château Laurier vous apportera une conception nouvelle de l'aménagement et du fonctionnement de l'hôtellerie moderne. Salon de bal, salle de transport, salon à thé Jasper... laisseront dans votre souvenir une impression inoubliable. Chambres et suites meublées et pourvues d'un service bien dans la note d'excellence du Canadien National.

Venez à Ottawa... arrêtez-vous au nouveau Château Laurier... le rendez-vous des législateurs canadiens et l'avant-poste d'une superbe région de vacances.

Un coin du grand salon.



CANADIAN
NATIONAL
RAILWAYS

SERVICE D'HOTELLERIE
A. S. McLEAN, Surintendant Général.
WALTER PRATT, Gérant Général.

[ô délices d'être plainte tendrement par celui que l'on aime!] Saint-Georges lui dit:

— Pauvre petite fille!... Comme vous avez dû être triste, dans cette espèce de couvent!... Mais il y a, à la situation, un remède tout indiqué...

— Lequel? demanda, étourdiement, Yseult.

— Mais... le mariage... Mariez-vous aussi, petite cousine... Et vous ne pleurez plus!

La jeune fille rougit. Elle sentait son cœur battre trop vite dans sa poitrine. Elle fit un effort pour dominer son émotion.

— Cela dépend, dit-elle enfin, d'une voix assez naturelle, cela dépend du mari... Je pourrai, au contraire, pleurer bien davantage...

— O ravissante sagesse!... Ecoutez, tout de même, un conseil... N'épousez qu'un homme que vous aimerez d'amour.

— Merci, mon cousin... C'est ce que je prétends faire...

Philippe de Saint-Georges parlait un peu trop près, peut-être, des doux cheveux blonds d'Yseult.

— Oh! l'heureux mortel!... Quel sera-t-il donc?

Un irrésistible entraînement poussa le jeune homme à ajouter, très bas:

— Je voudrais l'être...

Par un mouvement de confusion virginale, Yseult s'écarta brusquement de lui.

Au même instant, Mme Handerley parut dans l'allée tournante, à quelques pas des jeunes gens. Elle toussa, feignit de ne pas voir l'embarras de ceux-ci et envoya sa fille à la maison, prévenir Fanny que...

Yseult eut toutes les peines du monde à comprendre le sens de la commission qui lui était donnée.

Quelques jours s'écoulèrent. Les jeunes gens ne retrouvèrent pas l'occasion de ces agréables tête-à-tête. Philippe ne put poursuivre son aveu. Mais ses yeux, son attitude, parlaient pour lui.

XI

Un matin, Yseult s'éveilla, oppressée, avec l'idée qu'elle avait fait un mauvais rêve, un cauchemar, dont elle était heureuse d'être sortie.

Elle alla à sa fenêtre. De grands reflets roses et orangés rayaient le ciel. Le vent soufflait avec violence et les feuilles sèches volaient, deci delà, dans les allées. Les plantes frileuses courbaient leur tête, noircie par la gelée des nuits précédentes. L'abandon du jardin était d'une tristesse morne.

Mais l'oiseau d'espoir qui chante au fond des cœurs jeunes, et qui ne redoute pas l'approche de l'hiver dans les jardins terrestres fit de nouveau entendre sa voix à l'âme pensive d'Yseult.

La jeune fille s'habilla, avec sa vivacité ordinaire, et descendit. Elle alla droit à la salle à manger, d'où venait un bruit de voix contenues.

Saint-Georges déjeunait, en tête-à-tête avec sa tante. Sa physionomie était singulièrement grave et même sombre. Yseult en fut frappée et son cœur se serra tout à coup.

Elle eut l'impression d'avoir interrompu un entretien confidentiel. Mais l'attitude du jeune homme n'autosait aucune heureuse espérance.

— J'espère, Philippe, que vous n'avez reçu aucune mauvaise nouvelle?... Vous avez l'air soucieux! fit observer, craintivement la jeune fille.

Saint-Georges échangea, avec Mme Handerley, un coup d'œil singulier, qu'Yseult surprit, et dont elle se demanda la signification.

Lui, fit un signe de tête qui disait oui à la première question de la jeune fille. Mais ce fut Mme Handerley qui répondit, à sa place, d'un air fermé:

— Oui... Philippe s'en va, dans deux heures... Il a reçu une dépêche... Son meilleur ami est mourant et le fait appeler.

— Ah! fit Yseult, simplement.

Un froid de glace lui pénétra, tout d'un coup, jusqu'au cœur. La désolation de novembre, à laquelle, tout à l'heure, sa jeunesse avait résisté, l'accabla soudain. Elle sentit que Philippe s'en allait pour longtemps et ne reviendrait pas pour elle.

Que s'était-il donc passé?... Quelle soudaine catastrophe s'était donc déchaînée sur cette maison paisible?

Yseult demeura impassible en apparence et le souci de sa dignité était là pour l'aider

La Dame aux Yeux Baissés

à se dominer, à se montrer, comme d'habitude, aimable, souriante.

— J'en suis bien fâchée, Philippe... Nous vous pardons et vous avez du chagrin, fit-elle, de sa voix douce.

— Oui, j'en ai! dit, brusquement, le jeune homme, en regardant sa cousine avec des yeux fiévreux cerclés d'ombre.

Puis, il haussa les épaules et murmura:

— Mais c'est la vie!

Et il se détourna un peu d'Yseult... comme s'il eût voulu plus vite se détacher d'elle et de son souvenir.

Au moment de monter dans la voiture qui allait l'emmenant à la gare assez lointaine, le jeune homme hésita et parut ne savoir comment prendre congé d'Yseult. Ce trouble — qui n'était pas celui d'un amoureux intimidé, mais celui d'un homme peu fier de sa conduite, oscillant entre le regret et les remords, et cependant fermement décidé au recul, — ce trouble perça, comme d'un trait aigu, le jeune cœur d'Yseult.

Néanmoins, une force inconnue était en elle et lui fit s'acquiescer à merveille de son rôle difficile. D'un air de grâce presque enfantine, elle tendit sa joue au voyageur.

— Adieu, Philippe... Embrassez bien de ma part tante Claire... Adieu!

Le jeune homme parut surpris de ne découvrir, chez sa cousine, ni tristesse, ni rancune... N'avait-elle vraiment rien espéré de lui, cette petite Yseult?

Et un fin observateur eût pu découvrir, chez Philippe de Saint-Georges, quelque chose comme du dépit.

Mais le soir même, retirée dans un coin du salon, où elle venait de faire de la musique, Yseult replia ses deux bras autour de sa tête et versa des flots de larmes.

Elle se croyait bien seule. M. Handerley, qui, depuis quelques jours, souffrait de ses rhumatismes, s'était retiré chez lui et lisait, au coin d'un bon feu. Mme Handerley l'avait suivi. Yseult, ayant joué dans l'ombre tombante, se sentit tout ébranlée par la musique et succomba.

Tout à coup, la porte s'ouvrit; la clarté électrique inonda la pièce. Et Mme Handerley s'avança avec l'air de chercher quelque chose.

— Ah!... Yseult!... C'est toi! tu m'as fait peur!... Que fais-tu donc ici? Yseult se découvrit, machinalement, le visage.

— Tu pleures! s'écria Mme Handerley, d'un ton indéfinissable, où dominait une vive contrariété.

— Maman!... oh! maman! sanglota la pauvre petite, à bout de forces morales.

Madame Handerley ne questionna point Yseult... Elle emmena son enfant malade, la soigna, la déshabilla, la mit au lit. Brisée par la violence de cette crise morale, domptée par la force du calmant qu'elle venait de boire, Yseult s'endormit aussitôt d'un profond sommeil.

Le lendemain, la vie reprit en apparence, comme d'habitude, à l'hôtel de Blanche-Croix.

Un peu pâle, les yeux cernés, Yseult redoutait les questions ou les réflexions de sa mère. Mais à son étonnement pensif et troublé, Mme Handerley ne l'interrogea qu'au sujet de son état physique. La

jeune fille répondit qu'elle ne gardait qu'un sourd mal de tête. Et tout fut dit sur cet incident.

Madame Handerley craignait-elle de froisser la fierté et la pudeur intimes de sa fille, en effleurant la plaie de cet amour déçu?

Sans doute. Mais une autre déception avait atteint Yseult. Il lui semblait que sa mère était restée presque froide devant son chagrin. Une amertume secrète lui restait de cette attitude.

Quelques jours se passèrent ainsi. Le mauvais temps était venu. Il faisait froid dans les couloirs de l'hôtel. Et l'on se blotissait au coin des cheminées.

Monsieur Handerley, allant mieux, s'était remis à vivre à peu près de la vie commune.

Il se trouvait dans le petit salon et causait avec Mme Handerley, en cette fin d'après-midi où Yseult, par hasard, surprit quelques bribes étonnantes de leur entretien.

Madame Handerley allait et venait par la pièce, arrangeant, çà et là, un bibelot, un bouquet. Elle avait un air singulièrement serein, et même souriant, qui serrait le cœur d'Yseult.

Sans penser qu'elle pouvait être indiscrette, la jeune fille s'immobilisa derrière la portière à demi soulevée, que venait de franchir Mme Handerley. C'est ainsi qu'elle entendit sa mère dire au taciturne maître de céans:

— Que veux-tu, mon pauvre Alfred! Je suis habituée à t'entendre te plaindre... N'as-tu pas toujours été souffrant?... Tout de même, lors de notre ruine, que serions-nous devenus, s'il avait fallu compter sur toi pour relever notre maison? "Notre ruine?" pensa Yseult, en portant la main à son front douloureux.

Madame Handerley poursuivit, avec calme:

— Sous peu, nous aurons mené à bien la plus grande partie de notre tâche... Ma conscience me dit que j'ai fait tout ce que j'ai pu...

"Quant à Philippe, je suis bien aise qu'il m'ait écoutée... et que son départ ait mis fin aux espérances d'Yseult... Ce mariage n'était pas possible..."

— Pauvre petite! fit M. Handerley, d'un accent de compassion.

Mais Mme Handerley continua, de la même voix paisible:

— Tu comprends que Philippe a, devant lui, un très bel avenir... Il était de mon devoir d'empêcher le fils de ma sœur de faire... disons le mot... une sottise... Il peut se marier si brillamment...

Pâle comme une morte et sans bien savoir ce qu'elle faisait, Yseult s'écarta la portière et pénétra dans la pièce.

Madame Handerley jeta un cri. M. Handerley sursauta. Le journal qu'il tenait échappa à ses mains tremblantes et tomba dans la cheminée.

Pendant qu'il l'éteignait avec fracas, en faisant tomber les pincettes et la pelle, Yseult, les yeux étincelants, dit à sa mère:

— C'est donc vous... qui avez causé le départ de Philippe? Il est donc vrai que vous vous êtes mise entre nous?

Une froide colère se peignit sur le visage de Mme Handerley.

— Voilà que tu écoutes aux portes. Yseult! fit-elle, sans élever la voix. Apprends que j'ai agi pour le mieux, vis-à-vis de tout le monde... Apprends que je t'ai épargné un affront... car les parents de Philippe ont, pour lui, des ambitions légitimes... Je sais qu'ils n'auraient pas consenti...

Monsieur Handerley intervint, avec plus de douceur:

— Ma pauvre petite... on ne se marie pas entre si proches parents.

C'en était assez pour Yseult... C'en était trop! Elle s'enfuit, en défilant de honte. Qu'avait-elle osé dire à sa mère? Mme Handerley, sans doute, avait eu ses raisons pour agir ainsi... Mais pourquoi s'était-elle montrée si dure, au lieu d'avoir pitié de son enfant malheureuse?

Yseult était encore plus cruellement blessée par cette attitude de sa mère que par l'abandon de Philippe. Car un homme peut reculer devant un projet de mariage... un cœur d'homme peut être déloyal... Mais une mère peut-elle cesser d'aimer son enfant?

Après une heure de prostration, Yseult se releva, comme sous le coup d'une résolution subite. Avec une hâte fébrile, elle fit quelques préparatifs de départ, se munit d'un sac de voyage, d'un peu de linge. Et, tout habillée, engloutie

Courrier poétique

"GITANA" — Vers attestant une bonne connaissance du "métier", du goût et de l'imagination. Faites un triage de vos idées, condensez-les en mots qui font image. Dans vos pièces, il y a prolifération d'idées à peine ébauchées; d'images diverses qui nous font perdre le fil de l'idée principale. Vos pièces de date plus récente sont déjà mieux à ce point de vue. Seriez-vous... paresseuse et négligente?? Ainsi, dans *Réminiscence*, vous dites: "en perdre la coutume", pour rimer avec "costume", tandis que le sens est "en perdre le souvenir". On ne dit pas "à bonne heure", mais "de bonne heure", même en vers. N'abusez pas des épithètes pour remplir vos vers, V.G.: "Les oiselets jolis d'une fière hirondèle". Méfiez-vous des inversions (elles se passent de mode, d'ailleurs), comme: "Il est, outre de Dieu, le nom fort des croyants". Ne vous fâchez pas! Victor Hugo a bien écrit une fois:

"Une pierre servait à ce voleur de banc".

Vos pièces: *Paradoxe, Triomphe, Eau forte, Résolution*, sont les mieux réussies. Je reproche à votre *Alléluï*, sa "victoire immonde". Avec de l'application, vous continuerez à faire des progrès.

G. G. "Mardi-Gras" — Vos vers ont de l'aisance et de la facilité. Mais, ne vous fiez pas trop à cette facilité qui vous fera commettre des négligences. Vg. ces vers:

"Mais n'allez pas trop sans façon
Vous laisser prendre à l'hameçon"...

Rapprochez votre verbe "supposer" à "ne conviendrait", etc.; vous constaterez que vous avez exprimé le contraire de votre pensée.

Pour répondre à votre question: Faites des vers, mon ami, si vous en avez le goût, si "vous en sentez le besoin"!... Et puis, si vous avez la vocation, ni vous-même, ni les autres, ni moi ne pourrons vous en dissuader!! Travaillez!

JIDYSE. "Doute, sous la pluie" — Votre poésie ultra-libre, sans mesure et sans rimes échappe aux analyses ordinaires. Je ne puis vous dire après jugement porté sur vos deux pièces, si vous réussirez dans ce genre. Le vers libre demande une parfaite connaissance du rythme et de la valeur musicale des mots, et un goût à toute épreuve. Méfiez-vous des expressions comme:

"C'est bon...
"ah!! que c'est donc bon!!" et les suivantes.

Vous êtes sincère et émotive, pourquoi n'essayez-vous pas, tout d'abord, la poésie moins... révolutionnaire?

PAUL R. P. "Ma maison d'ouest" — La sujet de la vieille maison a été si rabâché par tout le monde qu'il est difficile de l'aborder sans mûre réflexion, au préalable. Vous auriez pu, j'en suis sûr, mettre plus d'émotion, et fuir les clichés, Vg: ceux de toute la dernière strophe. Dans la facture, vous avez des négligences qui rendraient votre pièce inacceptable pour la publication. Vg: "ruines" que vous devriez scander "ru-i-nes", et qui forme un vers de neuf syllabes. "Temps" rime fort peu avec "vaillants". Passons sur les hiatus qui sont parfois trop tolérés chez les débutants. Vg: "L'air y est", "A elle". Et puis, n'oubliez pas l'orthographe! Vg: "mon voeux". ... Sans rancune! et revenez.

Emile CODERRE

La Dame aux Yeux Baissés

dans un lourd manteau, le visage recouvert d'une épaisse voilette bleue, elle descendit.

Monsieur et madame Handerley étaient encore dans le petit salon. Ils causaient à voix basse, assis tous deux près de la cheminée. Ils regardèrent Yseult.

— Maman, dit-elle, d'une voix brève, contenant mal sa secrète révolte, je m'en vais vers ma sœur Stéphanie... J'espère que vous ne le trouverez pas mauvais.

Les deux époux se regardèrent. Le même soulagement se peignit sur leur visage.

— Es-tu bien habillée? Le temps est sombre et de plus en plus froid! fit observer Mme Handerley.

Yseult eut peine à répondre à cette sollicitude.

— Merci!... Je suis très emmitouffée... De plus, j'ai l'air fort respectable... Au revoir... Vous n'avez rien à faire dire à Stéphanie?

La jeune fille partit, sur cet adieu très sec, et sans avoir tendu son front à ses parents, contrariés et soucieux.

Le ciel était du gris étrange, précurseur de la neige. Il faisait froid. Le vent du nord sifflait, parfois, autour du train.

XII

LA neige se mit à tomber, lentement d'abord... puis à gros flocons.

Bien serrée dans ses fourrures et son épais manteau, la petite voyageuse, de sa place, regardait la fuite féérique des paysages d'hiver.

Une paix étrange descendait dans l'âme d'Yseult. Il lui semblait que ces flocons de neige tombaient sur elle, pauvre créature douloureuse et palpitante, et qu'ils allaient l'ensevelir dans la froide douceur de leur linceul.

— Ne plus penser! Ne plus souffrir!" Soudain, on jeta, à voix haute, le nom de la station qui précédait Sallings. Yseult tressaillit un peu. Elle se pencha vers la portière.

Et le tramway montait, montait, parmi ces blancheurs virginales et silencieuses...

Sallings... Yseult se secoua, prit son sac, descendit et faillit tomber dans les bras de son beau-frère qui avait voyagé dans un autre compartiment.

Il la retint, d'une main vigoureuse.

— Mais... je ne me trompe pas... C'est vous, Yseult? Qu'arrive-t-il?... Comment êtes-vous ici, toute seule, par ce temps?

Riant et pleurant un peu à la fois, la petite voyageuse répondit:

— C'est moi!... Je m'ennuyais... je trouvais le temps si long, sans Stéphanie. Le jeune homme la regarda, avec une réelle bonté.

— Pauvre petite! C'est vrai, je vous ai pris votre sœur... que vous n'aviez jamais quittée... Venez vite, qu'on vous réchauffe... Stéphanie va être si contente.

Il prit le sac de la voyageuse et l'emmena rapidement par des ruelles désertes. Quelques instants après, Yseult se trouvait dans une vaste chambre, élégante et tiède, où brillait un bon feu. La jeune Mme Bruyas, qui travaillait à la clarté voilée d'une lampe, se leva, avec un cri de stupefaction.

— Stéphanie est un peu souffrante... Elle garde la chambre, ces jours-ci, expliqua son mari, avec un sourire de bonne humeur.

Yseult se contint, devant le jeune homme. Elle motiva, très naturellement, son arrivée inattendue. Stéphanie ne la questionna point et la jeune fille en éprouva une légère déception. Cependant, sa sœur l'avait si tendrement pressée sur son cœur, qu'un réconfort lui venait déjà, dans cette atmosphère affectueuse.

Francis, qui n'était pas un sot, ne s'attarda point et laissa bientôt les deux sœurs à leurs effusions. Alors, Stéphanie changea de visage. Ses yeux clairs se firent inquiets, douloureux. Elle tendit un peu les bras vers sa cadette:

— Yseult... qu'y a-t-il?

Et Yseult vit que sa sœur avait, dès la première minute, pressenti quelque chose d'anormal... Elle comprit confusément que la déception, qui l'avait atteinte auprès de Mme Handerley, ne l'atteindrait pas auprès de ce cœur fidèle.

Elle tomba dans ces bras qui s'étaient tendus. Elle sanglota, à se briser le ur.

— Yseult... Yseult... Qu'y a-t-il? répétait Stéphanie, toute tremblante.

— Laisse-moi... Tout à l'heure... je te dirai tout... La jeune femme comprit sans doute que les larmes soulageaient sa sœur. Elle laissa passer l'orage. Mais Yseult sentait sur ses cheveux, contre ses épaules, des mains caressantes.

— Maintenant, dis-moi tout, ma pauvre petite... J'ai aussitôt compris qu'il y avait quelque chose... On t'a fait du mal?... Je redoutais tant ce moment pour toi...

— Oh!... comprends-tu?... Maman a repoussé Philippe, elle lui a dit de partir. Et il est parti... Est-il si sûr que ses parents n'auraient point consenti à notre mariage?... Oh! maman n'aurait point dû... Elle a trop d'orgueil et pas assez d'amour...

— Ma chérie, mon enfant... dit enfin la jeune femme, d'un ton d'amour presque maternel. J'ai de graves révélations à te faire... que, peut-être, j'aurais dû te faire plus tôt... Mais je voulais, jusqu'à la fin, préserver la paix de ta vie... C'est par tendresse que j'ai gardé, jusqu'ici, le silence... Et voilà que j'ai peut-être mal agi...

Yseult, anxieuse, attachait sur sa sœur ses yeux sombres, brillants de larmes.

— Promets-moi d'être calme, Yseult!... Promets-moi de ne pas trop prendre au tragique ce que je vais te révéler!... A mesure que les années passent, notre sécurité devient plus grande... Et, malgré la triste expérience que tu viens de faire, ne te désespère pas!... Tu peux encore être heureuse... Tu le seras... Je le veux!

Stéphanie se pencha, parla presque à l'oreille de sa sœur:

— Yseult... Yseult... Il y a une tache sur notre nom...

— Sur notre nom?... Une tache?... Quelle tache? balbutia Yseult, les yeux agrandis.

La jeune femme fut secouée d'une sorte de tremblement nerveux.

— Calme-toi, Yseult... Par grâce!... Je suis souffrante... Ne me fais pas trop de mal!

Une idée subite traversa l'esprit d'Yseult et elle n'osa rien demander à sa sœur. Mais, par un grand effort qui lui tendit tous les nerfs, elle réussit à paraître presque calme, afin d'épargner Stéphanie.

— Ne crains rien! dit-elle, d'un ton résolu. J'ai du courage... Il vaut mieux que je sache tout... Il y a donc une tache sur notre nom?... Ah! je commence à comprendre bien des choses...

— D'abord, ma chérie, apprends que nous ne sommes que des enfants adoptives. Handerley n'est pas notre véritable nom...

— Oh! fit Yseult, à qui ces quelques mots ouvraient tout un horizon... Je comprends... oui, je comprends... Continue!

Elle tremblait d'émotion.

— Nous nous appelons Quérouannez... Notre père était un grand armateur de Nantes... Notre mère aussi était Bretonne... Nous sommes toutes deux nées en Bretagne, Yseult...

— Oh!... Nos parents sont morts, sans doute?

— Notre mère, oui... Notre père vit encore... j'ai connu notre mère, Yseult... J'avais quatorze ans, quand elle est morte. Toi, tu étais trop petite pour comprendre. Et tu ne dois te souvenir de rien... Quels affreux souvenirs!

— Notre père, Jean Quérouannez, qui était un violent, et notre mère, Edith Harm, très fière, très entêtée, très susceptible, ne s'entendaient pas... Cependant, lui l'aimait... Il l'a toujours dit... Et je le crois... Elle, on n'a jamais su...

— Notre mère était riche... Elle avait apporté une énorme dot, dans la maison Quérouannez... Au moment du drame la maison Quérouannez subissait une crise grave, suite de divers malheurs et catastrophes.

— Appuyée sur la fortune des Harm, elle eût pu facilement sortir de ce mauvais passage... Mais le désaccord s'accroissait entre nos malheureux parents et, dans le public, on commençait à parler du prochain divorce et à dire que, si Mme Quérouannez retirait sa dot, la maison Quérouannez était perdue.

— Notre père passait de sombres jours, à attendre la ruine de sa situation et celle

Ce savant mélange sera votre choix ultime



Tout frais des plantations

de son foyer... Il m'a dit, un jour, que cette seconde menace était, pour lui, la plus terrible...

— "Je n'ose pas te parler de maman..."

(Et ce nom si doux tomba, tout naturellement, des lèvres de Stéphanie... Yseult sentit alors que, dans la pensée de sa sœur, "maman" avait toujours été la jeune femme lointaine... morte, lui disait-on.)

— Maman... je ne sais si je la comprenais bien... Elle était délicieuse et indéchiffrable... J'ai peur de la mal juger...

— "Les derniers temps, sous prétexte d'une maladie de son père — notre grand-père Harm — elle habitait auprès de celui-ci, riche industriel retiré des affaires, qui, je ne sais pas bien pourquoi, avait pris son genre en grippe... peut-être parce qu'il redoutait sa ruine... ou bien parce qu'aucun point commun n'existait entre eux.

— "A tort ou à raison, notre père accusait M. Harm de vouloir pousser sa fille à la séparation... Sous un prétexte ou sous un autre, maman retardait, de jour en jour, sa rentrée au domicile conjugal... Toutes les langues de Nantes et d'ailleurs en causaient... La malignité publique savait à merveille depuis quelle époque Mme Quérouannez ne vivait plus sous le toit de son mari... Et puis, comme il faut bien coser les histoires de ménages qui ne s'entendent pas, on en venait à calomnier notre mère, qui, jeune, brillante et jalouse, ne vivait pas assez dans la retraite convenable à sa situation...

— "Un jour, Jean Quérouannez vint chez son beau-père... Il fut reçu par celui-ci et par maman. Il y eut une scène violente, dont les domestiques purent saisir quelques lambeaux... Puis, des coups de feu... O Yseult! notre père, fou de colère, avait tué M. Harm... et notre mère, qui s'était, je crois, jetée entre les deux hommes, gisait à terre, blessée au front... Elle mourut le surlendemain...

— "A quoi bon plus de détails, aujourd'hui?... Ce fut si terrible... Des ennemis guettaient la chute de la maison Quérouannez... L'énormité du scandale fut prodigieuse...

— "Notre malheureux père fut condamné. Il y a quinze ans de ce malheur... A présent, depuis quelque temps, ayant accompli sa peine, l'ancien forçat est revenu en France...

— "Pendant qu'il était... là-bas... son associé relevait la maison, et augmentait considérablement la fortune commune... Tout réussissait à l'ancienne maison Quérouannez", finit Stéphanie, d'un ton d'immense amertume.

Il y eut un court silence, Yseult se voila le visage de ses deux mains et s'affaissa contre sa sœur. Elle ne pleurait pas. Elle n'avait même point l'idée qu'elle vivait un affreux cauchemar. Mille détails du passé et du présent... ainsi que l'atmosphère de mystère dans laquelle, elle le sentait maintenant, elle avait toujours vécu... tout lui criait que cette heure si cruelle était bien la réalité même.

Filles d'un meurtrier, d'un condamné! Voilà donc ce qu'elles étaient, toutes les deux!

Cette révélation, si foudroyante, écrasait la jeune fille, rendait lointaine l'image de Philippe, étouffait l'amer chagrin qui avait amené ici la petite voyageuse...

— Elle balbutia, dans son désarroi:

— Et il vit encore, dis-tu, ce père... qui nous a fait tant de mal?... Oh! Stéphanie, quelle affreuse chose!

Des baisers couvrirent ses cheveux et son front. Puis des mains douces l'obligèrent à relever la tête.

— Aie du courage, Yseult!... Il y a quinze ans de ce malheur... Depuis cinq ans, notre père a fini sa peine... Ne le maudis pas trop... il a tant souffert... Et il a fait pour nous tout ce qu'il a pu...

— Ah! vraiment! s'écria Yseult, avec révolte, les yeux secs et durs.

— Si, ma pauvre petite... Il a pleuré sur notre sort... Et, de sa prison, il a arrangé notre vie... Il nous a procuré un nom honorable... Il a chargé secrètement un notaire de Nantes, son homme de confiance, de chercher une famille de bonne bourgeoisie, un ménage sans enfants, qui, moyennant de gros avantages d'argent, consentirait à nous adopter dans toutes les formes...

— "M. et Mme Handerley ruinés, — lui, souffrant, incapable de gagner sa vie — se trouvèrent offrir toutes les conditions requises..."

— Papa, maman!... fit Yseult, avec une amère dérision.

Elle éclata d'un rire nerveux, qui, visiblement, fut pénible à sa sœur.

— Calme-toi, Yseult!... Mon mari va revenir, d'un instant à l'autre... Demain, je te dirai tout le reste... c'est-à-dire quelques détails sur notre histoire... Pauvre petite, j'ai bien souffert... Et voilà donc ton tour venu!

— "Mais calme-toi!... Aucun danger ne nous menace... Tu vas passer ici quelques jours paisibles... Je regrette que mes beaux-parents ne soient pas encore installés ailleurs... Nous aurions été plus tranquilles."

— "Yseult, je t'en prie, lève-toi!... Je crois que j'entends le pas de Francis... Arrange tes cheveux, baigne-toi le visage. Mon cabinet de toilette, ici... Viens!"

— D'un bond, Yseult fut debout. Fébrilement, elle prit tous les menus soins de toilette que prennent les femmes en de telles occasions. Maternellement, sa sœur l'aidait.

— Tu seras obligée de paraître au dîner.

— Oui, oui! Tiens, regarde... Je suis presque passable... Dis-moi, Stéphanie... Est-ce qu'on sait, ici?

La jeune Mme Bruyas tressaillit, visiblement.

— Oui... Mes beaux-parents et mon mari... La chose était forcée... Mais ils ont accepté... Ne t'humilie pas trop, en esprit, devant eux, Yseult... J'ai apporté, dans cette maison, une dot qui me vaut, du moins, la considération de ma nouvelle famille. L'argent est une si grande force...

La Dame aux Yeux Baissés

Une ombre de sourire effleura les lèvres de Stéphanie.

— Tu seras calme, Yseult?... Tu sauras prendre un air naturel et gai?... Il ne faut pas qu'on te voie comme tout à l'heure...

Ces quelques mots fouettèrent la fierté d'Yseult, qui se redressa.

— Ne crains rien! fit-elle, avec une sorte d'insouciance farouche... Mais on vient. Voici ton mari!

Les deux sœurs rentrèrent dans la chambre, où le jeune homme les trouva, assises auprès du feu. D'un sourire, il salua Yseult; puis il se pencha, pour embrasser sa jeune femme. Celle-ci s'inclina vers lui, avec une grâce affectueuse et tranquille... Et, de toute la soirée, les deux sœurs ne purent se parler librement.

La mère, morte... le père meurtrier, existant toujours!... Une certaine pitié, toucha le cœur ulcéré d'Yseult, comme elle en venait à se rappeler sa première entrevue avec le châtelain de Sallings.

"Approchez, Stéphanie, Yseult... mes enfants! avait-il dit, les yeux pleins de larmes.

Et Yseult comprenait, aujourd'hui, quelles avaient dû être les impressions de cet homme, avec quelle douleur il avait dû revoir, pour la première fois, ces enfants, les siennes, dont il s'était volontairement privé.

munies d'un quelconque travail manuel, s'apprêtèrent à profiter de leur tête-à-tête.

— Mon enfant, dit la jeune femme, j'espère que tu ne t'es pas exagéré la situation... Cette nuit, je ne dormais pas... Je pensais à toi... J'aurais voulu être près de toi. Hier soir, nous avons été séparées si vite... Dis-moi, Yseult, que tu ne t'es pas trop désespérée...

Yseult secoua la tête et ne répondit pas directement à cette demande anxieuse de sa sœur.

— J'ai beaucoup pensé! fit-elle avec une simplicité absolue. Et, tout d'abord, comme je méditais au sujet de notre père, j'ai pensé... qu'il s'appelle, aujourd'hui, M. Jouffroy... Ce n'était pas difficile à deviner...

— Pauvre père! soupira Stéphanie. Il mérite miséricorde, car il a bien souffert. Tu le condamnes, Yseult? Je vois cela dans tes yeux... Cependant, je te le répète, il a fait beaucoup pour atténuer le mal qu'il nous a causé par... le malheur...

"Vois... nous portons un nom honorable... Notre père s'est effacé, il s'est privé de ses enfants, afin que ses enfants fussent plus heureuses sans lui... Il nous a données à d'autres..."

Yseult poussa un profond soupir.

— Ces parents... qui ne nous sont rien... je les aimais, Stéphanie... J'étais plus révoltée, j'ai plus souffert de l'attitude de maman que de celle de Philippe... A présent, je comprends tout... Mais comme c'est triste, Stéphanie...

"Aujourd'hui, il me semble que je perds ma mère..."

Elle fit allusion à la miniature du coffret et continua, tristement:

— Ainsi, notre vraie mère, c'était "elle"!... J'avais raison de trouver que je lui ressemble.

— Tu ne lui ressembles pas du tout au

"Une question d'argent l'a attachée à nous, j'en conviens... Mais elle s'est montrée bonne, et dévouée, et consciencieuse... Elle a toujours agi dans notre intérêt... sauf, j'en conviens encore, lorsque l'intérêt de sa véritable famille a été en jeu..."

— J'ai été si blessée! fit Yseult, entre ses dents. Elle a été si dure, avec sa douceur...

Madame Bruyas eut un mouvement brusque. Son aiguille la piqua à la main gauche et le sang jaillit. Elle regarda, machinalement, la petite tache vermeille.

— O ma pauvre Yseult! fit-elle, d'une voix étouffée, je comprends ce que tu souffres... Mais laisse-moi te donner les meilleurs conseils... Nous sommes deux victimes... Nous serions deux malheureuses, si nous n'avions la sagesse de choisir notre route, de nous résigner à tirer parti de notre vie, telle qu'elle est...

— Telle qu'on nous l'a faite! murmura Yseult, révoltée.

Stéphanie regarda longuement sa sœur. Peut-être pensa-t-elle que sa propre histoire était ce qu'elle pouvait dire de mieux, à la jeune fille, pour la calmer et l'amener à envisager l'avenir sous un jour moins sombre.

— Ecoute, Yseult! reprit-elle, soudain, de sa voix musicale, un peu faible. Ecoute, j'ai beaucoup souffert...

"A l'époque du malheur, j'étais capable de tout comprendre... J'ai assisté à la tragique disparition de nos vrais parents, l'un pris par la prison, l'autre par le cimetière. J'ai subi la honte et le deuil... Toi, tu étais toute petite, tout innocente, ignorante..."

"Nous vivions dans la maison, où nous étions gardés par des domestiques... Un jour, une voiture vint nous chercher... Le notaire de papa nous emmena, bien loin de Nantes... chez M. et Mme Handerley..."

"J'étais avertie de mon rôle... J'en comprenais la nécessité... Mme Handerley était bonne, attentive... Pourtant, il me fut dur et difficile d'appeler maman cette femme étrangère... Notre vraie

les mains jointes

*Quand vous découvrirez mon orgueil balafré
Et ma tendresse auprès, portant mainte écorchure,
Pour les frapper, Seigneur, ayez la main moins sûre;
Souffrez que je me plaigne un peu, parfois, souffrez
La grimace du mal que me font mes blessures.*

*Votre éternel silence est souvent bien plus lourd
Que votre main n'est lourde à toutes nos misères;
Nos aveux, suspendus à d'instantes prières,
Attendent un seul mot que vous gardez toujours;
Nos aveux, nus et vrais, sont entre ciel et terre.*

*Quand vous reconnaîtrez mon trop sensible orgueil,
Ma tendresse, à côté, avec ses lèvres douces,
Songez comme ils sont durs les yeux qui se courroucent
Quand les bras sont ouverts et que l'âme est en deuil,
Songez comme fait mal une main qui repousse.*

Jovette-Alice BERNIER

XIV

LORSQUE Yseult se retrouva dans sa chambre, sa fatigue était telle qu'elle eut à peine la force de se déshabiller et de se mettre au lit. Elle s'endormit aussitôt, d'un sommeil sans rêves...

Lorsqu'elle se réveilla, il était environ trois heures du matin. Les épais volets qui protégeaient la fenêtre de sa chambre interceptaient toute lumière. Au dehors, devait régner, sur la neige, un immense clair de lune.

Ah! oui, Yseult comprenait la conduite de Mme Handerley, vis-à-vis d'elle-même et de Philippe, qui, lui, était de son sang... Elle comprenait pourquoi, précédemment, un mariage avec M. de Villechesnel avait été jugé impossible. Ce n'était pas le prétendant qu'on avait trouvé indigne. Lui, comme il aurait reculé, s'il avait su!

Yseult comprenait la qualité paisible de l'affection de Mme Handerley, qui n'était pas la mère... qui, même, n'avait pas choisi ses enfants d'adoption.

Yseult comprenait la tristesse cachée de Stéphanie, jeune fille... Elle comprenait ou soupçonnait comment celle-ci n'avait pas épousé le lieutenant Rodez... ou le docteur de Ludre...

Elle comprenait... elle comprenait... qu'il ne fallait pas beaucoup demander à la vie, qui ne donnerait pas plus à la petite sœur qu'elle n'avait donné à l'aînée...

Stéphanie et Yseult Quérouannez!

Pauvre, pauvre Stéphanie, qui avait toujours su! Qui n'avait pas eu l'insouciance et la joie de sa cadette!

Et le père coupable... qui, du moins, avait des excuses et, de son mieux, protégeait ses enfants contre son propre déshonneur!... Il vivait encore... Mais où?

Yseult n'eut point à réfléchir longtemps là-dessus.

"C'est M. Jouffroy!" se dit-elle, avec certitude. Et un autre éclair traversa aussitôt sa pensée. Sa mère — la mère de Stéphanie et d'Yseult — c'était la jeune femme blonde, à laquelle elle ressemblait et qu'elle appelait, jadis, la Dame aux yeux baissés. Cette charmante et énigmatique figure était celle de Mme Jean Quérouannez.

"Ces enfants dont il a fait le malheur!" murmura la jeune fille, dans un sursaut de révolte.

Et elle repoussa cette rapide impression de pitié... parce qu'elle souffrait trop... parce que Philippe de Saint-Georges ne l'épouserait jamais... et que c'était la faute de ce vieillard...

"Sa faute... son crime, plutôt!... Il a tué... Il a tué... et notre mère, elle aussi, a été, en quelque sorte, tuée par lui!"

Yseult s'apercevait, en ce moment, que, jusqu'à la révélation de sa sœur, elle avait espéré que Philippe reviendrait... Mais Philippe ne reviendrait pas... Elle le voyait, tout à coup, avec la plus désolante certitude...

Il lui sembla qu'elle ne pourrait supporter cet abandon... Comment Stéphanie, elle, avait-elle pu être assez forte pour dominer la vie, pour s'arranger avec l'existence?

Pendant qu'Yseult se débattait ainsi contre la foudroyante épreuve, l'aiguille de la petite pendule marchait... Dans le silence absolu de la nuit menacée, s'éleva un vent glacial, annonçant l'aube, et les innombrables sapins, dont il déchargeait les branches neigeuses, se mirent à moduler un immense gémissement, comparable au grand murmure de la mer...

La mer, au bord de laquelle Yseult était née...

Lorsqu'elles se revirent, au premier déjeuner, pris en commun dans la salle à manger confortable, Stéphanie leva, sur sa sœur, des yeux cernés, qui n'avaient pas dormi, qui avaient pleuré peut-être... Yseult comprit que la jeune Mme Bruyas avait souffert de ne pouvoir consoler sa peine, de n'être plus libre d'aller à elle, comme autrefois... ce jour-là où la petite cadette entra dans la voie douloureuse.

Quand elles se retrouvèrent seules, c'est-à-dire l'après-midi — tandis que Mme Bruyas mère recevait deux ou trois visiteuses et que la précieuse Henriette l'aidait dans sa tâche mondaine — les deux sœurs se regardèrent longuement.

Elles se trouvaient dans la chambre même de Stéphanie. Toutes deux, s'étant

une rose jaune

*La nuit était venue, et nous causions encore,
Tous les trois réunis — pour la dernière fois —
Et dans nos cœurs vibrât, immortel et sonore,
L'appel de la montagne aux mille et une voix.
Du jardin endormi montait vers les étoiles,
Tel un papillon d'or s'envolant vers les cieux,
Le parfum d'une rose émue et qui se voile...
Et nous dîmes soudain: "Pouvons-nous, tous les deux,
Prendre une rose jaune en souvenir, Madame?" —
Et nos yeux imploraient, et nos corps se tendaient
Vers la fleur merveilleuse, amour, tendresse et femme.
Vous vouliez bien!... L'instant d'après nos doigts brisaient
La frêle tige humide. Et, souriant de joie,
Nous revînmes vers vous, nos roses à la main...
Sous la lampe discrète, à l'abat-jour de soie,
Nous causâmes sans bruit, songeant au lendemain
Qui nous séparerait pendant toute une année.*

*La belle rose jaune entre deux feuilletts dort,
Dans un jardin de rêve où son âme étonnée
A retrouvé l'étoile et le papillon d'or...*

Marie de VALCOURT

moral! fit Stéphanie, d'un ton de protestation spontanée.

Ce blâme implicite, à l'adresse de la disparue, fut très bien compris.

— Il importe! J'aurais voulu la connaître, fit Yseult, songeuse... Où est-elle enterrée?

Dans un cimetière de village, tout près de la mer... répondit Stéphanie, avec émotion.

Mais, sur quelques mots indistincts de sa sœur visant Mme Handerley, elle ajouta:

— Celle que tu as appelée, jusqu'ici maman n'a démerité en rien... Elle a jugé que son neveu pouvait faire un plus beau mariage... C'est excusable!

maman était morte depuis si peu de temps.

"Toi, au contraire, tu t'attachas, tout de suite, à cette nouvelle mère... Tout était pour le mieux."

Stéphanie soupira profondément et continua, avec son émouvante simplicité:

— J'ai passé par de terribles crises morales... Tu n'as pas bien compris mon mariage, je le sais... Tu vas tout comprendre...

"Un jour, je rencontrais un homme... qui me plut..."

— Le lieutenant Rodez! fit, presque involontairement, Yseult.

La Dame aux Yeux Baissés

Une rougeur vive empourpra, un court instant, le pâle visage de la jeune femme. — C'était un homme charmant et bien doué... tel qu'une jeune fille peut rêver un mari... Il me demanda en mariage. Je lui fis dire la vérité par maman. Il fut épouvanté et recula, en promettant le silence... Il partit et ne se retrouva plus jamais sur mon chemin...

"Quand, deux ans plus tard, je rencontrai M. de Ludre, j'étais inconsolée, aigrie, souffrante... Je ne voulais point subir un nouvel affront... Je sentais que M. de Ludre, lui aussi, reculerait.

"Je laissai passer les jours, les ans... Il est si facile de se laisser glisser, tout doucement, vers le célibat définitif... Les concessions qu'il me fallait faire pour me marier m'épouvantaient... J'étais si lasse de la vie...

"Ah! si j'avais eu la vocation religieuse!" La jeune femme reprit, au bout d'un instant:

— Mais je n'avais pas la vocation religieuse...

Un jour vint où je ne voulais plus rester en marge de la vie, où je voulais, au contraire, être un peu comme les autres et tirer parti des quelques chances de bonheur qui me restaient...

"Ce fut ici, à Sallings, quand je rencontrai Francis... Notre père et maître Bruyas s'étaient entendus pour préparer notre mariage... Notre père est très fin, très observateur... Il avait jugé que les Bruyas étaient exactement le genre de famille capable d'accepter notre cas..."

"Francis ne me déplut point... Je lui plaisais beaucoup... Ma dot aussi..."

"Oh! tu sais, Yseult, ce n'est pas défendu!... Francis est un honnête homme. Son père aussi... Les Bruyas sont des notaires honorables... Mais ils aiment l'argent, c'est vrai.

"L'argent de notre père constitue notre atout unique. Mais c'est une chance puissante... Tu vois! les très honorables Bruyas ont fermé les yeux sur le reste..."

"J'occupe, à Sallings, et dans tout le pays environnant, une situation prépondérante, qui n'est pas à dédaigner..."

"Oui, Yseult... Moi qui ai tant souffert de notre honte secrète, je jouis de la sentir doublement ensevelie par le nouveau nom que je porte... Je jouis de la considération qui entoure Mme Francis Bruyas.

"Enfin, il m'est doux de penser que mes enfants ne souffriront pas comme moi... car notre opprobre sera alors reculé d'une génération, presque effacé... Qui donc viendrait chercher cette histoire ensevelie?"

"Mon beau-père a ajouté ses précautions à celles prises par mon père... Et, quand tu te marieras, Yseult, mon mari avisera, afin de te protéger de son mieux..."

"Si tu savais comme notre père est content de mon mariage!"

Yseult répondit, en versant tout à coup des larmes:

— Alors, moi aussi... Tout le chagrin, éprouvé par elle du départ de sa sœur, perçait dans ces quelques syllabes.

Les yeux bleus de Stéphanie se mouillèrent. Elle dit, à voix basse:

— Crois-tu, Yseult, que les premiers temps n'aient pas été très durs pour moi? J'avais quitté le pays qui était mien depuis tant d'années... Je t'avais quittée, toi surtout, toi, Yseult!...

"Je regrettais même maman... Après tout, elle nous aime, à sa manière... Et puis, elle nous sert de mère depuis trop longtemps pour que nous ne l'aimions pas, toutes deux..."

Mais j'avais mes devoirs ici... Et Francis a été bon pour moi... Il sera aussi, l'an prochain, un bon père de famille..."

— Ah! fit Yseult, dans l'émotion de cette révélation, pourtant soupçonnée un peu, la veille, lorsque Stéphanie l'avait priée d'être calme, de l'épargner.

La jeune fille était encore trop douloureusement meurtrie pour pouvoir féliciter sa sœur. Elle se contenta de l'embrasser en silence.

L'horizon lui semblait si noir qu'il lui était difficile de comprendre la paix acquise par Stéphanie. Elle s'exagérait la portée de leur malheur et se trouvait, en ce moment, incapable de juger la situation telle que l'avait faite la prudence de M. Jouffroy et des Handerley.

XV

YSEULT demeura plusieurs jours chez sa sœur. Avec celle-ci et son beau-frère,

elle sortit, fit quelques courses dans la neige éblouissante.

Bien chaussée, bien enveloppée dans un épais manteau de Mme Bruyas, la jeune fille usait son agitation intérieure durant ces rapides promenades où les guidait Francis.

— Quand pensez-vous vous rendre au château? demanda tout à coup le jeune homme, avec une discrète curiosité.

Les jupes d'Yseult s'empourprèrent. Vexée d'avoir rougi, comprenant la curiosité de son beau-frère et la direction de ses pensées, elle éprouva un sentiment de honte brûlante.

— Je n'y songeais point! fit-elle, sèche-ment.

Stéphanie dit, aussitôt, avec une certaine vivacité:

— Le chemin qui mène au château ne semble pas très praticable... Nous avons le temps de nous décider.

— Par les roches d'Agout, un traîneau peut très bien s'y rendre! fit remarquer brièvement le jeune homme qui parla ensuite d'autre chose.

Yseult regarda, désespérément, la ligne onduleuse des cimes, le ciel d'un bleu froid, éblouissant.

"Je ne pourrai revoir... cet homme!" se dit-elle, en frémissant de révolte.

Elle communiqua plus tard à sa sœur l'impression qu'elle ressentait. Le visage de Stéphanie s'obscurcit.

— Yseult, je t'en prie! Tu n'as pas autant souffert que moi... Et pourtant, je ne suis pas dure pour notre père. Pauvre père!... Tu souffres en ce moment, Yseult! Plus tard, tu seras moins sévère. En attendant, à cause de moi qui t'en prie, tu viendras avec moi au château un de ces jours, n'est-ce pas?

Comme elles étaient seules, la jeune fille conta à sa sœur la découverte qu'elle avait faite, l'année dernière, d'un portrait de la Dame aux yeux baissés dans une chambre du château.

— Comment... M. Jouffroy... peut-il garder cette toile? demanda-t-elle, un pli entre les sourcils et de la dureté à la lèvre.

Et elle ajoutait, en elle-même: — Comment le meurtrier garde-t-il l'image de sa victime?... N'est-elle pas assez imprimée en lui par les remords?

Stéphanie soupira.

— Je t'ai dit, je crois, Yseult, que notre père a beaucoup aimé maman... Que s'est-il passé entre eux, lors de cette dernière discussion?... Nous n'en savons rien... Et il ne m'appartient pas d'interroger notre père... A-t-il été égaré par la colère et le chagrin?... Ou bien la mort de maman n'a-t-elle été qu'un accident, parce qu'elle se serait interposée d'un bond entre les deux hommes furieux?

Yseult, très impressionnée, murmura:

— Et il s'est lui-même séparé d'elle, pour toujours!

Pendant un instant, on n'entendit que le crépitement joyeux d'une bûche de hêtre dans la cheminée de la salle à manger où travaillaient, ce jour-là, les deux sœurs.

Puis Yseult reprit:

— Tu ne me parles pas de notre mère... ou si peu...

— La vérité, dit la jeune Mme Bruyas, eh bien, c'est que je ne sais que penser de notre mère... C'est également, l'impression qu'elle a laissée à ceux qui l'ont connue... Certains la jugent bien, certains la jugent mal...

"Moi, je l'aimais beaucoup... Mais, parfois, je me demande si... si la responsabilité de tout le drame... ne pèse pas, d'abord sur elle... Combien de fois ne me suis-je pas demandé le pourquoi de bien des choses?..."

"Notre mère était délicieuse et décevante... et si aimable, quand elle le voulait, que beaucoup l'aimaient pour sa grâce... Mais, au fond, elle avait quelque chose de dur, comme du granit... Peut-être avait-elle un cœur peu sensible... Comment n'était-elle pas touchée de l'amour de notre père?... Elle le traitait avec une sorte de dédain... Et leurs discussions, ô mon Dieu!"

"Pourtant, avant de mourir, elle qui semblait ne pas entendre les interrogations par lesquelles la justice espérait apprendre la vérité, elle s'éveilla soudain, très lucide et demanda, avec instance, de quoi écrire.

"On lui apporta, sur son lit, ce qu'elle réclamait. On la souleva, on la soutint.

Et elle écrivit quelques lignes, à l'adresse de Jean Quérouannez. Puis elle retomba en arrière, comme brisée par son effort. Elle parut de nouveau plongée dans sa léthargie précédente; et, la nuit suivante, elle mourut."

— Qu'avait-elle écrit? Le sais-tu? questionna vivement Yseult, oppressée.

— Oui... J'ai toujours su, à peu près, le texte de cette dernière lettre, si courte... Et, il y a quelque temps, je l'ai vue, cette lettre, entre les mains de notre père, qui me l'a montrée... Il a réussi à la garder toujours. Il l'a si souvent relue qu'elle est toute ternie, comme un pauvre chiffon de papier.

"Jean, adieu. Je meurs de ta main. Et, simplement, des malentendus d'orgueil nous séparaient. Tout eût pu s'arranger, car je t'aimais encore. Tu as tout détruit. Adieu."

— Oh! fit Yseult, frappée d'horreur.

Et, pour la seconde fois, mais plus fortement, elle eut pitié de son père.

— O Stéphanie, cette lettre est terrible. A-t-elle dit vrai?... Ou bien... était-ce une vengeance?

Les deux sœurs se regardèrent longuement, se disant, avec les yeux, ce qu'elles n'osaient se dire avec les lèvres.

Que signifiait cet adieu, jeté par elle à son mari, avant de s'enfoncer, tout à fait, dans l'ombre de sa mort tragique?

Peut-être était-ce le cri sincère d'un cœur jeune, pleurant sa vie et se brisant au milieu de l'affreuse amertume d'un tel drame...

Peut-être, mais... si Mme Quérouannez avait voulu se venger de son mari, elle n'eût pu trouver une plus habile vengeance. Elle avait atteint, en plein cœur, l'homme affolé, désespéré, qu'un instant de fureur avait rendu meurtrier des siens.

Cette lettre, qui ne contenait pas un mot de pardon, contenait de quoi torturer, durant toute une vie, l'infortuné Jean Quérouannez.

Ce fut à la suite de cet entretien qu'Yseult accepta de se rendre au château, avec sa sœur et son beau-frère.

Stéphanie avait promis de ne pas révéler à M. Jouffroy qu'Yseult connaissait, enfin, la vérité. De cette façon, la jeune fille appréhendait moins cette visite. Elle n'aurait qu'à tâcher d'être naturelle.

Déjà, les Bruyas semblaient s'étonner du peu d'empressément mis par elle à se rendre auprès de son parrain. C'était une inévitable corvée.

Un partit, en traîneau, dans l'éblouissement merveilleux de la neige. Les sapins des pentes inclinaient, au-dessus du chemin, leurs branches alourdies semées d'imperceptibles étincelles de lumière.

Les deux jeunes femmes, enveloppées de fourrures, avec d'épaisses couvertures sur leurs genoux, ne pouvaient s'empêcher de jouir de cette course rapide.

Monsieur Jouffroy était souffrant. Il reçut ses visiteurs dans sa vaste chambre bien chauffée. Etendu dans un fauteuil, une couverture sur les genoux, il s'excusa de ne pas mieux recevoir ces dames.

Il fit un mouvement comme pour embrasser cette petite filleule qu'il ne voyait plus que rarement. Mais Yseult parut ne point voir son geste. Aimable, nerveuse, cabrée contre la nécessité qui l'amena ici, elle dit, d'une voix claire:

— Bonjour, parrain!... Vous ne vous attendiez pas à cette invasion, j'en suis sûre?

— Si, mon enfant... J'ai appris déjà, par mon petit doigt, que nous étions venues rejoindre notre chère Stéphanie... Le temps vous semblait bien long sans elle, n'est-ce pas? Comment trouvez-vous son installation?... On m'en dit merveille.

L'entretien continua, d'une façon toute naturelle. Yseult causait sur un ton mondain. Elle donna des nouvelles de M. et Mme Handerley. Elle se montra animée, enjouée, souriante.

Monsieur Jouffroy la regardait profondément. Il sentait peut-être la nervosité de la jeune fille. En tout cas, il l'attribua à une autre cause, car, au moment du départ, il dit tout bas à Yseult, avec un regard profond de ses yeux tristes:

— Je vous trouve un peu changée, mon enfant... Je crois que vous vous êtes ennuyée, sans votre sœur, durant ces derniers temps... Courage, petite fille

bien-aimée... Votre vie aussi finira par s'arranger...

— Le mariage?... Non, je ne me marierai jamais! répliqua la jeune fille, sèche-ment.

Elle rejoignit sa sœur, avec vivacité, afin de ne pas donner à M. Jouffroy le temps de s'étonner de cette réponse, jaillie comme malgré elle.

Pendant tout le trajet du retour, elle resta silencieuse. Elle revoyait en esprit la grande chambre tapissée de livres, et cet homme, au visage énergique et noble, qui, pour n'avoir pas appris à dompter ses passions, était devenu un meurtrier.

Et, maintenant, Yseult recherchait, par la mémoire, sur ces traits de vieillard, les traits du fier Jean Quérouannez de jadis. Elle éprouvait un certain remords de sa dureté, en se souvenant que son pseudo-parrain lui avait toujours témoigné une secrète préférence. Il causait longuement avec Stéphanie, qui savait tout... mais, au fond, il préférait la cadette... peut-être parce qu'elle ne savait pas... ou parce qu'elle ressemblait à une Morte inoubliée.

..

Le surlendemain, Mme Handerley arriva à Sallings.

A sa vue, Yseult poussa une exclamation de surprise et de contrariété. Mais sa sœur courut à la voyageuse et l'accueillit affectueusement, comme pour voiler la froideur d'Yseult et l'espèce de recul qu'elle avait eu tout d'abord.

Madame Handerley, très élégante, enveloppée de luxueuses fourrures, semblait dissimuler, sous son aisance de femme du monde, un étrange embarras.

Madame Handerley alla visiter la famille Bruyas; elle fut charmante et bien accueillie. Elle en imposait beaucoup à son gendre par sa sobre élégance et ses façons de grande dame.

Elle fit semblant de ne pas s'apercevoir du visage fermé d'Yseult. Mais elle causa longuement, et à plusieurs reprises avec Stéphanie.

Le matin du dernier jour, la jeune femme fit appeler sa sœur et la reçut dans sa chambre, où se trouvait déjà Mme Handerley.

Celle-ci dit, aussitôt, d'un ton de décision douce:

— Yseult, mon enfant, je suis venue te chercher... Je viens te prier de rentrer avec moi... D'ailleurs, l'installation de Stéphanie et celle de ses beaux-parents n'étant pas terminées, tu ne peux rester plus longtemps ici... Tu reviendras au printemps pour un long séjour, quand la famille Bruyas aura transporté ses pénates au-dessus de l'étude et que la maison sera moins encombrée...

— Yseult n'est pas gênante! répliqua, immédiatement, Mme Francis Bruyas. Et s'il lui plaît de se contenter encore du cabinet que j'ai dû lui offrir... elle sait bien que je suis trop heureuse de l'avoir près de moi.

Mais Yseult avait compris déjà la justesse de cet argument de "maman". Toute pâle, elle attendit.

Madame Handerley continua, d'un ton posé:

— Tu crois, Yseult, avoir de graves reproches à me faire. Comment n'as-tu pas vu que je te préservais d'un inévitable affront... et que...

— Je ne vous reproche rien! interrompit, très haut et d'un ton sec, Yseult.

— Si tout ce que j'ai fait n'existe plus pour toi, du moins ne détruis pas ce qu'a fait votre père pour vous préserver de l'opprobre de son nom!

"Je pourrais te dire que, M. Handerley et moi t'ayant donné notre nom plein d'honneur, tu es notre fille devant la loi et que j'ai, sur toi, les droits d'une mère... Mais tu es orgueilleuse et cabrée..."

"Je te dirai seulement que la raison te conseille de rentrer, avec moi, à Villechesnel... où tu n'as pas été si malheureuse que cela, il me semble."

Yseult, rouge et frémissante, se tourna vers sa sœur. Celle-ci la prit dans ses bras, tendrement.

— Maman a raison, vois-tu, Yseult... Tu ne dois pas défaire l'œuvre de notre salut... Maman a compris que ton ignorance du malheur a causé la stupeur et ta fuite... Et que ces jours ont été, pour toi, des jours de grande crise morale.

Yseult comprit, à merveille, que la sagesse lui conseillait de retourner à Ville-

(Suite à la page 40)

Le charme féminin dans le détail décoratif

Du goût... des points... et voilà un intérieur parfait...

LA couture... art essentiellement féminin, se fait jour dans cette décoration d'intérieur. Répétez-la chez vous. Mettez chez vous l'empreinte de vos jolis doigts et dévoilez ainsi votre personnalité.

Rappelez-vous des mille brinborions, des gracieuses inutilités dont s'entouraient nos grand'mères, et qui donnaient tant de charme à leurs demeures... Aucune autre indication ne nous donne une meilleure idée du goût sûr et du charme délicat des générations passées...

Autrefois, la meilleure couturière, la plus habile était assurée d'un beau mariage, tant l'aiguille était en honneur. La musique, la peinture n'étaient que des accessoires d'embellissement, mais le dé était roi, l'aiguille était reine.

Les belles tapisseries au mur où s'enlaçaient des cupidons ailés retenus par des guirlandes de roses, les voiles de fauteuils, les coussins à épingles, les cravates au tricot... tout cela était l'oeuvre de jolis doigts féminins.

La jeune fille d'autrefois n'avait guère d'autre passe-temps que son aiguille, car les vues animées... le *Bridge*... etc., étaient choses inconnues. C'est donc au coin du feu qu'elle attendait son promis.

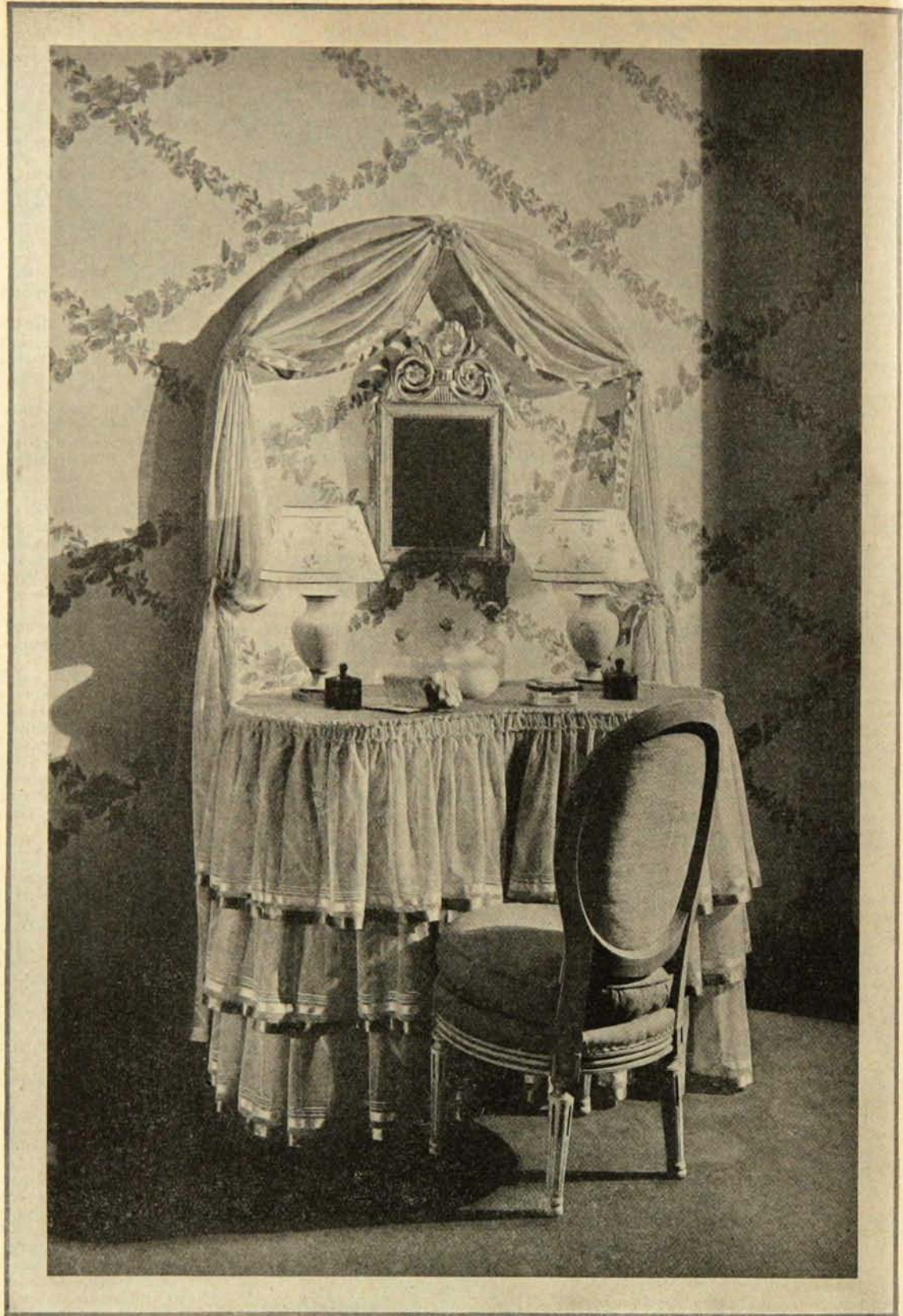
La femme moderne a tout changé cela. Elle sait que la machine à coudre lui est d'un grand secours et lui sauvera les minutes qu'elle veut consacrer au plaisir. Il faut si peu de temps de nos jours pour réaliser une jolie paire de rideaux à ruchés; et votre fenêtre en est toute embellie. La gaze rayon rayée de bleu, de rose tendre et de gris argent, agrémentée d'autres rayures, or, ici et là. Le volant et les ruchés des bouts répètent le bleu et les autres ruchés sont d'un bel or jaune.

Matériaux pour orner cette fenêtre que nous illustrons. Douze verges de gaze à rayures, cinq verges de bleu uni, et six verges de jaune également uni.



Coussin de coton brillant à surface imitant le verre, bordé d'un ruché ondulant couleur grenat.

Dans le jaune on coupe des bandes de cinq pouces qu'on ourle des deux côtés... et qu'ensuite on fronce, en se servant du plisseur de la machine à coudre. Puis on fait ensuite le volant. Il faut trois longueurs de la gaze bleue mesurant chacune un tiers de la largeur totale de la fenêtre. Droites au haut, mais légèrement circulaires au bas afin de les draper gracieusement. Les joints se cachent sous les fronces qui les remontent. Les bouts sont finis par un morceau de six pouces qui couvre le support du volant. Le reste du bleu est employé pour le ruché. Deux longueurs de la gaze rayée sont nécessaires pour chaque rideau, les ruchés y sont cousus à plat à intervalles réguliers en les tournant vers le centre où ils doivent se rencontrer. Ils peuvent être

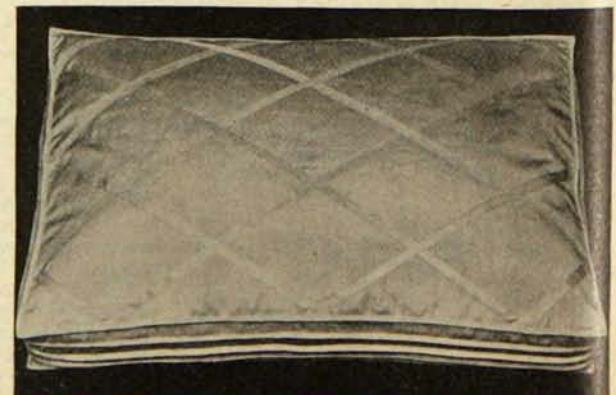


Cette très belle table de toilette ne fera pas une trop large brèche à votre portemonnaie, et est vraiment facile d'exécution. Suivez scrupuleusement nos indications et nous vous garantissons la réussite.

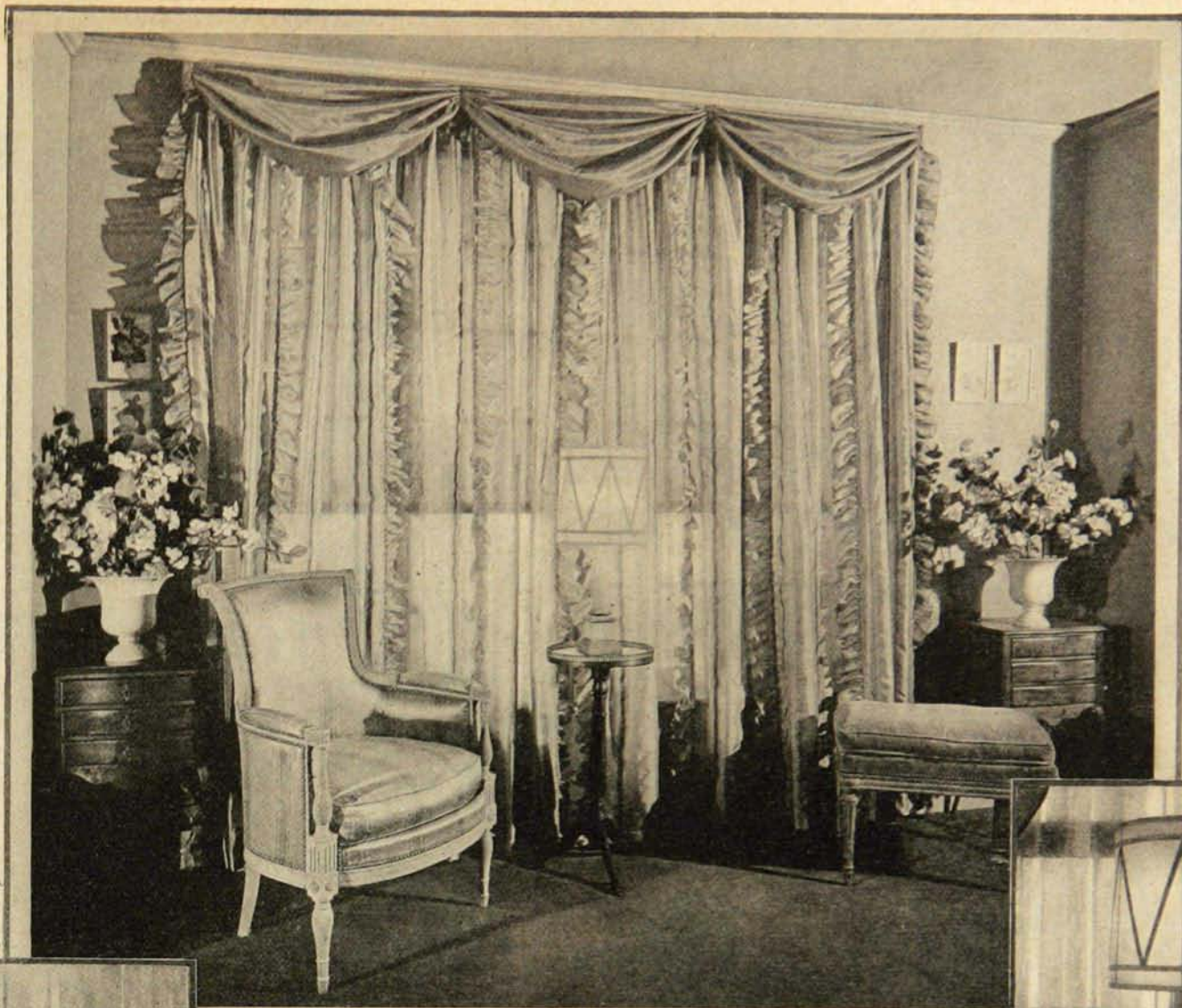
ouverts, ces rideaux, par des cordes en traverses. Ils sont posés sur des anneaux à deux pouces de distance les uns des autres. Dans l'ourlet du bas (deux pouces) on introduit des poids, ce qui aide les rideaux à tomber en plis gracieux.

Ces poids se vendent à la verge et vous n'avez qu'à les introduire sous l'ourlet. Pour la chambre à coucher, on conseille un joli rideau de taffetas sur le haut duquel s'étale un monogramme, c'est aussi féminin qu'original. Dans les tons pastel, douze verges de taffetas et cinquante-cinq verges de ruban réaliseront cette fenêtre que représente notre vignette. Ces rideaux sont sans doublure. Leurs plis sont faits sur un morceau de même étoffe, et à chaque pli on pose un anneau, cela en assure le maintien.

Que pensera la jeune fille moderne de notre table de toilette? N'est-ce pas celle de



Ici se place l'usage des divers biais à bordures.



Lampe-tambour. Cadre en fil d'aiton répété au bas, avec le même diamètre qu'au haut. Une révélation pour le biais à bordure sans doublure, recouverte de soie crème, très tendue, entourée de biais de percale en bleu et blanc; les raies diagonales en rouge et blanc.



Un accessoire bien féminin, dentelle crème sur soie melon. Cette dernière sert aussi aux pétales.

Quelle merveille que cet arrangement moderne: rideaux de gaze à raies, en bleu-rose et gris-argent et minces raies d'or, ruchés bleus et or, le volant répétant le bleu. Chaise ivoire capitonnée en bleu et or.

Le délicat abat-jour de cette lampe imite une fleur. On le fait d'un plissé d'organdie couleur pêche sur une doublure de soie de Chine, orange pâle. Une garniture de biais de soie Henna en fait la bordure. On l'achète à la verge, tout plié et en tous tons. Lampe de verre à monture de cuivre.

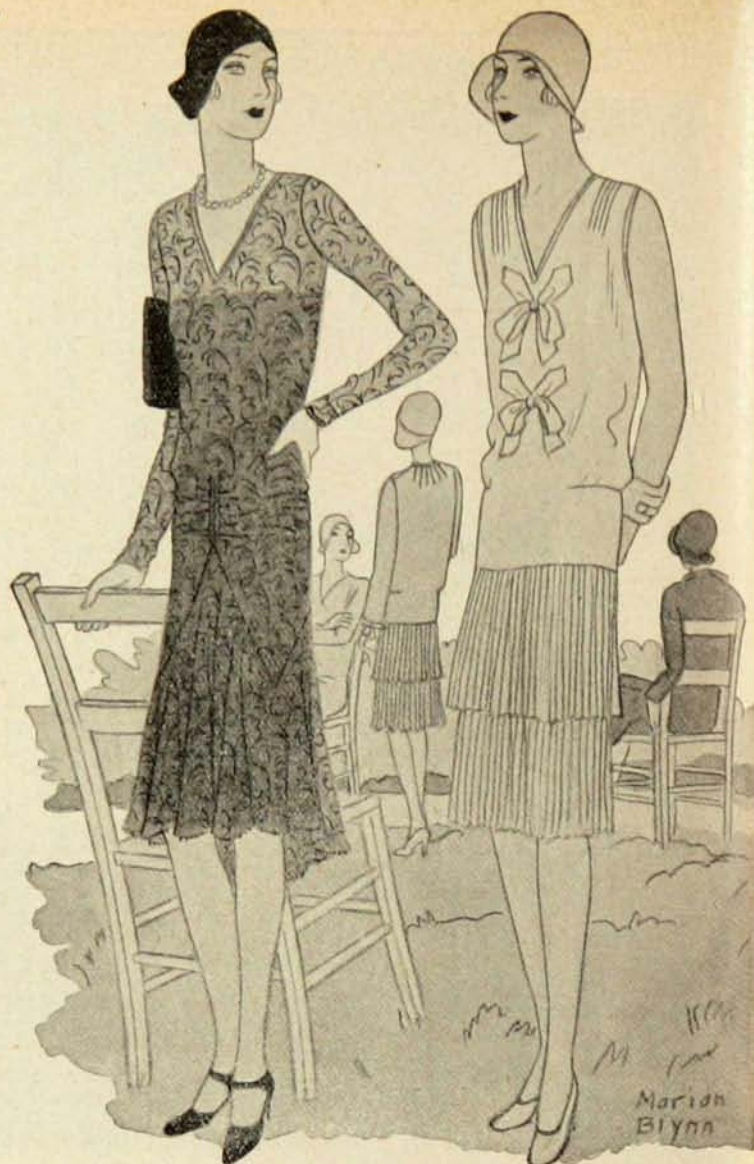
Rideaux de taffetas orchidée. Ruchés à plis tombant avec grâce. Ils sont bordés de ruban d'une teinte rose ou mauve pâle en tons dégradés. Un monogramme du même ruban orne le volant. Les rideaux de net, crèmes, sont à plis plats, plus agréables que les fronces.

*Pour la saison des
courses
que l'été nous ramène*



2679

Robe et jaquette 2674



2672

2571

Le charme de la dentelle

2672—Tout le chic de cette toilette d'après-midi réside dans la dentelle qui la réalise (en noir) ce qui donne le plus d'élégance à toute silhouette féminine. Genre Princesse, très moulée à la taille par des fronces verticales au dos et au devant... ainsi qu'aux côtés. Aux genoux la robe devient flottante. Le flottant est à deux-pièces, plus long dans le dos et attaché en pointes. Manches aussi froncées. Le 36 requiert 4 $\frac{1}{4}$ verges en 35 pouces de dentelle. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

La robe idéale pour le champ de courses

2571—Image parfaite de la robe de sport d'une spectatrice réalisée en crêpe plat. Elle est simple mais avec des détails attrayants. Deux jolis noeuds appliqués. La jupe à plissés superposés est liée au bas d'une ligne des hanches très serrée. Ni manches, ni ceinture, ni col. Le 36 requiert 2 $\frac{5}{8}$ verges en 39 pouces de crêpe de soie. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.

Une robe sombre pour les jours clairs

2679—L'étoffe mince et noire en dépit de sa surface sombre peut être fraîche et agréable à regarder par une journée chaude et brillante de soleil. Des revers de crêpe blanc ornent la fermeture surplis, et un volant flottant court autour de la jupe en diagonale, placé haut à gauche et bas à droite. C'est une robe sans ceinture mais drapée et nouée sur le côté. Le 36 requiert 4 $\frac{1}{8}$ en 39 pouces de crêpe (les volants taillés sur le biais) et $\frac{3}{4}$ de verge en 35 pouces de contrastant. 32 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

Ce costume en appelle à la grande élégance

2674—C'est d'abord un de ces ensembles aussi simples qu'élégants. Les détails en sont très doux... rien du genre tailleur... et le manteau est sans doublure. Il a la jaquette courte si en vogue cette année, bouffant au-dessus de la large ceinture des hanches laquelle se termine par un noeud. Cette robe a une fondation sans manches à laquelle se joint la jupe d'une seule pièce et à larges plis plats attachés en ligne courbe à un corsage de crêpe uni. Un noeud de la même étoffe que la jupe orne le corsage en passant sous des boutonniers, et en se nouant gracieusement. Pas de ceinture mais une ligne serrée aux hanches. Cet ensemble peut être encore plus habillé, si on le fait de crêpe plat uni, ou de crêpe de Chine avec blouse à dessins géométriques en tons différents. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 50 sous.



2672



La ligne amincie

2644—La ligne la plus amincie est celle que donne la fermeture genre surplis. Ici elle est marquée d'un festonné et du col retourné qui sied si bien. Les larges manchettes appairent. La jupe deux-pièces est flottante ce qui fait paraître très jeune et est jointe à la large ceinture qui se noue. Le 36 requiert 3 $\frac{3}{8}$ verges en 39 pouces de Georgette imprimé (jupe coupée sur le biais pour éviter les morceaux) et une verge en 35 pouces de Georgette uni. 34 à 48 de buste. Prix: 45 sous.

Le fameux col boutonné d'après Louise Boulanger

2676—Le col "Louise Boulanger" qui le nomme "épaulette" est d'une élégance hors pair. Les manchettes mousquetaires l'accompagnent. Jupe droite à plis plats en avant attachée à un long corsage dans une ligne à pointes. Le 36 requiert 3 verges en 39 pouces de crêpe de soie et $\frac{7}{8}$ de verge en 39 pouces de contrastant. 32 à 35 (15 à 18 ans) ou 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Que pensons-nous des pois? (polka)

2648—Qu'ils sont en grande vogue; que plus ils sont petits plus ils sont jolis. Jupes à draperies flottantes et si intéressante dans sa manière toute nouvelle de se joindre au corsage. Manches longues, ceinture étroite et jabot retombant du croisé de la ligne du col. Le 36 requiert 5 verges en 39 pouces de crêpe imprimé. 34 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

La courte manche pour les sans-manches

2668—La très courte manche kimono devient de plus en plus populaire. Voici une robe type pour la mode actuelle. Jupe flottante deux-pièces attachée à un long corsage et coupée sur le droit ou sur le biais au goût. Un genre unique de collet châle l'enjolive et passe sous des boutonniers au devant. Le 36 requiert 3 $\frac{3}{8}$ verges en 39 pouces de Georgette imprimé (jupe taillée sur le biais). 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Le pastel le plus nouveau

2181—Les grands couturiers tel Lelong rêvent des teintes pastel. Rien ne convient mieux à la robe que nous vous présentons ici. La jupe froncée en est élégamment drapée. Etant à bord droit cette robe peut être de dentelle. Ceinture drapée. 34 à 48 de buste. Prix: 50 sous.

Les cols "lingerie" touche de fraîcheur

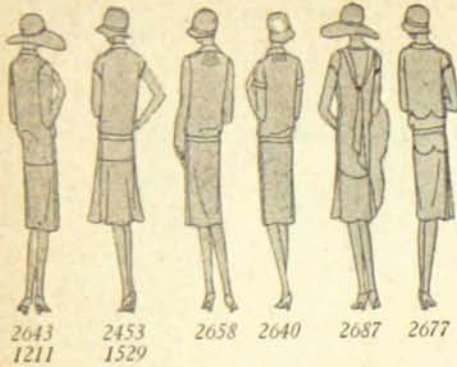


2648

2668

2681

Nos prédictions pour les toilettes à porter sous le soleil d'été



2643 1211
2453 1529
2658 2640
2687 2677

Le "Chic" à tirer de l'oubli

2643 — La vogue extrême du corsage bouffant fait revivre le costume deux-pièces si classique. La blouse à ceinture et à col écharpe peut être sous la jupe. Cette dernière, deux-pièces, groupe tous ses plis en avant. La blouse 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44. La jupe 35 à 52 de hanches. Prix: 35 sous.

Les plaids tant à la mode

2453 — 1529 — Une blouse de crêpe blanc et une jupe circulaire dans les plaids nouveaux fait un délicieux costume pour la spectatrice des sports. La blouse est à manches courtes kimono, et peut être portée cachée sous la jupe. La jupe circulaire est un trois-pièces et boutonne en avant. 32 à 35 (15 à 18 ans) pour la blouse et 36 à 44 de buste. Jupe 34 à 38 de hanches (15 à 18 ans) ou 40½ à 42½. Prix: 35 sous.



Blouse 2643
Jupe 1211

Blouse 2453
Jupe 1529



Robe 2658

2640

2687

2677

Souhaitez-vous l'apparence de la jeunesse?

2658 — La robe de pongée et aux trois couleurs fait paraître si jeune qu'elle doit plaire. La robe est blanche, les bandes, le col et le noeud de cravate sont rouges et bleus. Une seule pièce, sans manches avec ampleur donnée aux épaules. Le 36 requiert 2¾ verges en 32 pouces de pongée et ¼ de verge en 35 pouces de contrastant de chaque couleur. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 52. Prix: 45 sous.

La robe chemisette en soie rayée

2640 — Voilà le type créé par un chemisier de renom pour une femme extrêmement chic. Les raies sont horizontales sur le gilet et la jupe à plis attachés en avant en lignes angulaires et verticales par ailleurs. Manches kimono. Le 36 requiert 4¾ verges en 32 pouces de soie-tube rayée. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

La nouvelle silhouette

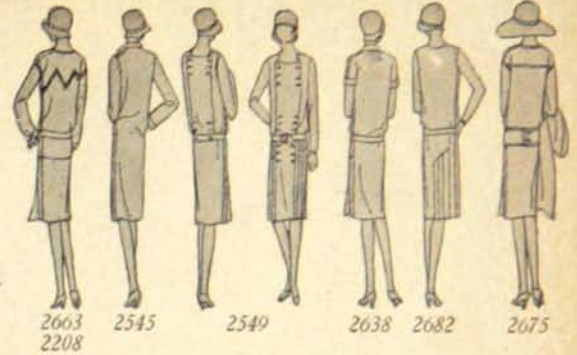
2687 — Le froncé est un détail absolument français. On s'en sert pour mouler cette robe princesse à décolleté rond, à manches courtes et à jupe flottante deux-pièces attachée en avant. Le 36 requiert 3¼ verges en 35 pouces de soie imprimée (jupe taillée en biais). 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Deux étoffes différentes font la robe élégante

2677 — Plus d'un dessin, plus d'une couleur et plus d'une étoffe peuvent être vus dans une même toilette. Au dessus de l'empiecement en courbe cette robe à manches kimono est à carreaux. Jupe deux-pièces à plis attachée sous l'empiecement. Le col à bandes piquées et le noeud sont tout à fait nouveau genre. Le 33 (16 ans) requiert 2 verges en 35 pouces et une verge et ¼ en 35 pouces également de tissu à carreaux. 31 à 37 (14 à 20 ans); 38, 40 de buste. Prix: 45 sous.

que nous apporte le joyeux été?

"les plaids, les rayés et les pois."

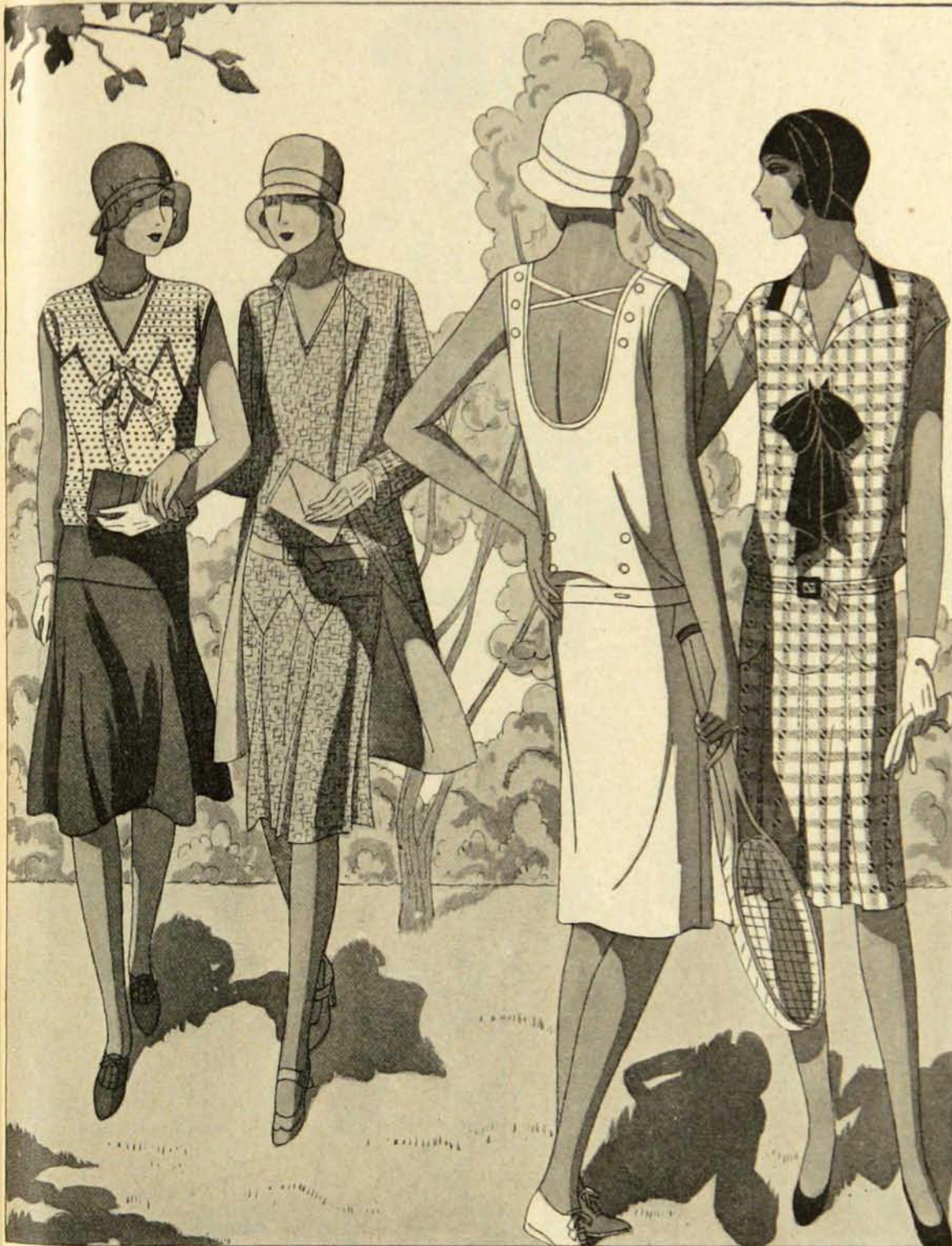


La véritable incarnation d'un costume de tennis

2682—En Broadcloth de soie blanc, sur le "Court" du tennis ou en crêpe de couleur pour la ville. Les plis sont posés en diagonale au côté gauche du devant, et se répètent au côté droit du dos. Un bout de cravate est tiré à travers l'empiecement en diagonale sous le décolleté en "V". Ceinture tailleur piquée. Le 36 requiert 3 3/4 verges en 36 pouces de soie Broadcloth. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Exquise petite toilette imprimée

2675—Elle a de si jolies lignes et donne tant de confort, au temps chaud, elle paraît si fraîche. Le panneau en forme d'ancre fait aussi empiecement en avant et supporte la jupe plissée et fait ceinture au dos. Les manches sont du style kimono et le dos est d'une seule pièce... Deux raisons qui en rendent la confection très simple. Le 36 requiert 3 verges en 35 pouces d'imprimé. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 40 sous.



Blouse 2663
Jupe 2208

Robe 2676
Manteau 2545

2539

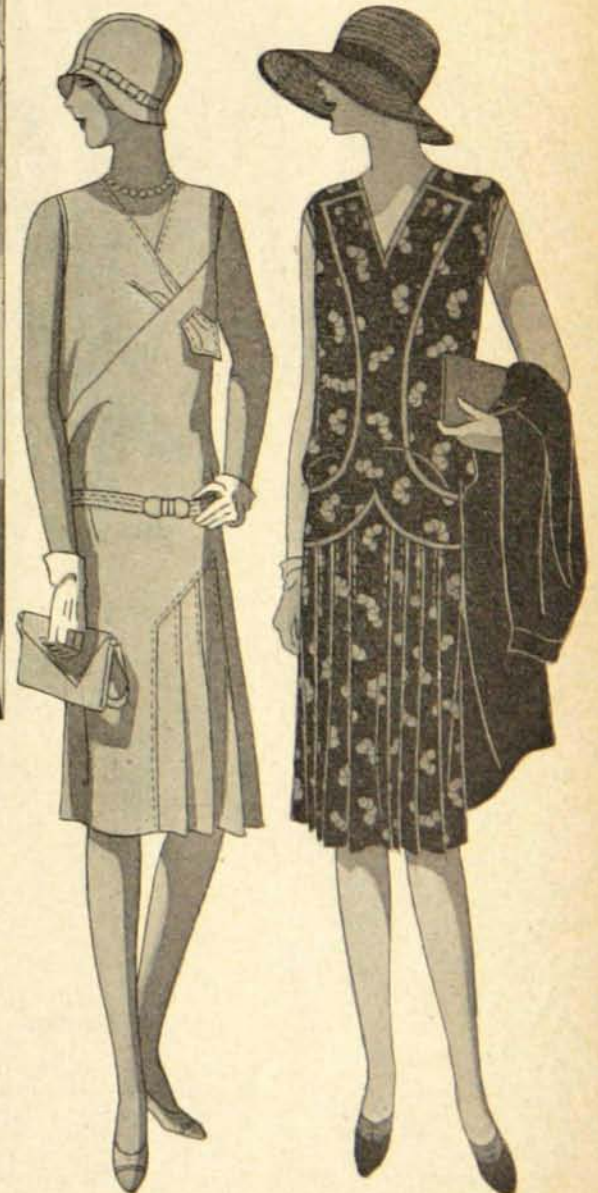
2638

Dos soleil... ou dos très haut... ou peut-être les deux...

2549—La robe idéale pour le tennis, le soir, avec panneau détachable servant à couvrir le décolleté du soir si vous craignez les ardeurs du soleil. Autre panneau semblable en avant et des plis ornent la jupe chaque côté du devant. Une courroie tient le dos en place. Le 36 requiert 3 3/4 verges en 35 pouces de piqué. 32 à 35 de buste (15 à 18 ans); 36 à 44. Prix: 45 sous.

Les étoffes à carreaux sont bien attrayantes...

2638—Si vous préférez une manche courte au sans-manche vous aimerez ce modèle à carreaux berger, en soie et à manches kimono et à jupe plissée attachée en festons en avant. Le noeud passé dans de grandes boutonnières et les bandes font ressortir davantage les couleurs de l'étoffe. Le 36 requiert 2 7/8 verges en 35 pouces de soie à carreaux berger. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.



2682

Robe 2675

Sur la jupe ou emprisonnée dessous

2663—2208—Cela dépend de vous. Si vous possédez la grâce toute menue de la jeunesse, portez cette blouse emprisonnée sous la jupe flottante. Cette jupe, qui peut être droite au dos, est montée sur un empiecement à angles durs, avec un gros noeud. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Jupe 34 à 49 1/2 de hanche. Prix: 35 sous.

L'ensemble de soie est aussi utile qu'élégant

2676—2545—Voilà un vêtement des plus confortables pour les jours d'été. Une robe sans manches à jupe droite, à plis et posée en pointes en avant. Un décolleté très frais en forme de "V" et une ceinture tailleur. Le manteau droit trois-quarts à un petit col droit et d'étroits poignets. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

Pour les jeux animés de nos tout-petits



2465



2647

2655



2667

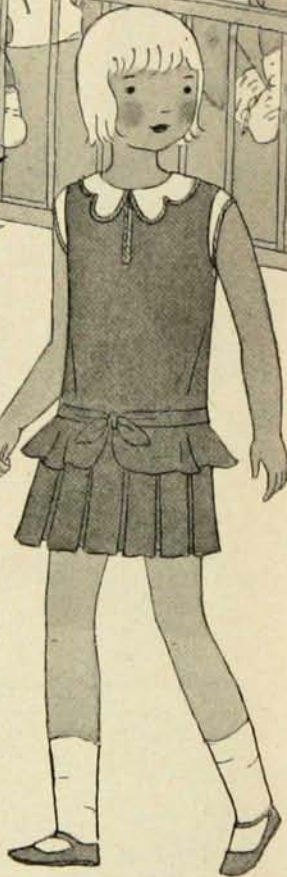


2669

2639



2659



2649

Organdie et dentelle

2667—Cette petite toilette à empiècement ondulante a une jupe droite jointe à la basque. La jupe est aussi traversée par des petits plis, une garniture si jeune. L'ourlet en est si profond que ça fait presque une double jupe d'organdie. Guirlande de fleurs sur ruban au côté gauche. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

La manche courte pour garçonnets

2465—Quel charmant costume pour la chasse aux papillons. La blouse et la culotte droite boutonnée avec de larges boutons de perle sont ici en toile, mais peuvent tout aussi bien être de chambray ou de pongée. La fermeture en feston, le col et les manchettes gaufrées sont fort attrayants. 21 à 23½ (2 à 5 ans). Prix: 30 sous.

Boutons et carrés

2669—Le genre tenue de tennis et sans manches est porté tout le long des jours par les enfants réellement élégants. Empiècement à carré et la jupe à plis en avant répète les carrés de l'empiècement. Dos d'une seule pièce, pongée, crêpe de Chine ou toile, etc. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Les poches originales

2639—Pauvre poupée... mais heureusement la robe est intact. En Dimity rouge et blanc avec col et poches à gaufrés. Nœud de ruban rouge et culotte de Dimity. Le dos de la robe s'étend aux épaules et on peut à volonté mettre des manches longues. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 30 sous.

2647—Cette petite fille avec un parasol porte une robe de Dimity imprimé à jupe droite froncée très courte et un col à nœud tout blanc. Les tours de bras et l'ourlet sont bordés de blanc. Ce long corsage est très élégant pour cet âge. Pantalons d'une seule pièce. 21 à 24½ (2 à 7 ans). Prix: 30 sous.

2655—Les deux font la paire et portent de tout petits gilets. Un a la manche kimono ornée du point de couverture. L'autre a la manche cousue et finie en feston. Tout cela est brodé. Pour bébés 20 à 21 (1 an ou 2 ans). Prix: 30 sous.

2659—Cette petite fille si habillée porte une robe de tissu à mouchoir à dessins bleus sur fond blanc. Le large empiècement festonné. Les manches kimono et le col rond sont bordés de bleu uni. Plusieurs autres tissus peuvent être employés. 24 à 27 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

2649—La maman se laisse tenter par ce modèle, c'est si frais, si jeune. La petite s'en réjouit car il lui semble qu'elle devient du coup sacrée "Grande-Personne". Des bandes blanches forment une ombre de manches. La jupe très courte se joint à un long corsage et est à plis plats. Le col blanc est festonné. 24 à 27 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

Une petite fille très chic

Les jumeaux...

Les jolies toiles à fond blanc

Le plus petit "Peplum"

Les petits ne peuvent que se réjouir...



Flleurs rouges si brillantes

2680—Toutes les petites filles souhaitent une robe de soie pour les petites réceptions d'anniversaires ou autres. Un crêpe de Chine jaune pâle et du blanc c'est le rêve pour cette petite robe-ci. Le blanc pour l'empiècement et les sous-bras en un seul morceau avec les manches. Jaune pour le devant froncé et le dos... puis pour finir de jolies fleurs rouges brodées. Pantalon d'une seule pièce. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 30 sous.

Un trois-pièces

2671—Pendant la chaleur vive la robe sans manches en toile avec bonnet et pantalon français combiné et invisible. Dentelle et ruban garnissent le bonnet. Dentelle aussi sur la robe et point d'abeille et ruban en loupes. Bord droit au bas. 20 à 24 (1 à 6 ans). Prix: 35 sous.

Aussi bleu que ses yeux

2578—Le coquet ensemble pour petite fille. Le petit col droit ouvert sur le manteau d'un bleu profond doublé du même tissu que la robe bleue et jaune, laquelle est sans manches et à gaufrés. Les fronces qui servent à l'ampleur sont pressées comme des plis. 21 à 24½ (2 à 7 ans). Prix: 35 sous.

La petite robe rayée "Pastille de Menthe"

2653—Petite robe de choix à rayures en deux sens. La jupe droite est à plis tout le tour et jointe à un long corsage boutonné. Le col à ruché et la manchette à l'épaule sont détachables. 24 à 27 (6 à 10 ans). Prix: 35 sous.

Les voiles sont de bien jolies nuances

2688—Cette petite invitée à une réception s'est choisi une bien gracieuse toilette. Un voile imprimé fait la jupe à volants et la basque. La Berthe, est de voile uni et voile les épaules, formant cape dans le dos. Du ruban, des roses et c'est complet. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Mordue par le soleil comme un beau fruit

2684—Robe laissant au soleil ses coudées franches en faveur de la santé. Jupe à plis, décolleté soleil et sans manches. Les bandes croisées tiennent tout en place. Le petit chapeau piqué français fait ombre douce aux yeux. Très joli avec un chandail. 21 à 27 (2 à 10 ans). Prix: 35 sous.

Gracieux ensemble français

2624—Cette fillette a une mine d'élégance tout à fait supérieure et elle la doit à son ensemble. Manteau trois-quarts boutonné jusqu'au bas, et robe d'une seule pièce sans manches à panneau imprimé. Le col et les manchettes appaireillent. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 40 sous.

Très rafraîchissante...

2686—La vogue des morsures du soleil a fait naître cette délicieuse petite robe... coupée basse dans le dos et retenue par des bandes croisées. Si vous craignez les taches de rousseur, coupez la robe avec un col haut. Sans manches, dos d'une seule pièce, et jupe à plis en avant. Couture sous le pli au côté et ceinture tailleur. 25 à 32 (8 à 15 ans). Prix: 35 sous.

Dans la fraîcheur des tissus d'été



2660

*Une des nombreuses manières
de se servir d'un tissu
à bordure*

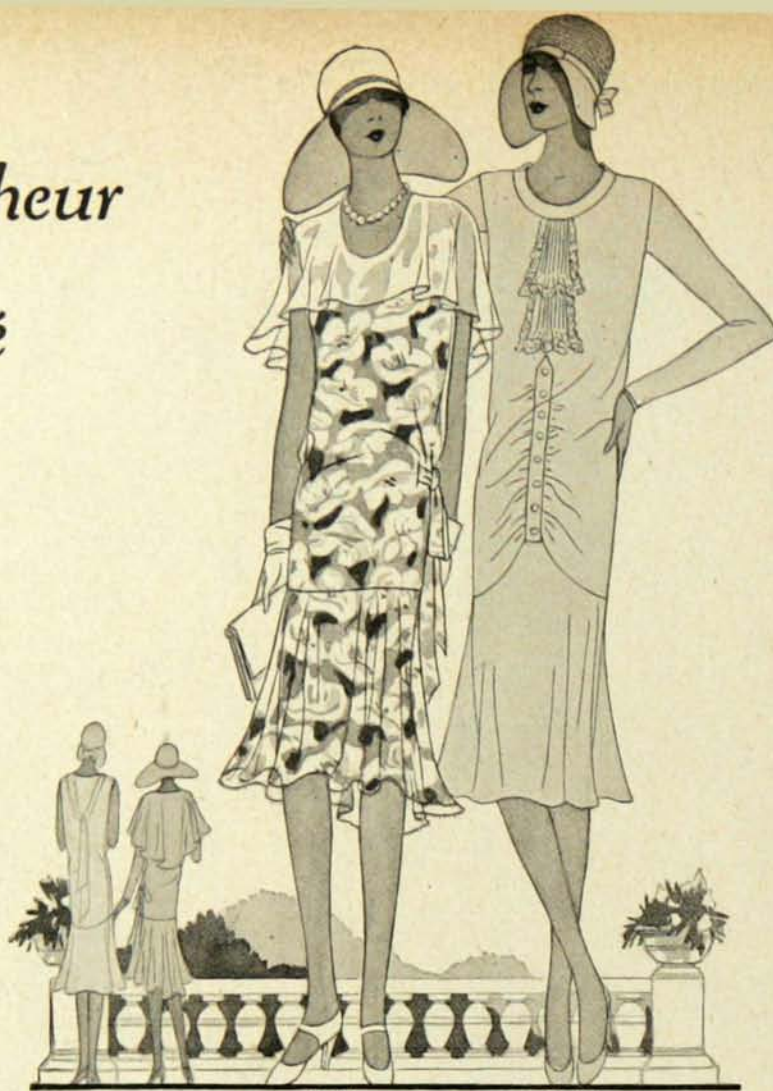
2660—Imprimé à pois et à bordure pour cette robe d'une seule pièce à manches kimono à noeud d'écharpe et à jupe droite froncée chaque côté. Facile à faire dans tous les tissus d'été. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 35 sous.

*Voulez-vous la ligne amincie
et souple?*

2641—La nouvelle silhouette, la ligne donnée au corsage et l'ourlet couvrant le genou font la grande distinction de cette robe sans manches. Le flottant est légèrement plus long au dos et la Berthe en finit la ligne. 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 de buste. Prix: 45 sous.

*La nouveauté dans
les fronces*

2687—Cette robe Princesse est froncé en montant et en descendant en avant. Un détail de couturière que requiert la longueur et l'uni de ce corsage. La profondeur du décolleté et le joli jabot en éventail est très jeune. La jupe deux-pièces ne flotte qu'en avant. 32 à 35 (15 à 18 ans) et 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.



2641

2687



2654

2651



2666

Un nouvel effet des imprimés

2666—Même les imprimés ont des couleurs accentuées dans cette saison si fertile en contrastes. Le plus clair et le plus sombre dans les couleurs de l'imprimé forment les bandes au bas de la jupe ainsi que le jabot de cette robe à manches kimono. Un "U" plongeant pour le col et la jupe. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44 de buste. Prix: 45 sous.

*La touche de lingerie accuse
la fraîcheur*

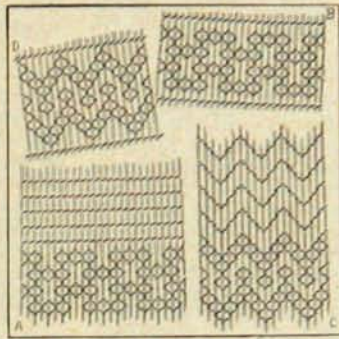
2654—Cette robe a le col lingerie si en honneur à Londres, et non moins dans le goût de "Patou". Elle a aussi son importance à cause de sa jupe droite, deux-pièces et à volants superposés posés très bas; sa manche kimono fort courte ou plus longue si on le désire. 32 à 35 (15 à 18 ans); 36 à 44. Prix: 45 sous.

Autre robe en trois couleurs

2651—La robe à cape est synonyme de confort pour la robe d'été car elle peut être portée sans manteau. On la porte sur une robe sans manches à noeud de cravate et une jupe deux-pièces flottante en avant et attachée à une large ceinture nouée. 32 à 37 (15 à 20 ans) et 38 de buste. Prix: 45 sous.

PARMI D'AUTRES MODELES

Les jolis pins
sur nos couvre pieds



16046

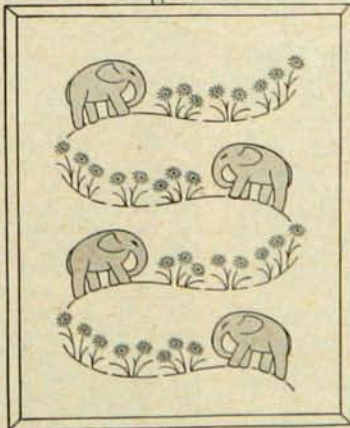
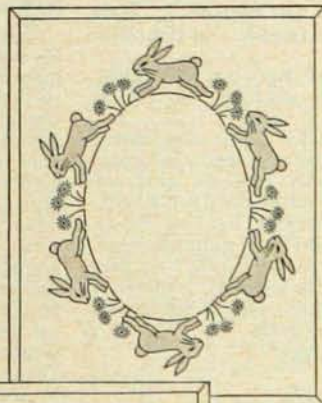


16046



16043

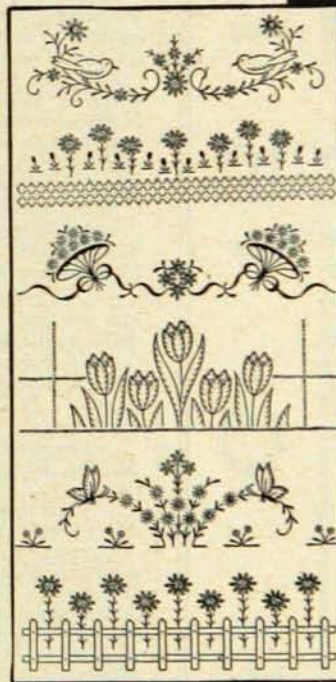
16043 — La robe de tennis pour être vraiment dernier cri doit avoir un monogramme qui tire sa couleur des divers accessoires de la toilette. Un groupe de trois lettres de différentes grandeurs sera d'un bien joli effet. 2¼, 3, ou 4½ pouces en hauteur. C'est étonnant comme on les a vite faites à points satin ou points de tiges français ou en les combinant. Prix: 35 sous. Bleu.



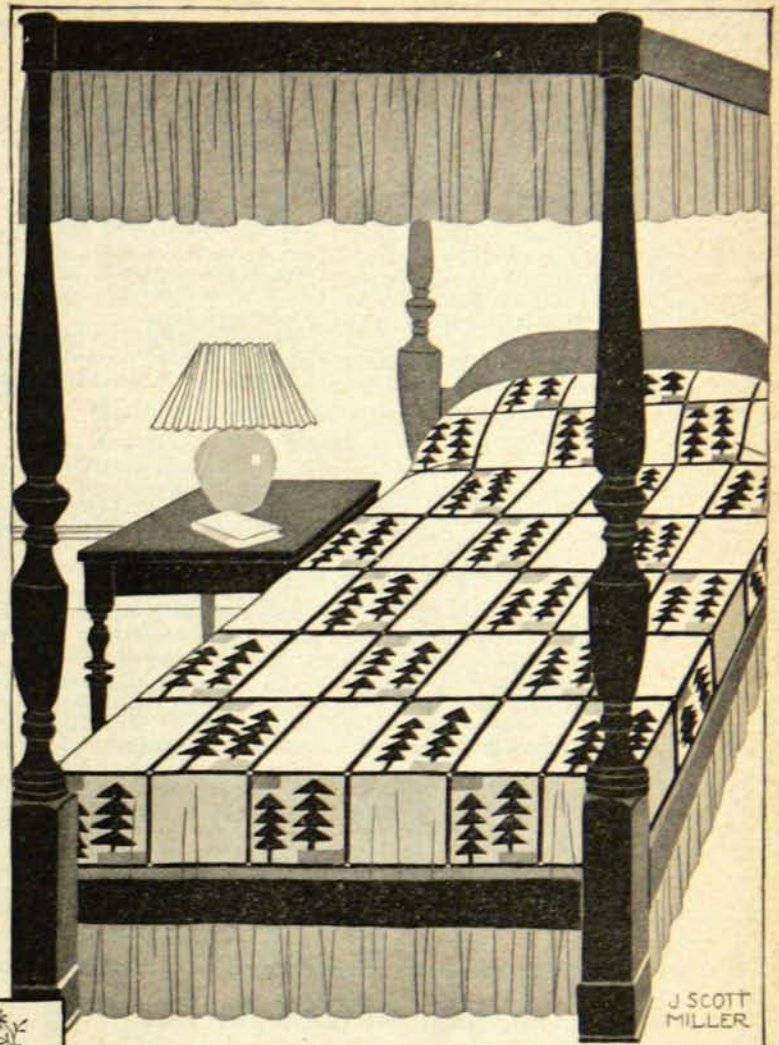
16045

16046 — C'est la première fois qu'on joint au Point d'Abeille un dessin moderne. Ce genre nouveau ne lui enlève rien de son charme d'antan. Avec des soies aux couleurs brillantes vous obtiendrez les effets des robes des paysannes d'Europe. 2¼, 2¾, 3¾ à 5 pouces de largeur. Prix: 40 sous. Bleu ou jaune.

229 — Nous avons cueilli ces fleurs dans un vieux jardin et les avons copiées pour vos serviettes. Environ 13 pouces en largeur et 4 en hauteur en variant les points ce sera charmant. Prix: 30 sous. Bleu ou jaune.

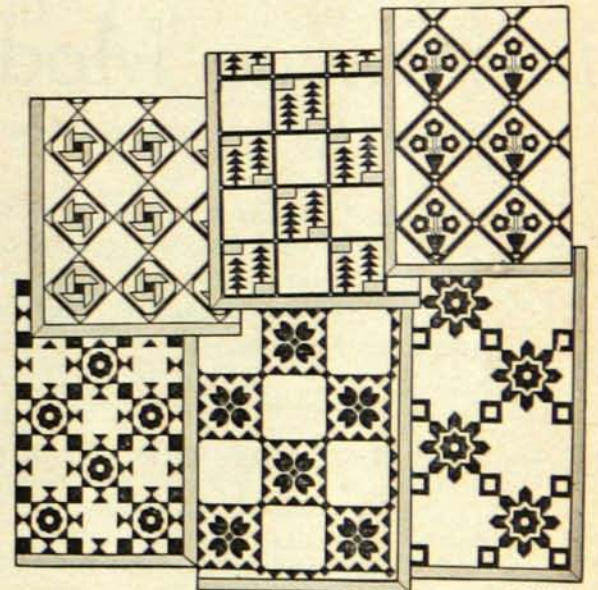


229

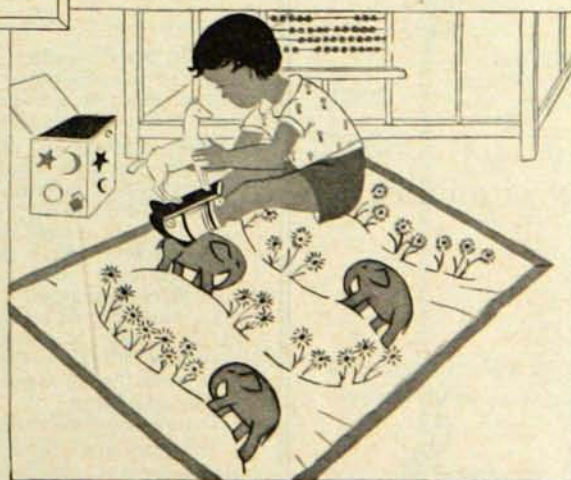


J SCOTT MILLER

16044



16044



16044 — Voilà notre dessin de vieux pins sur couvre-pieds. Couleur vert feuille pour les arbres et terra cotta pour les carrés sur un fond de mousseline à bâtir. Ce couvre-pieds ou tout autre des divers dessins ci-dessus donnent à la chambre un air propre et charmant. La moyenne donne 70 par 84 pouces en longueur et les motifs sont de 9 pouces à 12½ carrés. Prix: 40 sous. Bleu ou jaune.

16045 — Sur ces carpettes pour le jeu, la course des lapins est interminable et les éléphants n'ignorent pas qu'ils ne doivent pas fouler les fleurs. Ces dessins servent aussi pour les couvertures de lit des tout-petits... en appliqués d'édredon. Les fleurs sont faites à points très simples. La couverture peut être de toile de satin ou de taffetas. Chaque motif est de 17 par 22½ ou 23 pouces. Prix: 40 sous. Bleu ou jaune.

La Dame aux Yeux Baissés

chesnel. Et, malgré les instances de Stéphanie, elle pensa qu'il était préférable de s'en aller aujourd'hui même.

Mais ce n'était plus, ce ne serait plus jamais la même chose. Yseult était grave et se taisait. Au temps, si peu lointain encore, de son heureuse ignorance, — il lui semblait, pourtant, qu'il y avait un siècle de cela! — la jeune fille eût causé gaîment, eût tout remarqué des incidents du voyage... ou des sites si rapidement enfuis, qu'aujourd'hui, elle regardait sans les voir, perdue dans la tristesse de son rêve.

Et "maman", cette maman, élégante et douce, que la petite Yseult avait aimée si longtemps, n'était pas la vraie mère.

XVI

La jeune fille se retrouva donc à Villechesnel. Elle reprit sa place à l'hôtel de Blanche-Croix, entre Mme Handerley, à peine plus contrainte que jadis, et M. Handerley, toujours distrait, grand liseur et grand fumeur.

Tout était si semblable au passé qu'Yseult se prenait, parfois, à douter du grand changement survenu dans sa vie secrète. Elle n'était restée absente que quelques jours et cela avait suffi pour que, plus jamais, elle ne pût s'installer à sa place familière, avec sa légèreté joyeuse d'autrefois.

Elle demeurait muette durant des heures. Elle cousait ou brodait de petits objets délicats, de jolis vêtements destinés au cher bébé de Stéphanie.

Un engourdissement bienfaisant s'emparait souvent d'elle. Elle ne souffrait pas autant qu'elle l'avait dénoté. L'im-

ge de Philippe s'était, forcément, estompée dans l'ombre tragique de la révélation.

Parfois, la réalité rentrait en son âme, avec une force brutale. Quand elle se trouvait dans une petite réunion mondaine, parmi les jeunes filles de son monde, elle songeait, avec un grand tressaillement, que la considération dont on entourait Mlle Handerley était, en quelque sorte, volée... et que ce nom honoré ne lui appartenait point.

Si, malgré toutes les précautions prises, quelque terrible hasard allait révéler, à Villechesnel, le secret si bien gardé?

..

Deux ou trois semaines plus tard, Maurice Handerley revint dans sa famille.

Yseult, qui s'apprêtait à sortir, lui ouvrit elle-même la porte et poussa un petit cri de surprise.

— Oncle Maurice, vous enfin!

Elle lui tendit son front, que le voyageur effleura à peine de ses lèvres. A vrai dire, il semblait transi; sa pâleur et son air de fatigue étaient réels.

La jeune fille l'emmena vite dans la salle à manger, chauffée par un beau feu de bois. M. et Mme Handerley se trouvaient là, en attendant le déjeuner. Au bout de quelques instants, Yseult fut envoyée à la cuisine, afin de commander quelque chose de chaud pour le voyageur transi.

La jeune fille éprouvait comme une légère peine, une vague déception. Il lui semblait que Maurice s'était montré froid, indifférent. N'était-il plus l'oncle

protecteur, l'ami clairvoyant et dévoué, dont elle reconnaissait l'affectueuse sagesse?

"Il n'est pas mon oncle! songea-t-elle, tout à coup, dans un sursaut.

Elle éprouvait encore une autre impression désagréable, à penser que, à cet instant même peut-être, Mme Handerley devait conter au voyageur son histoire de ces derniers temps... Son histoire... ah! oui, pauvre histoire!

Et rien qu'à cette idée, elle se sentait froissée jusqu'au fond d'elle-même.

Ce sentiment nuisit à l'intimité confiante qu'elle avait, d'ordinaire, avec Maurice. Celui-ci, cependant, se montra assez affectueux pour détruire l'idée d'un froid quelconque entre lui et sa nièce. Il ne fit jamais aucune allusion à ce qui s'était passé. Mais Yseult savait, à n'en pouvoir douter, qu'il n'ignorait ni les illusions qu'elle avait eues au sujet de Philippe de Saint-Georges, ni son départ précipité pour Sallinges, ni les révélations qu'avait dû enfin lui faire sa sœur Stéphanie.

Souvent elle surprit le regard de Maurice fixé sur elle; et les yeux bleus du jeune homme exprimaient une chaude compassion.

Il contemplant, sans doute, cette Yseult transformée, plus grave et plus profonde. Peut-être, regrettait-il le temps des rires en fusée et des bonds joyeux à travers les sombres couloirs de l'hôtel.

Peut-être eût-il voulu lui dire des mots consolants et tendres. Mais Yseult se taisait. Et Maurice Handerley repartit pour aller à ses affaires.

..

Après un long voyage, il revint, avec les beaux jours. Il trouva son frère et sa belle-sœur en bonne santé. Et Yseult lui parut moins pâle et moins accablée.

La jeune fille venait de faire un long séjour à Sallinges, auprès de sa sœur. Stéphanie était définitivement installée dans la belle maison Nicole. Ses beaux-parents se déclaraient satisfaits de leurs nouveaux appartements, au-dessus de l'étude, où ils occupaient deux étages.

— Et la belle Henriette s'entend-elle suffisamment avec Stéphanie? demanda Maurice, avec intérêt.

— Oui, répondit Yseult. J'ai l'impression que ma sœur lui impose. Et Henriette ne paraît pas jalouser Stéphanie... Quant à ce qui me concerne, c'est différent. Je ne sais pourquoi, par exemple... Vous riez?... Je vous assure qu'Henriette me déteste.

— Les femmes ont toujours, entre elles, des tas de petites rivalités! fit l'oncle taquin.

— Vous figurez-vous que je suis jalouse d'Henriette? s'exclama Yseult, indignée.

Maurice Handerley revenait souffrant des suites d'un refroidissement mal soigné. Il lui avait été ordonné un long repos, qu'il comptait prendre, tout naturellement, dans sa famille. Sa belle-sœur, sincèrement dévouée à tous les siens, commença d'autorité, à lui faire suivre les autres prescriptions des médecins.

Et les jours passèrent.

..

Jadis, Mme Handerley causait, longuement et sérieusement, avec Stéphanie. Celle-ci était, en quelque sorte, la confidente de sa mère adoptive.

Yseult, beaucoup plus jeune, avait toujours trouvé la chose très naturelle. Mais, à présent, les temps étaient changés. La confidente partie, Mme Handerley avait bien été obligée de se rabattre sur sa fille cadette. Et, à mieux la connaître, il lui en était venu, pour Yseult, une sorte de considération.

La jeune fille, du reste, devenait femme, par la volonté, la gravité, la maîtrise de soi-même. Comme elle était changée, cette petite Yseult, si gaie, si enfant encore, l'année précédente!

Dans les maisons amies, l'on disait:

— Depuis que sa sœur est partie, Yseult Handerley n'est plus la même... Elle doit s'ennuyer!

Yseult accueillait bien la nouvelle attitude de Mme Handerley. Comme elle l'avait promis à Stéphanie, elle vivait en paix avec celle que tout le monde croyait sa mère. Au fond, la jeune fille était

flattée d'être traitée plus sérieusement qu'autrefois.

Elle appréciait à leur valeur l'esprit bien équilibré, le sens pratique, le jugement modéré de Mme Handerley. Elle se savait suffisamment aimée de cette femme qui n'était pas sa mère. Mais, si elle avait vécu, la véritable mère eût-elle fait pour ses filles ce qu'avait fait cette femme intelligente, que l'on eût pu souhaiter, peut-être, plus tendre, plus sensible, mais dont on ne pouvait nier le ferme dévouement?...

— Quel ennui! dit un jour Mme Handerley à Yseult, comme elles travaillaient toutes deux dans le salon sombre. Figure-toi que l'ancienne bien-aimée de ton oncle est revenue à Villechesnel... revenue divorcée... Et j'ai grand-peur que le pauvre Maurice ne se laisse reprendre à ses pièges.

Yseult, intéressée, leva les yeux.

— Vous croyez, maman, qu'elle s'en prendrait de nouveau à l'oncle Maurice? Elle oserait?

— Oh! parfaitement!... J'ai été avertie par une amie. Ils se sont rencontrés, la semaine dernière, chez Mme Groust... Maurice, tout d'abord, était froid... Mais Hélène Gervan a manœuvré de façon à se trouver seule avec lui, dans un coin de la terrasse...

"Quel aplomb elle a, cette Hélène!... Comme on ne peut pas prouver qu'elle ment, je crains que ce pauvre Maurice, qui l'a tant aimée, ne se soit laissé toucher..."

Le charme féminin dans le détail décoratif

(Suite de la page 30)

ses rêves? Pourquoi ne l'aurait elle pas? La fondation est une simple table non vernie qu'on se procure chez n'importe quel marchand de meubles. Des bras qui s'écartent donnent accès aux tiroirs derrière les volants. Une fois en possession de votre table, il vous faut dix-huit verges de dentelle, de coton de quarante pouces, trente-cinq verges de ruban de satin jaune, autant de bleu. Trois-quarts de verge de soie bleue pour le dessus, trois verges de popeline pêche pour le volant de fondation et un cadre de bois rond comme en font les menuisiers, et enfin cinq rosettes de verre.

Il faut d'abord teindre la dentelle avec ces savons à teindre qui se dissolvent facilement à l'eau. La couleur pêche demande un certain mélange pour être obtenue. Disons: quatre morceaux orange, 4 bruns tan et 2 d'un rose rose. On les met tous dans une pinte d'eau bouillante et l'on filtre pour être sûr que le tout est entièrement dissout. Puis on jette tout cela dans une cuve contenant assez d'eau pour baigner la dentelle entièrement. Dans le bain de teinture, une demi-minute suffit à donner la teinte désirée. Se rappeler qu'en séchant la teinte devient un peu plus claire. Rincer alors à plusieurs eaux chaudes, en fait jusqu'à ce que l'eau reste parfaitement claire. Après le séchage, la repasser encore humide. Nous mettons de côté les cinq verges nécessaires à la draperie, nous bordons avec du ruban bleu, nous le posons sur le ruban jaune légèrement plus étroit allouant un demi-pouce entre. Alors nous recouvrons le cadre avec la popeline achetée pour la fondation et vissons les rosettes de verre. Les volants ont quinze pouces et sont garnis comme la draperie. Ils sont plissés sur une fondation droite de popeline et tirés aussi loin que possible jusqu'en arrière et ouverts dans le milieu pour donner accès aux tiroirs. On fait une jolie tête au volant du haut. Un vieux miroir doré, deux lampes de même ton à abat-jour jaune garni de roses roses, une chaise ivoire et vieil or, capitonnée de bleu, et voilà une chambre propre à faire battre le cœur de plus d'une jeune fille moderne.

On trouve maintenant dans le commerce des biais à la verge et tout pliés d'avance qui facilitent les arrangements que nous vous suggérons dans ces pages. Abat-jour... coussins, etc.

Essayez de nos suggestions... et venez nous raconter vos succès,

OFFRE D'ABONNEMENT POUR JUILLET

La Revue Moderne

La publication préférée de la famille canadienne-française.

En vous abonnant à LA REVUE MODERNE vous recevez régulièrement chaque mois cette magnifique publication, sans avoir à vous déranger et à des conditions très spéciales.

ABONNEZ-VOUS SANS RETARD!

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Au Canada	Etats-Unis et Etranger
1 an..... \$1.50	1 an..... \$2.00
3 ans..... \$3.00	2 ans..... \$3.00



DECOUPEZ CE COUPON AUJOURD'HUI

LA REVUE MODERNE,

320, rue Notre-Dame-Est,
Montréal, Canada.

Messieurs,

Désirant recevoir LA REVUE MODERNE chaque mois, je vous prie d'inscrire mon nom sur votre liste d'abonnés pour le temps indiqué. Ci-joint, veuillez trouver la somme de \$.....

Nom

Adresse

La Dame aux Yeux Baissés

— Oh! maman, une divorcée! protesta Yseult, inquiète et choquée.

— Mon enfant, les hommes sont faibles... Naturellement, Maurice hésitera... Il est loin d'être un incroyant; il sait aussi qu'un tel mariage serait une rupture avec les siens... Il sait combien on le blâmerait et qu'il ne pourrait plus vivre ici... Mais cette femme est dangereuse... Une femme qui se sait aimée est très forte. Je voudrais bien que Maurice repartît.

Yseult médita sur ces choses... Les chapitres du sentiment ne peuvent qu'intéresser vivement une jeune fille... Et puis, elle éprouvait de la peine pour son oncle et tant de pitié. Elle eût voulu le protéger contre les luttes morales dans lesquelles, déjà il devait se débattre.

Elle l'observa, à la dérobée, pendant les repas et lorsqu'il se trouvait à la maison. Maurice dut s'apercevoir de l'attention furtive de sa nièce, car il la regarda fréquemment, d'un air presque interrogateur.

Il semblait dissimuler une tristesse profonde, que voilaient mal ses boutades et ses accès de gaieté.

Une curiosité très vive saisit Yseult au sujet de la femme qui avait ainsi troublé la vie du jeune homme. Un jour, Mme Handerley lui fit un signe, en murmurant:

— Tiens! là... C'est cette Hélène!

Yseult, un peu saisie, regarda.

On se trouvait le long du quai, à l'ombre des arbres. Une jeune femme, vêtue d'une sobre et très élégante robe beige, se tenait debout contre le parapet. Sous son chapeau de tulle noir se dessinait un admirable profil de brune au teint mat.

Peut-être attirée par le regard d'Yseult, Mme Gervan se retourna lentement. Ses beaux yeux sombres, aux paupières un peu lourdes, s'attachèrent, une seconde, sur la jeune fille... Puis, elle revint à sa contemplation de tout à l'heure.

La robe aux lignes simples dessinait un corps de statue. Et le mat de ce teint! Et ces yeux!

— Comment la trouves-tu? chuchota Mme Handerley, quand on fut à distance respectable.

— Très belle, maman! On ne peut pas le nier! répondit Yseult, comme à regret.

— N'est-ce pas que j'ai raison d'avoir peur pour ton oncle?

On entra dans le centre de la ville, où Mme Handerley avait des emplettes à faire.

Chemin faisant, Yseult songeait à cette femme, qui était belle! oh! oui.

Sans bien savoir pourquoi, la jeune fille regardait passer, dans les vitrines, sa propre silhouette, sa taille frêle, son visage aux yeux attentifs. Et elle eut, à plusieurs reprises, un profond soupir en pensant à la beauté indiscutable et fière de cette Hélène.

"D'autres femmes sont aimées... Moi aussi, je pourrais l'être... Mais je ne me marierai pas... Notre fatal secret sera entre moi et l'Amour... Et dire qu'il y a des femmes assez misérables pour choisir l'argent, quand elles pouvaient choisir l'Amour! Pauvre oncle Maurice!

XVII

Un soir, une dépêche arriva de Sallings. Correctement traitée en vraie mère par la famille Bruyas, Mme Handerley ne manqua pas à son devoir. Elle partit sur l'heure, laissant à la maison M. Handerley, désœuvré, et Yseult, angoissée, désespérée.

Mais les heures les plus longues passent tout de même. Le lendemain matin, une autre dépêche vint annoncer l'heureuse naissance de Marcel-Edouard Bruyas et l'état satisfaisant du bébé et de sa mère.

Le baptême eut lieu le lendemain; Mme Handerley fut la marraine, avec, pour compère, le digne M^{re} Bruyas. Mais peut-être que ce jour-là, malgré toute sa joie recueillie et lasse, Stéphanie évoqua, tristement, derrière la fine silhouette de Mme Handerley, celle de sa vraie mère, la blonde jeune femme aux beaux yeux mystérieux, au sourire doux et fier, dont elle n'avait pu perdre le souvenir...

A la suite de cet heureux événement, la famille Handerley, comme l'année précédente, émigra au château de Sallings.

Yseult dut accepter cet arrangement, car, seule, elle eût été, naturellement, s'installer chez sa sœur. Mais, avec elle, M. et Mme Handerley, l'oncle Maurice, plus la femme de chambre, formaient une tribu trop nombreuse pour aller s'établir à la maison Nicolle, dont la nouvelle maîtresse, toute languissante encore, était, d'ailleurs, fort occupée de son bébé.

D'autre part, le maître de Sallings avait formulé une si pressante invitation, le château était si vaste et l'on pouvait si aisément s'y loger, sans gêner personne, que M. et Mme Handerley n'hésitèrent point.

L'oncle Maurice qui, cette année, afin de se reposer de ses incessants voyages, devait rester en France, obtint des vacances de trois mois et accepta aussi l'invitation du châtelain.

Stéphanie montra à sa sœur une chaude affection, mais Yseult la sentit distraite, un peu distante même. Cela était naturel. Néanmoins, la jeune fille en éprouva une confuse mélancolie, qu'elle se reprocha comme une pensée égoïste.

L'été fut, cette année, orageux et changeant. Les jours se succédèrent, en leur diversité capricieuse, mettant, au-dessus de Sallings, toute la gamme des ciels.

Yseult Handerley se promena souvent, solitaire, à travers les belles allées du grand parc sauvage.

Yseult avait déjà, derrière elle, un passé clos: celui de sa jeunesse ignorante et pleine de rêves. De plus, à cause de Saint-Georges, elle se figurait avoir le cœur brisé... alors que le jeune homme n'avait fait qu'incarner fugitivement le songe de son âme en fleur.

Trainant, après elle, cette romanesque mélancolie, qui tenait plus de l'imagination que du cœur, traînant aussi, hélas! le fardeau infiniment plus lourd et réel, porté, avant elle, par sa sœur Stéphanie, Yseult s'en allait donc par les nobles avenues de Sallings. "Je ne serai jamais heureuse! La vie est finie pour moi!" se disait-elle, pleine de pitié pour ses illusions mortes.

Et, souvent, dans ces promenades silencieuses qu'elle recherchait maintenant, la jeune fille rencontrait Maurice Handerley, fumant, sombre et pensif, avec l'air de poursuivre un rêve éternel dans le nuage de sa cigarette.

Les yeux bleus du promeneur la gênaient. Il était le confident obligé de M. et Mme Handerley, et son regard interrogateur, tranquillement perspicace, irritait secrètement Yseult, la froissait... comme si Maurice eût questionné sa nièce sur le sujet délicat de ses espérances déçues.

Elle fuyait donc le jeune homme, tout en lui accordant une secrète sympathie, pour cette raison qu'il était, certainement, malheureux... qu'il souffrait par amour et luttait contre cet amour, par un dernier reste de foi catholique.

— Je suis bien aise que nous séjournions ici! avait dit, un soir, Mme Handerley à la jeune fille. Cela a obligé Maurice à quitter Villechesnel et l'a soustrait à l'influence dangereuse de Mme Gervan.

Ce séjour plaisait à Yseult, parce qu'elle se trouvait ainsi rapprochée de sa sœur. Il avait fallu cette perspective pour lui faire accepter de rentrer au château de Sallings.

— Tu vois, Yseult, qu'il ne faut pas désespérer de la vie! N'ai-je pas arrangé la mienne pour le mieux? dit la jeune femme, un jour, songeuse.

— Oui, sans doute!

Mais Yseult savait trop bien que le cœur de Stéphanie était surtout plein de son fils... Et la jeune fille ne pouvait renoncer aux beaux rêves d'amour que font tous les jeunes cœurs.

"Je ne me marierai pas!" pensait-elle, tristement.

Les deux sœurs causaient de choses et d'autres. Un jour, Stéphanie dit, en souriant:

— Sais-tu, Yseult, que l'oncle Maurice a fait une conquête?

— Une conquête?

Yseult conçoit à une plaisanterie.

— Tu ris... C'est très sérieux, je crois. Il s'agit de ma belle-sœur.

— Quoi! Henriette?

Yseult continua de rire. L'idée lui parut des plus drôles. Mais la jeune Mme Bruyas reprit aussitôt:

— Henriette n'est pas méchante... Un peu vaniteuse, et poseuse, et jalouse,

macaroni

Une douzaine de plats délicieux

Rapidement et facilement préparés avec du

MACARONI ou SPAGHETTI HIRONDELLE CATELLI

- Macaroni ou Spaghetti au gratin
- Macaroni aux asperges
- Macaroni ou coquilles au poisson
- Macaroni ou Spaghetti à la crème
- Macaroni ou Spaghetti à l'italienne
- Macaroni au poulet
- Tomates farcies au macaroni
- Spaghetti ou Macaroni aux oeufs
- Spaghetti aux huîtres
- Spaghetti au Mais (blé-d'Inde)
- Coquilles à la sauce blanche
- Croquettes au macaroni
- Spaghetti ou macaroni à la sauce aux tomates

Pour avoir l'équivalent de la force de la viande, de l'énergie alimentaire du blé

Mangez du Macaroni Hironnelle

qui est considéré comme le beefsteak des champs de blé. Un heureux changement à faire avec les pommes de terre. Voici deux recettes: Essayez-en une aujourd'hui.

MACEDOINE AU MACARONI

¼ de paquet de *Macaroni ou Spaghetti Hironnelle Catelli*, 1 tasse et demie de sauce blanche, 1 cuillerée à soupe de persil haché, ¼ de tasse de légumes mélangés bouillis, 3 oeufs cuits dur. Cuire le Macaroni à l'eau bouillante salée, l'égoutter, le rafraîchir, le remettre dans la casserole, y ajouter ¼ de tasse de la Sauce Blanche chaude préparée avec l'eau de cuisson du Macaroni. Incorporer à la macédoine le reste de la sauce, les assaisonnements. Disposer le macaroni en bordure autour d'un plat chaud, et les légumes en pyramide au centre. Trancher les oeufs en rondelles, les disposer joliment autour du Macaroni, saupoudrer de persil haché.

N.B.—La macédoine de légumes est un mélange de divers légumes hachés joliment et cuits à l'eau bouillante salée.

Nous publions une recette de saison, différente chaque mois. Voyez celle du mois prochain.

Un régal pour les enfants

¼ paquet de Coquilles Hironnelle Catelli. Sirop d'érable ou mélasse.

Faites bouillir les Coudes ou Coquilles de mer environ 15 minutes, jusqu'à ce qu'elles soient tendres. Egouttez dans une passoire et servez avec un sirop quelconque.

Le Macaroni Hironnelle Catelli est un aliment Canadien fabriqué dans une manufacture Canadienne avec du blé Canadien.

Macaroni-Spaghetti Nouilles -Vermicelle Hironnelle

CATELLI

La Dame aux Yeux Baissés

La vie la formera... Et puis, un mari qu'elle aimerait ferait d'elle une femme charmante. Un mariage acceptable pour Maurice!

Yseult éprouva une impression souverainement désagréable.

— Quoi! Stéphanie!... Tu voudrais que Maurice épouse cette pimbeche d'Henriette? Eh bien, pas moi!... Il mérite mieux que cela!

— Je t'assure qu'Henriette n'est pas méchante, répondit doucement Stéphanie, très occupée de son fils... Et je t'assure aussi que ce mariage est dans les choses possibles... Voilà qui arriverait à point pour détourner Maurice des pièges de la belle Mme Gervan.

— Car Maurice n'est plus le même... Il a certainement quelque chose... Je sais que maman en est ennuyée... Alors, un mariage avec Henriette serait le salut. Ma chère belle-sœur me paraît très empressée à distraire notre ténébreux Maurice.

Impressionnée de plus en plus fâcheusement, — Henriette Bruyas lui paraissait si peu convenir à Maurice! — la jeune fille réfléchit une minute.

Elle dit à sa sœur d'un air soupçonneux:

— Est-ce Henriette qui t'a fait ses confidences?... Serais-tu chargée de sonder le terrain?

Et elle éprouva un vif soulagement à entendre sa sœur répondre:

— Oh! non... J'ai simplement observé... Et tu peux en faire autant toi-même! Observe l'attitude d'Henriette quand Maurice est là!... Elle est très résolue, ma belle-sœur... Gare à Maurice!

Le rire faible et musical de Stéphanie résonnait encore quand l'arrivée de Mme Bruyas vint interrompre cet entretien. Yseult n'eut pas le temps de s'appesantir sur cette révélation inattendue.

Précisément, elle put, sans tarder, observer les faits et gestes des héros de ce nouveau roman. Maurice Handerley lui-même apparut, à l'heure du goûter, comme Henriette Bruyas rentrait d'une visite faite à la femme du médecin.

L'animation causée par la présence de ce visiteur embellissait Henriette. Elle s'empressa autour du goûter, prétexte à forces gestes élégants et attitudes charmantes.

— Pourquoi vient-il ici? se demandait Yseult, songeuse. Est-ce pour nous retrouver, Stéphanie et moi... qui sommes, en quelque sorte, ses sœurs?... Ou bien, est-il attiré par cette déplaisante Henriette?

Vite! mettez du poids sur ce corps "décharné"

La nouvelle LEVURE FERRUGINEUSE ajoute des livres en peu de semaines. Résultats garantis—OU NE PAYEZ RIEN

Pensez-y bien! En quelques courtes semaines vous pouvez gagner de 5 à 15 livres en prenant de la Levure Ferrugineuse. Remplissez ces creux désagréables. Mettez des courbes attrayantes sur ces membres en "manche à balai". Bannissez les boutons. Atténuez les rides de l'âge. Obtenez une nouvelle vigueur. Sentez-vous et paraissez plusieurs années plus jeunes. On se demande — comment la Levure Ferrugineuse agit-elle si rapidement?

La Levure Ferrugineuse est deux grands toniques en un seul. La LEVURE, qui fait engraisser, traitée avec deux sortes de fertilisants, le FER qui enrichit le sang, employé depuis des années par les plus hautes autorités médicales. La Levure est aussi traitée aux Rayons Violets pour augmenter son efficacité.

Ce n'est que lorsque la Levure est Ferrugineuse qu'elle est le plus efficace. Le Fer est nécessaire pour donner à la Levure ses propriétés vivifiantes et engraisantes.

Tablettes agréables. Ne goûtent pas la levure. Ni gaz ni gonflement.

Il n'y a pas d'excuse pour avoir des creux désagréables et des membres osseux. Obtenez un traitement complet de Levure Ferrugineuse aujourd'hui chez n'importe quel pharmacien. Si vous n'obtenez pas des résultats rapides et satisfaisants, votre argent vous sera remis. Si vous ne pouvez vous en procurer facilement chez votre pharmacien, envoyez \$1.25 directement à la Canadian Ironized Yeast Co., Ltd., Fort Erie, Ontario, Desk 371-MW.

Mademoiselle Bruyas devinait peut-être les sentiments de l'autre jeune fille à son égard, car son amabilité ne s'étendait point jusqu'à celle-ci.

Maurice et Yseult prirent enfin congé et remontèrent au château.

Ce soir-là, pendant le dîner et durant la veillée qui suivit, Yseult observa curieusement Maurice Handerley, placé en face d'elle.

L'histoire de Mme Gervan avait déjà attiré son attention sur le jeune homme. Mais l'histoire Gervan était le passé et le roman d'Henriette Bruyas, plus actuel, émouvait bien davantage Yseult.

Elle remarquait, comme elle ne l'avait encore jamais fait, les traits fins, les beaux yeux, l'air noble et intelligent de Maurice. Elle écoutait sa voix bien timbrée dire des choses tantôt sérieuses, tantôt si originalement drôles, que M. Joffroy lui-même, en dépit de sa tristesse profonde, ne pouvait s'empêcher de sourire.

"Il est charmant, spirituel... et si bon! Je comprends qu'on l'aime!" conclut Yseult qui venait, mentalement, de comparer Maurice avec les jeunes gens qu'elle connaissait...

Chose étonnante, cette comparaison était toute à l'avantage de son oncle. Plus charmant que celui-ci... plus spirituel que celui-là... meilleur que tous ensemble...

"Et tellement loyal!" ajouta, en elle-même, la jeune fille, à qui venait de réapparaître, pour une seconde, l'image de Philippe de Saint-Georges.

L'idée de la supériorité morale de Maurice Handerley, la certitude qu'il appartenait à une élite s'imposa tout à coup, avec une force inattendue, à l'esprit de la petite observatrice.

"Ah! oui, elle aurait de la chance, Henriette Bruyas!"

Yseult réfléchit, subitement, que ladite Henriette deviendrait sa tante, sinon de fait, du moins aux yeux du monde. Et cela lui fut souverainement désagréable.

"Oh! non, tout de même, je voudrais bien une autre tante!" s'avoua-t-elle, en frémissant d'antipathie.

XVIII

DESORMAIS, d'un œil inquiet et furtif, Yseult observa les deux jeunes gens durant leurs fréquentes rencontres.

Sous l'influence évidente de sa belle-sœur, Henriette Bruyas s'habillait mieux. Elle semblait aussi plus jolie. Son visage était devenu plus plein, ce qui adoucissait ses traits un peu aigus. Puis le désir de plaire et l'amour caché embellissent presque toujours une femme, quand elle n'est pas trop timide. Or, la timidité n'était pas le défaut de Mlle Bruyas.

Yseult se demandait, parfois, si les parents d'Henriette partageaient les espérances de celle-ci. Il lui sembla que non. Mme Bruyas parla, un jour, devant elle, d'un bon parti des environs, excellent jeune homme, doué de toutes les qualités, plus une agréable fortune, lequel faisait, depuis quelque temps, une cour fervente et craintive à la fille du notaire.

Madame Bruyas paraissait flattée de cette recherche et très désireuse de voir Henriette accepter pour mari cet ami d'enfance, dont on connaissait le caractère, la famille et le passé.

Et la belle saison coula ainsi, dans la lumière des hauteurs. Yseult passait de bonnes heures près de sa chère Stéphanie. Avec la voiture du bébé, les deux sœurs allaient parfois s'installer au bord du lac, tout proche de la maison Nicolle. Il y avait des bancs et de grands arbres, toujours agités de souffles frais venus de la montagne. Il faisait bon délicieusement.

Peu de jours avant la date fixée pour le départ, — car on ne pouvait s'éterniser au château, — un télégramme parvint à Maurice Handerley, lui annonçant la mort de sa tante de Toulon.

Yseult vit son oncle verser des larmes. Et la vue de ces larmes d'homme l'émut profondément. Elle eût voulu trouver des mots de consolation. Mais Maurice se prépara fébrilement au départ, et elle ne put lui parler. Elle souffrit de son impuissance à témoigner, à son oncle, son affectueuse sympathie.

Cependant, au moment du départ, elle réussit à l'approcher.

— Cher oncle Maurice, j'ai déjà bien prié pour elle... et pour vous.

Elle embrassa candideusement, tendrement, la joue brune de son oncle. Celui-ci tressaillit, se redressa et la regarda, un instant, de ses yeux très bleus et très grands. Il dut comprendre la pitié et la sympathie d'Yseult, car son regard exprima, alors, une émotion profonde, indicible...

Il n'eut pas le temps de dire un mot. La porte s'ouvrait. Deux minutes après, la voiture s'éloignait dans l'avenue.

Yseult fut secrètement heureuse d'avoir pu témoigner au voyageur la part qu'elle prenait à son deuil. Car M. Handerley n'éprouvait qu'indifférence pour la tante de son jeune demi-frère. Et Mme Handerley avait, depuis des années, ressenti, pour la morte d'aujourd'hui, une de ces terribles antipathies féminines qui ne désarment jamais.

"Et maman ne comprend pas davantage Maurice! Elle ne l'a jamais compris!" pensait Yseult, avec clairvoyance.

Le retour à Villechesnel fut un peu brusqué par l'événement. La famille Handerley prit donc congé du châtelain de Sallinges.

Yseult regrettait de quitter ce pays qui était, désormais, celui de sa sœur. Mais elle avait secrètement souffert du voisinage de M. Joffroy et de la contrainte qui en résultait pour elle.

Au moment du départ, cependant, elle éprouva une impression de pitié subite et profonde. Le vieillard semblait accablé de tristesse. Il perdait déjà cette enfant qui était, secrètement, sa préférée, et il n'avait pas le droit de la presser dans ses bras, en l'appelant sa fille.

Alors, saisie d'une indicible mélancolie, elle fondit en larmes. Sur qui pleurait-elle ainsi? Sur tous les siens, sans doute... et sur elle-même.

— Voilà ce que c'est que de trop gâter sa filleule! Elle ne veut plus partir d'ici! fit Mme Handerley, à tout hasard.

Monsieur Joffroy, dont les yeux clairs étaient mouillés, répondit simplement:

— Cette petite regrette, surtout, de quitter sa sœur et son neveu... Un vieux parrain maussade comme moi ne peut se bercer d'illusions... Mais courage, ma petite enfant, peut-être que l'avenir vous rapprochera de votre chère Stéphanie...

Yseult, déjà fâchée de sa défaillance, sut gré de sa réserve au sombre châtelain. Celui-ci ne lui demandait rien, ne l'interrogeait pas, quoique, depuis un instant, elle vit, dans ses yeux, un soupçon.

"Tu sais donc, ô ma fille?" disait ce regard, triste et profond comme un paysage d'hiver.

Mais l'ancien Jean Quérouannez se tut. Il ne s'imposa point à cette fille, qui, un jour ou l'autre, pouvait souffrir à cause de lui. Il n'implora ni son pardon, ni sa pitié.

Et le père et l'enfant restèrent chacun dans son rôle.

XIX

UN matin qu'Yseult sortait d'un service funèbre, célébré en la vieille église Saint-Jacques, une femme âgée, vêtue de deuil très modestement, avec des bandeaux gris collés sous une coiffure des plus désuètes, s'approcha de la jeune fille, surprise.

— Mademoiselle... mademoiselle Yseult Handerley?

— C'est moi, madame.

— Ah! très bien... L'on ne m'avait pas trompée! marmotta l'étrangère, qui reprit plus distinctement:

"J'ai à vous parler, mademoiselle... Et un petit paquet à vous remettre... Je viens d'assez loin pour cela... De Toulon, tout simplement... Et je suis la servante de Mme Davignon, qui vient de mourir..."

"Je sais, mademoiselle, que votre famille était brouillée avec madame... Enfin, que ce soit pour cette raison ou pour une autre, Mme Davignon m'a dit de vous demander le secret... Ne montrez pas à personne ce que je vais vous donner... Songez que c'est une morte qui vous en prie!"

Mille idées rapides traversèrent l'esprit d'Yseult.

— Je vous promets de ne rien dire et d'agir pour le mieux! dit-elle, un peu oppressée... Etes-vous ici depuis plusieurs jours?... Que puis-je faire pour vous?...

Sans cette malheureuse brouille avec Mme Davignon, je vous aurais emmenée chez mes parents!

L'étrangère secoua la tête.

— Vous êtes une bonne demoiselle... J'ai vu cela tout de suite en vous regardant... Mais je n'ai plus rien à faire ici... Je vais rentrer à l'église... puis, je m'en irai... Pensez bien à votre promesse, mademoiselle... Et adieu!

Quelle que fût sa curiosité, Yseult n'osa examiner ici ce singulier message. Elle se leva et s'éloigna, en toute hâte, pour rentrer chez elle.

Quand elle fut enfin rentrée elle courut légèrement à sa chambre. La seule supposition plausible à faire au sujet de l'envoi de Mme Davignon était que celui-ci devait avoir trait à la brouille survenue. Mais l'obligation du secret détruisait, en partie, cette supposition.

Avec stupeur elle contempla, une minute un fort joli coffret, en étain repoussé, ciselé, orné de cabochons... enfin, un objet à la mode, fait pour orner une chambre de jeune fille.

Une clé minuscule y était suspendue, par un ruban. Yseult ouvrit le coffret et vit une enveloppe portant son propre nom. Sous cette enveloppe était un paquet, enveloppé de papier de soie.

Elle prit d'abord la lettre. Une fine écriture, très personnelle et hors la mode, en couvrait les pages.

"Anne-Marie Davignon, née Roys, à Yseult Handerley.

"Chère petite nièce inconnue (permettez-moi de vous appeler ainsi, puisque je suis la tante de Maurice), vous allez être très surprise en lisant cette lettre.

"Tout d'abord, laissez-moi vous dire que, de l'éternité où je m'enfoncé et où je serai quand vous recevrez ceci, je vous bénis et je prie pour vous.

"On m'a beaucoup parlé de vous et j'aurais bien voulu vous connaître. Je regrette que l'antipathie de Mme Handerley ne me l'ait pas permis. Mais je sais que vous êtes bonne, douce, affectueuse et sérieuse au fond... Que vous êtes loyale et que vous n'abuserez pas du secret que je trahis pour vous!... Prenez garde! Vous pouvez faire beaucoup de mal. Et cela ne vous porterait pas bonheur!

"Je vous confie des lettres qui m'ont été adressées. Quand vous les aurez lues, si vous n'y trouvez pas le mot de votre destinée, jetez-les au feu et gardez le silence là-dessus... Faites-m'en la promesse!

"C'est une mourante qui vous le demande... C'est une morte..."

"Adieu, mon enfant. Si je suis comme une mère pour Maurice, je suis, pour vous, comme une amie.

"A.-M. DAVIGNON".

D'une main tremblante, Yseult s'empara du petit paquet adjoind... Qu'avait-elle compris à cette épître inattendue, lue si rapidement?... Rien encore. Mais le cœur lui battait très fort.

Un petit passage de la lettre, celui où Mme Davignon avait écrit: "le mot de votre destinée" lui avait rendu, en un éclair, le souvenir d'un rêve étrange, fait cette nuit même. Sur une sorte de char ailé, qui courait vers elle avec vitesse, elle avait vu, en lettres énormes, ce mot: "Destinée".

Pour un peu, la jeune fille eût dit, tout haut: "J'ai peur!"

Mais cette impression de sourd effroi disparut pour faire place à de la stupeur, quand elle reconnut l'écriture et s'aperçut qu'elle avait, entre ses mains, des lettres de Maurice.

"Ah! qu'est-ce que cela veut dire?" Avec trouble, Yseult commença sa lecture. A vrai dire, ce n'étaient pas des lettres, mais des fragments de lettres, Mme Davignon avait amputé cette correspondance de tout ce qu'elle jugeait inutile de donner à Yseult.

Yseult... Ce nom était, partout, répété au long des pages.

"Voici une lettre bien décousue, allez-vous penser! Qu'a donc, aujourd'hui, mon grand fou de Maurice?"

"Vous savez bien que je vous dis tout... et qu'aujourd'hui je finirai par faire de même. Alors, ne haussez pas les épaules et ne riez pas de mon aventure.

"Mon aventure?... Rien, en apparence, et cependant, au fond..."

"L'autre jour, nous avons traversé la fête du quartier Saint-Edme. Il y avait beaucoup d'étrangers, un monde fou.

(Suite à la page 44)

L'Entretien de la Garde-robe d'Été

SOIES, TOILES, COTONS, CREPES,
CHIFFONS IMPRIMES, RADIUM,
VOILES, ETC.

Suivez le procédé suivant:

1. Flocons de savon dans une eau modérément chaude (savon doux et pur).
2. Pressez et laissez tremper de 3 à 5 minutes.
3. Rincez 2 ou 3 fois dans une eau tiède.
4. Pressez pour enlever l'eau du vêtement.
5. Roulez très serré et laissez quelques minutes dans une serviette de bain.
6. Si les couleurs sont faibles, enlevez de la serviette et faites sécher, de préférence devant l'éventail électrique en secouant jusqu'à ce que le vêtement soit assez sec pour être repassé.
7. Repassez à l'envers avec un fer modérément chaud, et ce, avant que le vêtement soit devenu entièrement sec.

Ayez soin de dissoudre le savon dans une petite quantité d'eau chaude tout d'abord. Puis ajoutez de l'eau fraîche pour obtenir une température de 100° F. A peu près la température des mains. Une cuillerée à table de flocons de savon par gallon, mettra l'eau douce. Pour de l'eau dure mieux vaut mettre un peu plus de savon et un peu de Borax. Trop de mousse de savon peut nuire et rend le rinçage un peu difficile. Si la mousse se divise c'est qu'il n'y a pas suffisamment de savon.

Faites pénétrer vigoureusement la mousse de savon dans le vêtement en pressant, les taches disparaîtront en moins de trois à cinq minutes par ce procédé. On peut frotter les taches des bas délicatement entre les mains, mais généralement ça n'est pas nécessaire, et si on peut l'éviter c'est préférable pour la conservation du vêtement.

Deux rinçages sont généralement suffisants, quand on met assez d'eau. Pour les couleurs vives et durables l'eau à la chaleur des mains est toute indiquée. Pour les teintures délicates, l'eau froide les conservera plus longtemps. Un peu de bleu ajouté à l'eau pour les soies blanches les empêchera de jaunir.

Pour assécher: pressez fortement mais ne tordez pas; torde peut contribuer à briser les fils des étoffes délicates. Si le repassage n'est pas obligatoire, alors donnez la forme voulue au vêtement en l'étirant en tous sens et suspendez-le à l'air loin de la trop grande chaleur et de la trop vive lumière.

Pas d'épingle de bois sur la soie rayon. Si vous devez repasser: étendez sur une serviette de bain et recouvrez d'une autre serviette, puis roulez très serré.

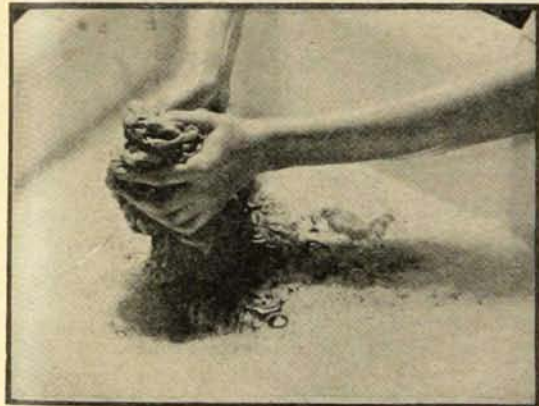
Quand l'humidité vous semble suffisamment absorbée, alors repassez. Pour les couleurs délicates, il vaut mieux ne pas laisser trop longtemps dans la serviette et faire sécher de préférence devant l'éventail électrique... ou encore dans un courant d'air. Repassez presque sec. Si vous suivez ces instructions les couleurs les plus fugitives résisteront assez longtemps. La vieille théorie qui veut que le vinaigre ou le sel qu'on ajoute à l'eau du rinçage conserve est une véritable erreur et c'est prouvé.

Le secret de la réussite est de tout préparer d'avance et de faire vite.

Prenez tout de même assez de temps dans l'eau de savon pour enlever toutes les taches et si l'eau devient vraiment sale, employez-en une seconde avant de rincer. Puis ensuite hâtez-vous, et à moins que la couleur ne soit pas assez solide ou que vous soyez trop lente, vous devez réussir.

Pour le repassage: Le degré d'humidité dépend de la qualité de l'étoffe à repasser. Certains crêpes ou tricots doivent être repassés parfaitement secs surtout les crêpes très élastiques. D'autres requièrent très peu d'humidité. Les Broadcloth, les radium, en requièrent davantage. En général, les soies se repassent à sec. Trop d'humidité en contact avec le fer donne à la soie l'aspect du papier. Si votre soie est trop sèche humectez un coton à fromage et roulez ensemble pour quelques minutes.

Un fer modérément chaud et qu'on conserve tel. Puis sur l'envers du matériel. Les doubles doivent être repassés d'abord à l'envers puis l'autre côté sous un coton à fromage. Les coups de fer doivent suivre et le fil et la trame. On commence par repasser les accessoires, puis les manches et finalement le corps du vêtement, en allant de haut en bas.



1. Dissoudre le savon dans l'eau très chaude.
2. Refroidir l'eau savonneuse à la température du sang 100° F.
3. Laver en pressant légèrement, laissant les bulles de savon pénétrer l'étoffe.



1. Pour obtenir une humidité égale. Roulez dans un linge épais en roulant fortement avant le repassage.
2. Secouer pour enlever toute l'eau.
3. Presser à l'envers, avec un fer modérément chaud.

LES matériels si fins de notre époque ont fait de notre lessive une chose à part nécessitant des procédés nouveaux. Les vêtements si lourds d'autrefois ont été remplacés par des choses vaporeuses et qui ne nécessitent pas le même temps à consacrer au repassage ou au pressage. Nos sous-vêtements ne tiennent pas plus de place aujourd'hui qu'un mouchoir de poche d'autrefois, et souvent, ne requièrent aucun repassage. Le travail en est extrêmement simplifié et la cuve a cédé le pas au simple bol à mains. Les méthodes sont différentes et spéciales pour les divers articles de notre toilette.

Quand la femme moderne lave ses bas, ses gants, ses écharpes, ses robes et les douzaines de "et Coetera" qui constituent sa garde-robe; tout son succès dépend de sa méthode.

Si elle emploie les mêmes procédés que jadis, pour des vêtements à peu près indestructibles, elle aura raison de s'étonner pourquoi les soies deviennent couleur jaunâtre et perdent leur lustre, et pourquoi passent les jolies teintures. Pourquoi aussi la trame se défait, et ses sous-vêtements deviennent comme sans vie. La friction active, le savon trop fort, l'eau trop chaude sont autant de choses ruineuses pour les étoffes fines du jour. Inutiles aussi, car la légèreté des tissus les rendent faciles au nettoyage.

Des méthodes simples laisseront vos vêtements propres, frais et toujours attrayants... tout en vous épargnant du travail.

Bébé Dort Toute la Nuit



La Cie Borden Limitée,
Montréal.

"En lisant mon journal, je me suis arrêtée à la lettre de Madame W. J. P., reproduite dans votre annonce et recommandant votre lait. J'ai mieux à dire qu'elle. Mon bébé a été allaité au Lait Eagle depuis l'âge de 3 mois. Elle dort bien la nuit et ne requiert qu'une tétée au moment du coucher. Elle pesait 6½ lbs. le jour de sa naissance, et à 7 mois elle pèse 17½ lbs. J'attribue cela au Lait Eagle que je recommande fortement."

(Lettre d'une mère résidant à Halifax.
L'original est classé.)

LAIT CONDENSÉ EAGLE BRAND

Depuis 1857 prime tous les
autres aliments infantiles.

LA CIE BORDEN LIMITEE, Dep. RM
140 Ouest, rue St-Paul, Montréal.

Veillez m'expédier gratis vos livrets
"Le Bien-Etre du Bébé" et "Le Plus
Beau Bébé."

NOM.....

ADRESSE.....19P



des Tartes

--succulentes, au goût véritable
du fruit même, se préparent avec
les garnitures crémeuses "Meadow-Sweet". Economiques et
faciles à préparer en peu de
temps. Une boîte à 15c suffit
pour 4 tartes. Le mode d'em-
ploi est indiqué sur la boîte.
GRATIS—livret de recettes éprouvées.
Refusez toutes imitations.
En vente chez les marchands généraux.

Garniture de Tartes (PIE FILLING)

"Meadow-Sweet"

CITRON FRAMBOISES
ANANAS ORANGES
FRAISES CERISES, ETC.

La Dame aux Yeux Baissés

(Suite de la page 42)

"Yseult, en robe blanche, s'est un peu écartée de nous, pour regarder je ne sais quoi. Alors, la voyant seule, un touriste, bien mis, lui a offert une rose.

"Yseult l'a regardé, avec son air de princesse innocente et fière. Il a balbutié et fait un plongeon dans la foule. Mon frère n'a même pas eu le temps d'intervenir. Moi, j'étais furieux, j'aurais voulu battre l'imbécile.

"Mon frère me dit ensuite, avec quelque fierté:

"— Cette gamine aura du succès... On nous l'a déjà demandée en mariage... Un bon parti... Elle est trop jeune encore.

"Yseult, une jeune fille... une femme! "Alors, tante Anne, en pensant que, d'ici deux ou trois ans, elle serait mariée, j'ai affreusement souffert. Et cette musique gaie, ces airs de danse! Quel souvenir je garde de cette minute-là!

"Voilà toute mon aventure, tante Anne! Mon cœur rétif est pris et bien pris... Par surprise... On ne se méfie pas de ces affections de longue date... Un beau jour, vous retrouvez l'enfant métamorphosée en mince jeune fille, aux yeux songeurs... De beaux yeux, une bouche fine, une voix douce... qui me dit: "mon oncle!" hélas!

"20 octobre — Chère tante, non, je ne dirai jamais rien à Yseult. A quoi bon? Jamais je n'obtiendrai son amour. Alors, pourquoi perdrais-je sa confiance fraternelle?... Un seul mot et tout le passé sera détruit. Non, je ne veux pas troubler cette amitié qu'elle a pour moi. Je ne gagnerais rien et perdrais tout à ce jeu-là. Je resterai donc pour elle l'oncle Maurice. C'était écrit.

"Et, d'ailleurs, qui sait? Saint-Georges reviendra peut-être. Si je puis aider au bonheur d'Yseult, je le ferai. C'est mon devoir d'oncle. Pauvre petite Yseult, je ne veux pas que la vie lui brise le cœur."

Les lettres glissèrent des mains d'Yseult. La jeune fille s'appuya contre son lit, dans une subite défaillance de tout son être.

Et que découvrait Yseult, après cette grande révélation d'une morte?... Eh bien, que les aveux de Maurice la touchaient en plein cœur... que, depuis un instant ou depuis toujours, elle aimait Maurice, sans le comprendre...

XIX

YSEULT se promena, songeusement, dans le charmant jardin, alangui par l'automne, où fleurissaient les si délicates roses, qui sont les derniers sourires de la mourante saison.

Comme elle revenait du côté de la maison, elle pensa rêver en apercevant tout à coup, sur des sièges de jardin, sa mère... et Maurice.

Cette apparition inopinée décontenança la jeune fille. La révélation de tantôt avait troublé sa paix, ainsi que l'affection fraternelle qu'elle portait, naguère, au voyageur. Elle se sentit rougir.

Il était trop tard pour s'éclipser, sans quoi elle l'eût fait de grand cœur.

— Bonjour, Yseult! fit Maurice, d'une voix un peu éteinte, en levant sur elle ses beaux yeux bleus, pleins d'une douloureuse douceur.

— Bonjour, mon oncle!... Quelle surprise de vous voir ici! Depuis quand êtes-vous arrivé?

— Depuis une demi-heure à peine... Et je causais avec ta mère...

Madame Handerley se leva, s'excusa d'un mot et rentra dans la maison, laissant les jeunes gens en tête-à-tête. Elle était si loin de se douter des sentiments de son beau-frère et du trouble d'Yseult.

— Qu'as-tu Yseult?... Tu as l'air d'être ailleurs! fit remarquer le voyageur, en l'observant.

Yseult se secoua et s'anima.

— Point, mon oncle!... J'ai la tête lourde et cela me fait du bien de prendre l'air... Je n'ose vous demander des détails sur votre voyage... Je vous ai suivi par la pensée... J'aurais voulu être là-bas, avec vous... Je ne sais pourquoi, je regrette beaucoup que maman n'ait pu s'entendre avec votre tante... J'aurais voulu la connaître... Elle devait vous aimer, Mme Davignon.

— Oui, fit seulement le jeune homme, dans un soupir.

Il regarda à terre, peut-être pour cacher des larmes.

Et Yseult pensa, en le regardant: "Que direz-vous plus tard, ô mon bien-aimé, quand je vous ferai part de sa dernière preuve d'amour? C'est elle qui nous aura unis."

Et les jours passèrent délicieusement, pour Yseult, qui savait...

Comme ces jours étaient pleins de rêves, de pensées, de choses profondes, puisque, dans le moindre regard de Maurice, la jeune fille lisait, maintenant, son amour!

C'était donc le port que lui réservait la Providence, lorsqu'elle croyait sa vie brisée et l'avenir fermé devant elle?

De son côté, Maurice l'observait, la trouvait plus tendre, plus douce, plus mystérieuse. L'enfant devenait femme. La fleur ouverte exhalait un plus pénétrant parfum.

A qui était due cette transformation visible?... Et les yeux bleus du voyageur, les yeux charmés qui suivaient furtivement tous les gestes d'Yseult, s'emplissaient d'une obscure et profonde mélancolie.

Croyant fermement qu'elle n'était point pour lui, il ne tentait pas d'étendre la main pour cueillir cette fleur ravissante.

Or, les jours passaient, et l'heure du départ de Maurice allait bientôt venir.

XX

LES cloches de la vieille église sonnèrent lentement l'Angélus du soir. La splendeur rose et orangée du couchant illuminait les frondaisons, entre les murailles. L'air était tiède, l'automne demeurant exceptionnellement clément.

Yseult descendit au jardin. Le cœur lui battait très fort. Elle se disait: "Si je le rencontre, il faudra que je lui parle... Je ne puis tarder davantage, puisqu'il s'en va dans deux jours."

La confusion d'avoir à faire le premier pas, puis la grande, l'indicible émotion de décider de sa vie entière étaient à la jeune fille sa force et son agilité coutumières. Elle vint lentement jusqu'au massif de

lilas, désirant et redoutant, à la fois, d'y trouver Maurice.

Elle ne l'aperçut qu'au dernier moment, un peu à l'abri des feuillages. Il était assis sur un banc rustique. Il tenait un journal, qu'il semblait parcourir distraitement.

Yseult s'appuya d'une main contre un tronc d'arbre. Allait-elle s'enfuir? A cet instant, le courage lui fit défaut.

Mais il était trop tard, sinon pour garder le silence de moins pour éviter la rencontre. Maurice se levait, courait à elle, d'un air inquiet.

— Qu'as-tu, petite? Es-tu souffrante?

Yseult ne répondit point. Haletante, les yeux fermés, elle se laissa conduire jusqu'au banc, où elle s'affaissa.

— Yseult! Yseult!

— Ce n'est rien! Un étourdissement! dit-elle enfin, avec un tremblant sourire.

— O Yseult, que tu m'as fait peur! fit-il, en caressant, d'une main légère et inconsciente, les doigts de la jeune fille.

Celle-ci respira très fort et parut, soudain, ranimée.

— Peur? Quelle idée?... Est-ce que je vous dérange beaucoup? Je voudrais vous demander un conseil, Maurice... Et, puisque je vous trouve ici...

Quelle chose d'anxieux passa dans les yeux bleus du jeune homme.

— Un conseil?

Yseult, hésita, rougit, remua les lèvres... puis garda le silence.

Maurice l'observait, de son regard pénétrant.

— C'est donc bien difficile à dire, petite reine?

Il y avait de l'angoisse dans sa voix.

— Très difficile! murmura Yseult, les yeux baissés.

Encore un silence.

— Ah ça! décidément, faut-il que je questionne... comme un confesseur s'adressant à une petite fille épouvantée, qui a un gros péché sur la conscience...? Maurice Handerley était pâle et, malgré son sourire voulu, ses yeux clairs exprimaient sa douleur secrète.

— Voyons! dit-il, avec une grande douceur. De quoi s'agit-il?... D'un mariage?

— Oui.

— Ah!... Comment mon frère ne m'en a-t-il pas parlé?

Yseult ne put s'empêcher de sourire.

— C'est que... papa et maman ignorent tout.

Maurice sursauta, se leva... puis se rassit.

— Ah! ça!... Yseult!... Que se passe-t-il?... Est-ce Saint-Georges?... Il t'a écrit... ou si tu l'as revu?

Yseult, secouée par le ton brusque du jeune homme, rougit et pâlit tour à tour. Elle dut faire un effort pour retrouver sa voix. Elle dit, avec dédain:

— Non!... Maurice, ne me parlez pas de Philippe... Je le laisse au beau, au magnifique mariage qu'il peut faire... Il ne s'agit pas de lui et de son superbe avenir, assuré d'avance. Il s'agit de moi et de mon avenir incertain.

"Mais... que diriez-vous, Maurice, si je vous confiais... que j'ai rencontré un homme de valeur... qui m'aime et qui me plaît... beaucoup... Un homme pourvu de toutes les qualités sérieuses... mais auquel, d'avance, pour ne pas m'exposer à un affront, il faudra tout révéler."

Maurice Handerley ne cherchait plus à contenir son émotion. Il prit une main d'Yseult, la serra à lui faire mal.

— Yseult! Yseult!... Que me dis-tu là... Es-tu sûre d'avoir bien choisi?... Sûre qu'on t'aime assez?... Qui est-ce? Qui?...

— Je suis sûre... autant qu'il est possible de l'être... Non, je ne le tiens pas de lui... mais d'une personne digne de confiance.

— Oh! cruelle enfant!... Etourdie!... Où vas-tu te jeter? Je crains, Yseult, que tu n'agisses à la légère...

Et, dans son angoisse, Maurice prononça des mots qui eussent dû blesser Yseult... qui l'eussent blessée, si elle n'eût su à quoi s'en tenir sur l'émotion de son pseudo-oncle.

— Il y a peu de temps, ma pauvre petite, tu pensais à Saint-Georges... Et voici que déjà... Oh tu me fais peur, tu me fais souffrir!

Le cœur aimant d'Yseult fut tout remué par l'expression douloureuse des yeux bleus tournés vers elle.

Au lieu de s'irriter, elle répliqua, avec douceur, mais nettement:

(Suite à la page 46)



LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL

Pour faire le pain parfait

AVIS:

Si vous prenez du LEVAIN pour votre santé, essayez ceci:

Trempez une galette de LEVAIN ROYAL pendant toute une nuit dans de l'eau tiède avec un peu de sucre. Remuez bien, tamisez et buvez le liquide. Délicieux dans du jus d'orange.

LA MEILLEURE QUALITE
DEPUIS PLUS DE 50 ANS

LA CIE. E.W. GILLET LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

La femme moderne a le vif désir de rendre sa cuisine aussi attrayante que son "vivoir", nous le savons... et c'est pour cette raison que nous lui présentons aujourd'hui des modèles de cuisines où le goût, la couleur et l'efficacité se disputent le premier rang. La vraie maîtresse de maison passe sûrement dans sa cuisine un grand nombre d'heures de sa journée; il faut donc qu'elle y trouve un peu d'agrément, en plus du sens pratique qui aura présidé à son aménagement.

Des murs... des planchers... des meubles clairs, faciles à entretenir et faits aussi pour le charme des yeux. Tout ce qui peut contribuer à rendre les devoirs domestiques moins ennuyeux... voilà ce dont rêve la femme moderne. Une union solide de la beauté et de l'efficacité.

Des murs aux couleurs vives et gaies; en bleu et blanc ou or et vert pâle; un linoléum clair et un ameublement approprié où un jeune couple semble faire la dinette? et voilà pour le charme des yeux. Naturellement on s'est fait un plan et chaque pouce d'espace y trouve son emploi.

Si attrayante que soit la cuisine moderne, aucune de nous ne rêve d'y passer toutes les heures de la journée. Il faut un peu de temps pour les sorties utiles et les distractions nécessaires. Les activités du ménage ne doivent pas empiéter sur les devoirs sociaux ou les heures de plaisir légitimes.

Il nous faut donc une cuisine aménagée de telle sorte qu'elle réduise au minimum notre travail obligatoire.

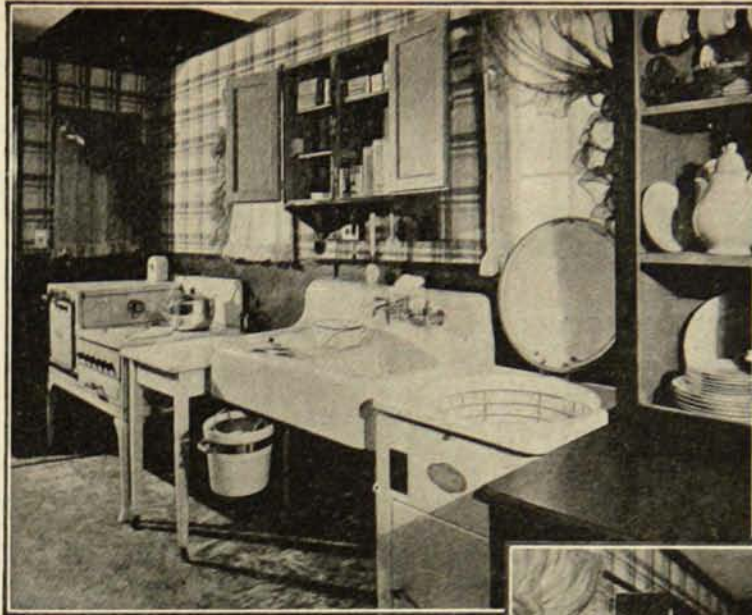
Donc nous avons tout d'abord marié nos couleurs et dans le fond et dans l'ameublement. Le fourneau doit être considéré digne de toute notre attention, autant que le piano du *Studio* ou du *Living*. La cuisine n'est-elle pas un art et ne lui faut-il pas un cadre digne de son mystérieux attrait?

Notre fourneau à gaz ou autre s'harmonise donc au reste, il est blanc ouvert pâle et de la même teinte ivoire ou verte est notre coin pour la dinette. Table et chaises auront de jolis petits bouquets printaniers dans les teintes appropriées. N'est-ce pas d'une délicatesse charmante?

Voyez nos vignettes et jugez par vous-même comme tout est à sa place et combiné de manière à sauver nombre de pas. Tout a ici son importance, tout y est systématique.

Chaque chose est donc à sa place et ne saurait être ailleurs. Tout s'y groupe harmonieusement: les ustensiles et les marmites. Un seul pas du frigidaire à l'évier, de l'évier au fourneau. Pas un mouvement n'est perdu, aucune prodigalité d'efforts n'est exigé de l'intelligente cuisinière, toutes ses minutes comptent au cadran des heures. Et le cabinet de cuisine est là tout près; on n'a qu'à tendre la main, avec le sucre, la farine, les épices. En moins de cinq minutes le four reçoit le résultat de tous ces efforts. C'est si accommodant que pas un repas ne souffre une seule minute de retard.

Quand est dressé le couvert sur la table et que brillent l'argenterie, la porcelaine et les cristaux sur un joli fond de toile aux couleurs délicates... Ne se sent-on pas tout de suite inspiré à se confectionner un joli mets qui ajoute de la grâce à cette petite table déjà si pleine d'attrait. Les fruits si appétissants, les gâteaux à croûtes si dorées, le bon café qui réchauffe le cœur... tout cela est le résultat d'un tour de main adroit et conscient... Quelles délices!



La machine à laver la vaisselle que l'on place entre l'évier et le cabinet à porcelaines et sous l'armoire des agents nettoyeurs.

Une cuisine étroite où tout l'arrangement se retrouve sur les murs opposés devient tout de suite une simplification du travail.

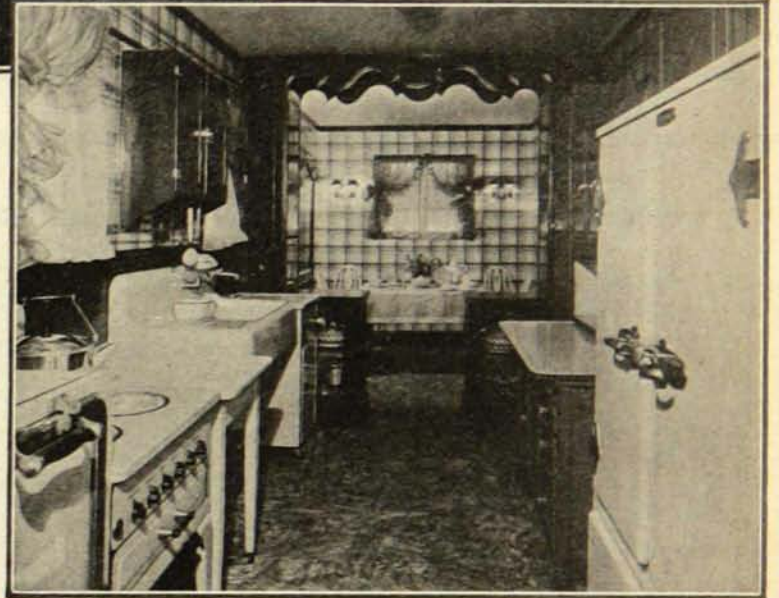
Puis voilà l'heure de faire le nettoyage de la vaisselle... Ce que la femme de jadis appelait sa "Bête noire". Aujourd'hui ce n'est qu'un pas à l'évier et encore plus aisé si on possède une machine spéciale, tout est empilé en un rien de temps. Quant à remettre en place, le cabinet est là si près.

Une armoire spéciale et tout près de la table, renferme le percolateur, le grille-pain, etc. Et au-dessus de l'évier, une autre armoire destinée aux savons, aux brosses, aux poudres et à tous les agents nettoyeurs de notre ère de progrès. Désire-t-on la paix de l'esprit, alors conseillons vite à la ménagère moderne la réglementation de chaleur pour son fourneau, c'est de là qu'elle tirera sa plus grande liberté d'esprit. Avec ce régulateur de la chaleur la bataille est gagnée; car on est sûr du résultat, le besoin de perspicacité et de devination d'autrefois est à peu près érudé.

Toutes ces activités de la cuisine ainsi modernisées ne peuvent plus être considérées

La cuisine moderne

CELLE DONT ON REVE...



comme autrefois: une quasi disgrâce... Nous l'accomplissons dans la beauté, le charme et un décor des plus attirants. La cuisine moderne a complété l'ensemble d'un intérieur délicieux et reposant.

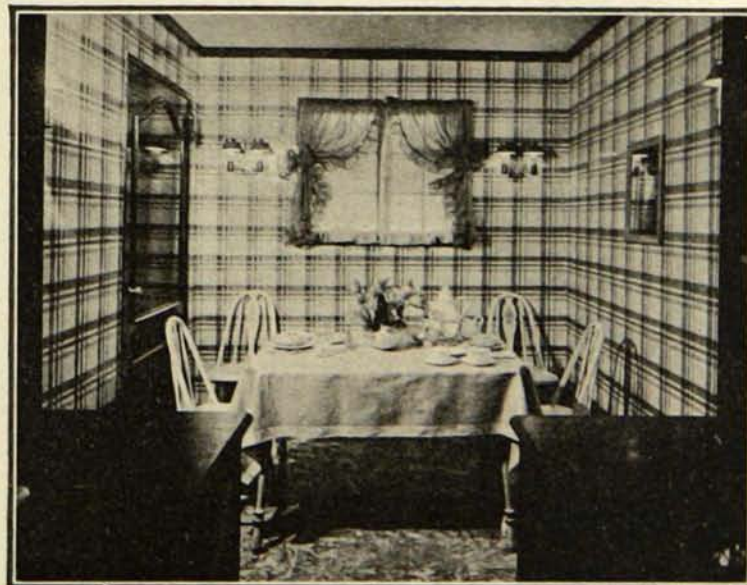
Aimez-vous les fleurs?

Description. — C'est une convolvulacée, de la famille des volubilis. La belle-de-jour a nom scientifique: convolvulus tricolor, parce que la fleur a la corolle blanche, la gorge jaune et les bords, ou limbes, bleus. Comme plante c'est une herbacée, velue, rameuse, qui ne dépasse guère 0 m. 40 de hauteur. Elle ne vit que dans les régions tempérées ou chaudes. Elle orne les plates-bandes, les massifs et les corbeilles; on l'utilise là, bien mieux que dans les bouquets.

On l'appelle "belle-de-jour", parce qu'elle ne s'épanouit que le jour; dès que la nuit approche, elle referme sa corolle, jusqu'à ce que la lumière se montre et surtout le soleil. Nous verrons plus tard une autre fleur, la "belle-de-nuit", qui fait contraste avec la belle-de-jour, mais qui n'est pas de la même famille.

Histoire. — La "belle-de-jour" n'est peut-être pas comme toutes les belles, qui ont souvent des soucis de cœur, mais elle est comme les peuples heureux, elle n'a pas d'histoire, ou tout au moins je ne lui ai pas trouvé d'histoires. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle nous vient du Portugal, par conséquent de pas très loin; en tout cas, pas d'un climat si différent du nôtre qu'elle ait eu de la peine à s'acclimater parmi nous. Il y en a de nombreuses variétés maintenant, de par les croisements opérés par nos horticulteurs.

Allégorie. Symbole. — "Coquettes, c'est votre emblème", a chanté Philippon de la Madeleine. Elle s'étale en pleine luminosité, et le poète ajoute: "Briller est notre art suprême!"



Des armoires d'un mode nouveau et fort bien agencées séparent la cuisine et la dinette. Les armoires du haut pour les porcelaines et les dessus des armoires procurent un espace pour le service.

La Dame aux Yeux Baissés

(Suite de la page 44)

— Vous pensez, Maurice, que je suis légère et romanesque. Non, non! Ne croyez pas cela de moi!...

— Tu ne vas pas me dire que tu aimes cet homme, à présent!

— Si, mon oncle!... C'est un ami d'enfance... Alors, je l'aime... depuis toujours... Qu'est-ce que le moment de sympathie que j'ai pu avoir pour... pour un autre... à côté d'une sympathie d'aussi longue date?... En vérité, Saint-Georges peut bien aller où bon lui semblera.

— Ah! mon Dieu!... Et qui est-ce, Yseult?... Serait-ce François Payre?... Ou peut-être ce jeune homme blond... dont je ne puis dire le nom... celui qui a une si belle voix?... Non?... Alors, est-ce que je le connais? Moi, je ne connais guère les jeunes gens de Villechesnel, tes contemporains, du moins!

Yseult regarda, tendrement, le visage altéré de Maurice. Elle sourit... Et la joie croissante de ce sourire parut éblouir et attrister le jeune homme.

— Ecoutez, Maurice! J'ai tant souffert, cette année, dit-elle posément. Il me semble que j'ai vieilli... En tout cas, j'ai la gravité d'une femme... Celui que j'appelle mon père ne compte pas beaucoup... Il est incapable de s'occuper de mon avenir... Maman... je n'ai plus, en elle, la même confiance... Je puis donc choisir ma voie... comme Stéphanie a choisi la sienne.

— Et il me semble que ma voie va être plus douce, car moi... "

Elle n'acheva pas. Mais son mystérieux sourire acheva: "Car moi, j'aime..."

Maurice Handerley poussa un profond et douloureux soupir.

— Qu'attends-tu pour me dire le nom de ton Tristan, petite reine Yseult?

Un très léger éclat de rire fusa sous les lèvres.

— Tristan, oui, c'est un nom qui lui conviendrait... Mais il ne lui conviendrait plus, ce nom-là, plus tard... car j'en veux faire un heureux, de mon Tristan... Quant à son vrai nom, je vous le dirai, oncle Maurice, quand vous m'aurez promis d'être vous-même celui qui ira lui révéler, tout ce que vous savez... Il faut que je sache s'il passera outre... Je le crois... mais il faut que j'en sois sûre... Oncle, vous promettez?

Maurice Handerley répondit d'une voix sourde:

— Si cet homme me paraît capable de te rendre heureuse... s'il est sérieux et loyal... oui, Yseult, je te le promets... Je ferai tout ce que tu me demanderas de faire!

— Oh! oncle Maurice... Je sais que vous êtes bon et que vous m'aimez bien! Le jeune homme soupira encore et répondit, d'un air sombre:

— Oui, je t'aime, Yseult... Et plus que tu ne l'imagines. Tu peux compter sur l'aide de ton vieil oncle... Maintenant, dis-moi tout?

Yseult parut se dérober encore, en disant d'un air riant, sous lequel elle cachait son trouble:

— Je vous remercie, Maurice... J'ai bien fait de compter sur vous... Comme il est gentil, mon cher oncle!... Rien d'étonnant que jadis, quand j'étais petite, je ne visse personne d'aussi aimable que lui...

"J'étais haute comme une botte lorsque, un jour, après avoir entendu papa et maman causer du mariage d'une voisine, je vous dis: "Oncle Maurice, voulez-vous être mon mari?" Et vous m'avez répondu en riant à perdre haleine: "On n'épouse pas son oncle, petite!"

Maurice Handerley fit un signe d'impatience. Avec une expression de souffrance concentrée, ses yeux bleus, agrandis, se fixèrent sur le charmant visage d'Yseult. Et ils disaient, ces yeux tristes:

"Assez! Assez!... Je n'en puis plus!... Tu me fais trop de mal!"

Le jeune homme fit un effort et prononça du bout des lèvres:

— Oui... Je suis le vieil oncle!... Je le sais!

— Le vieil oncle? murmura lentement Yseult, les yeux baissés, et toute pareille à une sainte de vitrail... Le vieil oncle?... D'abord, Maurice, c'est vous qui vous dites vieux... Et puis... vous n'êtes pas mon oncle!

Ces derniers mots, nettement détachés, causèrent à Maurice Handerley, une impression troublante, qu'il traita de folie; le cœur lui fit mal, même physiquement.

Il y eut un court silence, pendant lequel Yseult parut suivre la fuite d'un scarabée vert et or sur le sable mat...

Puis, sûre d'être aimée, la jeune fille osa les mots décisifs. Il était temps, d'ailleurs. Maurice semblait à bout de forces. Elle-même se sentait brisée d'émotion.

— Et si, aujourd'hui, je vous redissais encore: "Épousez-moi!" Que répondriez-vous, Maurice?

Maurice Handerley parut foudroyé. Il mit ses deux mains sur sa poitrine. Et, dans sa stupeur, il resta sans voix.

Yseult eut peur... Une peur folle... que la véritable raison non donnée par le jeune homme à Mme Davignon fût la répugnance à épouser la fille de Jean Quérouannez.

Toute pâle, elle se leva, les yeux pleins de larmes.

— Maurice!... J'ai eu tort... Je me suis trompée, je le vois!... Vous reculez, parce que vous savez tout!... Oh! Maurice!

Ce nom fut jeté comme un cri de détresse. Il réveilla le jeune homme, qui fut debout, d'un bond.

— Ai-je bien compris?... Yseult, Yseult enfant bien-aimée, tu m'accepterais, toi si jeune, si charmante?... Oh! ma petite Yseult, personne ne t'aimera jamais comme moi!... Je t'aime tant!

La jeune fille, tout en larmes, balbutia, sans bien savoir ce qu'elle disait.

— Alors, Maurice, gardez-moi!... Je vous aime aussi... Gardez-moi pour la vie!

Deux bras nerveux se nouèrent autour de ses épaules. Et la tête blonde se trouva appuyée contre un cœur qui battait très fort... Cœur fidèle, cœur dévoué, s'ouvrant à Yseult Quérouannez, comme le meilleur refuge.

* *

Monsieur et madame Handerley furent stupéfaits en apprenant l'entente secrète de Maurice et d'Yseult.

Jamais ils n'avaient pensé à ce mariage, cependant fort possible, Maurice n'étant pas l'oncle véritable de la jeune fille.

Madame Handerley, qui ne sympathisait guère avec son jeune beau-frère, fut déçue par ces fiançailles. Mais elle ne le laissa pas trop voir. Elle sentait bien qu'elle avait perdu le droit de diriger maternellement la vie de sa fille adoptive et que celle-ci ne lui portait plus la même confiance ni la même affection.

Monsieur Handerley, qui aimait beaucoup son frère, fut enchanté.

D'ailleurs, il n'y avait aucune objection à élever contre ce projet de mariage. Bien au contraire. Le secret des Quérouannez ne courait aucun risque avec Maurice Handerley, qui le connaissait depuis toujours. Yseult se donnait, pour la vie, le plus sûr et le plus dévoué des protecteurs.

Madame Handerley elle-même, après réflexion, dut avouer qu'Yseult agissait avec sagesse.

Quelques jours plus tard, un trio de voyageurs, composé de Mme Handerley, de Maurice et d'Yseult, se rendit à Sallinges-en-Bugey.

La première visite fut pour Stéphanie, déjà instruite par une longue lettre de sa sœur.

— Je suis bien heureuse pour toi, dit la jeune femme à Yseult, quand on les eut laissées ensemble. Maurice a un si grand cœur... Non, je n'avais jamais pensé que cela pût être... Maurice me semblait un frère... Et puis, il est plus âgé que toi... Mais j'admire la façon dont Dieu arrange ta vie... Tu as toutes les chances d'être heureuse, Yseult... Ne regrette jamais l'avenir plus brillant que tu aurais pu avoir avec un autre.

Yseult ne répondit que par un sourire. Elle ne regrettait rien.

Stéphanie sourit, elle aussi, en regardant dans la pièce voisine, séparée de celle-ci par un vitrage voilé de tulle.

Madame Handerley causait avec la bonne Mme Bruyas. Maurice avait pris le bébé à la grand-mère, qui le surveillait d'un regard craintif.

(Suite à la page 56)



Gin Canadien Melchers Croix d'Or

La boisson la plus saine

Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

Trois grandeurs de flacons:

Gros: 40 onces	\$3.65
Moyens: 26 onces	2.65
Petits: 10 onces	1.10

Distillerie: Berthierville, Qué. Bureau chef: Montréal

DISTILLATEURS DEPUIS 1898

MELCHERS Distilleries Limited

Un remède souverain pour les maladies des femmes. Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. Un



traitement d'essai de 10 jours, valant 75c, sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 10 cents et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.

De la Jeunesse à la Vieillesse

IL y a dans la vie d'une femme, trois périodes pénibles: quand la jeune fille passe à l'état de femme; à la naissance du premier enfant; quand elle atteint l'âge moyen. Le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham aide à redonner une santé et une vigueur normales, à ces époques. Des milliers incalculables attestent sa valeur.



Composé Végétal de Lydia E. Pinkham

LYDIA E. PINKHAM MEDICINE CO., Lynn, Mass., U.S.A.
et Cobourg, Ontario, Canada.

La dona e mobile...

Par Marie-Rose TURCOT

L'AUTOMOBILE file dare-dare. De temps en temps, Anthime sonne allègrement le klaxon, éparpillant au large des poules effarées et pimbèches et des bambins, pieds nus, qui poussent un cerceau ou tiennent conciliabule sur l'emploi de leurs sous.

Un vent chaud sèche la pensée et fait tourner la ronde des nuages mobiles comme un décor d'avant-scène. Sous la torpeur du midi, des guêpes molles rôdent autour des aubépines en fleurs. Les lointains s'estompent d'un léger glacis. Entre les futaies on devine, comme un miroir brisé, le lac qu'encadre la fraîcheur du paysage.

On traverse un village rangé autour d'un clocher; des échoppes aux vitrines disparates comme des bazars font suite à des habitations paisibles aux jardinets fleuris. A perte de vue, le ruban gris du chemin serpente entre les champs de trèfle, d'avoine et de blé, où se marient tous les tons de l'or et de l'émeraude. Ça et là, une ferme au bonnet rouge et aux persiennes vertes cligne de l'œil au passant. Le fermier au sourire narquois sanctionne l'insolence du roquet que met en rage le ronflement de la voiture.

Enfin, là-bas, dans un fouillis de verdure, penchée sur le lac que domine une légère colline, apparaît la silhouette décrépie du château Branlant.

— Nous y voici, annonce Auguste Tonancourt, une gloire du Barreau en vacances. "Combien j'ai douce souvenance du joli lieu de ma naissance".

— Voilà un citadin qui bucolise, déclare Camille.

— Qui bucolise, vous avez raison. Donnez-moi la paix de mon village, la fraîcheur de ses nuits et j'oublierai à jamais les luttes pour la vie, les agitations de la ville; j'oublierai les interminables séances du Palais, les entrevues de clients raseurs, les diners copieux et les soirées brillantes où s'étourdissent un monde artificiel.

— Quelle boutade! Seriez-vous misanthrope?

— Qui sait? je puis le devenir.

— "Peut-être demain, fredonne Camille, peut-être jamais; mais pas aujourd'hui, c'est certain."

— Pas aujourd'hui, c'est certain, répète après elle Auguste Tonancourt.

Désignant à leur droite celui qui y avait pris place au moment du départ:

— C'est votre amoureux, ce jeune homme, Camille? demande-t-il du ton impérieux qui lui est coutumier.

— Vous n'y voyez goutte. Votre intuition en matière légale ne vous sert de rien.

— Si, je vous assure que vous êtes plutôt clairvoyant, proteste le galant mis en cause.

— M. Bouthillier vient de toucher barre à Vaudreuil et repart demain, continue Camille. Je n'ai pu le persuader de changer d'itinéraire.

— Vous avez bien tort. Si j'avais vingt ans de moins et pour compagne d'un jour la brune enfant que voici, je me laisserais faire douce violence.

Une voix cuivrée chantonne au loin:

*C'était un petit bonhomme, sapristi!
La fille à Jérôme, la fille à Jérôme,
C'était un petit bonhomme, sapristi!
La fille à Jérôme, que je l'aime-t-y!*

Par le sentier battu qui descend au château Branlant, s'amène un homme en tenue de campagne, à la mine réjouie, épaulant son aviron comme un chasseur son fusil.

— Le voici, mon amoureux, proclame Camille. M. Tonancourt, votre curiosité est satisfaite.

— N'en crois rien, Tonancourt. C'est toujours sa façon de préluder quand elle médite de mettre ma fidélité à l'épreuve. La patience et la longanimité de Jacob sont de simples jeux d'enfants devant les artifices que j'ai mis à mon service pour charmer cette infidèle. Cher Monsieur, qui que vous soyez...

— J'allais justement vous mettre la main dans la main, reprend Camille amusée. Notaire LeBlond, j'ai bien le plaisir de vous présenter M. Bouthillier.

— Enchanté vraiment. J'allais donc, anticipant les formalités d'usage, vous mettre en garde contre les fantaisies de cette jeune

La voiture s'engage dans un chemin défoncé, creusé d'ornières par les pluies récentes. D'un côté, un roulis de blé mûrissant; de l'autre, une haie plantée de piquets noircis appuyant cerisiers et groseilliers. Entre les pierres et les souches du clos voisin, les framboises rouges sollicitent les yeux de bambins qui remplissent des chaudières dorées de soleil.

Les cyclamens bleus, comme des hochets d'enfants, se balancent sur leur tige frêle. Les marguerites au cœur d'or épèlent des secrets d'avenir sous les doigts qui dépouillent leur collerette dentelée.

Plus loin, une vache pensive rumine l'herbe d'un œil distrait. Un jeune poulin, bruyant et gringalet, lance au ciel sa joie de vivre dans un hennissement joyeux comme un éclat de rire.

Près du "Château", le kiosque enguirlandé de capucines parle de recueillement. Dans un enfoncement d'ombre, la grande balançoire vacille, hale-tante encore du dernier élan reçu. Les saules s'inclinent sous la poussée de la brise chaude. Ils saluent l'Eternel.

Des pierres blanches alignent l'allée du parterre; des pavots multicolores secouent leur tête lourde; les galets de la grève s'irradient sous les feux du couchant; le lac par endroits est fleuri de nénuphars jaunes; quelques pliants invitent à la causerie.

— N'y a-t-il personne au château Branlant? interroge le Notaire. Les persiennes sont closes et les chaises sur la véranda ont l'air d'écoliers en pénitence.

— Nous sommes pourtant attendus. Tante Hortense nous a invités et nous a même promis des confitures de fraises de son jardin.

— J'en suis alors, insiste câlinement le Notaire.

— Non, non, désolée, mon cher Notaire, vous ne pouvez en être. Tante

Hortense est un peu fantasque et n'aime pas que l'on contremande ses dispositions. Son téléphone comportait une invitation à dîner pour messieurs Tonancourt et Bouthillier seulement.

— Vous voyez, c'est ma veine habituelle. Voilà à peu près le sort de mes offres galantes.

— Vous êtes une sorte de grand enfant léger et maussade et il ne ferait pas bon de céder à tous vos caprices. Vous nous rejoindrez après dîner.

— Et vous viendrez avec moi faire une promenade en canot?

— C'est convenu.

— A ce soir.

LA voiture allait repartir à la suite du Notaire, quand s'ouvrit une porte éclairant une salle rustique lambrissée de chêne, et le château Branlant s'anima des acclamations enthousiastes de la maîtresse de céans.

— Si Antoine Bressard était avec nous, soupire Auguste Tonancourt, prenant place à table quelques instants plus tard, auprès de tante Hortense, qui en fait les honneurs.

— Antoine doit venir prochainement, m'assure sa mère. Quand exactement? le sais-tu, Camille?

— Dans une semaine ou deux, je crois.

L'amour

*Il faut à notre vie une source brûlante,
Comme à toutes les fleurs les baisers du soleil.
Il faut, pour oublier l'heure mesquine et lente,
Le feu d'un grand amour douloureux et vermeil.*

*Puisque notre âme est faite à l'image des roses,
La pourpre de son sang ne peut que l'embellir,
Et sans les dards méchants des épines moroses,
Peut-être que l'amour ne pourrait pas fleurir.*

*Peut-être que l'amour, placide et taciturne,
Ne saurait plus trouver ses sublimes élans.
Pour empêcher qu'un jour il ne meure dans l'urne
La douleur vigilante émeut son vin troublant.*

*Mais qu'importe la loi d'où son charme suprême
Emane la clarté qui luit sur son chemin?
J'ai vu Dieu dans l'amour et, déité lui-même,
Il comblera les vœux de mon désir humain.*

*Et si jamais l'amour de sa lèvre divine
Ne réserve à mon cœur le baiser qu'il attend,
Je mourrai solitaire ainsi qu'une aubépine,
Emportant l'éternel secret de mon printemps.*

Marie Ratté

personne. "Elle est petite, mais elle fait de cruelles blessures."

— De quoi vous plaignez-vous, ingrat! Vous avez tort de gémir! Ne vous l'ai-je pas dit mille fois: "Vous valez mieux que bien des passereaux."

— J'ai grand pitié des passereaux.

— Cette jeune personne est versée dans les Ecritures, remarque Tonancourt.

— Elle invoque Ciel et Mer quand il s'agit de servir sa cause, qui est mauvaise, malgré la candeur qu'elle y met.

— "La femme est la désolation du Juste", psalmodie Tonancourt.

— "Plus mobile que la femme et que l'ombre", souligne Bouthillier.

— Tout doux, Messieurs, je n'ai pas mérité les rigueurs de l'Inquisition. Quoi que vous en glosiez, cher Notaire, ne vous ai-je pas juré une éternelle reconnaissance pour les épîtres savoureuses dont vous avez su égayer ma dernière année de pensionnat.

— Imaginez que j'ai figuré dans l'écrin des amitiés de Camille sous le joli pseudo d'Isabeau.

— Et la bonne Mère Directrice qui s'amusa de notre exaltation se contentait de signaler les métaphores extravagantes dont vous charmariez vos billets doux.

— Mes billets doux! Que de véhémence perdue! Que de flots d'encre ont coulé sans obtenir autre chose en retour qu'un sourire indulgent pour un dévouement si cruellement éprouvé.

Votre écriture révèle votre état de santé

Par le Dr LEGRAIN

QUE le moins averti de mes lecteurs veuille bien se reporter à la dernière lettre qu'il a reçue et dont, avant de l'avoir ouverte, il a nommé le signataire. Il a fait ainsi de la graphologie sans le savoir, et n'a usé en cela d'aucun pouvoir magique. Il est de connaissance vulgaire que chacun possède son écriture propre; l'écriture, c'est l'homme, ainsi que Buffon l'a dit du style, et comme on peut le dire de la physionomie individuelle. Nous ne confondons pas plus deux écritures connues que deux visages familiers. Chacun met son nom au bout de sa plume sans avoir besoin de signer.

Et voilà trouvée la base de la graphologie! L'écriture est un geste. Un observateur simplement sagace distinguera presque l'état d'âme qui était celui du scripteur traçant ses lignes. Une écriture est ou n'est pas élégante, distinguée ou vulgaire. Une autre est plaisante ou désagréable, agitée ou calme, généreuse ou étriquée, etc... Combien je connais de graphologues novices qui, à l'aide de ces seules données, s'amuse à constituer de précieux dossiers, original classement — et peut-être indiscret — de leur entourage.

La graphologie est une science d'observation et d'expérimentation; elle a pour elle le contrôle de la raison; elle est forte des acquisitions des observateurs du passé; son matériel de base est le fruit de leur travail. Mais elle ne s'élève à la hauteur des lois qu'avec la plus extrême prudence; elle repousse tout ce qui est divination, toute intuition que les faits n'auraient point corroborée; c'est en quoi elle s'honore d'être vraiment une science.

Mais des bases de cette science, qui nous prouve la solidité? Pour répondre, il nous faut élargir un peu le problème. Avant tout, avouons que la graphologie n'est qu'une bien petite partie de l'expression humaine. J'ai dit ailleurs que l'écriture est un geste. Or, chacun a son geste, ses gestes même. Et l'origine de ce moyen expressif est aussi ancienne que la vie animale. La mimique est, on peut le dire, le premier langage grâce auquel les êtres vivants se communiquent leurs états d'âme avant la découverte du langage verbal et surtout écrit. On eut le masque de la colère, de la fierté, de l'humilité, avant d'avoir approfondi ces modes de la sensibilité, avant de les avoir baptisés d'un nom.

Mettons à part l'homme, dont le geste est d'une rare complexité. Considérons seulement l'animal, le chien par exemple. Les multiples façons de celui-ci pour révéler ses pensées et ses sentiments sont connues de tous. Personne ne se trompe au rictus spécial que dessine chez lui la colère, et chacun, aussi, accueille avec confiance l'agitation de sa queue, qui signifie joie et amitié.

Chez les hommes primitifs, le langage des gestes, la mimique, la physionomie ont acquis une valeur expressive telle que l'Européen raffiné, transporté parmi eux, comprend très vite la qualité des sentiments qui les animent.

Pourquoi donc douter alors que toutes les séries de gestes commandés par les divers états d'âme puissent se traduire dans l'écriture, et qu'ils soit possible de remonter des traits de ce graphisme à la découverte de ces états d'âme?

Or, le fait est si vrai que l'écriture d'un sujet varie non seulement dans le temps présent, selon les circonstances qui lui ont mis la plume à la main, mais aussi aux diverses époques de sa vie, suivant l'orientation de ses pensées, sa culture, le développement de son émotivité, son hérédité enfin, qui ne perd ses traits à aucun moment de sa vie. Comparez votre écriture à vingt ans et à soixante ans

par exemple, vous découvrirez qu'elle a des caractères objectifs variables, mais vous n'apercevrez pas sans surprise qu'il y a cependant des caractères permanents communs à tous les âges de votre vie, ce qui démontre l'existence, chez vous, d'un "complexe" de gestes qui vous est particulier et qui était inévitable.

Il est d'un intérêt puissant de constater que l'enfant, dès le temps même où il balbutie ou trace sur le papier des dessins d'apparence incohérente, possède déjà, de par son écriture, les caractères fondamentaux de sa personnalité, tels que vous les retrouverez jusqu'à sa vieillesse.

Et si maintenant nous tournons nos investigations du côté de l'aliénation mentale, — de ce mal terrible mais passionnant que j'ai eu le privilège d'étudier pendant quarante-cinq ans, — nous ne tardons pas à constater que l'écriture du fou va adopter l'aspect correspondant aux diverses personnalités artificielles qu'il présentera. C'est ainsi que le graphisme d'un aliéné devenu mégalomane correspond bien à l'écriture connue des potentats, des despotes ou des dictateurs. De même un mélancolique n'a point l'écriture d'un maniaque et, quand ce maniaque devient mélancolique, il adopte sans s'en douter l'écriture qui convient.

L'écriture est donc un geste que le graphologue a pris soin de cataloguer en le mettant en parallèle avec des états d'âme correspondants.

Mais, à l'encontre des classements physiologiques, elle emprunte, pour dévoiler le caractère, un artifice, — à savoir le dessin scriptural lui-même, — témoin d'un entraînement méthodique spécial, et qui sera le trait d'union obligé entre l'état d'âme et son expression graphique.

C'est là que la sagacité du graphologue et sa science particulière vont intervenir.

Pour que, d'abord, une écriture traduise le caractère, il faut qu'elle soit dépouillée de l'artifice calligraphique, qui est encore une de nos erreurs scolaires. Certains sujets ne s'en affranchissent jamais complètement, mais il faut reconnaître que, dès que l'enfant ne subit plus le joug de la convention scolaire, il se hâte, en général, de récupérer sa personnalité et d'en communiquer l'expression à son écriture.

C'est alors qu'apparaissent ces tracés infiniment variés, ingénieux à l'extrême, où, progressivement, le graphologue apprend à discerner le geste lui-même et son mécanisme psychomoteur.

Echapper à la fantaisie et fournir une base positive à la graphologie, tout est là, et c'est dans cette voie nouvelle que notre science s'est courageusement engagée depuis quelques années.

Il est bon d'avoir à formuler, quant aux résultats immédiats, toutes sortes de réserves, afin de mettre en garde les curieux de la graphologie, séduits par son pittoresque, contre les difficultés de cette technique, et surtout les impatientes, désireux d'obtenir un "portrait" qui pourrait bien les décevoir, cependant que l'honnête science du graphologue moderne en verrait sa réputation injustement compromise.

Si la science de laboratoire et la clinique hospitalière nous apprennent demain le mécanisme vrai du geste graphique, nous n'avons pas besoin de cette connaissance pour savoir que les propriétés psychologiques du scripteur résident à coup sûr dans son subconscient, et que, si l'on dicte avec l'intelligence, c'est à l'inconscient que la main obéit. L'écriture nous permet donc l'accès d'une région du "moi" qu'exploire déjà la psychanalyse. De ces efforts combinés sortira un jour une science aux multiples facettes, magnifiquement révélatrice de l'âme humaine.

[Je Sais Tout]

La valeur alimentaire du chocolat

IL n'est personne au monde qui ne savourer un bon chocolat. Le fait est patent, universel. Mais que vaut, au juste, cette denrée au point de vue alimentaire? Est-elle aussi bonne pour la santé qu'agréable à notre palais?

Le chocolat réalise à la fois un aliment, un condiment et presque un médicament. Outre le sucre, le beurre de cacao, les essences diverses qu'il contient, il recèle de la théobromine, substance des plus toniques.

La théobromine possède, en effet, la propriété d'exciter le système nerveux de façon toute particulière, en renforçant l'activité de l'organisme. C'est ainsi qu'on remarque l'accroissement des facultés intellectuelles et de la vigueur musculaire par l'usage régulier du chocolat, surtout chez les jeunes enfants, très sensibles à tous les stimulants physiologiques.

On peut affirmer que, pratiquement, la tasse ou la tablette de chocolat représente le seul comestible qui puisse remplacer un repas. C'est le viatique idéal pour le salarié, l'étudiant, la midinette... qu'il s'agisse d'emplois du temps trop chargés ou de bourse trop légère! Le professeur, l'instituteur dans sa chaire, l'orateur à la tribune, le dactylographe devant sa machine, le vieillard ou le convalescent déprimé, le sportsman anéanti par l'effort, le combattant dans la tranchée (déjà vieux souvenirs, mais toujours tragiques), qui donc peut se flatter de n'avoir point eu efficacement recours au chocolat sauveur? Ses tablettes

sont de l'énergie portative et condensée — combien discrète! Dans toutes les circonstances où, sans pouvoir s'alimenter "visiblement", l'être humain a besoin d'un réconfort organique immédiat, quelques bouchées de chocolat "grignotées" et avalées fournissent aussitôt le complément de calories désiré.

Le chocolat est un tonique du cœur et du système nerveux; même à faibles doses, il entretient l'excitation vitale chez les névropathes et les surmenés. Mais cet élément réparateur n'est-il pas même trop tonique pour certains malades? Des hygiénistes très scrupuleux ont cru devoir signaler ce qu'ils considèrent comme un inconvénient. A la vérité, il faut se garder de rien exagérer dans ce sens.

Bien rares sont les contre-indications. Pour la grande majorité des malades, et à plus forte raison pour les bien-portants, le chocolat est éminemment recommandable.

Le chocolat est une des substances propres à rétablir les forces, au nombre desquelles on compte aussi tapioca, bouillon, consommé, œuf, jus de viande et viande crue.

On leur oppose les denrées, liquides ou solides, qui stument la nutrition: amers, alcools, et celles qui s'opposent à la dénutrition: café, coca, kola.

Ces divers aliments donnent le "coup de fouet", d'ailleurs souvent utile; le chocolat, lui, nourrit, répare et conserve.

LE COURRIER DU MOIS

Par ROSEMONDE

YVONNIC.— Moï! Jeter vos lignes au panier?... Allons donc! on voit bien que vous ne connaissez pas Rosemonde. Vingt-et-un ans... comme vous êtes jeune... et ça se voit, il n'y a que la jeunesse pour avoir tant d'audace. Vous me demandez la crème de mes Correspondantes, parce que la Petite Poste vous a servi maintes déceptions; mais, mon cher ami, votre belle jeunesse ne doute de rien, elle ne s'est pas un instant arrêtée à penser à la responsabilité qu'elle m'offrirait de prendre? Comment vous recommanderais-je? moi, qui ne vous connais ni d'Eve ni d'Adam? Je vois, par votre lettre, que vous êtes rudement intelligent, et en plus un grand garçon sérieux. Vous voulez des lettres qui aient de la tenue? Je comprends que vous m'enviez celles qu'on m'adresse, car mes Correspondantes sont comme vous dites, toutes délicieuses et pour la plupart des vraies 'Séviagnés'. Vous n'êtes sûrement pas dégoûté. Attendez l'effet que leur produira ce billet, et pourvu que vous me donniez un nom et une adresse responsables, et contrôlables, je vous ferai tenir les premiers billets qu'on m'adressera pour vous. Ici, c'est comme au ciel: les derniers sont les premiers, puisque votre lettre, la dernière reçue a ma première réponse. Je vous souhaite bonne chance.

AILE DE MOUETTE.— En effet, 'le Snobisme' quelle bêtise, mais ma jolie, ne vous y trompez pas, vous ne le rencontrerez jamais chez les gens qui ont "de la race": c'est-à-dire de la vraie bonne éducation, et celle-là ne consiste ni dans la manière de s'habiller, ni dans la richesse, ni même dans le goût plus ou moins sûr de la littérature, de la musique ou des arts, mais elle est toute entière dans la richesse de l'âme, la bonté du cœur, le don et l'oubli de soi et la belle, l'attirante simplicité. Restez ce que vous êtes, petite aile de Mouette, dont le charme m'émue.

PARFUM DE FEMME.— L'amitié que vous m'offrez m'est déjà bien précieuse car elle me vient d'une femme de mérite. Vous vous étonnez de voir dans un temps si riche en distractions de toutes sortes, des femmes qui s'ennuient?

Hélas, l'ennui c'est le malheur des gens heureux, souvent... Il naît aussi du sentiment d'une vie trop vide. Je parie que vous ne vous ennuyez jamais, je respire d'ici le parfum de votre vie si bien remplie, et je sens que vous êtes un peu comme moi: vous ne vous amusez pas à gâter le bonheur que vous possédez en ne songeant qu'à celui que vous auriez pu avoir. Il m'arrive de pleurer sur ceux qui ne savent pas borner leurs desirs. Je vous admire, vous estime et vous aime déjà.

UNE FEMME.— Ma pauvre et malheureuse amie... c'est ce qu'au fond nous faisons tous: Essayer de vivre en attendant de mourir... C'est dur, dites-vous? Comment pouvez-vous dire ça, si vous êtes sûre d'être aimée? Mais la voilà la vraie richesse de la vie, le trésor unique. On a toutes les richesses, toutes les joies les plus pures, quand on est la raison de vivre de quelqu'un. S'il vous aime, il vous tendra une main secourable, et il faudra l'accepter, sans arrière-pensée. Devoir tout à celui qu'on aime, c'est ne contracter aucune dette, c'est encore lui qui reste notre obligé. Et l'amour a déjà accompli des miracles. Que de cœurs y ont puisé une force nouvelle, une seconde naissance. Essayez du moyen, vous qui m'intéressez tant, et venez me raconter une joie sans amertume. Pour ce que vous savez, vous m'êtes devenue infiniment précieuse, et si vous croyez que je puisse quelque chose pour vous n'hésitez pas, venez à moi.

CRICQUET LAURENTIEN.— Je vois d'ici la toilette coquette de votre petit village en cette saison estivale, j'entends le bruit berceur de votre rivière et je jalouse la rive que sa fraîcheur caresse. Les jolis coins du Québec sont nombreux et si variés et les poètes comme vous peuvent s'en donner à cœur joie dans la chaleur de leurs descriptions, et c'est tout profit pour Rosemonde qui ignore les beautés de tant de coins. Merci, Cricquet gentil, de vos billets si doux et si tendres, je vous rends de tout cœur cette belle amitié.

CHAPERON ROUGE.— Votre Mère-Grand est désolée d'avoir manqué votre visite. Fil le vilain mari qui diffère ainsi les "bonheurs". Je ne lui pardonnerai que le jour du "fait accompli". Dites-le-lui bien. Oui cette date en effet m'a donné la vie, mais il y a tant de fois qu'elle revient, que je n'en suis pas plus fière pour ça. Il est vrai que si elle ne s'était ainsi renouvelée un bon nombre de fois, je ne serais pas une Mère-Grand, et c'est ce qui me console, avec bien entendu, vos spirituels billets... J'ai ri de toutes mes dents, cette fois-ci tant vos portraits sont brossés de main de maître, peut-être pas sans malice, mais sûrement sans méchanceté... et il n'est pas mal de s'amuser de certains ridicules. Ah non, par exemple, vous ne m'ennuiez jamais, et dans cette crainte, n'allez pas me priver de la saveur de votre esprit. La Revue se réjouit de ce que vous la trouvez belle et à votre gré. Et Mère-Grand fait la révérence à votre grave moitié et presse sur son cœur l'autre moitié si gracieuse en étreignant avec elle les chers mignons.

GRILLON.— Si vous pensez réellement tout le bien que vous dites de l'humble femme que je suis, petit Grillon tant aimé, vous allez me forcer à dire des actes d'humilité en nombre. Ce qui me plaît

JEANNINE.— Quelle chose délicieuse promet d'être notre nouvelle amitié. Si je vous ai souhaité du succès, mon cœur seul le sait; mais peut-être le vôtre l'a-t-il deviné? Car ce Courrier de juillet serait un peu en retard pour vous l'affirmer. Votre charme personnel suffit à vous gagner mon amitié, mais votre état lui donne une qualité de plus. Former des âmes mettre en confiance des jeunes cœurs et cultiver des esprits... est-il plus noble et plus attachante tâche? Quelle carrière de choix. Avec plaisir, je transmets votre amitié à FRAGILE. Espérons qu'elle reconnaîtra sous la toilette neuve, l'abeille qui lui était sympathique. Où que vous soyez, continuez, bonne Jeannine à semer le bien le long du sentier, et restez toujours ma gracieuse amie.

CRI-CRI.— Et la grâce d'état qu'en faites-vous? Pensez-vous que le Ciel la refuse aux femmes de bonne volonté. Votre maman ne l'a-t-elle pas assumée cette charge qui vous effraie?... et il me paraît qu'elle n'a pas trop mal réussi... puisque vous avez, dans votre besoin de perfection, de telles craintes. Non, ce n'est ni lâcheté, ni peur de vivre, mais c'est un peu d'orgueil: le mieux est souvent hélas l'ennemi du bien. Dieu ne demande que de la bonne volonté pour voler à notre secours. Ayez confiance en

Les anciennes Elèves des Soeurs des SS. NN. de Jésus et de Marie — maison de fondation à Longueuil — sont priées de communiquer avec la Supérieure.

ROSEMONDE

le plus dans votre billet, c'est ce qui s'adresse à Lui, car c'est vraiment ce qu'il y a de meilleur en moi. Je comprends qu'il vous ait plu, puisque voilà 35 ans qu'il me plaît à moi. Il a pensé comme moi que vous apportiez le printemps dans les plis de votre robe et que généreuse vous le laissiez chez nous. Ce que vous demandez n'est peut-être pas impossible? votre rêve deviendra peut-être une réalité, et c'est encore Rosemonde qui en sera la plus heureuse. En attendant, si vous pouvez me renouveler le charme de votre chère présence, je vous en prie n'hésitez pas, vous m'apporterez une joie.

JE FAIS RISSETTE.— Et moi aussi, je vais risette en vous souhaitant la bienvenue, et en répondant tout de suite à votre question. La livre métrique est de 500 grammes, 2 livres font donc le kilo, et comme chez nous il y a 16 onces à la livre, l'once se trouve être 31 1/2 grammes, le 1/4 de livre est de 125 grammes, la demi-livre 250 grammes et ainsi de suite. Ne craignez pas d'être importune, puisque je vous fais risette.

ROMA V.— Je n'ose pas mettre le nom de famille pour ne pas dévoiler votre incognito, j'espère que vous vous reconnaîtrez tout de même. Ainsi, madame Rosemonde vous a été révélée, mais j'en suis ravie, puisque ce fut l'élan qui vous a poussé vers moi. Des correspondantes comme vous on n'en a jamais trop, on vous classe parmi les plus aimables, et comment faire autrement quand vous êtes de force à créer un nouveau vocabulaire de compliments inédits? Savez-vous qu'en mettant ainsi de côté tant de choses intéressantes et bien supérieures à mon courrier, vous vous êtes privée de bien des régals? Ouvrez vos yeux, charmante Roma, et glissez-vous dans les divers sentiers de notre Revue, et ensuite venez m'en donner des nouvelles. Vous avez une amie du nom de Corine et qui vous écrit de délicieuses lettres? alors ce nom est prédestiné, car ma Corine a pour plume une fée. Et si vous vous servez de son nom pour entrer au Courrier, nous arracherons les portes, pour que pas même l'ombre d'un obstacle ne se dresse devant vous. Revenez moi vite avec votre belle sincérité car déjà vous m'êtes chère.

Lui. Il aide à supporter la vie et adoucit la tâche à qui l'en prie. C'est le vide de votre vie qui vous teinte de mélancolie. Songez que les devoirs de la maternité sont une œuvre d'amour qui porte en elle sa récompense. Pensez moins à vous, sortez de vous-même, cessez de vous analyser... et vous verrez comme la vie vous paraîtra facile. Ne vous effrayez pas trop tout de même de cette appellation: "Vieille fille", mais c'est souvent une vocation. C'est toujours au moins un état. Je maintiens ma réponse à Pierrette qui vous a conduite vers moi, et veux, vous aussi, vous pénétrer de l'harmonie du chant d'un berceau. Croyez-moi si mon cœur s'y refuse, ma raison cherche vraiment et sincèrement à vous comprendre.

LA NUIT SOUPIRE.— A vous aussi mon sourire accueillant, et mon amical intérêt. Comme je vous envie, moi la sédentaire, de pouvoir voyager... Je souhaiterais, non pas être à votre place, mais faire comme vous... Mais en fermant les yeux... Je vois, croyez-moi, des paysages de soleil, de lumière et d'ombres qui ne sont pas sans charmes. Ils ont le mérite d'être comme je les désire, et ne m'apportent jamais de déceptions. Les sentiers y sont fleuris des fleurs que je préfère. Nul n'y trouble ma solitude... quand il me prend envie de m'isoler. N'est-ce pas charmant? Venez me raconter les beautés de ces pays étranges que vous allez voir. Peut-être la nuit y soupire-t-elle autrement? Bon voyage, nouvelle amie.

BRIN DE LILAS.— A mon avis, l'amitié entre hommes et femmes est bien difficile pour ne pas dire impossible. Tôt ou tard, et fatalement, cette amitié se change en un sentiment plus tendre, et nous avons à pleurer un ami perdu. L'amour platonique?... Une belle utopie... et un terrible danger. C'est dommage tout de même. Il est des hommes à qui irait notre pure amitié, mais ce sont eux les vilains qui gâtent nos plus beaux sentiments. En faisant ainsi leur métier d'homme, ils se privent d'une belle douceur. Gardez-vous, mon Brin de Lilas. A jouer avec le feu... Apportez-moi la douceur de vos causeries et le charme de vos idées.

PIERRETTE.— Quand je vous le disais que vous n'étiez pas mûre pour le mariage. Petite fille pleine d'espièglerie, qui sciemment me lancez comme vous dites sur ce chapitre: Mariage et enfants... pour avoir, à vous toute seule, toutes les colonnes du Courrier. Petite 'Masque'. Je me demande si vous n'êtes pas entraîné de vous moquer de moi? Vous en êtes bien capable... Et pourtant dans votre dernier billet, un mot me rassure. "Si j'écoute mon cœur, me dites-vous, je suis prête à accepter et si j'écoute ma raison... j'hésite." Alors, je ne suis plus effrayée, les berceaux seront balancés au rythme doux d'un chant maternel... car, petite Pierrette, le cœur a des raisons que la raison ne comprend pas. Chère, aimable enfant, les craintives, droites et franches comme vous, sont bien près d'être très braves. Ce qui vous arrête, c'est que sans vous en douter, vous souhaitez, dans votre ardeur juvénile, être une vraie Cornélie... Vous la serez... et vous pénétrerez d'autant plus avant dans le cœur de Rosemonde... où vous avez déjà une place de choix.

COLIBRI.— Oui, nous avons des nouvelles de ce mignon Neveu du Courrier. Ce petit Germain est un amour. Voici le portrait qu'en trace son Papa, et qui m'est transmis par Rachel: Blanc comme neige, cheveux blonds qui promettent de jolies boucles, traits délicats, tout petit nez, toute mignonne bouche, mais des yeux immenses et sombres, petite tête parfaitement ronde aux oreilles finement ourlées... et le père ajoute: "Je l'aime comme tout un monde"... N'est-ce pas touchant? Mes petits enfants sont au nombre de trois, l'aîné et le plus jeune: Laurent et Marcel, deux têtes brunes. Puis Marie-Thé, une petite blonde délicate qui vous regarde du haut de ses cinq ans, et qui n'a pas froid aux yeux, elle porte bien son nom puisque Thérèse veut dire: Guerrière. Je la nomme à la japonaise, mais je l'aime à la canadienne! Si je fais du bien, je me considère comme vous privilégiée, car on pêche plus souvent par le bien qu'on omet que par le mal que l'on fait... et puisque la vie m'a placée où je suis, ne lui dois-je pas d'être ou du moins de m'efforcer d'être à la hauteur. Je n'ai pas fait d'indiscrétion, et notre Directeur littéraire ignore tout le bien que vous pensez de lui; avouez que c'est dommage... de le priver de ces jolies fleurs si fraîches. Une caresse sur vos ailes et je me sauve.

RACHEL.— Ma chère et triste amie, je ne trouve vraiment que ces mots à vous adresser: Pleurez, pleurez votre chagrin, jusqu'à l'épuiser si possible, mais je sais bien que vous êtes comme moi une sensitive et que longtemps vivra ce souvenir douloureux de votre âme. Pauvre chère, je pense à vous et à votre peine... Oh! combien souvent. Racontez-vous à la Mère de toutes les douleurs: "Est-il une douleur comparable à la mienne?" disait-elle Elle vous viendra en aide. Heureuse je suis d'apprendre que votre maman se porte bien, pour elle ma vaillante réagissez, sortez un peu de vous-même et Dieu aidant vous verrez que la vie reprendra son cours... car il faut que la vie continue. Je parle ici de votre collection de la 'Revue Moderne', intacte et complète à date et dont vous disposeriez à prix raisonnable; s'il se trouvait acheteur parmi nos lecteurs ou lectrices, je vous le ferai savoir dès qu'on m'en aura avisée. Vous avez aussi en double les premières années qui appartenaient à Fabienne — de 1919 à 1926 inclusivement. Espérons que nous vous trouverons le placement de tout cela. Du fond de l'âme, je vous adresse mon plus tendre souvenir.

FRIVOLETTE.— Ce que je pense de la vie? voilà une question bien grave pour une petite fille frivole. Je me persuade de plus en plus que ma petite amie n'a de frivole que le nom. Oui la vie est bonne, oui la vie est belle, oui la vie vaut d'être vécue. N'est-elle pas un don de Dieu? La mépriser et la maudire serait un crime. Regardez-la en face petite fille qui y entrez à peine, et pour les joies que déjà, elle vous a données et pour celles qu'elle vous réserve, souriez-lui. Vous jalouse? allons donc, voilà un vilain sentiment que vous ne cultiverez pas en vous; car c'est avouer son infériorité qu'être jalouse, vous ne le voudriez pas, dites? Hélas, il me faut faire des billets brefs, si vous saviez comme c'est difficile,

(Suite à la page 53)



donne de la tablature aux étrangers. Cependant, les Hongrois de la classe instruite parlent presque tous l'allemand, souvent aussi le français ou l'anglais. La plupart des jeunes filles catholiques de la société fréquentent des pensionnats tenus par des religieuses françaises.

Quoique mon vocabulaire fût des plus pauvres et se bornât aux dix ou douze mots indispensables, j'ai voulu m'évader seul de Budapest, un samedi soir, pour aller passer le dimanche à Mezokovesd, gros village de la plaine, où les paysans ont conservé leurs traditions locales et surtout leurs costumes pittoresques. C'est une excursion que je n'oublierai pas de sitôt...

L'express a vite avalé les cent quarante kilomètres. En route, je remarque que nous sommes tous entassés en première, alors que la plupart des compartiments de seconde restent vides, ce qui me démon-

Budapest, cité royale

(Suite de la page 9)

tre une fois de plus les goûts aristocratiques des Hongrois.

A la gare, m'attend une espèce de "victoria", qui dut avoir ses jours de splendeur, alors que sa peinture havane tenait encore... Au presbytère de la paroisse — *plébana* — je suis accueilli à bras ouverts par le curé, un jésuite hongrois. Nous parlerons ensemble tantôt l'allemand, tantôt le latin, mais nous nous comprendrons toujours. Au dessert, le fameux *tokaj* fait son apparition, doré par les ans, parfumé d'un bouquet à nul autre pareil.

J'attendais ce dimanche avec impatience. Heureusement, il a été beau. Les paysans sont venus à la messe dans leurs plus somptueux atours... L'église présente une orgie de couleurs. Dans la nef, ou les femmes se sont agenouillées, leurs jupes amples, ballonnées, garnies de petits ruchers, font comme une mer houleuse aux tons changeants. Ici, elles s'enveloppent la tête de foulards bariolés; pour les noces, ou à certaines fêtes, elles arborent des coiffes très curieuses. Les hommes, eux, ont des chemises à larges manches de surplus, et, parfois, des tabliers brodés par leurs compagnes. Le plus curieux, c'est leur chapeau rond, en feutre mou, qui ne descend jamais sur les yeux, mais reste au sommet de la tête, posé en bataille, dans un équilibre incertain.

Il me sera donné de les voir de plus près, les uns et les autres, car plusieurs viennent à moi comme à leur évêque en visite pastorale. C'est que le curé, en chaire, a annoncé que je suis du Canada; or ceux-ci ont là-bas, dans l'Ouest canadien, qui un fils, qui un frère, qui un fiancé peut-être... Et ils veulent savoir si je les connais, ou du moins s'ils sont à de bons endroits. Certains même ont apporté des lettres timbrées du Canada! Le curé servira d'interprète, et à tous je répondrai en substance:

— Soyez tranquilles. Si le cher absent est sobre et travailleur, il réussira certainement, et il vous invitera quelque jour à l'aller rejoindre, car il n'est pas de pays dont il soit plus vrai de dire que le soleil y luit pour tous!

Ensuite, je vais visiter avec le curé deux ou trois fermes, propres, rangées, assez cosues d'apparence, et l'exposition des broderies des paysannes, travaux moins remarquables par leur finesse que par la variété de leurs couleurs, où le rouge et le vert dominant, et leur cachet franchement asiatique... Entre temps, le pasteur m'a expliqué que cette population rurale, tant protestante que catholique, est religieuse, paisible, laborieuse. Seulement, il déplore que trop de jeunes gens émigrent vers les villes. N'est-ce pas le mal universel?

Malgré la richesse relative de leur pays, malgré l'essor nouveau que prennent l'industrie et le commerce, les Hongrois d'aujourd'hui ne sauraient vivre heureux. Plusieurs épinglent au revers de leur veston une broche portant ces sept lettres: *Trianon*. Ouvrez le cœur d'un Hongrois, vous y trouverez gravé le même mot. Un ami m'expose avec chaleur les griefs de son peuple.

— On a beaucoup parlé, autrefois, du partage de la Pologne. Qui, de nos jours, parle du démembrement de la Hongrie, que le savant géographe Elisée Reclus considérait comme la plus parfaite unité géographique du monde?... Connaissez-vous le supplice de l'écartèlement, qu'on infligeait jadis aux criminels? Leurs membres étaient tirés en tous sens par des chevaux. Eh bien! la Hongrie, pour avoir ajouté foi à l'armistice, l'a subi, ce terrible supplice: cinq pays se sont disputés ses dépouilles sanglantes, lui laissant à peine le tiers de sa population et moins du tiers de son territoire primitifs... Aussi nous n'avons cessé de protester contre pareille violence. Cette année, plus que jamais, notre fête nationale, la Saint Etienne (20 août), a été une immense et douloureuse plainte... Seulement, est-ce que ces moyens constitutionnels suffiront à nous faire rendre notre bien?...

Les Hongrois ont leur *Credo*, qu'ils reditent religieusement. Détail touchant, les enfants eux-mêmes ajoutent à leur prière ces mots, où il y a, avec une demande, un acte de foi: "Je crois en un seul Dieu; je crois en une seule patrie. Je crois en une seule Justice divine et éternelle. Je crois à la résurrection de la Hongrie. Amen!"

ARMAND YON

La dona e mobile...

(Suite de la page 47)

Tu reçois régulièrement de ses nouvelles? (tante Hortense est curieuse des secrets des jeunes.)

— Assez régulièrement.
— Que devient-il? s'informe Tonancourt.

— Exploiteur de terrains miniers. Il a longtemps ébréché sa pique et ses espoirs sur des veines illusoire; mais dernièrement, les journaux font une véritable réclame autour de son nom. C'est vraiment le découvreur des richesses du territoire de Rouyn. Il eut l'aubaine récemment de céder à une compagnie puissante l'option sur une partie de ses mines et le voilà qui marche à une conquête de l'or.

— Bravo! applaudit Camille.
— Vous vous intéressez aux spéculations minières? risque Bouthillier intrigué.

— Voici, répond la jeune fille sur un ton de confiance. Antoine Bressard et moi sommes de vieux amis. Il avait au moins vingt printemps avant que j'aie vu le jour et mon enfance s'est émerveillée devant ce héros que mon imagination grandissait à l'instar des héros de romans illustrés. Antoine a fait la guerre au Sud-Africain; il a servi dans la Gendarmerie à cheval et pris part à des expéditions périlleuses vers l'Arctique; puis, il visita l'Amérique Méridionale. Ce hardi découvreur m'a fait rêver de courses en traîneaux mus par des chiens esquimaux de vie primitive sur une plantation, et que sais-je encore?

Il esquissa plus d'une aventure galante et chaque fois, tourna la page à l'heure décisive. L'une d'elles avec la fille de son Général eut du retentissement; plus tard, il échappa à un mariage raisonnable, auquel il ne manqua que son consentement.

C'est alors que je suis entrée dans la vie pour me servir de ses dires. J'avais dix-sept ans, il en avait quarante. J'ai tellement subi le charme de son esprit aventureux que j'en demeurai silencieusement éprise, associant en secret ma jeunesse à des projets romanesques; si bien qu'Antoine se croit très malheureux quand je lui confesse que j'ai pu soupirer pour lui et le somme de me dédommager du culte que lui avait voué mon adolescence en m'établissant héritière universelle de ses trésors enfouis. Il m'en avait d'ailleurs fait le serment avec la foi d'un Jules Verne.

— Que ne l'épousez-vous alors?
— L'idée ne nous en viendrait plus ni à l'un ni à l'autre. Nous nous sommes trop habitués de nous attendre pour que la réalité semble réalisable. Le temps a raison de tout et peu à peu les sentiments les plus ardents changent même de nom.

Le mystère de ses spéculations hasardeuses, joint à ses absences prolongées ont épuisé ma constance; seulement, j'éprouve un plaisir infini à le tourmenter en lui rappelant ses promesses imprudentes de ne jamais épouser une autre femme que moi ou, du moins, de ne voler en justes noces qu'après que j'aurais moi-même décidé de mon sort en le confiant à un autre; ce qui le chiffonne légèrement, car au fond, il ne serait pas fâché de prendre femme et quand il témoigne sa surprise de me retrouver sans mari, j'ajoute à ses remords en lui énumérant les quelques années qui m'ont conduite sur le chemin de la sagesse.

— Tout en souhaitant entendre encore tinter à vos oreilles les grelots de la folie?
— Oui, autrement, je serai perdue dans la vie comme un enfant sage qui ne croit plus au Père Noël.

Près d'eux, Tonancourt s'égare dans des reminiscences auxquelles fut lié Antoine Bressard. Tante Hortense l'écoute avec complaisance. Témoin de ses années d'étudiant, elle dirigea son choix vers celle qui porte aujourd'hui son nom et en retour, cet homme altier lui conserve un attachement sincère.

Tout en surveillant du coin de l'œil les allées et venues de la bonne et en versant le café, tante Hortense ressasse les cendres du passé, avide de réchauffer sa vie au déclin.

A ce moment, apparaît le Notaire. Alerte dans ses espadrilles comme un coureur de marathon, en trois sauts, il franchit l'avenue.

— A la bonne heure! vous êtes un homme de parole, mes compliments, fait Camille, l'apercevant près d'elle.

— Je suis l'exactitude même, toujours.

— C'est vrai, concède tante Hortense; Antoine, Auguste et vous ne m'avez jamais fait faux bond et de la part d'une vieille femme, c'est un témoignage tout à l'honneur de votre chevaleresque amitié.

— Antoine est un fier gaillard, confirme Tonancourt, obsédé par l'absent. J'ai toujours admiré sa témérité et son originalité native. Sa première escapade date de bien loin. Songez que le gamin avait à peine six ans quand un midi, au sortir de l'externat des petits, où l'un des Frères l'avait menacé d'une punition pour une algarade de son crû, il résolut de s'enfuir sur-le-champ. De complice avec son

Terreneuve, il se met en route dans un petit cabriolet conduit par le chien. L'attelage original chemina tout l'après-midi et, à la brumante, le déposa chez son grand-père, à quinze milles de chez lui. Tout le canton était déjà aux trousses du déserteur. L'étonnement de l'aïeul n'eût d'égal que l'inquiétude de sa mère. Dès lors, Antoine eut la conviction de pouvoir ramer seul sa barque et son plus vif désir fut de s'affranchir au plus tôt de la monotonie du collège pour embrasser la carrière des armes.

— Antoine est un héros dont s'honorent ses amis d'enfance; mais quel don Quichotte quand il s'agit d'échafauder son avenir!

— C'est vous, Notaire, qui lancez un pareil manifeste? Depuis quand vous souciez-vous des problèmes d'Antoine?

— Camille, vous êtes incorrigible! Jugez un peu de l'inconstance de notre belle amie qui, l'hiver dernier, me convia à passer la semaine en ville pour jouir ensemble des représentations de la porte Saint-Martin et qui m'accorde à peine un dîner le premier jour et la soirée au théâtre, et puis, le plus distraitemment et le plus innocemment du monde, accepte une invitation de Pagnelo pour toutes les autres pièces à l'affiche!

— Souvent femme varie, fol est qui s'y fie!"

— Quelle indiscretion, Notaire! Vous me forcerez à une confession publique!

— José Pagnelo, déclame Tonancourt; je le connais bien, José. Il vous fait la cour, Camille?

— Il s'en garde bien. C'est justement pourquoi nous nous entendons à ravir. Je le laisse errer dans des divagations charmantes, pour entendre de jolis madrigaux.

— Pagnelo a beaucoup séjourné en Europe. Son esprit étincelant est le refuge du monde où l'on s'ennuie sans lui. Brillant causeur, très recherché, il est de tous les galas. Il a le physique et la prestance d'un attaché d'ambassade, et une allure flexible aromatisée d'une pointe de suffisance, ce qui ne déplaît pas aux dames.

— Il s'emballa sept fois le jour, au dire de ses nièces, renchérit Camille. Mais quel beau diseur!

— Qui vous baise les doigts avec l'onction d'un prince, je suppose?

— C'est là qu'il nous dépasse, récrimine le Notaire.

— Et alors, Camille, insinue Tonancourt, que vient faire dans cette galère Vanier, avec qui je vous rencontre en ville?

— Séverin Vanier apprécierait votre sollicitude à son endroit. Il est bien charmant pour moi.

Piquée au jeu, la jeune fille demeure pensive. C'est exact ce que vient d'énoncer ces messieurs; Pagnelo est un seigneur démodé, créé et mis au monde pour sérenader le beau sexe; Antoine, un futur magnat sans jugeotte ni gouverne, quant à ses affaires sentimentales; le Notaire, en mal de faire de l'esprit, affiche un ardeur qu'il n'a jamais eue et l'autre, cet hôte d'un jour, s'effacera aussi vite que son ombre. Seul subsiste Séverin. Pourquoi avoir rivé sa pensée à Séverin Vanier, un grand garçon blasé aux yeux gris, au teint mat, à l'humeur variable et aux idées fixes et rigides? Ne surprit-elle pas un jour l'opinion unanime de tout un salon: "Séverin Vanier? quel excéntrique! Mais on lui pardonne tout; il est si intelligent." Or, cet homme excéntrique et intelligent exerce sur elle l'emprise d'une force de volonté, d'une sobriété de paroles, d'une ironie malicieuse, attisée d'un rire sonore. Est-ce bien là celui qui dominera sa vie? Toute coquette que semble être Camille, son indifférence feinte, cette gracieuse indolence qui aguiche ses admirateurs voile une âme sincère qui questionne l'avenir.

— A quoi pensons-nous, Camille? La voilà rendue dans une autre planète. "Reviens, pêcheur, à la Voix qui t'appelle!" La lune argente les peupliers et mon canot vous invite. C'est l'heure exquise, venez!

Maurice Bouthillier les regarde silencieusement s'éloigner.

La même voix cuivrée chantonne au loin:

*C'était un petit bonhomme, sapristi!
La fille à Jérôme, la fille à Jérôme,
C'était un petit bonhomme, sapristi!
La fille à Jérôme, que je l'aime-t-y!*

MARIE-ROSE TURCOT

La liberté, c'est le droit de se mêler des affaires des autres. — Abbé Galliani

La libéralité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos — La Bruyère

MODES

LES CONSEILS DE MANETTE

Le mouvement du chapeau vers l'arrière est la note dominante de la saison en matière de mode. Avec ou sans cheveux, nous porterons les formes moulant la nuque et découvrant le front. La ligne échantonnée au-dessus des sourcils, tantôt de côté, tantôt au centre, en ovale ou en triangle reste seyante à toutes les physiologies. Si vous n'avez point de rides, dégagez complètement votre front; sinon laissez dépasser un cran ou une frisure.

Les shantungs unis et les toiles de soie rayées en tous sens sont des tissus d'été par excellence. Avec les jerseys de laine et de soie ils composent des robes de plein air, deux et trois-pièces, absolument ravissantes, qui peuvent être fort habillées pour peu que l'on tire des incrustations de couleurs, des oppositions de rayures et de fantaisie du jersey à maille plus ou moins ajourée, filetés d'or et d'argent ou couvertes de motifs en relief.

Pour le golf, des robes amples et souples en lainage et en soie de belle qualité pour qu'elles tombent bien, des jupes plissées, des pull-over de teintes vives, des bas solides en laine ou en fil, des souliers de box ou de lézard à petits talons, des gants qui boutonnent sur le dessus du poignet afin qu'aucune fermeture ne blesse la paume de la main, un chapeau à bord pour abriter du soleil, vous assureront un maximum de confort.

Les bas des manches décèlent parfois l'esprit d'une toilette, ils ont l'avantage d'être un ornement et de mettre en valeur la ligne de la main. Le volant simple, double ou triple, placé autour du poignet ou le long de l'avant-bras, les hauts revers de guipure et de lingerie, les incrustations imbriquées d'étoffes et de dentelle, les petits plis, les biais de couleur et les tresses ne manqueront pas d'intéresser les coquettes.

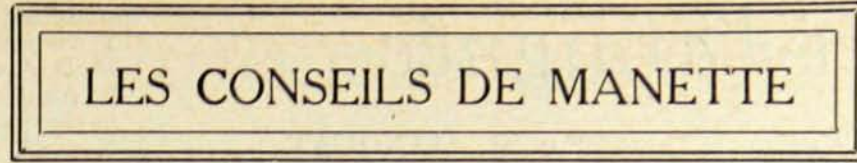
Que la manche soit épaulée ou raglan, elle est toujours travaillée de plis, garnie de volants, de ballons, élargie de pointes partant du coude, faite du mélange de deux étoffes. Tantôt l'ampleur est reprise dans un poignet, tantôt libre, elle s'évase vers la main.

Les petits plis nervures vont connaître de grands succès car les effets travaillés dans les corsages autant que dans les jupes se voient dans toutes les collections. Ici les plis couvrent toute la robe sauf une réserve d'un simulant un boléro ou un empiècement; là, des plis disposés en travers du corsage suivent un même mouvement oblique sur la jupe. Enfin des arrangements en pointe, en mouvement remontant, en lignes verticales coupées par des lignes de plis horizontaux sont fort décoratifs.

Les garnitures de plumes se voient sur les bonnets de paille et de feutre. Piquets de crosse, aigrettes courtes, brins d'autruche, minoches soyeuses remplacent les bijoux et les nœuds de ruban. Chaque saison a ses élégances.

C'est à la dentelle et non à la dentelle associée à autre chose que vont nos préférences pour les robes d'après-midi et du soir. A petits dessins et à réseaux moyens, les motifs sont souvent rebrodés de fil métallisé et de chenilles. Des manches tenues par un bâti permettront de porter ces toilettes à toute heure de la journée.

NOTE.— Si quelques lectrices possèdent une bonne recette de savon liquide pour le nettoyage des mains, prière de le faire savoir à Rosemonde, ou à Mme Roméo Béland, Ste-Anne de la Pocatière, Cté Kamouraska.



On peut également leur rendre une fraîcheur momentanée en plongeant leurs tiges dans l'eau bouillante et en coupant ensuite la partie de la tige qui y a baigné.

SAVOIR VIVRE

Quand on vous apporte des fleurs, sans les poser sur un meuble, telle une quantité négligeable, faites-les aussitôt mettre dans l'eau et si vous n'avez personne pouvant s'acquitter de ce soin, allez rapidement vous-même chercher un vase, en lequel vous disposerez artistement votre bouquet, sous les yeux du donateur, flatté de votre empressement.

Quand on vous apporte des bonbons, défaites le paquet, ouvrez la boîte — ou le sac — et offrez-en le contenu aux personnes présentes, puis servez-vous, à votre tour, en montrant, par un compliment, combien vous appréciez la friandise.

Garder la boîte fermée pourrait donner à penser que vous la réservez pour la "repasser" en présent à quelqu'un d'autre.

Quand on vous apporte un cadeau, remerciez d'abord — et de bonne foi — puis, après un "vous permettez" dénotant une légitime et très permise curiosité, dénouez les ficelles, retirez les papiers et faites surgir l'objet, lequel naturellement sera toujours celui qui justement vous fait plaisir!

N'abusez jamais du temps de ceux que vous payez: qu'il s'agisse d'un professeur, d'une couturière à la journée, ou de n'importe qui, vous ne devez essayer de retenir au delà des limites convenues; cela serait déloyal et vilain; il vous faut, au contraire, veiller scrupuleusement à ce que ces limites ne soient pas dépassées.

Libre au professeur ou à la couturière de prolonger un peu et consciemment la séance, et de cela vous ressentez une sorte

de gratitude, que vous pouvez prouver, à un moment donné, par une gentillesse quelconque.

Quand vous devez vous rendre à un enterrement et que vous n'êtes pas tenue de prendre le deuil, mettez-vous en noir, autant que possible, ou, à défaut, n'abordez que des couleurs sombres. Toute mise excentrique serait déplacée, de même que les gants blancs paraîtraient ridicules.

Allez bravement ouvrir vous-même la porte si on sonne, et que vous n'avez pas de domestiques, mais faites-le très naturellement, telles les dames de bien des pays étrangers — en Scandinavie notamment — qui journellement trouvent tout simple de s'acquitter de ce soin; pensez seulement à ne pas commencer la conversation, de manière à retenir dans l'antichambre vos amis qu'il est préférable au contraire de faire entrer rapidement dans le salon ou la pièce qui en tient lieu.

Si en ouvrant vous vous trouvez en présence d'inconnus, la première chose est de vous assurer "qui" ils demandent et s'ils viennent bien pour vous ou quelqu'un des vôtres. La deuxième est de vous rendre compte s'il s'agit de fournisseurs ou de personnes que vous devez recevoir; en ce cas, introduisez-les et nommez-vous tout de suite en guise de présentation, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque et que les visiteurs se sachent en présence de la maîtresse de maison.

Ne cédez pas à la manie de certaines personnes, lesquelles ne se contentent pas de reconduire leurs visiteuses jusqu'à la porte du palier, mais, qui, ce seul passé, continuent — à moins qu'elles ne commencent — une conversation.

On parle souvent de "l'esprit de l'escalier" mais, peut-être, cet esprit consisterait-il à n'en pas faire sur l'escalier...

deux morceaux de filet mettez une ou deux tranches de tomates vertes, un peu de piment vert émincé finement et quelques champignons sautés au beurre. Garnissez votre plat de cresson et de prunes vertes (Gage Plums). Au dernier moment mettez une pointe de "ketchup" aux tomates sur chaque filet.

TOPINAMBOURS A LA CREOLE (Patates sucrées)

Faites bouillir vos topinambours, coupez-les en deux dans le sens de la longueur, et rangez-les dans un plat creux allant au four. Couvrez amplement de beurre et de sucre brun (cassonade). Ajoutez une pointe de muscade, saupoudrez de sel fin et enfin de l'écorce râpée d'une orange. Cuissez jusqu'à ce que le sucre et le beurre aient pris consistance de sirop, environ 1/2 heure à 3/4 d'heure dans un four modéré (375° F.)

GRILLAGE DE CONCOMBRES A LA VINAIGRETTE

Pelez vos concombres et laissez-les une heure ou deux dans l'eau glacée avant de vous en servir. Tranchez et placez sur un grillage et laissez de nouveau sur la glace pour les rendre croustillant. Servez les tranches sur de la laitue et parez-les de la sauce vinaigrette suivante. Faites un mélange: 1 cuillerée à thé de sel, 1/2 de Paprika, un soupçon de poivre, 2 cuillerées à table de vinaigre de Tarragone, une cuillerée à table de vinaigre de cidre, 8 cuillerées à table de bonne huile à salade, 2 cuillerées à table de marinades émincées, même quantité de piment vert aussi émincé et une cuillerée à thé d'oignon émincé. Battez et congelez bien avant de servir.

SANDWICHES D'ANCHOIS

Prenez du pain de blé entier, tranchez en donnant la forme que vous désirez et recouvrez les tranches d'une pâte d'anchois très mince sur laquelle vous placez une délicate tranche de citron, un soupçon de tranche,

MOUSSE AUX FRAISES

Fouettez une chopine de crème épaisse; ajoutez 2 tasses de fraises pilées dans lesquelles vous aurez fait dissoudre 1 1/2 tasse de sucre. Mettez dans un moule fermé après avoir couvert d'un papier huilé, et enveloppez soigneusement d'un autre papier huilé et ficélez. Mettez dans 4 parties de glace pour une de sel, pendant 4 à 5 heures. Ou encore placez dans le "Frigidaire" 4 à 6 heures suivant que vous en aurez régleménté la température.

Après l'hiver très rude que nous avons subi, c'est une joie immense que de retrouver un soleil tiède et une atmosphère bienveillante. Dans la maison, les feux sont éteints, et toutes les fenêtres s'ouvrent pour que la chaleur solaire pénètre jusqu'au cœur du logis, fortifiant et saine.

Mais le soleil sait aussi nous jouer de vilains tours. Quand les vitres sont fermées, il a vite fait de dévorer les rideaux délicats à travers la fenêtre. Brise-bise de tulle brodé, de fine dentelle, de crêpe de Chine, de mousseline de soie ne résistent pas longtemps à l'ardeur de ses rayons. Et c'est grand dommage.

Afin de neutraliser cet effet désastreux du soleil, badigeonnez vos vitres avec une solution de sulfate de quinine, que vous préparera le pharmacien. Les vitres n'en seront pas teintées, et vos rideaux en recevront une protection efficace.

Les nœuds apparaissent, cette saison, sur la plupart des modèles. Un nœud de ruban clair suffit à égayer une petite robe de lainage sombre. Quant à la robe de crêpe et de mousseline, elle s'encarde sans scrupule aucun et gagne à ces ornements un charme jeune, plein de séduction.

La saison des fleurs est revenue, et nous nous en réjouissons toutes, car il n'est pas de plus belle parure pour le logis que les grappes parfumées du lilas et la fraîcheur délicate des rosés.

Seulement, les fleurs sont fragiles. Elles meurent vite, une fois coupées. Comment les faire durer davantage?

Il y a plusieurs procédés: vous connaissez peut-être l'emploi, dans ce but, de l'aspirine? On jette un grain d'aspirine dans le fond du vase; il se dissout dans l'eau et s'oppose à la putréfaction trop rapide des tiges.

Les fleuristes font mieux encore. Pour faire durer les fleurs rares, ils coupent leurs pistils, au moins en partie, avec des ciseaux. Ceci empêche le travail de la fécondation, qui active ordinairement la mort des fleurs.

Madame reçoit

(Suite de la page 14)

CREME A LA VANILLE ET AUX MARRONS

Faites un mélange d'une pinte de crème avec une chopine de lait (ou prenez trois chopines de lait évaporé), un petit morceau de vanille en gousse émincée; 1/2 tasse de café très fort, une tasse de sucre et quelques grains de sel. Congelez à raison de huit parties de glace pour une de sel. Servez en petits ballons, et couvrez de marrons français hachés finement et de légères portions de sirop de vanille.

DINER

- Suprême de Melon Glacé
- Olives "Chutney" (mélange de fruits et d'épices)
- Soupe Claire aux Tomates
- Filet de Boeuf Grillé et Garni
- Topinambours à la Créole (patates sucrées)
- Pois à la Menthe
- Petits Pains (Rolls)
- Grillage de Concombres à la Vinaigrette
- Sandwiches aux Anchois
- Mousse de Fraises
- Café

SUPREME DE MELON GLACE

Il faut que le melon soit très froid, mettez-le donc dans la glace. Alors remplissez-le d'un sirop fait d'une tasse de chacun des ingrédients suivants: sucre, sirop de menthe et eau, laissez bouillir cinq minutes, passez à la fine passoire et servez des demi-melons sur un lit de glace pilée; garnissez de menthe fraîches ou de feuilles de menthe cristallisées.

FILET DE BOEUF GARNI ET GRILLE

Taillez en rond et parez des morceaux de filet de boeuf de deux pouces d'épaisseur, puis entourez d'une tranche mince de lard salé; fixez solidement cette tranche avec un cure dents ou ficélez-la. Assaisonnez d'un peu de poivre et grillez. Ne faites pas usage de pinces de métal ou de bois. Juste au moment de retourner vos filets pour la dernière fois, saupoudrez légèrement de sel. Servez chaque morceau sur une tranche d'ananas sautée et couvrez d'un peu de beurre fondu. Entre

L'escargot et l'araignée

Par M. MANQUAT

Professeur à l'Université d'Angers.

CECI n'est point une fable, mais le relevé de quelques observations sur les rapports qu'ont entre eux ces deux petits animaux.

A première vue, il ne semble pas que l'escargot et l'araignée entretiennent de relations suivies; le caractère de celle-ci jouit d'ailleurs d'une trop fâcheuse réputation pour inciter celui-là à en nouer avec elle. Mais chez les bêtes comme chez les hommes on a parfois, sans la chercher, l'occasion de se rencontrer, et ces rencontres déterminent des attitudes, ou mieux, comme on dit en biologie, des comportements qui présentent de l'intérêt pour le naturaliste.

Au mois d'août dernier, nous explorions à Schwyz, en Suisse, les flancs des Mythen, monts jumelés qui dominent un des coins les plus pittoresques du Lac des Quatre-Cantons. Nous y cherchions des escargots. Non point dans un but alimentaire, encore que l'escargot comestible pullule en ces lieux, mais avec le désir d'étudier certaines espèces de l'endroit. Les vallées suisses de cette région de lacs sont un paradis pour les mollusques terrestres, qui y trouvent une herbe abondante, une constante humidité, de la tranquillité, et, s'ils portent maison sur le dos, des matériaux calcaires de construction à bouche que veux-tu. Aussi quand le temps s'y prête, les buissons et les roches sont littéralement couverts d'escargots admirablement bien venus.

Or, au hasard de nos excursions, nous observâmes deux faits assez constants. D'une part, la présence, au pied des buissons et des murs de soutènement des prairies de la montagne d'un très grand nombre de coquilles vides, de toutes espèces et de toutes tailles, mais avec prédominance des petites. Ces coquilles présentaient ce caractère d'être toutes très jeunes, nous voulons dire privées de leur propriétaire depuis peu de temps: elles avaient la fraîcheur des coquilles habitées. Il est certain que, grâce au Ciel, la plupart des escargots qui naissent sont moissonnés à la fleur de l'âge. Sur une portée de vingt individus, malgré des soins attentifs, nous n'en avons pu conserver que cinq après deux mois, dont un seul survivait en bonne forme après trois mois. Mais il est vraisemblable que la plupart des mollusques qui disparaissent meurent extrêmement jeunes. Une fois que l'animal a atteint une certaine taille, il a les procédés personnels de se défendre contre les accidents moyens qui menacent son espèce. Et lorsque, par exemple, nous rencontrons une agglomération de coquilles d'escargots comestibles au coin d'un mur, nous n'hésitons pas à croire qu'ils ont été mangés de compagnie. C'est la pensée qui nous vint en présence de cette multiplicité de coquilles d'animaux majeurs. Et comme la plupart de ces escargots ne sont point appréciés par les gourmets humains, nous attribuâmes à quelque prédateur animal ce carnage de gastéropodes. L'entomologiste Fabre a raconté — et combien joliment! — la façon dont le ver luisant se prépare un bouillon d'escargot en utilisant la coquille de l'animal comme soupière: d'une piqûre il le paralyse et quand le corps de la victime tourne en eau changée de débris organiques, il le savoure avec délices. Fallait-il, dans le cas présent, attribuer aux vers luisants l'hécatombe d'escargots que nous avions sous les yeux? Mais un autre fait retint notre attention. Dans les multiples toiles d'araignées qui tapissent ces lieux paisibles, nous remarquâmes assez souvent, parmi d'autres débris arrêtés au passage, des coquilles de petits escargots tombés là par hasard. On pouvait sans trop de présomption se demander si ce ne serait pas l'araignée qui se nourrit de ces mollusques. Cette question que nous nous posâmes en fit aussitôt se lever d'autres en relation avec elle: si l'araignée attaque l'escar-

got, comment le fait-elle?... Le paralyse-t-elle d'une morsure? Ou, sinon, le poursuit-elle dans sa coquille lorsque, sous ses menaces, il s'y retire?... Ou bien perforé-t-elle cette coquille pour sucer par le trou la chair de sa victime?...

Il nous parut invraisemblable que l'araignée puisse compter sur sa toile pour capturer des escargots. Dès que ceux-ci ont atteint une certaine taille, s'ils tombent en ses filets, leur poids les déchire. Ce ne peuvent être que les tout petits escargots d'un mois ou deux qui se laissent pincer. Mais escargots et araignées fréquentent les mêmes stations, recoins de murs et fouillis des buissons. L'araignée est très mobile, l'escargot est relativement lent, et si celle-là poursuit celui-ci dans des intentions mauvaises il est hors de doute qu'il est perdu d'avance.

Un examen attentif de très nombreuses coquilles vides nous fit reconnaître qu'aucune d'elles ne portait une perforation, si menue fût-elle. Nous tentâmes alors d'offrir un petit

Vous lirez
dans notre numéro d'août :

ART ET ARTISTES
par Henri d'Arles

L'ARCHITECTURE à MONTREAL
par Henri Girard

LE PROFESSEUR DE PIANO
par Olivier Carignan

escargot bien vivant à quelque araignée. Sur des quantités de toiles nous déposâmes délicatement le léger mollusque. Or, chose curieuse, bien que d'ordinaire celui-ci, empêtré et fort mal à l'aise, se débattit, jamais nous ne vîmes qu'il ait attiré l'attention de la propriétaire du filet. Les mouvements de l'escargot sont sans doute trop lents pour, si l'on ose dire, donner à l'araignée l'impression d'une capture utile; il lui faut, pour qu'elle se dérange, la trépidation désespérée de la mouche qui cherche à se libérer, ou tout au moins quelque chose qui y ressemble, par exemple les vibrations d'un diapason.

Alors?...

Il y a une Providence pour les chercheurs. Elle voulut bien nous mettre sous les yeux le spectacle désiré. Un chemin qui grimpe le long de la montagne est protégé contre les affaissements du terrain très en pente par un petit mur formé de pavés de torrent superposés les uns aux autres sans mortier intermédiaire, d'où résultent de nombreuses cavités humides et sombres, lieux d'élection des araignées et des escargots. Sur ce mur, des ronces tombent en cascades. Les araignées y tendent leurs toiles. Un soir nous remarquâmes l'une d'elles, jolie petite bête rouge et jaune aux prises avec un escargot. Aux prises est beaucoup dire. L'escargot, se promenant sur une feuille de ronce, s'était empêtré dans les filets de l'araignée qui s'appuyait sur cette feuille. Et notre escargot donc s'agitait comme un beau diable, cherchant à se libérer, mais embarrassé dans ces fils gluants comme un poussin dans de l'étaupe, il n'y parvenait pas. A quelques centimètres derrière lui, l'araignée en arrêt paraissait l'observer. Longtemps elle demeura

dans cette position expectante, sans un mouvement. Enfin elle se décide, s'avance et grimpe sur la coquille de l'intrus. Bien entendu, celui-ci ne paraît pas se douter, et vraisemblablement ne se doute pas, qu'il la porte sur son dos. Nouvelle observation de la part de l'araignée. Il faut croire que ses yeux, pourtant nombreux, la renseignent mal, car la voici qui avance du côté de la tête de l'escargot une de ses huit longues pattes et se met à tâter. L'autre ne réagit pas à ce contact. Alors l'araignée lui descend sur le cou. Le bord du péristome est très sensible chez les escargots. L'araignée l'ignore sans doute, car la voici qui se penche comme pour mordre ou sucer cette partie du corps. Va-t-elle le piquer, le pincer, le paralyser?... Si elle l'a mordu ou piqué, elle ne l'a certainement pas paralysé, car l'escargot brusquement invagine ses tentacules, se contracte et rentre dans sa coquille tandis que l'adversaire surpris, recule. De nouveau l'araignée se met en observation. L'autre ne tarde pas à ressortir et recommence ses efforts pour se dégager. L'araignée prend une décision inattendue, elle va se placer sous la feuille. Un temps se passe et l'englué continue à se débattre sans succès. Faut-il que ces fils soient collants! L'araignée réapparaît, marche vers l'escargot et commence à tisser autour de lui de nouveaux fils, puis, pour attendre sans doute l'effet de sa manœuvre, repart se placer en embuscade sous la feuille. Nonobstant ces fils nouveaux, l'escargot parvient enfin au bord de la feuille et passe dessous. Obligé par l'heure tardive de quitter ce spectacle, nous marquons la place avec l'intention de revenir le lendemain matin pour voir ce qui est advenu de l'escargot. Le lendemain matin, il n'y a plus d'escargot et l'araignée, ayant réparé les dommages qu'il avait faits à sa toile, prend, au soleil levant, un bain de soleil.

Quelles conclusions tirer de ces petites observations? Il ne semble pas que l'araignée considère l'escargot comme une proie bonne à manger. Elle ne paraît pas chercher à le mordre et certainement ne lui administre aucune injection paralysante. On a plutôt l'impression qu'elle le considère comme un intrus, un lourdaud qui déchire ses toiles. Si donc il se présente sur son domaine et attire son attention par des mouvements désordonnés, elle ne désire sans doute qu'une chose: qu'il s'en aille le plus vite possible. Ne peut-on pas ainsi traduire son attitude d'éloignement après qu'elle a constaté que sa présence et son contact l'ont déterminé à réintégrer sa coquille?... Si elle a l'impression qu'il ne peut pas se tirer d'affaire elle l'enveloppe de fils? Ne serait-ce pas pour l'immobiliser de telle façon qu'il cause à son délicat tissu le moins de dommages possible?... Nous le pensons pour avoir constaté un autre fait curieux. Dans les espaces qui séparent les gros cailloux du mur, nous avons souvent observé que des escargots collés à l'ouverture de ces cavités étaient recouverts de fils d'araignées formant un réseau enchevêtré qui les séquestrait comme sous une coiffe de mouseline. Il est probable que ce moyen d'arrêter un escargot, surtout s'il est de bonne taille, est assez précaire, car d'un coup d'épaule il se dégagera facilement. L'araignée commet donc une erreur d'appréciation. Il n'en reste pas moins qu'elle obéit, ce faisant, à un instinct judicieux, puisque pour se débarrasser d'un fâcheux, ou bien elle s'écarte pour ne pas le troubler dans ses efforts de libération, ou bien, s'il ne peut se libérer, elle tente de l'immobiliser.

D'aucuns diront que ce sont là de déplorable interprétations vitalistes et que nous prétons à l'araignée des raisonnements que sans doute elle ne réalise pas. Possible. Admettons qu'elle se comporte comme si elle raisonnait. Tant d'hommes, qui pourtant ont la faculté de raisonner, se comportent si souvent comme s'ils ne raisonnaient pas!

ETUDES GRAPHOLOGIQUES: — Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre sur papier non rayé, pas de copie, la lettre, tout simplement. Cinquante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, \$1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le Courrier Graphologique est fermé le 12 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresser: "Pierre Lumen", Courrier Graphologique La Revue Moderne, 320, Notre-Dame Est, Montréal.

ETUDES GRAPHOLOGIQUES

Par PIERRE LUMEN

LUCIENNE—Sensée, réfléchi. Esprit clair et positif aidé d'une imagination gracieuse et active, qui assure un bon équilibre des qualités pratiques et des qualités aimables. Elle a de la finesse, de l'habileté intellectuelle, et tout cela donne à sa volonté beaucoup de souplesse. Ordre et méthode; beaucoup de savoir-faire. Il y a dans cette jeune tête beaucoup de suite: une idée se relie sans cesse à une idée antérieure. Volonté vive, active, faite autant pour la résistance que pour l'initiative. Une pointe de vanité et une autre d'égoïsme la rendent parfois susceptible; mais en général, l'humeur est égale et sans caprices. Réserve, discrète, aime d'instinct ce qui est délicat et beau; riche culture. Elle est bonne, mais sa générosité ne risque pas de s'égarer, car elle la raisonne. Ses affections sont vives et profondes.

CORINE— Pour \$1.00 vous avez droit à un envoi direct, mais je n'ai pas d'adresse et Mme Rosemond dit ne la point connaître. C'est dommage de ne vous donner qu'une esquisse, vu l'espace restreint dans la Revue, quand vous avez droit de réclamer un portrait. Il y a lieu de se reprendre vous savez, et sans charge extra. Corine, vous avez une volonté merveilleuse et si variée dans ses manifestations, preuve de supériorité. Tour à tour, précise, ferme, résolue, forte, tenace avec une pointe d'obstination, ce qui vaut beaucoup mieux que l'entêtement, qui lui est marque de faiblesse. Goût de l'indépendance, besoin inné de franchise et de droiture et cela en fait parfois une rebelle, mais lui suscite aussi des énergies nouvelles et de nouveaux espoirs. Elle est bien femme et sait se dévouer, sa générosité est protectrice, mais plus raisonnée que spontanée cependant. Quelle femme énergique et positive vous êtes. Aucuns doutes ne planent sur vos opinions ou vos goûts. C'est une question d'aimer ou non. Un désir immense de prendre à la vie tout ce qu'elle a de bon ou de beau à offrir et même de dépenser de l'argent à tous les tournants. L'amour de la beauté n'est pas seulement fort, ici, il est excessif. Tout doit être harmonie pour Corine. Aucune résignation dans cette nature, même l'acceptation lui serait dure. Je pense que la pauvreté l'aigrirait. C'est une gourmande... de beauté, de plaisirs et de sentiments. Equilibre entre la matérialité et l'idéalité, avec un penchant pour cette dernière. Grande activité cérébrale, jolie dose de magnétisme personnel. Que de jolies choses révélerait le portrait qui ferait suite à cette analyse.

FLEURETTE— Esprit réfléchi, raisonneur et juste. L'imagination dispose aux enthousiasmes. C'est une nature délicate et fermée, mais si droite, si sincère. Elle est bonne, tendre et sans égoïsme, ce qui favorise le dévouement et laisse à la générosité ses coupées franches. Sensibilité vive mais contenue et conscience excessivement délicate, pour ne pas dire "Scrupule". Activité sinon très vive du moins égale et persévérante. Idées bien personnelles et opinions assez arrêtées, ce qui porte à la discussion et parfois assez agressive. Cependant elle oublie rarement d'être aimable. Peut-être pas sans orgueil mais sûrement sans vanité, et l'orgueil est ici plus qualité que défaut. La volonté, hélas! n'est pas sans faiblesses. Je lui vois des vivacités, des impatiences et un peu de sans-gêne. Grande indépendance d'esprit, beaucoup d'adresse manuelle; du goût, du plus fin, et une amabilité de commande qui la rend précieuse à ses amis... et qui lui fait rarement défaut.

MARGOT LA VILLAGEOISE— Plus sensible et plus tendre qu'il lui plaît de le laisser paraître, mais possédant l'art de cacher ses impressions et ses sentiments. L'esprit et le jugement sont justes sensés et pratiques. L'imagination gracieuse assure un bel équilibre intellectuel. C'est une villageoise d'une jolie culture. Ses affections sont calmes et constantes. Volonté

forte, un peu dominatrice, mais ne manquant pas de souplesse. Toute la diplomatie féminine se retrouve dans ce graphisme éclairé et intelligent. Résolution, persévérance, courage. U ne belle énergie en somme. Habileté, finesse... presque jusqu'à la ruse, mais jamais mensonge. Un tour d'adresse peu commun dans cet esprit merveilleux, et puisqu'on ne doit pas dorer la pilule, disons le sentiment personnel qui frise l'égoïsme. Elle est trop intelligente pour ne pas surveiller ça. Grande idéalité, pas l'ombre de vanité, économie et bien d'autres choses encore.

PETITE ZON— Pessimiste et flegmatique. Un passionné. Sensibilité maladroite. Ses passions sont des forces qui le briseront s'il n'apprend à les maîtriser. La passionnalité en elle-même n'est ni bonne ni mauvaise, tout dépend de l'usage qu'on en fait. Ça peut tout de même conduire au déséquilibre du cœur et de la tête; si la volonté n'y met bon ordre. Mobilité d'impressions. Crainte et défiance, heures de découragement et d'abattement. Volonté inégale et pas bien forte, mais ne manquant pas d'initiative. Pas du tout dissimulé quoique défiant, et dit les choses comme il les pense, quand il les dit. C'est un économe (pour ne pas dire avare) surtout moralement. Tempéramment un peu mou, assez sensuel; un gourmet plutôt qu'un gourmand, et qui ne manque pas d'idéalité, ce qui est bon comme contrepoids. Dévot?... Il irait jusqu'au mysticisme. Rarement un graphisme nous a prouvé davantage la dualité entre le corps et l'âme (l'ange et la bête). Hélas, si intéressant que cela soit... l'espace nous arrête.

EDDIE— La sincérité et la droiture, jointes à la modestie et au naturel, font de cet Eddie un être merveilleux. Aucune vanité, aucun égoïsme, un homme comme on en voudrait beaucoup. Il voit clair, ne s'illusionne pas et par conséquent tire des conclusions justes. Le cœur sensible et bon est tout en élans de générosité. C'est un tendre qui regarde la vie sur ses bons côtés et ne s'en fait pas. Il a beaucoup de goûts variés et aime l'argent qui peut l'aider à les satisfaire. C'est un être plein d'idéal, sans que cela nuise au côté pratique. Car il tient toujours à être clair et ne laisse jamais d'équivoque ni dans ses paroles, ni dans ses actes. Loyauté parfaite, belle activité fructueuse. Grande force de résistance. Entraîné, gaieté. Amour du beau en tout et sens du devoir avant tout. Un modeste, comme tous les hommes de réel mérite.

NOUVELLE CAMPAGNARDE— Nature toute simple, spontanée, active, modeste, sans l'ombre de vanité ou de prétention. Elle est droite, sincère mais aussi d'une réserve qui s'oppose aux démonstrations affectueuses et aux confidences. On ne pénètre pas facilement dans son âme, et pourtant elle est bonne, délicate, pas du tout agressive, fine et dévouée. Sa générosité s'exerce à bon escient et n'en est que plus efficace. La volonté n'est pas très forte: vive, active, un peu obstinée, mais quand même à la hauteur des circonstances, on ne peut donc pas dire qu'elle est faible. Un peu de caprice. Tour à tour gaie, enjouée, puis mécontente, l'humeur est donc variable. La mauvaise humeur se fait jour sous forme d'entêtement. Du goût, de l'adresse et de l'ordre, surtout matériel.

Chronique Graphologique

Nous continuons notre petit dictionnaire des facultés et attributs humains, trop souvent mal interprétés.

Acariâtre — (Caractère) qui n'est jamais content de rien, ne peut rien supporter, se fâche toujours, non pas violemment mais aigrement.

Accaparement — Une salade d'égoïsme, d'avarice, de ruse et même parfois de violence.

Accentuation — S'applique à l'ensemble des signes graphiques et signifie: la pureté et l'énergie des facultés, passions ou instincts qui constituent une personnalité morale.

Accommodant — (Esprit). L'opposé de l'acariâtre... nécessite beaucoup de douceur, mais non la forte dose d'intelligence.

Activité — Besoin de se donner du mouvement, intellectuel ou moral, mais pas nécessairement "Amour du travail". Il y a des gens actifs qui n'arrivent pas à faire quelque chose de bien.

Adresse — Science des moyens de mise en œuvre qui permettent d'atteindre un but désigné, en un délai relativement court, avec un minimum d'efforts, et le mieux possible.

Affabilité — Qualité de celui dont les dehors agréables plaisent et mettent à l'aise tout de suite.

Affaiblissement — Au moral comme au physique, une véritable maladie, due à la disparition de certains éléments qui représentent la force.

Affectivité — Faculté de ceux qui sont habituellement affectueux.

Agressivité — En quelque genre et avec quelque énergie que ce soit, cela va de la critique spirituelle et mordante, même non méchante, jusqu'à l'assassinat.

COURRIER DU MOIS

(Suite de la page 49)

et ce Courrier qui s'allonge chaque mois, il me faut plaire à tous, alors pardonnez-moi ma mignonne de vous quitter.

LIERRE— Enfin vous revolez... on n'en demande pas davantage à l'enfant prodige. Il pleut ici des absolutions. Vous vous trompez, je n'ai pas douté de vous, puisque je n'ai pas voulu prendre sur moi d'entamer la subtilité de votre nom; j'ai voulu vous laisser décider vous-même. J'espérais donc que vous alliez revenir. C'est vrai que je suis un peu fataliste, et que dans la vie si votre destinée est d'aller à droite, vous n'irez pas à gauche

Mais je n'en reste pas moins adepte du libre arbitre dans l'ordre moral du bien ou du mal. Seulement, je pense qu'on n'échappe pas à sa destinée, j'ai vu, dans ce sens des choses étonnantes. Les mots: C'était écrit, c'était fatal, reviennent souvent sur les lèvres des illettrés. Ceux qui vivent près de la nature sont naturellement fatalistes. Les paysans ne le sont-ils pas tous? C'est pourquoi, ils ne s'étonnent de rien. Ceci fait partie de leur foi, ils ont confiance en Dieu et s'en remettent à Lui quoiqu'il arrive. Bonjour, Lierre, quand vous me revenez, n'oubliez pas que ce m'est une joie.

FLEUR DES NEIGES— Ce souvenir si doux ne doit pas être triste. Dites-vous que si la maman disparue voit le chagrin de sa petite, son sommeil ne saurait être paisible. Vivre quand la maman s'en est allée, ma petite chérie, c'est rationnel, ce qui ne l'est pas c'est, pour la maman, de voir partir avant elle l'être qui devait la continuer. Travaillez à être une fidèle imitation de cette maman si douce que vous pleurez, faites-la revivre en vous, et vous verrez quelle douceur vous en tirerez. Oui, je vous tends les bras, comme une maman à sa petite, et je veux vous chanter une berceuse de tendre amitié, pour que s'endorme votre peine. Dormez, petite Fleur, le sommeil est une trêve à la douleur.

FLEURETTE DU TEMPLE— Je pense à vous durant ces jours que vous allez consacrer à Marie. Quand on a la dévotion de la Madone, on n'est pas tout à fait sans maman; cette Mère du ciel est si puissante. Invoquez-la pour vous et pour moi. Si ma réponse vous a fait plaisir, vous me le prouverez en revenant à moi. En attendant, il me plaît de vous dire que je vous trouve une bien gentille Fleurette.

PAPILLON ROSE— Vous êtes arrivée tout juste en temps pour que je puisse vous dire un bonjour amical. Si vous le voulez nous chanterons à l'unisson le bel été qui vient, car c'est sa saison de prédilection. Enfin, j'aurai chaud. Hélas, ce sera court, mais je vais me griser de soleil et de brise tiède. C'est gentil à vous de n'avoir pas voulu manquer le Courrier, un merci affectueux.

UNE FEMME— Au moment de fermer le Courrier je reçois de vous un billet bien amer. Pauvre vous à qui je voudrais faire tant de bien. Je vois l'impissance de la meilleure des volontés. Je voudrais mettre en vous ma confiance en la vie, mais encore faut-il attendre que sonne l'heure. Elle vous doit une revanche, et elle vous la donnera. Pourquoi désespérer? Puisque l'amour est là tout près, plein de promesses, peu importe le reste; on est si fort à deux. Il fait aussi partie de votre tourment, Lui? Ah! ça... Nous, pauvres femmes on aura beau dire et beau faire... Eux seront toujours l'attrait, le tourment, la hantise, la grande affaire, le phare ou l'abîme et quelques fois tout cela à la fois... C'est fatal. J'ai pour vous une affection toute spéciale, voudrez-vous vous en rappeler à l'occasion?

CASCADE FLEURIE— Un tout petit bonjour, petite fille heureuse, pour me permettre de donner à l'infortunée le meilleur de moi en abondance. Le temps est lourd et gros d'un orage contenu, et mon cœur ce soir lui ressemble, il est tant de larmes que je voudrais changer en sourires. Que votre Cascade égrène ses perles d'eau pure et fraîche sur mon front. A très bientôt.

CORINE— De la télépathie, de vous à moi, c'est fait pour me ravir. Je savais que cette Revue vous plairait et vous captiverait. Ce premier numéro est joliment bien nourri et contient de réelles promesses. Dommage que pour notre impatience il faille attendre trois mois. J'ai passé votre lettre pour analyse, mais Pierre Lumen me dit que pour \$1.00 vous avez droit à un portrait détaillé. Si vous y tenez, il pourrait le faire et le laisser au bureau de la revue à la date que vous indiqueriez, et vous pourriez passer le prendre. Ainsi votre incognito sera respecté; c'est sans doute là votre désir. Tous mes regrets d'avoir à dire un "De profundis" sur ce roman, j'aurais eu tant de plaisir à le lire. Je ne doute pas de ses mérites, puisque les chefs-d'œuvre sont ceux qui n'ont jamais vu le jour et sont restés enfouis dans l'esprit et dans les cœurs. Les pierres ont beau s'effriter et nos châteaux s'écrouler, nos rêves en créent de nouveaux, et c'est bien humain. Ma mie Corine, votre "oasis" se fait toute fraîcheur pour conserver votre bonne et intelligente amitié. Voyez ma réponse à Roma V.

Si vous prétendez être bon, le monde vous prend au sérieux. Si vous prétendez être mauvais, il ne vous y prend pas. Tel est l'optimisme.

T'a'pas ?

par RACEY



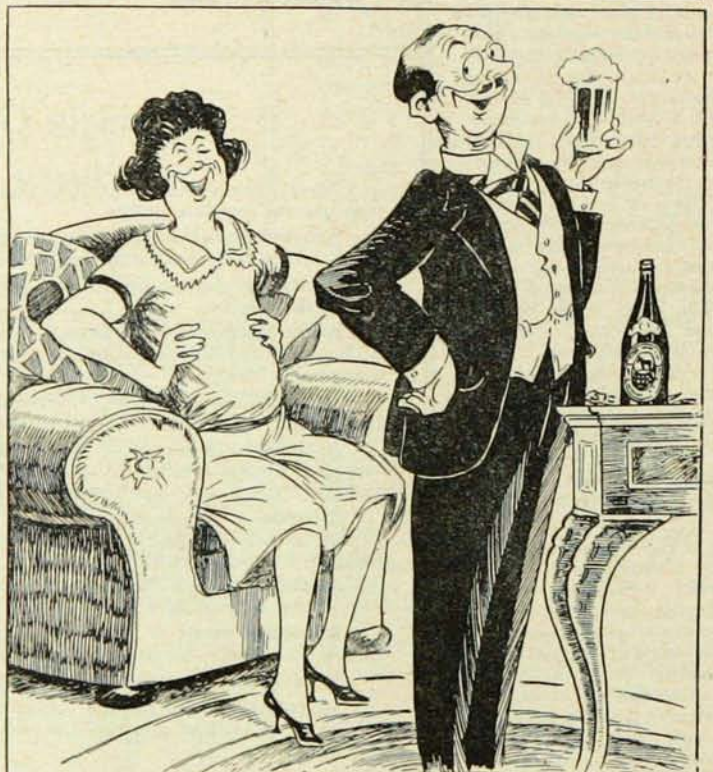
T'AS PAS DÉJÀ OFFERT À TA "MOITIÉ" DE L'AVER LA VAISSELLE ET DE PRENDRE SOIN DES ENFANTS PENDANT QU'ELLE IRAIT AU CINÉMA, POUR LUI PROUVER QUE LES FEMMES ONT TORT DE PRÉTENDRE QUE LEUR TÂCHE N'EST JAMAIS FINIE ?



ELLE N'EST PAS PLUTÔT SORTIE QUE TU ENDOSSES UN TABLIER ET ATTAQUE LA VAISSELLE AVEC UNE BELLE ARDEUR, COMPTANT BIEN TE DÉBARRASSER DE TOUT ÇA EN UN TOUR DE MAIN.



MAIS AU BOUT D'UNE HEURE, LA MAISON EST TOUTE À L'ENVERS : LE CADET A BRISÉ UNE DOUZAINÉ DE TASSES, LUCETTE A INONDÉ LA CHAMBRE DE BAIN EN LAISSANT LE ROBINET OUVERT ET LE BÉBÉ S'AMUSE DANS UN SAC DE FARINE... ET TU ES FORCÉ D'AVOUEUR TON IMPUISSANCE ET DE LANCER UN S.O.S.



T'AS-PAS APRÈS CELA ESSAYÉ UNE **BLACK HORSE** ? C'EST ENCORE LE MEILLEUR MOYEN DE RIRE LE DERNIER.

dites simplement—

"Bière

Black Horse

Dawes
S.V.P.!"

L'astronomie d'amateur

Par E. DOUBLET

La cosmographie est enseignée dans nos collèges, mais les résultats que donne cet enseignement sont plutôt médiocres, et on ne peut guère jouer un plus mauvais tour à un candidat au baccalauréat que de l'interroger sur le système du monde.

Parmi les meilleurs des élèves, qui ont pour excuse la vie qu'ils mènent entre les murs d'un collège où ils sont privés du spectacle des phénomènes que le ciel offre aux yeux de ceux qui vivent au grand air, il s'en trouve quelques-uns, qui, plus tard, regrettent cette lacune et s'efforcent de la combler.

Nous voulons essayer de venir en aide aux amateurs, et surtout à ceux qui sont à peu près dépourvus d'autres moyens de travail que leurs yeux.

LES INSTRUMENTS

Avec une bonne jumelle d'opéra, on peut déjà voir des choses intéressantes. Il ne faut pas oublier que la lunette avec laquelle Galilée a fait ses belles découvertes n'avait qu'un petit grossissement.

A L'ŒIL NU

Avant toute chose, il faut apprendre à connaître les constellations; ce n'est pas difficile, et on y arrive avec un peu d'attention. Il n'est pas rare que des gens sans instruction, des paysans et surtout des pâtres, les connaissent beaucoup mieux que les citadins; seulement, ils les désignent par des noms qui ne sont pas ceux qu'emploient les auteurs de livres d'astronomie; pour eux, la voie lactée est le chemin de Saint-Jacques, la Grande Ourse est le Chariot, le Baudrier d'Orion s'appelle les Trois-Rois, ou bien, en y ajoutant les étoiles qui représentent l'épée du géant céleste, ils en font le Râteau, etc.

Nous ne ferons à aucun de nos lecteurs l'injure de supposer qu'il ne sait pas s'orienter. Ils connaissent donc tous la Grande et la Petite Ourse et savent que l'étoile qui termine cette dernière constellation est la Polaire, d'où il résulte immédiatement pour eux la connaissance des quatre points cardinaux.

Nous pouvons supposer qu'ils ont tous en main un petit traité de cosmographie, ou bien l'un des *Annuaire*s publiés en ces dernières années par le Bureau des Longitudes; il leur sera donc facile, en consultant ces documents, de distinguer les divers groupes d'étoiles formés arbitrairement par les anciens, et au bout de quelques jours ils les connaîtront suffisamment pour n'avoir aucune difficulté à trouver un astre dont la position leur sera indiquée par les revues scientifiques. Ajoutons qu'un atlas céleste peut leur rendre de grands services, et que de tels atlas, il en a été publié, à diverses époques, dans tous les formats. Nous leur recommandons l'édition française donnée par Fortin en 1776, ou mieux encore, celle que Lalande a publiée en 1795, de l'atlas de Flamsteed.

Le premier astre qui nous occupera est la Lune, dont les phases sont si remarquables, et, en même temps si faciles à expliquer. Si nous en avons la possibilité, nous examinerons ses plaines, fort improprement appelées mers, et ses montagnes. Nous remarquerons les sommets de quelques-unes de celles-ci, déjà éclairés tandis que leurs bases sont encore dans l'ombre, et qui se montrent comme des points lumineux. Si nous sommes assez patients, nous verrons peu à peu la montagne s'éclairer complètement et se réunir au corps de l'astre. Une carte de la Lune nous facilitera ce genre d'études, et de ces cartes, il y en a de toutes dimensions.

La contemplation de la surface de la Lune est pleine d'intérêt; on n'en éprouvera pas moins à noter son mouvement au milieu des étoiles fixes. On constatera facilement qu'en un peu moins d'un mois (vingt-sept jours huit heures environ) elle fait le tour du ciel. C'est un phénomène si facile à constater qu'on ne doit pas manquer de le faire remarquer aux enfants. Cela les aidera à comprendre la marche analogue, mais plus lente, des planètes sur la sphère céleste, mais qui toutefois subit de temps en temps un arrêt (station) à partir duquel le mouvement change de sens (rétrogradation); enfin, après une nouvelle station, l'astre reprend sa marche de l'ouest à l'est et la courbe qu'il décrit sur la sphère céleste est très compliquée. Ce mouvement apparent résulte de la combinaison des mouvements réels de la planète et de la Terre autour du Soleil, qui se font toujours dans le même sens.

N'oublions pas que les planètes inférieures, Mercure et Vénus, ne s'éloignent jamais beaucoup du Soleil et se voient parfois en plein jour, avant le lever ou après le coucher de celui-ci. On peut, avec des moyens appropriés, constater que ces astres présentent des phases analogues à celles de la Lune.

Venons-en au Soleil.

Il est facile de constater, par une observation que peuvent faire sans aucune difficulté tous ceux qui habitent une localité où l'horizon est bien découvert, que les points de son lever et de son coucher ne sont pas toujours les mêmes que ces points oscillent entre deux limites qui correspondent aux jours les plus longs et les

plus courts de l'année (solstices d'été et d'hiver). En même temps, si on note les constellations qui, peu après le coucher du Soleil, apparaissent au voisinage de cet astre, on ne tarde pas à les voir disparaître dans ses rayons; quelques jours plus tard, elles se lèvent avant lui, et on constate que le Soleil a, lui aussi, un mouvement sur la sphère céleste dont il fait le tour en un an. Nous recréons ainsi l'astronomie des hommes primitifs.

Mais nous sommes en avance sur ceux-ci en ce sens que nous pouvons faire sur l'état physique de l'astre du jour des observations élémentaires dont ils étaient tout à fait incapables. Un simple verre noirci nous permettra quelquefois de constater l'existence de taches sur sa surface, et l'étude de ces taches a donné de grands résultats et tout d'abord, elle nous a montré que le Soleil est animé d'un mouvement de rotation autour d'un de ses diamètres, mouvement dont la vitesse n'est pas la même pour toutes les zones dont se compose sa surface. Le Soleil n'est donc pas un corps solide, vérité importante que d'autres méthodes ont confirmée.

Un apothicaire allemand, Schwabe (1789-1875) a consacré à l'étude des taches solaires tous les loisirs que lui laissait l'exercice de sa profession. De ses observations, on a déduit la loi de périodicité des taches du soleil, qui est d'environ 15.5 années. Or, telle est à peu près la loi de variation des phénomènes magnétiques, si bien que, lorsque nos lignes télégraphiques ne peuvent fonctionner par suite d'une perturbation, celle-ci a son origine dans les phénomènes solaires. On conçoit l'importance de cette découverte, et il est à souhaiter que Schwabe ait de nombreux imitateurs, car nous avons encore beaucoup à apprendre à ce point de vue, et il est probable que c'est dans l'étude de ces phénomènes solaires que l'on trouvera la solution du problème de la prédiction du temps.

Un siècle de littérature...

(Suite de la page 11)

et souvent infusent à leurs mots l'intensité vive de leur songe. Cet élan féminin, presque féministe, imprimé à nos lettres n'est nullement à dédaigner et nous promet des richesses neuves. Et quand on voit une autre femme, Mlle Marguerite Taschereau, aborder la pensée philosophique en une œuvre aussi réfléchie, aussi mûre et aussi nettement frappée, que *Les pierres de mon Champ*, on est bien forcé d'avouer que les monopoles masculins sont de plus en plus en péril.

Que nous suggère cette revue brève et les aperçus qu'elle nous donne sur l'histoire de ces cent années? Les conclusions s'en tirent d'elles-mêmes. Le total qu'elles dégagent de ce premier âge de nos lettres mérite attention et respect. Jugé au point de vue du travail dépensé, de l'énergie mise à l'épreuve, ce siècle offre un effort splendide, unique peut-être dans l'histoire des races. Mesuré à ses résultats, il a sauvé la langue nationale en culbutant d'énormes barrières; puis, dans ses productions, marqué un progrès net distribué sur une ligne très large et compté des accomplissements notables en eux-mêmes et s'il manque à cet actif des gains encore plus élevés, des richesses fabuleuses et hypothétiques, ce n'est pas une raison pour méconnaître son poids réel et le capital qu'il nous laisse pour des entreprises plus vastes. Evitons la fatale erreur d'être satisfaits de nous-mêmes, poursuivons des buts transcendants avec une ambition, une curiosité, une application sans limites; mais il n'est nul besoin d'amoindrir pour cela notre présent et notre passé. L'attitude qu'il nous faut, ce n'est pas un dédain futile englobant par principe les œuvres de che nous; c'est une sorte de modestie fière qui, en graduant leur niveau,

reconnaisse leur valeur entière comme attestation nationale et comme jalons sur une route à peine commencée. La littérature canadienne est à cette heure plus étendue, plus variée, plus avancée de toutes façons qu'à aucun des moments de sa courte existence. Ce fait suffit à fonder nos espoirs, à nous raffermir à la tâche. Et des réunions comme celle-ci, en groupant tant de travailleurs actifs de la pensée française, à côté des représentants distingués de notre autre langue nationale, moins rivaux désormais qu'associés dans un but commun, montrent bien la poussée, la force accrue de la sève littéraire chez les petits-fils d'Etienne Parent et de Garneau. En somme, la littérature canadienne, c'est vous, messieurs, et vos frères écrivains dispersés sur ce continent. Elle n'a de vie qu'en vous, elle est ce que vous êtes; vous la créez de vos esprits et de vos plumes. Et c'est elle-même qui aujourd'hui se proclame par vos voix et vous invite à la garder vivante. Par delà toute une ère d'efforts, vous rejoignez les fondateurs de 1829, conscients d'avoir soutenu, agrandi leur œuvre et résolus comme eux à tendre le flambeau aux jeunes phalanges qui suivront. Ne demandons au prochain siècle que de nous distancer d'autant que nous avons nous-même dépassé nos points de départ; et souhaitons que dans cent ans la convention normale des Auteurs Canadiens trace un tableau de montée constante depuis l'étape de 1929, puisse nous regarder à son tour comme des précurseurs historiques, exalter l'édifice élevé sur nos fondations, et nous traiter même d'un peu haut comme nous faisons nos humbles ancêtres.

Louis DANTIN

La Dame aux Yeux Baissés

(Suite de la page 46)

Et le jeune homme s'amusa à droloter l'héritier des Bruyas. Ses gestes, doux et précis, rassuraient l'aïeule, tandis que son air de bonté aimante pénétrait d'amour le cœur de la petite fiancée.

Et l'on entendit Mme Bruyas mère dire gaiement :

— Vous savez! Ça vous va très bien, monsieur Maurice!

Henriette, qui, revenant du bourg, passait par la grande grille, fut appelée par sa mère.

— Viens féliciter ces heureux fiancés! fit l'excellente femme, sans se douter du coup qu'elle donnait elle-même à sa fille adorée.

Le rose délicat du visage d'Henriette disparut soudain. Pendant une seconde, la nouvelle venue parut toute pâle, toute changée.

Mais Henriette se redressait déjà, par un mouvement d'orgueil blessé. Elle murmura une brève phrase de compliment; puis, elle ajouta, du bout des lèvres :

— Je n'en suis pas du tout surprise... Vous ne serez, peut-être, pas beaucoup plus surpris d'apprendre, en retour, que je me marierai prochainement avec M. Georges Chaudier... Vous avez la primeur de la nouvelle.

Madame Bruyas, qui regardait sa fille avec stupeur, ouvrit les lèvres comme pour parler et les referma sans avoir rien dit. Cette mimique n'échappa point à Yseult, qui devina sans peine le subterfuge de l'orgueilleuse Henriette, soucieuse avant tout de ne point paraître humiliée en présence de sa rivale.

Ensuite, dans la beauté sévère des chemins de la montagne, les voyageurs de Villechesnel, accompagnés par la jeune Mme Bruyas, furent conduits, en voiture, au château de Sallinges.

L'air était vil. Maurice, qui semblait encore tout stupéfait de sa propre joie, enveloppa soigneusement d'un manteau les épaules de sa petite fiancée.

"Pourquoi ai-je pensé, un jour, que je serais malheureuse toute ma vie?" se demanda Yseult, avec étonnement...

On arrivait au château.

Madame Handerley était grave. Elle venait rendre compte à Jean Quérouannez de l'œuvre accomplie. Sa tâche maternelle allait prendre fin. La dernière des demoiselles Handerley garderait pour toujours ce nom honoré, qui était celui de son fiancé. La vie des deux sœurs se trouvait ainsi arrangée pour le mieux. Selon toutes probabilités, aucun danger de révélation ne menaçait désormais les filles de Quérouannez.

Le châtelain, plus droit, l'air mieux portant, entra dans le salon où l'on avait introduit les visiteurs.

Yseult rougit, en apercevant ce malheureux père qu'elle avait si froidement traité. Dans son bonheur, elle en éprouvait un remords.

— Bonjour, cher parrain! fit-elle, avec la plus affectueuse douceur.

Et elle lui tendit son front.

Monsieur Jouffroy embrassa sa fille, d'un air triste et ravi. A ce moment, Yseult comprit que le vieillard avait, précédemment, deviné qu'elle savait... et souffert de son attitude. La jeune fille en ressentit de la honte et des regrets.

Après quelques paroles échangées, Mme Handerley voulut s'entretenir avec le châtelain. Maurice et Yseult furent exilés dans la pièce voisine, où Mlle Valérie leur offrit l'agrément douteux de sa compagnie.

Les fiancés furent rappelés, très vite. M. Jouffroy leur ouvrit les bras, sans pouvoir s'empêcher de pleurer. Et les spectateurs de cette scène furent émus jusqu'aux larmes.

— Je ne vous dis pas que je vous bénis, mes enfants! dit le châtelain, à voix basse. J'aurais peur que ma bénédiction ne vous portât malheur... Mais vous me causez une grande joie... Maurice, vous que j'estime tant, je vous donne ma petite Yseult... Rendez-la la heureuse... vous

qui le pouvez! Et, se trouvant seul, un instant, avec sa fille, il murmura, avec une humilité poignante :

— Me pardonnes-tu, Yseult?

La jeune fille le prit dans ses bras, en un élan du cœur.

— O pauvre père, comme vous avez dû être malheureux!

.....

Ce fut ce jour-là que M. Jouffroy, devant Mme Handerley, Stéphanie, Maurice et Yseult, parla, pour la première fois, de ses projets d'avenir.

— Mes amis, dit-il, je vais vous faire part de ce qui est, en quelque sorte, mon testament... J'ai voulu connaître mes filles... Elles sont telles que mon cœur se les figurait. Mais, maintenant, c'est fini... Les joies de la famille ne sont pas faites pour moi... car, mes enfants je pourrais vous nuire... Un hasard, une rencontre fatale... et l'on reconnaîtrait en moi le condamné Quérouannez...

"Il faut que je m'éloigne de vous... Je puis partir en paix, maintenant, en pensant que vous serez heureuses... Non, mes enfants, ne m'interrompez pas. Ma décision est prise et bien prise... Je vais m'en aller en Italie, dans un ordre de religieux français, où je compte un ami qui m'a été, jadis, d'un "grand secours".

— Mais... mon père, dit Yseult, péniblement impressionnée, qui viendrait vous reconnaître dans ce coin perdu, où vous menez une vie d'ermite?... Pourquoi vous exiler, à cause de nous? Que vous restera-t-il?

Un grand respect attendri venait à la jeune fille, pour ce malheureux vieillard, si noble, et si digne au milieu des conséquences de sa faute.

— Mon père, nous vous en prions, restez au milieu de nous! ajouta Stéphanie, dont le beau visage s'était tout obscurci. Vos malheurs n'ont-ils pas été assez grands?... Vous nous aimez... Si vous partez là-bas, qui donc vous fermera les yeux?

— Ceux qui seront mes frères, répondit M. Jouffroy, d'un ton de résolution inébranlable. Vous, mes enfants, vous aurez votre famille... Je ne vous manquerai point... Laissez-moi partir... J'ai besoin d'achever mes jours dans le silence et la retraite, avec Dieu... Un coupable comme moi doit expier encore, avant l'heure de la mort.

Et tous ceux qui étaient là sentirent qu'il n'y avait plus rien à dire... que rien n'empêcherait Jean Quérouannez d'aller frapper à la porte de l'asile qu'il s'était choisi.

Il mourra là-bas et, dans l'humble enclos des religieux, il reposera dans un pauvre cercueil. Mais, à la place de son nom déshonoré, on inscrira, sur sa tombe, un nom nouveau, le simple nom fraternel qu'on lui aura donné à son entrée dans cette maison.

Ainsi, nul ne saura ce qu'est devenu Jean Quérouannez. Toutes les précautions ont été prises pour anéantir sa trace.

— J'ai pris aussi des précautions d'un autre genre! conclut le châtelain fort simplement. Tout ce qui touche à ma fortune, à la vôtre, mes enfants, tout cela est arrangé pour le mieux.

"Yseult, je te donne Sallinges. Ce sera le cadeau de nocces d'un vieux parrain. Ainsi, tu ne seras pas séparée de ta sœur... Ceci, Stéphanie le sait déjà, et y consent. N'est-ce pas, Stéphanie?"

Et, au milieu des diverses impressions de cette heure, Stéphanie et Yseult ressentirent une vive joie, en songeant qu'elles vivraient si près l'une de l'autre, au moins durant la plus grande partie de l'année.

Ce soir même, Yseult, toute vibrante encore des émotions de ces derniers jours, embrassa Mme Handerley, avec son affectueuse spontanéité de jadis.

— Maman, je vous remercie de ce que vous avez été pour nous... Si vigilante, si dévouée!

Et Mme Handerley parut touchée, heureuse. A celle-là aussi, l'attitude d'Yseult avait été dure.

XXI

MONSIEUR et madame Maurice Handerley, pendant leur voyage de nocces, traversèrent la Bretagne en différents points.

Un habitant de Villechesnel qui se fût trouvé subitement transporté en Bretagne eût reconnu, avec surprise, les nouveaux époux dans deux touristes qui, certain jour d'automne, demandèrent à visiter une grande villa, ensevelie sous ses arbres, à la grille de laquelle pendait l'écriteau: "A vendre ou à louer".

"Que diable veulent-ils faire dans le Finistère? se serait demandé le citadin de Villechesnel. Ont-ils l'intention baroque de passer l'hiver en Bretagne, dans ce pays exposé à tous les vents?"

Et le Villechesnelois n'y eût, certainement, rien compris.

La vieille femme qui faisait fonction de gardienne de ces lieux, vanta consciencieusement la villa à ces acquéreurs ou locataires possibles.

Le propriétaire actuel était un notaire de Nantes, qui, jamais, avait habité ici.

— Mais, dit la gardienne, j'ai vu, jadis, la maison pleine... C'était gai... On y donnait des fêtes, sous les arbres, l'été... Ah! c'est qu'il y a longtemps que je vis ici, puisque j'y suis née.

Elle poussa un profond soupir... tandis que la jeune dame voyageuse abaissait complètement, sur son visage, la belle voilette de dentelle blanche qui garantissait son teint du vent, très vif ce jour-là, et dissimulait tout à fait ses traits.

Le couple élégant monta au premier et d'ailleurs unique étage de la maison. Les fenêtres de toutes les pièces montrèrent des tableaux de lande rousse, ombrée de violet et de brun, sur laquelle s'étendait un ciel pâle nuancé et traversé de nuages.

— La mer! fit la gardienne en montrant, au lointain une ligne bleue.

Madame Maurice Handerley aspirait, en frémissant, l'air frais du large.

— Les beaux vieux meubles! fit-elle, en essayant de faire parler leur taciturne conductrice. Sont-ils ici depuis longtemps?... Je veux dire: sont-ce de vieux meubles authentiques?

La vieille femme secoua la tête.

— Je ne puis vous l'affirmer, madame... Il y a certains de ces meubles que j'ai toujours vus ici... comme cette armoire, par exemple...

La main dégantée d'Yseult effleura au passage, avec un tremblement respectueux la sombre armoire bretonne.

— Comme cette chambre est belle! C'est, je crois, la plus belle de la maison! fit la jeune femme, tandis que l'on se trouvait dans une pièce de dimensions assez vastes, harmonieuses... mais singulièrement démeublée.

— La plus belle chambre?... Je crois bien!... C'était celle de la dame! répondit la gardienne, presque involontairement.

Cette femme parut, ensuite, se repentir d'avoir parlé, redoutant, sans doute, d'être questionnée davantage.

Mais la jeune voyageuse ne demanda plus rien. Elle alla s'accouder à la cheminée de marbre, regardant, sans doute, l'effet de sa belle voilette blanche sur son teint délicat.

Pendant qu'elle se rajustait ainsi, la grande glace refléta furtivement, durant un moment, une tête fine, aux yeux sombres, aux blonds cheveux... si semblable à la ravissante image de "la dame", à peine évoquée par la gardienne... de l'ancienne habitante de ces lieux, qui, jadis, avec cette allure souple dont Yseult avait hérité, était venue, maintes et maintes fois, s'accouder à cette même cheminée ou à l'une de ces fenêtres.

Le voyageur, lui, regardait au dehors. Il dit à la gardienne :

— Le parc est beau, mais le pays est triste. Quelle étendue désertique il faut traverser pour arriver ici! Ce doit être mélancolique pour une jeune femme habituée au monde!

L'austère figure ridée de la gardienne s'assombrit.

— Monsieur, dit-elle sévèrement, quand une femme, si jeune, si jolie, si élégante qu'il vous plaise de la supposer, a auprès d'elle son mari et ses enfants, elle ne doit pas s'ennuyer, si elle est vraiment une honnête femme!

La réprobation cachée dans ces mots, si sèchement prononcés, fit tressaillir Yseult et Maurice.

Yseult pensa que, jamais, elle ne saurait rien de précis concernant sa mère.

Dans cette chambre, encore élégante en dépit de son abandon, la jeune voyageuse évoquait, tout à l'heure, le souvenir poignant de la dernière lettre de Mme Quérouannez à son mari.

Vengeance ou repentir?... Mensonge ou cri sincère? Dieu seul le savait.

— Ma chérie, le soleil baisse et nous avons encore une grande course à faire avant de rejoindre la gare, dit le voyageur, d'un ton affectueux.

Il glissa dans la main de la gardienne une généreuse gratification... Et les deux touristes partirent, pour ne plus jamais revenir ici.

— Que c'est triste! murmura Yseult, lorsqu'ils se retrouvèrent en tête-à-tête dans la voiture qui les avait amenés.

"Nous sortons de chez les morts, Yseult... Mais, à présent, nous rentrons dans la vie... Laissons à Dieu ce passé dont Il connaît seul les profondeurs... Qu'Il pardonne à ceux qui ont besoin de pardon..."

"Quant à nous, Yseult, il nous faut vivre..."

..

Maurice Handerley, peintre à ses heures, a fait, à l'intention de Stéphanie, le portrait de sa jeune femme.

Yseult est vêtue de blanc. Elle ressemble étonnamment à la Dame aux yeux baissés. Elle est moins belle, peut-être, et elle ouvre grands ses yeux sombres, pendant ainsi cet attrait d'irritant mystère que garde le portrait de Mme Quérouannez... mais pour gagner un attrait, bien plus grand, de douceur résolue, de sincérité, de loyauté.

C'est qu'elle n'est point le portrait moral de sa mère. Elle n'appartiendra pas à la catégorie de ces femmes personnelles et capricieuses, qui troublent des vies...

Sa conduite n'aura jamais rien d'équivoque. Quand elle aura passé en ce monde, personne ne se demandera quel a été son véritable rôle.

Et, si singulière que semblera, au premier abord, la comparaison — lorsque, plus tard, les enfants d'Yseult contempleront le portrait de leur jeune mère, les mots de l'Evangile de la femme forte leur viendront aux lèvres devant cette créature blonde, élégante et fragile, qui leur sourit.

F-I-N

NOTRE JEUNE POESIE FEMININE

(Suite de la page 7)

J'ai d'abord trouvé singulier que Mlle Routier, qui a fait de la sculpture, n'accusât pas davantage, dans ses vers, les lignes du monde extérieur. Je comprends aujourd'hui que la sculpture ne fût pour elle qu'un art de passage. Ce n'est pas à la forme, au contour des objets qu'elle demande son plaisir suprême. La forme l'émeut par ce qu'elle contient, par ce qu'elle suggère. C'est à l'âme, au noyau de l'âme qu'elle tend. Aussi cherchiez-vous en vain, dans tout le recueil de "L'Immortel Adolescent", un seul poème adressé à la nature, un seul qui dise le charme des bois, des montagnes, des arbres, des fleurs. Mais n'allons pas croire que je formule des reproches. C'est affaire de tempérament poétique. Connaissez-vous un poème de Musset qui ait pour objet unique la beauté matérielle du monde? La poésie de Mlle Routier est donc toute intérieure. Et, pour reprendre le mot de tantôt, comme le contour des choses émeut Mlle Routier par ce qu'il contient, à son tour cette poésie nous remue par ce qu'elle suggère.

Robert CHOQUETTE

La Revue Moderne

est éditée par Noël E. Lanoix, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 320 Est, rue Notre-Dame, Montréal.

GAGNEZ 30 par semaine CHEZ VOUS



Certaines femmes gagnent \$30 par semaine à coudre Robes de maison, durant le temps libre. Couture facile. Pas d'expérience. Matériel taillé. Méthode gratuite. Dress Specialty Co. Dept J 445 St-Fr.-Xavier, Montréal

LA PETITE POSTE

ATTENTION — A l'avenir, nous n'accepterons plus de formules fatalistes pour les colonnes de la Petite Poste. La Direction espère ainsi enrayer des abus. Nous aurons donc un prix fixe pour chaque annonce. Il suffira de nous adresser la somme de 50 sous (Bon postal ou timbres), accompagnée d'un pseudonyme et du nom véritable, ou de ce dernier seulement, suivi de l'adresse en détail. C'est-à-dire Rue, Numéro, ou Casier postal, Ville et comté. La rédaction sera la même pour tous.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à la Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après une période de soixante (60) jours, sera détruit.

On devra adresser comme par le passé: La Petite Poste,

La Revue Moderne,
320, Notre-Dame Est
Montréal.

Désirent des Correspondantes...

Mesdemoiselles —

TOUTE SEULE. — Veuve, Inst. bonne Educ. Sér. (Corrs instruits, sér: de 35 à 45 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

CAMILLE LEBLANC. — (Corrs de 30 à 35 ans), 1013, Marie-Anne-est, Montréal.

MIREILLE ROCH. — 25 ans Cult. (Corrs Inst., Dist. de 25 à 33 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

BRINDORME. — Poste restante. Métabetchouan, Lac-St-Jean, Qué.

MARCELLE AMY. — (Corrs et Corrtres bienvenue!) Poste restante Métabetchouan Lac-St-Jean, Qué.

OLIVE BAGES. — (Etuds ou Proffs) Poste restante, Haute-Ville, Québec.

CLAIRE DES OMBRES. — (Corr. Inst., Dist.) Casier 498, Sorel, Qué.

SENORITA MANUELA. — (Rép. ass. Corrs de 18 à 23 ans) Boîte postale, 965, Joliette, Qué.

N.-T. LANDRIE. — (Corrs de 22 à 26 ans, Dist., Inst.) St-Omer, Cté Bovaventure, Qué.

ANXIEUSE. — (Corrs de 35 à 43 ans, Dist., Sér., Inst.) 291, St-Cyrille, Québec, Qué.

RUTH TREPANIER. — Dolbeau, Lac-St-Jean, Qué.

PAULE DE LUIGI. — Poste restante, Chicoutimi, Qué.

FABIENNE SEVERE. — (Corp. Insts: 30 à 40 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

GABRIELLE BENOIT. — (23 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

JEANNE D'AUTEUIL. — Sér. et hon. (Corrs Sér. et Honn. bonne pos., 28 à 38 ans) Ste-Adèle-en-Haut, Cté Terrebonne, Qué.

ELIANE ST-GEORGES. — Inst. (Corr. Inst. de 30 à 35 ans) 320, Notre-Dame-est, Montréal.

Désirent des Correspondantes...

Messieurs —

ARTHUR DE VIMY. — Ponteix, Sask. **FRANK ETHIER.** — Veuf avec enfants. (Dés. Corr. Sér. et Confid.), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

RENE LACASSE. — Elk-Lake, Ont. a-s J.-R. Booth, Camp Omer Huard.

P. LANGEVIN. — Veuf 30 ans. (Corr. Sér: fille ou veuve du même âge), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

JEAN ROCHON. — (Corr. de 30 à 45 ans), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

PETIT BERGER. — St-Gédéon, Lac-St-Jean, Qué.

CŒUR AFFECTUEUX. — St-Gédéon, Lac-St-Jean, Qué.

O.-P.-I. DESREVES. — (Corr. dans la trentaine), 320, Notre-Dame-est, Montréal.

ROBERT NAISSE. — Corr. 18 à 25 ans), Springfield (Mines) N.-E.

NOTE DE LA REDACTION

Notre "PETITE POSTE" a été instituée pour permettre à nos amis un agréable et intelligent passe-temps, mais non pour la "Bagatelle". On est prié de tenir compte que nous ne tenons pas une agence matrimoniale, pour ne pas dire plus... Nous tenons à dégager notre responsabilité. Et nous nous excusons auprès des gens sérieux qui se servent de ces colonnes, car malgré notre bonne volonté et notre surveillance, il peut s'y glisser des abus. Nous nous réservons le droit de transformer les formules et à l'avenir nous changerons aussi les noms trop suggestifs.

La Secrétaire de la Rédaction

RECETTES

CREME DE MACARONS AUX FRAISES. — Voici les premières fraises du jardin, délicates, parfumées mais en petit nombre et vous voudriez que chacun eût sa part de cette douce saveur printanière qui dit les beaux jours et chuchotte déjà les vacances. Faites ainsi: pilez d'abord 6 beaux macarons et faites-les ensuite bouillir dans un demi-litre de lait en tournant avec une cuiller afin d'éviter la brûlure qui gênerait l'entremets. Mettez dans un bol un petit paquet de sucre vanillé, un œuf entier et un jaune d'œuf, battez bien et ajoutez peu à peu le lait aux macarons. Présentez le tout un instant au feu en tournant et en battant, et au moment de l'ébullition versez cette crème dans une jatte en porcelaine. Laissez refroidir pendant une journée ou une nuit dans un endroit frais. Au moment de servir l'entremets, piquez de-ci, de-là vos jolies fraises, les premières de l'année, dont vous avez enlevé les pédoncules. Saupoudrez de fin sucre blanc et savourez. Très joli et très bon.

SOUFFLE AU CAMEL. — Cuisez, au bain-marie, une pinte de lait, 4 œufs bien battus, une tasse de sucre caramélisé et une pincée de sel jusqu'à consistance absolue. Ajoutez une cuillerée à thé de vanille et laissez refroidir.

SUCRE CAMELISE. — Remuez dans un poëlon de fer et sur feu doux, jusqu'à ce qu'il soit dissout, le sucre (la quantité désirée) et quand il est devenu un sirop d'une belle couleur caramel, ajoutez-y 3 cuillerées à soupe d'eau. Laissez cuire très épais.

CREME AMERICAINE. — Battez jusqu'à consistance de mayonnaise deux jaunes d'œufs, deux cuillerées de sucre en poudre, ajoutez les blancs en neige et un verre à liqueur de rhum ou de kirsch.

CROQUETONS A LA CONFITURE. — Mettez dans une terrine deux verres de farine, un verre de cassonade blonde, une noix de beurre et un jaune d'œuf. Travaillez cette pâte ou vous ajoutez peu à peu trois blancs d'œufs battus en neige très ferme. Quand vous avez obtenu une belle pâte bien lisse et assez épaisse pour la rouler et l'étendre, mettez sur la planche à pâtisserie farinée, étendez en couche mince où vous coupez des rondelles d'égale grandeur. Faites frire des croquetons dans la friture bouillante, retirez-les avec l'écumoire, égouttez et séchez-les un instant à l'entrée du four. Recouvrez chaque croqueton d'une couche de confiture et servez de suite.

Jalousies littéraires

On est assez envieux dans le monde des lettres. Il est extrêmement rare qu'un écrivain décrochant un prix réunisse autour de son nom l'unanimité des suffrages de ses confrères. Le premier mouvement est pour dénigrer son œuvre: sans même l'avoir lue. Et puis, on se décide à feuilleter le volume. A la fin les opinions se modifient.

Après tout, ce n'est pas si mal que cela!

Et cette petite comédie qui se joue une vingtaine de fois par an nous rappelle l'anecdote de Voltaire raillant et méprisant les fables de Lafontaine. Le malicieux philosophe saisissait le livre et proclamait:

— Attendez, je vais vous choisir une fable, au hasard. Vous allez voir.

Il lisait la première venue.

— Bon! Celle-là peut encore aller. Mais je vous attends à la suivante.

Il lit la seconde, la trouve encore plus acceptable. Une troisième le désarme, puis une quatrième. Enfin, las de chercher, il jette le volume en s'écriant avec un faux dépit:

— Ce n'est qu'un ramassis de chefs-d'œuvre!

Bien des gens aujourd'hui pourraient reprendre à leur compte, en le modifiant un peu, le jugement de Voltaire. Si les chefs-d'œuvre ne courent pas les rues, les écrivains de talent sont légion.

Une nouvelle lame courbée pour votre rasoir de sûreté

LAMES COURBEES SPECIALES

WADE & BUTCHER
© — SPECIAL — +
Curved Blades



3 fois aussi épaisse qu'une lame gaufrée. Non pas une imitation, une Lame Brevetée.

UN RASOIR DE SURETE n'est aussi bon que sa lame. Voici enfin une lame de rasoir de sûreté faite d'un morceau d'acier trois fois aussi épais qu'une lame gaufrée ordinaire — aiguisage en creux — et trempée à l'huile au même degré de dureté que notre fameux rasoir de barbier Sheffield. Courbée pour s'adapter à votre rasoir de sûreté, elle ne peut se fendre.

Les Lames Courbées Wade & Butcher vous donnent tous les avantages d'un tranchant de rasoir droit dans votre rasoir de sûreté. Une inspection individuelle sévère assure de bonnes lames uniformément dans chaque paquet.

Lames mieux aiguisées qui restent tranchantes — courbées pour s'adapter à la courbe de votre rasoir.



Paquet de cinq, 50c.

Paquet de douze, \$1.00.

Lame d'essai pour 10c chez vos marchands, ou envoyez ce coupon à:

WADE & BUTCHER, CANADA, Ltd
50 Pearl Street, Toronto, Can.

Ci-inclus 10c pour une Lame Wade & Butcher pour mon rasoir.

NOM

ADRESSE

A TRAVERS LA MODE

La mode nouvelle est née. Elle nous fera plus féminines que celle qui l'a précédée.

Les jupes qui, dans la journée, restent courtes, s'allongent le soir jusqu'à frôler terre. Sur les épaules nues, des pans, des écharpes, des voiles voltigent légers. Les décolletés sont généreux et les corsages plats moulent le buste.

Les femmes devront, paraît-il, engraisser un peu pour être à la mode estivale! ceci, avouons-le, n'est qu'une suggestion masculine, mais il est permis de douter qu'elle rencontre chez les intéressées un accueil favorable. Quelle est celle d'entre nous qui souhaite acquérir des formes généreuses? D'ailleurs, celles-ci ne sont point utiles avec les robes nouvelles.

Autour des hanches étroitement serrées, de petites basques qui ressemblent aussi à des volants, frissonnent en effet allègrement. Cependant, pour la journée, nous conservons toujours une allure un peu sportive. Des paletots droits, très courts, reposent sur des jupes taillées en forme. Leurs cols sont bas, et leurs manches pourvues de parements.

Ces petits paletots se font dans les matières les plus diverses. La laine, le

cuir, les tissus imprimés sont employés pour eux et l'on voit même énormément de vêtements en cote de mailles fines, teints dans le tissu de la robe.

C'est là une nouveauté assez amusante mais point très agréable à porter, car le contact de l'acier sur le bras nu est froid et déplaisant.

Ces paletots ont encore un autre inconvénient, celui d'être très coûteux. Je sais bien que, pour les coquettes, une telle question ne saurait empêcher une mode de triompher!

Les coloris les plus en vogue semblent devoir être les bleus — toute la gamme des bleus, en passant par le ciel, le nattier, le lin et le lavande. On aime, il est vrai, plutôt les tons pastels effacés et très doux. Le goût des couleurs violentes est passé.

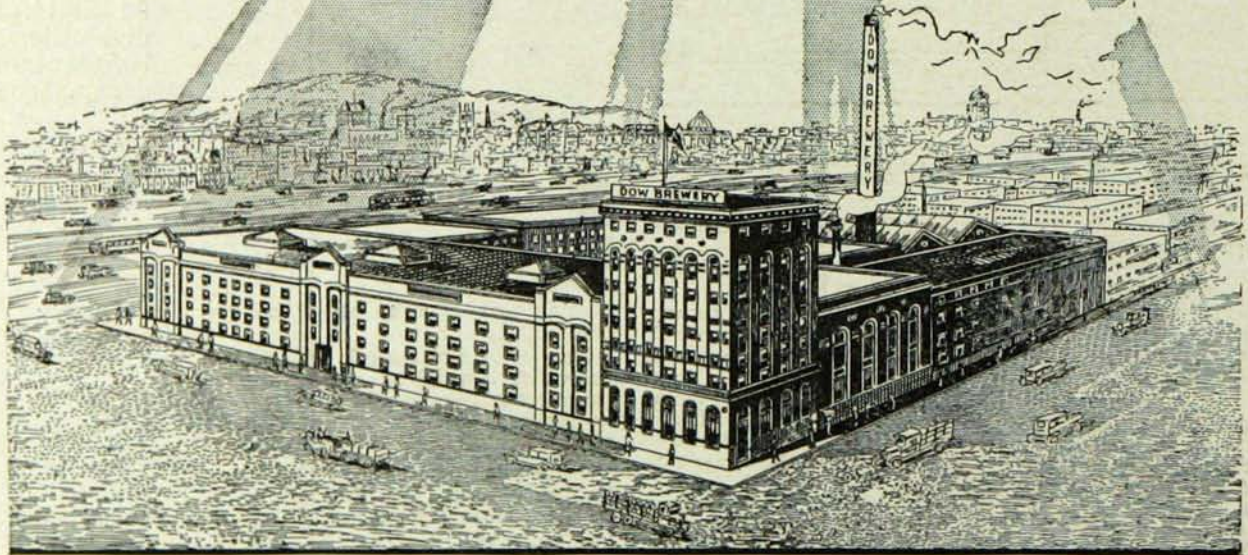
N'allons nous pas porter des souliers de tons assortis aux toilettes? Ainsi, même le cuir de nos chaussures apparaîtra de nuances tendres.

C'est simplement en ne réglant pas ses factures que l'on peut espérer vivre dans la mémoire des classes commerciales.

La
Brasserie
qui
Produit

Dow

Old Stock Ale
Mûrie à Point



Prime par la force et par la qualité

Suivez la piste RED INDIAN d'un Océan à l'autre



Jalonnant la route de postes Red Indian

EN inaugurant chaque mois, à la demande unanime du public automobiliste, de nouveaux postes de ravitaillement, McColl-Frontenac fait rapidement connaître la Marque "Red Indian" d'un océan à l'autre.

Meilleure qualité—"service" plus parfait—excellence des produits—voilà pourquoi la popularité de McColl-Frontenac augmente si rapidement.

Partout où il y a des automobilistes, vous entendrez faire l'éloge de l'Essence à Moteur Cyclo—des Huiles à Moteurs "Red Indian"—et de l'Essence Marathon "Hi-Test."

Servez-vous de ces produits. Ayez confiance en eux. Vous y trouverez satisfaction et économie.

McCOLL-FRONTENAC OIL CO. LIMITED

Bureaux et usines à Montréal, Winnipeg, Regina, Calgary, Vancouver et Toronto. Entrepôts de distribution commodément répartis entre nombre d'autres localités.

ESSENCE A MOTEUR Cyclo Gas (NO-KNOCK)

Une nouvelle essence à moteur—non toxique et ne contenant pas de substances chimiques. Elle élimine toute percussion interne, et fait disparaître nombre d'autres désagréments, parce qu'elle nettoie intégralement le moteur. D'un blanc pur après sa fabrication, la Cyclo est ambree subsequment pour vous protéger contre toute contrefaçon.

HUILE À MOTEUR RED INDIAN

Cette huile résiste parfaitement à la chaleur et forme une mince couche protectrice entre toutes les parties mobiles de votre moteur. Elle convient particulièrement au moteur moderne à haute compression et grande vitesse.

ESSENCE MARATHON "HI-TEST"

Gazoline pure et distillée. Elle permet une accélération rapide et facile, sans pétarades préliminaires. Combustion lente et pureté uniforme. Elle diminue les vibrations et assouplit la marche du moteur.



McCOLL-FRONTENAC

AU POINT DU JOUR LES
FEVES AU LARD CLARK



Le mets vraiment national—

FEVES AU LARD CLARK

Comme on en jouit — matin, midi ou soir!



Comme l'ouvrage va bien après une bonne assiettée des délicieuses Fèves au Lard Clark!

Et l'ouvrage ou le jeu fini, comme cette excellente nourriture — riche en ces éléments qui refont les forces et l'énergie, dissipent la fatigue tout en réjouissant le palais.

Dans les villes et dans les campagnes, dans les familles et dans les camps, dans les chantiers et dans les cantons de nos explorateurs comme aussi dans les postes lointains de la célèbre "Police Montée" de l'Ouest, dans les randonnées en canot, en auto, etc., comme dans les buffets de nos grands hôtels et de nos trains de luxe, les fèves au lard CLARK sont un des mets les plus en demande.

Délicieuses, toutes cuites, assaisonnées à la perfection, les fèves au lard CLARK ont en plus le grand mérite d'être des plus économiques. Une assiettée ne coûte que quelques cents.

SERVIRAIT BIEN UN ROI

Pour un régal tout spécial essayez cette recette pour réchauffer les Fèves au lard CLARK:

Placez le contenu d'une des grosses boîtes Jumbo (36 oz.) dans un plat pyrex ou en grès, ou une casserole. Ajoutez une cuillerée à table de moutarde — moins si on emploie moins de fèves. Posez sur le dessus des tranches de bacon ou de lard salé. Mettez au four. Servez quand les fèves sont bien réchauffées. Si on le préfère — ajoutez du sucre ou de la mélasse.

Un oeuf poché avec des Fèves CLARK apprêtées ainsi, en fait vraiment un plat digne d'un roi. Avec des tranches de pain bis, ou de blé entier, rôties, on rehausse encore la jouissance de ce mets.

Les Fèves au Lard CLARK se vendent en boîtes de 6 $\frac{3}{4}$ oz., 10 $\frac{1}{2}$ oz., 18 oz. et 36 oz. (Jumbo) poids net; cette dernière est la plus économique. En vente partout.

W. CLARK Ltée, Montréal

Etablissements à Montréal, P. Q.,
St-Rémi, P. Q. et Harrow, Ont.

Avez-vous essayé la sou-
pe aux légumes CLARK?
Elle a toute la saveur
des beaux légumes Can-
adiens frais dont elle
est faite et les vitamines
précieuses y sont tous
conservés. Fabrication
Canadienne et Produits
Canadiens.



Loin du foyer, les
Fèves au Lard
CLARK
refont les forces

